N° 658 36ᵉ Année. Tome CLXXXIV 15 Novembre 1925

# MERCVRE
## DE
# FRANCE

Paraît le 1ᵉʳ et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE











—

***PRIX DU NUMÉRO***

*France*....... 4 fr. | *Etranger*...... 4 fr. 50



XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIᵉ



# MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-QUATRIÈME

15 Novembre — 15 Décembre 1925

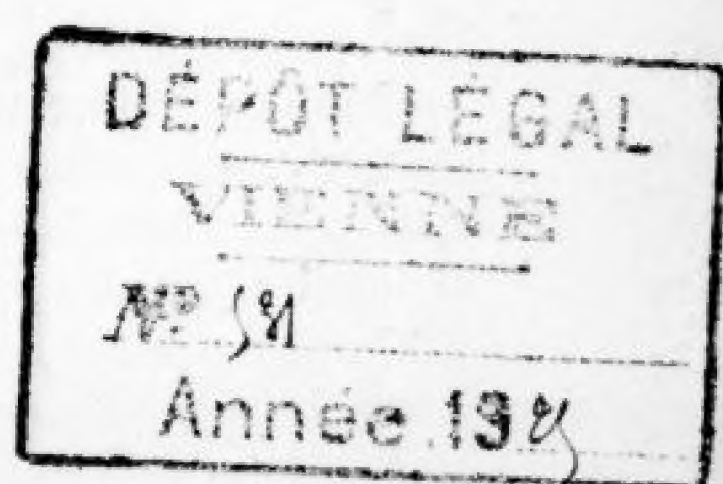
15 Novembre – 15 Décembre 1925 Tome CLXXXIV

# MERCVRE
## DE
# FRANCE

(*Série Moderne*)

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**




PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

# L'HISTOIRE DANS L'ENSEIGNEMENT

—

Depuis quelque temps, il y a recrudescence de paroles et d'écrits sur les réformes à introduire chez nous dans l'organisation générale de l'instruction publique et dans diverses branches de l'enseignement. Ceux des ministres qui en ont la compétence au sens bureaucratique du mot, ceux des sénateurs ou députés qui se tiennent pour spécialistes en la matière, maints pédagogues professionnels, enfin des hommes de lettres qui, à bon droit, estiment posséder voix en ce chapitre aussi bien qu'en tous autres, chacun a une thèse à développer sur l'école unique, sur la question des langues dites mortes, sur celle des langues étrangères, sur l'initiation aux sciences dites pures ou aux sciences appliquées. Sans compter l'étude de ces idiomes régionaux, le provençal, le basque, le breton, qu'intrépidement les reporters qualifient de dialectes, voire de patois. Et l'enseignement technique, et l'éducation physique, et la préparation militaire, et l'éducation ménagère, et l'apprentissage scolaire du travail manuel, et l'éducation post-scolaire, et le monopole national de l'enseignement. Ajoutez les problèmes que tant de gens refusent de considérer comme résolus : la coéducation et la neutralité. Et ceux qui sont insolubles : l'obligation.

On n'entend ni ne lit jamais rien touchant l'histoire et la géographie. Et pourtant, il est incontestable qu'elles

demeurent ignorées de presque tous les Français, même de ceux qu'à d'autres égards on est obligé de reconnaître pour cultivés.

J'ai là un dossier où s'entassent les erreurs historiques ou géographiques, glanées, au hasard de la lecture ou de l'audition, dans les quotidiens, les hebdomadaires, les bimensuels, dans les romans, les recueils de vers, les pièces de théâtre, les conférences, les débats des assemblées électives, les documents officiels, les monographies départementales ou locales, les guides. Il s'agit exclusivement d'erreurs de fait, que l'on aurait évitées en retenant l'essentiel de ce que fournissent les dictionnaires les plus modestes, les manuels élémentaires, les atlas pour enfants, un plan quelconque de la ville où l'on a toujours vécu. Or, ce dossier est désespérément riche. Et son opulence est devenue pléthorique en ces derniers mois, grâce aux bourdes multipliées par les propagandistes de l'anticolonialisme, même quand ces propagandistes sont des avocats, des médecins, ou d'anciens professeurs.

Quelques spécimens, aperçus au petit bonheur en feuilletant ce fatras. Dans un livre récent, les Birmans sont des nègres. L'hiver passé, un éminent critique d'art célébrait en Rembrandt le plus illustre des peintres flamands. Peu après, un homme politique de quasi premier plan, et bardé de parchemins universitaires, déclarait qu'en ce moment la France a trente-six millions d'habitants. Cet été, une Parisienne de vingt-cinq ans, attachée à une bibliothèque en somme publique, se vantait devant moi de ne pas savoir si c'est sur la rive gauche de la Seine ou sur la rive droite qu'est plantée la tour Eiffel. J'ai découpé une nouvelle où Louis XIII a pour mère Catherine de Médicis, et un article où il est le fils d'Anne d'Autriche.

Une liste officielle des monuments parisiens à protéger contre les bombardements situait la fontaine de Carpeaux dans le XIV[e] arrondissement et l'église Saint-Gervais dans le III[e]. Un journaliste a découvert près de Rungis un

quartier de Meudon : Fleury-lès-Rungis, libelle-t-il sans sourciller. Un autre place boulevard de la Gare le musée d'anthropologie préhistorique. Un autre fait partir du Luxembourg le chemin de fer de Sceaux *et d'Arpajon*. Un autre a vu, de ses yeux vu, construire le palais des expositions entre les portes de Meudon et de Saint-Cloud.

Puis voici l'Odéon à Montparnasse, le Cirque d'Hiver au boulevard du Temple, la gare de Lyon au bord de la Seine, le quai de la Râpée sur la rive gauche, Bercy en amont du Pont National, Robinson en Seine-et-Oise, Clamart aussi. Voici la préfecture de l'Aisne à Saint-Quentin, celle du Pas-de-Calais à Lille, celle des Alpes-Maritimes à Nîmes (deux fois dans le même article), Mortagne entre Paris et Dreux, Tarbes en plein Béarn, l'Adour affluent de la Garonne, les Baléares dans l'Atlantique, la Corée insulaire. Voici un tremblement de terre qui s'est produit « au fond de l'Océan Pacifique, au Nord-Est de l'Alaska », et un confrère aigrement rectifie : « au fond de l'Océan Pacifique, oui, mais à deux mille lieues à l'Ouest de l'Alaska. »

C'est très souvent que l'on entend des gens, d'ailleurs instruits, classer parmi les petites nations la Roumanie, la Pologne, le Brésil, l'Italie, le Japon, et parmi les grandes l'Espagne et la Hongrie. Loger en Bretagne le mont Saint-Michel ou la Vendée. Confondre l'île d'Oléron avec la ville d'Oloron, Châteauneuf-de-Randon avec Château-Landon, les Slovaques avec les Slovènes, les Tchéco-Slovaques avec les Yougoslaves. Un homme d'Etat, en 1915, demandait à l'un de mes amis ce que ce pouvait être que la Bosnie et l'Herzégovine, et s'étonnait de ne les avoir pas dépistées sur une carte de l'Asie Mineure. On croirait que j'invente à plaisir, si je mentionnais certaines des questions qu'au début de la guerre divers personnages notables posaient, sur l'Europe centrale et orientale, à Ernest Denis, à Louis Léger, à Abert Mallet, à Milenko Vesnitch.

Ces interrogateurs étaient, ou sont, instruits, je le répète. Ils avaient, ou ils ont, retenu la majeure partie de tout ce qui leur fut inculqué dans leur enfance et leur adolescence, — de tout, sauf de la géographie et de l'histoire, mais y compris des matières plus rebutantes et moins utiles.

Faut-il en conclure à une spéciale incapacité de la nation? Ce phénomène serait unique dans le temps et dans l'espace. Il n'existe pas un peuple qui ne soit apte à s'assimiler une catégorie quelconque de notions, à condition qu'elle soit présentée d'une manière appropriée au milieu physique de ce peuple, à sa vie sociale, à ses antécédents ethniques et économiques, intellectuels et moraux. Du reste, il serait étrange que soit fonctionnellement réfractaire à la géographie et à l'histoire un pays où sont nés les maîtres prépondérants et les œuvres fondamentales de ces deux sciences.

Alors on doit incriminer le système employé chez nous pour leur enseignement.

§

La géographie est une synthèse de presque toutes les sciences.

On la professe dans les Facultés des Lettres.

L'histoire aussi est traitée comme une branche de la littérature. C'est, par définition, une science d'impersonnel enregistrement, ni plus ni moins que les sciences naturelles et que, sous leur aspect premier, la physique et la chimie. On en a fait un labeur de rhétorique, de stylisation, et surtout de propagande. C'est pourquoi tant et tant de gens, parvenus à l'âge adulte, l'oublient.

On l'a cuisinée à la sauce roman, drame ou comédie, on l'a farcie de lyrisme, ou bien on l'a maquillée et camouflée pour les nécessités d'une cause politique, d'une thèse confessionnelle ou anticonfessionnelle. Donc elle va peu à

peu rejoindre, dans les greniers de la mémoire, les romans que l'on ne relira pas et les romances qui ne se chantent plus, les pièces que l'on ne reverra point, les discours, prédications, plaidoiries, conférences, d'antan.

M. Fernand Vandérem a mené une saine campagne contre les manuels de littérature française. Espérons qu'un jour on déclenchera une offensive analogue contre la majorité des livres où l'on serine l'histoire aux enfants des écoles primaires, publiques ou privées, à ceux des lycées et collèges, aux jeunes gens des universités et autres écoles supérieures, — privées ou publiques, j'y insiste.

Les travaux de M. Camille Jullian sur la Gaule, d'Alfred Rambaud, d'Ernest Denis, de Louis Léger, d'Albert Mallet, sur les Slaves, de Léon Cahun sur les Mongols, d'Henri Cordier sur la Chine, de Désiré Charnay sur le Mexique, — et ainsi de suite — ont révolutionné la science historique. On ne s'en douterait guère en lisant les manuels.

Ceux-ci continuent à prétendre que notre pays a été, avait besoin d'être, civilisé par les Romains. C'est exactement comme si l'on affirmait, — il est vrai que beaucoup de manuels osent encore affirmer cela aussi, — que le Mexique et le Pérou étaient sauvages avant l'arrivée des Espagnols.

Quand sonne l'heure où l'on est obligé de pousser en scène Pierre le Grand, il semble que, jusqu'aux trois coups annonciateurs de cette apparition, la Russie n'ait absolument pas existé, que la canne magique du régisseur ait soudain suscité cette nation hors du néant parfait.

La date du 29 mai 1453 est toujours scandée comme l'une des plus formidables dans la chronique universelle. On croirait que ce jour-là les Turcs, par un concours de chances prodigieuses, et au prix d'efforts surhumains, ont réussi à jeter bas un empire vaste et puissant qui leur barrait l'accès de l'Europe. Or, l'empire en question consistait alors, au large de la cité byzantine, en deux bour-

gades sur la mer de Marmara, et deux sur la mer Noire. Il y avait soixante-quatre ans que les Ottomans possédaient l'Albanie, l'Herzégovine, la Bosnie, la Serbie, etc., soixante et onze ans qu'ils s'étaient installés en Macédoine et Thessalie, soixante-dix-huit ans que Constantinople subissait leur suzeraineté, quatre-vingt-treize ans qu'ils avaient conquis la Thrace, vassalisé la Bulgarie et fixé leur capitale à Andrinople, quatre-vingt-dix-sept ans qu'ils détenaient la presqu'île de Gallipoli.

Par contre, deux ou trois manuels sur quatre omettent la date du 15 juin 1389, ou ne l'indiquent, et c'est sensible, que par acquit de conscience. Il s'agit pourtant de cette bataille du Kossovo-Polié qui est, avec celle gagnée à Moussais par Charles Martel, une des deux plus considérables du moyen âge. Des plus considérables par le nombre des hommes en ligne, et leur origine, puisque, aux côtés des Yougoslaves, il y avait quantité d'Albanais, de Bulgares, de Roumains, et des Allemands, des Italiens, des Français, et dans le camp adverse beaucoup de Grecs, — par le nombre des morts, et leur qualité : deux empereurs notamment, et le fils de l'un, et le gendre de l'autre, — par les conséquences, car si les Turcs n'avaient pas triomphé ce jour-là, il n'y aurait peut-être jamais eu de Turquie d'Europe. La Chrétienté contemporaine comprenait la grandeur du conflit. Ses champions ayant eu le dessus dans la matinée et l'après-midi du 14, la nouvelle s'en propagea de ville en ville, avec une rapidité comparable à celle de la T. S. F., mais coutumière au moyen âge, et atteignit Paris, où un *Te Deum* solennel fut chanté à Notre-Dame.

Ce sera vainement aussi que, dans la majorité des manuels, vous chercherez la moindre allusion à Etienne Douchan, ce tsar serbe qui, de 1331 à 1355, gouverna la moitié de la péninsule balkanique, et y joua un rôle identique à celui dont la France avait bénéficié sous Charlemagne.

Objection : il est matériellement impossible de tout raconter, force est de se résoudre à un choix.

Réponse : pourquoi ce choix néglige-t-il toujours certains événements de très ample envergure, tandis que d'édition en édition, de génération en génération, il se porte inlassablement sur une multitude de faits secondaires, — par exemple, les démêlés entre les fils de Clovis ou entre ceux de Clotaire.

En réalité, ce renversement de proportions est inspiré par quelque chose qui ne devrait être perceptible dans aucun exposé historique, par une opinion ou un sentiment.

Si l'auteur du récit est catholique, il lui est pénible d'enregistrer qu'en Orient, au quatorzième siècle, la civilisation chrétienne a été défendue épiquement, a failli être sauvée, par des hérétiques. S'il est libre-penseur, il ne lui est pas agréable de prouver qu'en diverses contrées, c'est une pure et simple question de religion qui a longtemps dominé la vie de nations considérables. Et tous deux ont d'autres arrière-pensées. Montrer ce que furent l'œuvre d'Etienne Douchan et la bataille du Kossovo-Polié, ce serait maladroit et inélégant. Maladroit, parce que l'on rappellerait ainsi ce que les Turs ont accompli en Europe, ou plutôt ce qu'ils y ont détruit, et comment ils l'y ont détruit; or, la consigne était avant 1914, elle est depuis 1919, de les ménager. Inélégant, à cause du snobisme lancé par Pierre Loti et Claude Farrère, — dont je serais du reste le dernier à contester le très grand talent.

En outre, les pédagogues qui ont écrit les manuels en cause appartiennent à des promotions sur lesquelles a pesé l'influence allemande, par les soins de certains maîtres, zélés renégats de la science française. Et l'on sait que la propagande germanique proclamait l'inexistence intellectuelle et morale des trente millions de Slaves qui vivent dans l'Europe balkanique et centrale.

En persistant à donner la prise de Constantinople pour un événement énorme, et la conquête de la Gaule par les Romains pour un événement très bienfaisant, on cède à des arrière-sentiments qui, eux non plus, n'ont rien à voir avec l'histoire. Sous le prétexte que les Grecs de l'antiquité furent un peuple sublime à tant d'égards, on se croit obligé de pleurer sur l'empire qui se prétendait leur héritier, leur continuateur, et qui leur ressemblait comme Faïçal rappelle les dirigeants de Babylone. Sous le prétexte que les Latins eurent une langue et une littérature admirables, on ne veut pas avouer combien furent odieuse leur œuvre de destruction et nuisible leur système administratif.

Si l'on évoquait le plus rarement possible, avant 1914, le passé de la Russie, et si, par conséquent, l'on se taisait sur la Pologne, c'était pour que la jeunesse ignorât la vérité touchant le gouvernement, et la nation, dont l'alliance nous était imposée par certains partis, et certaines banques. Et si l'on observe la même discrétion depuis 1917, c'est par crainte de déplaire à certaines équipes de démagogues.

§

Nos rédacteurs de manuels tremblent constamment devant toutes les démagogies, de gauche ou de droite, alors qu'ils devraient travailler ainsi que dans un laboratoire. Les chimistes, le personnel des Instituts Pasteur, les hommes et les femmes qui s'ingénient à perfectionner les miracles de l'électricité, de la radiothérapie, ne se soucient point de savoir si les résultats de leurs efforts trouveront des répercussions politiques, seront exploités pour des besoins confessionnels ou anticonfessionnels. Les gens qui enseignent l'histoire à nos enfants sont obsédés du tracas de servir, ou ne pas desservir, des mouvements électoraux.

Pour n'être pas honni par les démagogues de gauche, on consacre un infime nombre de pages, — et parfois ce

n'est qu'un appendice, et en petits caractères, — aux explorateurs, laïques ou non, et militaires ou non, et aux administrateurs, qui ont fondé le domaine colonial de la France, et qui ont accompli cette tâche avec un héroïsme auquel rien n'est supérieur dans l'histoire universelle, une modestie et un désintéressement rares dans cette histoire et des sentiments d'humanité dont les conquérants appartenant à d'autres nations n'ont pas souvent témoigné.

On déclare énigmatique la figure d'Etienne Marcel. On imagine des justifications pour la conduite d'Armand Carrel. Quand Emile Ollivier comparaît, il n'a droit qu'à entendre le réquisitoire, la parole est refusée à la défense. Quand Jules Ferry tombe, on se garde de constater que son vainqueur fut l'instrument, inconscient ou non, des partis qu'exaspérait la neutralité scolaire et de la puissance étrangère qu'alarmait notre expansion coloniale.

Pour n'être pas vilipendé par les démagogues de droite, on passe hâtivement sur la croisade contre les Albigeois, l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'Edit de Nantes et les dragonnades, on s'arrête longtemps à la Terreur Rouge, on reprend une course précipitée à travers la Terreur Blanche, les journées de juin 1848, la semaine sanglante de 1871 et l'Ordre Moral. On découvre des excuses pour les Chouans et pour l'armée de Condé, pour Dumouriez, pour Moreau. On maintient sous le boisseau la cause qui empêcha Napoléon III de s'allier à l'Italie et à l'Autriche en 1866, et partant celle qui empêcha ces deux nations de nous aider en 1870.

On incline à l'indulgence envers l'impératrice Eugénie. Elle est morte si vieille! Et elle aimait tant la Côte d'Azur! On feint d'oublier que Mme de Pompadour a fait perdre à la France l'Inde, le Canada, etc... Elle avait tant de goût pour les beaux-arts! Sans compter les arts décoratifs et industriels. N'est-ce pas à elle que, de fil en aiguille, nous devons M. Rapin! — D'oublier que, sous Charles VII, ce

furent surtout Richemont et ses Bretons qui boutèrent l'Anglais hors de chez nous.

On affecte d'ignorer que Robert le Fort, le fameux pourfendeur de Normands, fut, à diverses reprises, leur auxiliaire, et qu'en toute autre circonstance ils le battirent et rebattirent à satiété. D'ignorer que ce fondateur de la dynastie sacro-sainte était fils d'un Allemand et d'une Allemande, et gendre d'un Allemand et d'une Allemande, qu'il exécrait la France, et ne fut fort que pour déployer contre les Français toute la férocité dont pouvait être capable un Allemand du moyen âge.

Il y a un événement, un groupe d'événements, au sujet de quoi les fabricants de manuels ont réalisé un camouflage d'autant plus remarquable qu'il a été combiné de manière à protéger ses auteurs contre les tirs de la gauche et de la droite à la fois. Il s'agit de la Révolution française.

Lorsque l'on examine l'histoire avec une indépendance absolue, quel est le groupe d'événements qui apparaît comme le plus important depuis l'ère où les Barbares envahirent et christianisèrent l'Europe jusqu'à 1914? Sans contestation possible, c'est tout ce qui s'est produit pendant le dernier quart du quinzième siècle et la première moitié du seizième. L'époque de Behaim et de Toscanelli, celle de Colomb, de Vasco de Gama, de Magellan, de cent autres découvreurs, celle de la Renaissance et de la Réforme. Toutes les sciences, l'industrie et le commerce, progressent par bonds vertigineux, les lettres et tous les arts prennent un éclat éblouissant, le système féodal sombre et la bourgeoisie met à la voile, le centre de la civilisation est transféré de la Méditerranée aux mers septentrionales et à l'Atlantique. Pour ne parler que de notre pays, c'est à ce bouleversement formidable qu'il dut des règnes comme ceux de Henri IV, de Colbert et de Voltaire, et finalement la révolution de 1789, dans les principes et tendances de laquelle se marièrent les suprêmes rejetons

intellectuels et moraux de la Renaissance gréco-latine et de la Réforme anglo-helvétique.

Mais si l'un de nos pédagogues écrivait cela, il serait catalogué parmi les huguenots farouches, et les gens de gauche ne seraient pas plus amènes pour lui que ceux de droite, ou inversement. Et je me demande s'il est superflu de spécifier ici que nul de mes ascendants, aussi loin que je puisse remonter, et il se trouve que je peux remonter assez loin, nul ne fut calviniste, ou luthérien, ou quoi que ce soit de ce genre. Ah! j'oubliais : nul ne fut juif non plus. Pas même musulman.

D'autre part, une profusion de droitiers, et tous avec une sincérité complète et pour cause, ont fini par admettre les doctrines essentielles de la Convention.

Alors la pédagogie actuelle a adopté l'attitude que voici. D'abord, en ce qui concerne la période écoulée entre les environs de 1475 et ceux de 1550, elle insiste tant qu'elle peut sur l'épanouissement des lettres et des arts, elle raconte à la Jules Verne les voyages extraordinaires de Colomb, de Vespucci, des Cabot, des Portugais, des Espagnols, et elle sabote le reste. Ensuite, elle s'évertue à persuader qu'en France, avant le 14 juillet, il n'avait été accompli presque rien d'intéressant, et que jamais ni nulle part il n'a existé quoi que ce soit de supérieur à ce que les Conventionnels ont dit, écrit, projeté, essayé, commencé, réalisé, — ou raté.

Entre parenthèses, cette mystique obsession d'une époque déjà reculée offre un aspect comique. Ce sont les mêmes auteurs qui, d'un côté, affirment à chaque instant la nécessité du progrès, de l'évolution, etc., et qui, de l'autre, aspirent à nous immobiliser en des idées, des mœurs publiques, des institutions, vieilles de cent-trente ans, ou, plutôt, à nous y ramener. Au fond, ce culte de la Révolution Française est réactionnaire au premier chef. Le prétendu historien qui prône 1789 est aussi peu à la

page que celui qui regrette 1788, à la page de notre vie politique, économique et sociale.

Tous deux sont d'accord, et entre eux, et avec le bon sens, quand ils reprochent à Karl Marx de s'être imaginé que le capitalisme et le prolétariat seraient toujours et partout ce qu'ils étaient en Angleterre au milieu du dix-neuvième siècle. Tous deux commettent une bévue identique à celle de Karl Marx. Sinon plus grave, puisqu'ils en sont encore, eux, à croire que le monde eût pu rester ce qu'il était, soit au 13 juillet, soit au 8 Thermidor.

§

Une impartialité irréprochable, une objectivité stricte, est-elle possible? Ce n'est guère contestable. Ne cherchons cependant pas l'absolu, et concédons qu'il est difficile d'y atteindre, qu'elle n'est pas à la portée, morale ou professionnelle, de tous les auteurs.

Elle est presque continue chez un Lavisse, un Hanotaux, un Jullian. Elle est très fréquente en des œuvres comme l'histoire de la Révolution Française, de Jean Jaurès, l'histoire de France de M. Jacques Bainville, l'histoire générale que, sous la direction de Lavisse et de Rambaud, rédigèrent quelques maîtres éminents, plus un homme de lettres besognant pour trois signatures illustres.

Mais à qui des livres de ce genre s'adressent-ils? A deux catégories d'adultes relativement cultivés. Des personnes qui estiment n'avoir plus besoin de s'instruire, et en tout cas n'en ont plus envie, et qui pourtant éprouvent parfois l'envie ou le besoin de consulter quelque chose de plus détaillé et de mieux présenté qu'une rubrique d'encyclopédie. Et des personnes qu'une sorte de nécessité organique pousse à lire de tout.

Les auteurs des manuels destinés à l'enseignement primaire ou secondaire, les instituteurs quand ils font une

leçon d'histoire, et les professeurs d'histoire des lycées et collèges, peuvent-ils, eux, être impartiaux?

Il faut être loyal et répondre non. Si tous défigurent l'histoire, c'est parce que les uns ont été dressés à ce maquillage, et que les autres y sont obligés pour conserver leur gagne-pain.

Je pourrais citer, dans une grande ville peu éloignée du centre, un lycée qui se viderait du jour au lendemain si l'on n'y proclamait point, par exemple, que Marie-Antoinette avait tous les vices et a perpétré tous les crimes. Et, dans une grande ville voisine de Paris, un lycée qui serait déserté, lui aussi, en un clin d'œil, si l'on n'y affirmait pas que la même reine fut le parangon de toutes les vertus, une sainte encore plus pure que ne l'a plaidé Mᵉ Henri Robert.

Les parents sont là qui guettent, le père est un électeur remuant peut-être, sinon influent, il écrirait à son journal, il doit connaître le député, voire le sénateur, qui sait faire chanter le ministre. Les parents, ce fléau de l'école, qui croient que c'est pour eux qu'on instruit leurs enfants, qui ne comprennent pas que l'on instruit les enfants dans l'intérêt des enfants, et de la nation, et de la société.

Et quand je dis que des partis politiques ont pesé sur la formation professionnelle des instituteurs, c'est tous les partis que je vise. L'origine de la pression varie avec la région, et il en résulte que les institutrices et les instituteurs qui servent les propagandes de droite ne sont pas moins nombreux que ceux et celles qui travaillent pour les propagandes de gauche.

Et puis, que l'on soit instituteur ou épicier, dentiste ou geindre, on a le droit imprescriptible d'appartenir à l'Action Française ou à la S. F. I. O., à la Société de Jésus ou à la Franc-Maçonnerie, au parti radical ou au parti communiste, et de parler, d'écrire, d'agir, en conséquence.

On protestera : — Pas l'instituteur dans l'exercice de

ses fonctions! D'accord. Mais exigera-t-on de lui qu'il change de tempérament, de peau, en franchissant le seuil de sa classe? Qu'à ce moment-là, et pour une heure ou deux, il fasse tout à coup abstraction de ce qui lui tient à cœur en dehors de cette salle, qu'il oublie ce qu'avant et après son cours il a la liberté et souvent, à ses yeux, le devoir, de croire et de propager? Conçoit-on que, s'il est un fervent royaliste et catholique, il lui soit humainement possible de raconter avec placidité le procès de Louis XVI ou la mort de Darboy, et que, s'il est un libre-penseur et un républicain sincère, il puisse être impassible en exposant, soit le supplice de Michel Servet ou du chevalier de La Barre, soit le Deux-Décembre?

La partialité, en matière d'histoire, est évitable quand il s'agit de livres ou de conférences pour adultes. Elle ne l'est pas, elle ne le sera sans doute jamais, dans la pédagogie.

Ce qui revient à dire ceci : l'enseignement de l'histoire n'est propre qu'à fausser l'esprit des enfants dans un sens ou dans un autre, qu'à leur imposer des jugements dont personne au monde n'est à même de savoir s'ils ne sont pas révisables — il arrive si souvent que l'on découvre des documents nouveaux! — qu'à les imprégner de sentiments qui gêneront plus tard le libre développement de leur raison et rendront difficile et longue leur adaptation aux milieux futurs. J'entends par là le milieu où chaque enfant aura à vivre, et que nul pédagogue, eût-il du génie, ne saurait prévoir. Lorsque l'on vaticine d'un bambin ou d'une bambine qu'il ou qu'elle sera ou fera ceci ou cela, c'est une fois sur un million que la prophétie se réalise.

L'histoire ne peut être enseignée sans danger qu'aux adolescents, aux êtres qui commencent à devenir capables d'examiner et de discuter une doctrine, une opinion, de choisir entre deux thèses adverses, de se défendre contre un apostolat.

§

Au surplus, qu'est-ce que l'essentiel des matières historiques à inculquer aux enfants?

Avec les programmes d'antan, c'était un absurde et rebutant fatras de dates, de généalogies, de grands mariages, de batailles, de sièges, de traités, et d'anecdotes presque toutes légendaires. Rarement quoi que ce soit de plus ni d'autre, pour aucun pays, aucune époque.

Aujourd'hui, on a éliminé jusqu'aux anecdotes authentiques et typiques, jusqu'à ces symboles pittoresques, saisissants, souvent réjouissants, parfois horrifiants, ces comprimés d'histoire que l'on se rappelait sa vie durant, et qui évoquaient, en quelques phrases, tout un milieu ou toute une personnalité.

On assimile chaque traité à un chiffon de papier. On ne raconte plus de batailles, parce que, nul n'en ignore, Méry-sur-Seine, Soissons, Tolbiac et Vouillé, Moussais, Hastings, Crécy, Maupertuis, Azincourt, Marignan et Pavie, Arques et Ivry, Denain, Fontenoy, Valmy, Jemmapes et Fleurus, Rivoli et Marengo, Trafalgar, Austerlitz, Iéna, Wagram, la Moskova et la Bérézina, Leipzig et Waterloo, Magenta et Solférino, Sedan, tout cela n'a qu'une médiocre importance dans l'évolution d'un peuple, n'a exercé qu'une influence restreinte sur les destinées collectives.

On a jeté au rancart les questions dynastiques, parce qu'il est notoire, n'est-ce pas, qu'elles n'ont rien à voir dans la genèse des nations modernes, et que, pendant des siècles, elles n'ont pas dominé, au degré absolu, tous les démembrements et remembrements, tous les pactes et toutes les guerres, quand ce ne serait que celle de Cent Ans.

Une fois opérée cette expurgation forcenée, on s'est mis à exposer aux enfants les institutions et les mœurs, les divers régimes de la propriété, de la production et de l'échange, les problèmes fiscaux et monétaires. Bref, la

sociologie comparée, le droit constitutionnel, la philosophie de l'histoire, l'économie politique.

Avec l'ancien système, les enfants tiraient peu de profit de leurs études d'histoire, mais du moins on leur enseignait, en passant, des choses que cet âge permet de comprendre, on les intéressait souvent, on les amusait parfois.

Avec le système actuel, ils ne retiennent plus rien, parce qu'on leur offre en pâture des choses dont la majorité sont hors de leur portée, et qu'on les ennuie à fond.

C'est le triomphe du pédantisme à l'allemande, l'un des résultats de cette endosmose germanique, de cette délatinisation et déceltisation, à laquelle travaillaient si activement, dans un autre domaine de la pédagogie, Raoul Frary et ses complices.

Le système de jadis avait encore une supériorité sur son successeur : il s'harmonisait avec la conception que l'on s'était faite de l'enseignement. On va en classe, était-il affirmé à cette époque, pour apprendre à apprendre, et c'est tout. Le système d'aujourd'hui est en contradiction avec l'idée que l'on a été amené ensuite à se former des occupations scolaires. Il tend à ce que l'on fréquente la classe d'histoire pour s'initier à telle ou telle doctrine, quand ce n'est pas, tout platement, à telle ou telle opinion, alors qu'en cette classe-là comme dans les autres, il devrait s'agir d'apprendre à vivre, sans plus.

Or, l'histoire n'apprend pas, ne peut pas apprendre, à vivre. Pas plus avec la méthode actuelle qu'avec la précédente, qu'avec n'importe quelle autre.

La raison d'être de l'école, c'est de fournir aux enfants, à tous les enfants, les rudiments de connaissances qui leur seront plus tard indispensables dans toute situation sociale indistinctement. Et ce serait faire preuve de mauvaise foi que de le contester, il est très peu de professions où la connaissance de l'histoire soit utile.

§

Certes, l'homme est bien plus qu'un être de métier. Notamment il pense. Il a donc besoin d'apprendre à penser. Et l'histoire enseigne à penser.

Précisément, cette branche d'instruction ne devrait être cultivée qu'à partir du moment où l'on peut être sûr qu'elle est appelée à porter des fruits. C'est seulement au début de l'adolescence que l'on est en mesure de commencer à penser; par conséquent c'est alors, et non plus tôt, qu'il faudrait commencer à apprendre l'histoire.

Plus tôt, il n'est utile de se familiariser qu'avec un très petit lot de très grands événements, de ces points de repère qui crèvent les yeux. L'essentiel de quelques biographies, celles des personnalités que l'on est contraint de regarder comme éminemment représentatives de l'un des stades principaux, ou de l'une des crises graves, dans la vie d'une nation. Le récit sommaire de quelques batailles, celles qui ont influé positivement, décisivement, sur cette vie. Quelques anecdotes authentiques, choisies parmi les plus symboliques et typiques, celles qui sont vraiment évocatrices. Quelques indications sur l'organisation et le fonctionnement des régimes politiques et sociaux qui ont duré le plus longtemps. Voilà, je crois, tout ce qui vaut la peine d'être communiqué à des enfants.

Cette communication, il ne semble d'ailleurs pas nécessaire qu'il y soit procédé en un cours spécial. Il ne devrait pas être fait de cours d'histoire dans les écoles primaires du degré élémentaire, ni avant la classe de quatrième des lycées et collèges de garçons, ou les classes correspondantes des lycées et collèges de filles et des écoles primaires supérieures. Les notions embryonnaires auxquelles se réduirait l'enseignement de l'histoire à l'école primaire et dans les basses classes des autres établissements, fourniraient simplement la matière d'une bonne proportion des dictées, des récitations, des lectures expliquées. Et les auteurs sont nombreux chez qui les

textes pourraient être choisis à cet effet, à commencer par Augustin Thierry, Michelet, Duruy, Lavisse, Hanotaux, Jullian.

Le vide ainsi creusé dans les programmes serait avantageusement comblé par l'extension de choses dont l'on parle beaucoup et que l'on néglige beaucoup aussi, et que l'on est coupable, presque criminel, de négliger : l'hygiène, l'éducation physique, le travail manuel, l'éducation ménagère, la puériculture.

Empressons-nous de le reconnaître, une réforme de ce genre ne sera réalisable que le jour où l'on aura rendu obligatoire, et sérieusement organisé, l'éducation postscolaire. Sinon, les classes supérieures des lycées et collèges, et les Facultés des Lettres se partageraient le monopole de l'initiation à l'histoire, et certes ce serait odieux. Mais le jour en question n'est peut-être pas lointain, maintes individualités influentes et tenaces travaillant à son avènement.

Quant aux principes mêmes de la réforme, ils ne peuvent sembler paradoxaux qu'aux gens qui ne connaissent pas l'histoire ou ne la conçoivent pas comme une science, et aux gens qui n'ont pas la moindre idée de ce que sont, et la pédagogie, et la psychologie de l'enfant, et les nécessités économiques et sociales de notre époque.

Il y a quelques années, j'ai déjà plaidé dans ce sens. Des historiens que j'avais lus ou écoutés, mais avec qui je n'avais jamais échangé une parole, plusieurs professeurs d'histoire dont, jusqu'à ce moment-là, j'ignorais même le nom, enfin des institutrices et des instituteurs, m'ont adressé des approbations chaleureuses et circonstanciées. Or, leurs nuances respectives, en matière politique et autre, formaient un arc-en-ciel parfait. Comme, en outre, la cause que je défendais était qualifiée de réactionnaire par divers quotidiens, de Paris ou de province, et de révolutionnaire par d'autres, il y a bien des chances pour qu'elle soit rationnelle et raisonnable.

A. CHABOSEAU.

# FRAGMENTS INÉDITS DU ROMAN «LES DÉCEMBRISTES»[1]

—

## AVANT-PROPOS

Par deux fois, en 1863 et 1877, Tolstoï avait ébauché un roman sur l'époque des décembristes. La première de ses tentatives avait précédé son travail sur *Guerre et Paix*. En éditant trois fragments des *Décembristes*, la comtesse Tolstoï, femme de l'écrivain, disait dans une note :

Les trois chapitres d'un roman, intitulé *Les Décembristes*, qui sont reproduits ci-dessous, ont été rédigés avant que l'auteur se fût mis à écrire *Guerre et Paix*. Il se proposait de composer un roman dont les principaux personnages fussent les décembristes, mais il ne mit pas son projet à exécution, car en tâchant de peindre l'époque qui l'intéressait, il se rapportait involontairement à celle qui l'avait précédée, au passé de ses héros. Peu à peu, il comprit d'une manière plus profonde les causes des événements qu'il avait voulu tracer, il étudia la famille et l'éducation de chacun de ses personnages, la société dans laquelle ceux-ci vivaient, etc. ; enfin il arrêta son choix sur la guerre contre Napoléon, qu'il peignit dans *Guerre et Paix*. On voit dans les derniers chapitres de ce roman les germes de cette excitation qui devait se faire jour lors des événements du 15 décembre 1825. Plus tard, dans les années soixante-dix, l'auteur s'était remis à écrire *Les Décembristes* et avait composé deux autres variantes du premier chapitre, que nous reproduisons ici.

Cette note fut sans doute revue par Tolstoï lui-même. Elle établit entre le fragment composé en 1863 et *Guerre et Paix* un lien qu'on sent d'ailleurs à la lecture du texte même. Dans le premier fragment publié dont l'action se passe en 1856, un vieux décembriste (le prince Pierre Labasov) revient d'exil à Moscou. Ses proches l'appellent Pierre. Si Pierre Bésoukhov de *Guerre et*

(1) Transmis à la rédaction du *Mercure de France* par M. Serge Melgounoff, du portefeuille de la Maison d'Editions « Zadrouga ».

*Paix* était resté fidèle aux idées qu'il développait à la fin du roman, nous devrions nous attendre à le voir prendre part à l'insurrection du 14 décembre 1825, puis à le retrouver emprisonné dans la forteresse de Pierre-et-Paul, jugé, déporté. Le vieillard Labasov rappelle Pierre Bésoukhov par son essence spirituelle. Il est beaucoup plus difficile de reconnaître Natacha Rostova dans la princesse Nathalie Nicolaevna Labasova.

Un lecteur attentif trouvera dans le texte du fragment quelques allusions à des faits biographiques de la vie d'un parent éloigné de Tolstoï, le décembriste Serge Grigorievitch Volkonski, et de sa femme Marie Nicolaevna, née Raévskaïa, qui fut chantée par Pouchkine et Nekrassov. Pourtant les types de Pierre Ivanovitch et de Nathalie Nicolaevna Labasov ne correspondent guère aux figures historiques du prince et de la princesse Volkonski.

Il est difficile de comprendre de prime abord la manière dont Tolstoï se proposait de traiter le sujet des *Décembristes* dans les deux autres fragments publiés. L'auteur y raconte un litige au sujet d'un champ, qui eut lieu en 1817 entre des paysans du village Izlégochi et un riche propriétaire foncier (Apykhtine dans un des fragments, Tchernychev dans l'autre).

Presque toutes les variantes inédites des *Décembristes* traitent de manière ou d'autre ce sujet. Parfois l'histoire se complique d'une émeute des paysans, qu'on chasse de vive force du champ en question. Ce « crime » est suivi de châtiment : les paysans sont enfermés en prison.

On ne peut dire au juste par quelle transition Tolstoï aurait passé de ces événements à l'insurrection du 14 décembre. Dans quelques variantes, on croit deviner que dans la famille du propriétaire foncier se trouvent de futurs décembristes. Le nom de ce personnage semble confirmer notre hypothèse (Tchernychev, Odoevski, etc.) Pourtant les noms (2) et le train de vie de cette famille changent dans chaque variante, tandis que le litige et ses suites forment le sujet principal de tous les fragments, presque sans exception.

Cela induit à quelques suppositions.

En étudiant l'insurrection décembriste, Tolstoï y nota l'absence

(2) Voici la liste complète de ces noms : Apykhtine, prince Tchernychev, Gr. Iv. Tchernychev, général Samoïlov-Bourtsev, prince Adovevski, Somov, Zagoretski.

de tout élément de la vérité populaire russe (telle qu'il la concevait à ce moment). Plus tard, il répétait souvent que tous les idéaux des décembristes étaient importés de l'Occident. Il appelait les acteurs de l'insurrection des « étrangers », des « Français ».

Dans *Guerre et Paix*, Tolstoï ne se préoccupe point de l'incompréhension mutuelle des intellectuels et du peuple. Il essaye même de découvrir une vérité russe commune, de faire ressortir l'unité spirituelle des Russes de différentes classes sociales (l'élan patriotique général ; Pierre instruit par Karataev ; la princesse Marie et ses « pèlerins », etc.).

Cependant, même à l'époque du travail acharné sur *Guerre et Paix*, Tolstoï fait des rêves étranges. Le 18 août 1865, il note dans son calepin :

La mission historique universelle de la Russie consiste en ce qu'elle doit apporter au monde l'idée du partage communal de la propriété foncière. Les mots : « La propriété, c'est le vol », demeureront une vérité plus grande que celle de la constitution anglaise, tant qu'existera le genre humain. C'est une vérité absolue dont il découle des vérités relatives, supplémentaires. La première de celles-ci, c'est le point de vue du peuple russe sur la propriété. Le peuple russe nie la propriété foncière, qui est la plus sûre, qui dépend le moins du travail et qui gêne le plus le droit d'acquisition de biens par d'autres personnes. Ce n'est pas une utopie, c'est un fait qu'on peut observer dans les communes des paysans et des cosaques. Cette vérité est aussi claire pour un savant russe que pour un paysan qui dit : qu'on nous fasse cosaques, et la terre sera libre. Cette idée a de l'avenir. La révolution russe ne peut se baser que sur elle. La Russie se révoltera, non pas contre le tsar et le despotisme, mais contre la propriété foncière. La révolution fera dire à l'individu : Qu'on exige de moi ce qu'on veut et qu'on me laisse toute la terre. L'autocratie n'entrave pas cet ordre de choses, elle l'encourage. J'ai vu tout cela dans un rêve le 13 août (3).

La différence profonde entre la vie spirituelle du peuple et des classes privilégiées ne pouvait échapper à l'auteur des *Trois Morts*, de *Polikouchka* et des *Cosaques*. Ce problème, obscur au début, s'était ensuite posé devant Tolstoï, et exigeait une étude immédiate. Dans le « rêve » que nous venons de citer, Tolstoï souligne la différence qui existe entre les aspirations et les tendances du peuple et celles des intellectuels. Plus tard, il s'adonne

(3) Birioukov : *Biographie*, t. II.

tout entier à la tâche de comprendre pourquoi l'insurrection décembriste n'avait pas pris racine et d'étudier les causes historiques de l'isolement des classes privilégiées. Il « dévide patiemment l'écheveau » de l'histoire russe et, arrivé aux réformes de Pierre le Grand, « voit que le nœud de la question y est renfermé » (lettre à Strakhov du 12 décembre 1872). On comprend à présent ses tentatives de deviner l'époque de Pierre le Grand dans une œuvre d'art. Tolstoï ne les a pas poursuivies pour des causes complexes dont il serait inutile de parler ici. Je noterai cependant que quand, à la fin des années soixante-dix, Tolstoï se remit à l'étude du complot décembriste, il fut de nouveau amené à analyser si ce n'est l'époque même de Pierre le Grand, au moins les suites immédiates des réformes de l'Empereur.

Ainsi nous voyons deux mondes différents, enfermés en eux-mêmes et qui ne se comprennent guère l'un l'autre, deux vérités qui sur plusieurs points ne se touchent même pas. Tolstoï croit qu'une insurrection contre le tsar et contre le despotisme, c'est l'œuvre des classes privilégiées, inspirée par l'Occident et étrangère au peuple. Pourtant il arrive que les paysans eux aussi se révoltent. Pour quelles raisons ? Avant tout, pour des questions agraires.

Dans le deuxième et dans le troisième des fragments publiés des *Décembristes*, Tolstoï essayait de peindre ces deux mondes, ces deux vérités et, dans l'avenir, les deux révoltes, celle des intellectuels et celle des paysans.

Dans la première variante, nous faisons la connaissance du propriétaire foncier Apykhtine, homme débonnaire et qui, à sa manière, traite très bien les habitants du village voisin d'Izlégochi. Il a gagné un procès que ces derniers lui avaient intenté à tort. On est au début du printemps. Apykhtine, qui vient de faire ses dévotions, s'entretient paisiblement avec un paysan, marguillier de l'église d'Izlégochi. Il ignore que juste à ce moment les villageois, dédaignant ses droits et ses ordres, labourent le champ qui lui appartient par la décision du tribunal.

L'autre variante se rapporte à une époque plus avancée. Le prince Tchernychev (qui ressemble trait pour trait à Apykhtine) a perdu son procès en dernière instance, au Sénat. Un paysan, adroit solliciteur, amateur passionné et spécialiste de la chicane, a su rallier à sa cause les secrétaires du Sénat en leur donnant de

l'argent réuni par les paysans. Le prince Tchernychev, qui se sentait dans son droit, n'avait pas pris à temps des précautions analogues ; à présent, la ruine le menace. Il ne lui reste qu'un seul moyen de se sauver : c'est de supplier le tsar lui-même. Le prince se rend donc à Moscou où l'on attend l'arrivée d'Alexandre Ier. L'émeute des paysans, qui ne faisait que fermenter dans la première variante, est, dans la seconde, une affaire passée; depuis sept mois, six habitants d'Izlégochi sont enfermés en prison ; il n'y a personne pour faire les démarches nécessaires afin d'obtenir leur élargissement. Seule Tikhonovna, la femme de l'un des détenus, n'accepte pas cet état de choses. Pourtant les efforts de la bonne femme n'aboutissent point. Tikhonovna décide d'aller en pèlerinage prier Dieu pour son mari. Pendant ses pérégrinations, elle comprend qu'elle doit implorer la grâce des détenus auprès du tsar lui-même. Le père Païssi le lui conseille quand elle se confesse à lui ; une sainte femme, à Khotkov, le lui ordonne. Tikhonovna se rend à Moscou ; le hasard l'amène dans la maison de ce même Tchernychev qui a perdu son procès contre les habitants d'Izlégochi. Elle y trouve des connaissances parmi les nombreux domestiques. Moins ils sont importants, mieux ils accueillent la vieille pèlerine.

Sans doute Tolstoï se rendait-il bien compte que les émeutes des paysans n'étaient pas toujours provoquées uniquement par la question agraire. Il scrutait avec un intérêt passionné les causes de ces soulèvements populaires. Ses notes, ses études historiques, tous les documents qu'il avait réunis sur l'époque de Pierre le Grand, tous sont remplis de données et d'éclaircissements au sujet des insurrections, des faux tsars, des brigands et des sectaires.

§

Tolstoï se remit à écrire *Les Décembristes* au début de 1877 et travailla cette fois-ci plus de deux ans, jusqu'au mois d'avril 1879. Presque jamais il ne manifesta de sentiment hostile à l'égard de ses héros. Au contraire, il s'efforçait avec beaucoup d'attention de concevoir leur point de vue, de comprendre leur manière de penser. Il ramasse avec amour des documents sur l'époque qui l'intéresse (manuscrits, pour la plupart) et il les dépouille consciencieusement. Il se souvient avec un sentiment

d'amitié chaleureuse de ses conversations avec les décembristes survivants et avec les familles de ceux qui étaient morts. Il est vrai que petit à petit les personnages des *Décembristes* sont reportés au second plan. Des horizons plus larges s'ouvrent devant Tolstoï : il voudrait décrire les années vingt, trente, cinquante. Le personnage de Pérovski l'intéresse, ainsi que les destinées de la Région d'Orenbourg gouvernée par ce dernier, ce sud-est de Russie européenne où se dirigeait autrefois l'émigration russe et d'où étaient partis plusieurs mouvements populaires.

En 1878, l'écrivain dit dans une lettre à la comtesse A. A. Tolstoï :

> Sa biographie (celle de Pérovski) devrait être brossée grossièrement ; pourtant, considéré en même temps que les hommes de caractère opposé, fin et doux, — comme par exemple Joukovski, que vous avez dû bien connaître, ou comme d'autres, les décembristes en premier lieu, — ce personnage important, ombre de Nicolas Pavlovitch, le personnage le plus important et peint *à grands traits*, exprimerait son époque à merveille. A présent je suis tout entier occupé par l'études des années vingt ; je ne puis vous traduire le bonheur que j'éprouve en m'imaginant vivre alors. Il est étrange et agréable que les années trente dont j'ai gardé le souvenir soient déjà de l'histoire. Je vois cesser le flottement des personnages sur mon tableau ; tout s'ordonne dans un ordre solennel, plein de beauté et de vérité. Je prie Dieu pour qu'il me permette de créer, ne fût-ce qu'à peu près, selon mon désir. Cette œuvre m'importe plus que vous ne pouvez l'imaginer. Il vous est impossible de vous figurer à quel point c'est grave. Cela est aussi important pour moi que votre foi l'est pour vous. Et même davantage, me semble-t-il. Car il ne peut y avoir rien de plus important...

Quelques mois plus tard, ce plan agrandi n'intéresse plus Tolstoï. Dans une lettre datée de mars 1879 à la même comtesse A. A. Tolstoï, il écrit :

> Je suis allé à Moscou surtout pour travailler dans les archives (à présent je m'intéresse non pas aux décembristes, mais au dix huitième siècle, à son début). On m'a dit que, sans la permission du tsar, je ne peux pas avoir accès aux archives secrètes ; pourtant ce sont justement elles qui m'intéressent ; c'est là que je trouverai les dossiers concernant les faux tsars, les brigands, les sectaires.

Enfin le 17 avril 1879 il écrit à Fet :

> Dieu seul sait où sont à présent mes décembristes ; je n'y pense plus, et si même j'y pensais et continuais mon œuvre, j'ose me flatter

que la seule odeur de ma personnalité serait insupportable à des hommes qui avaient tiré sur leurs semblables pour le bien-être de l'humanité.

Par la suite Tolstoï s'est toujours désintéressé de ce sujet. Son travail minutieux sur les sources, ses cahiers de citations, ses conversations avec les décembristes, l'étude qu'il avait faite de la forteresse de Pierre-et-Paul, ses plans larges et variés, tout fut délaissé, oublié.

Certains savants supposent que Tolstoï avait dû renoncer à son projet pour des causes qui ne dépendaient pas de lui : on lui aurait défendu d'étudier les documents secrets traitant l'époque des décembristes. La correspondance dont nous venons de donner quelques extraits prouve que ces causes étaient d'un caractère plus profond, plus intime. La dernière opinion de Tolstoï sur les décembristes, tellement injuste en sa brièveté, est, semble-t-il, la seule phrase hostile qu'il ait jamais prononcée à leur égard. Elle s'explique par le changement général qui s'était produit à cette époque dans les opinions de Tolstoï, qui justement alors faisait paraître sa *Confession*.

§

Les variantes inédites des *Décembristes* que nous possédons confirment les suppositions faites au cours de notre étude.

Je donnerai avant tout un plan de la première partie du roman. Il est écrit de la main de Tolstoï.

*Printemps* 1817. *Rixe sur le champ le jour des Pâques. Tat(iana). Les papillons. L'amour. Le sentiment religieux.*

*Automne* 1817. *Moscou. Pose de la première pierre de l'église. L'amour et le sentiment religieux de Tatiana oubliés. Amour sensuel. Réunion.*

1819. *Assemblée de l'Union de Prospérité. Froideur du fiancé. Recrutement. Départ pour Orenbourg.*

1818. *Conduite honteuse et terrible de Magnitski. Révolte à Tchougouévo. Ryléev. Les fiançailles avec Tatiana sont rompues. Exécution.*

1820. *L'histoire du régiment Sémionovski. Pestel à Pétersbourg.*

Une partie des variantes répète avec des additions et des changements insignifiants les fragments déjà publiés. Pourtant on y trouve quelques nouveaux détails intéressants.

Tolstoï y peint avec un amour réel cette Tikhonovna qui s'en va aux lieux saints, afin d'implorer la grâce de Dieu et du tsar pour son mari. L'auteur se plaît à décrire cette vieille femme

habillée d'un costume paysan traditionnel, son air avenant, sa démarche juvénile, ses mouvements souples et doux. Il s'attarde à raconter combien de respect éprouvent les villageois non pervertis par la ville ou par leurs propriétaires, en voyant paraître Tikhonovna, combien simple et compréhensible lui est à elle-même sa vie, ce qui lui donne l'air aimable et aristocratique. La vie urbaine est complètement étrangère à l'esprit simple et clair de la bonne femme. C'est un autre monde avec lequel elle n'a rien de commun.

*Une fois arrivée à Moscou, écrit Tolstoï, Tikhonovna renonça à comprendre la raison d'être des objets, des actions et des personnes qu'elle observait. Tout pour elle était nouveau, jamais encore vu, incompréhensible et, par conséquent, nullement intéressant. En revenant des églises, elle traversait Moscou comme un habitant de ville parcourt une forêt : la bonne femme ne comprenait rien et avait peur de tout. Non seulement Tikhonovna ne saisissait pas le sens des objets dont elle était entourée, mais encore elle savait que jamais elle ne pourrait le saisir.*

Voici une autre scène qui se passe dans l'isba des serfs du prince Tchernychev où Tikhonovna a trouvé un abri momentané.

*Elle savait que l'homme qui demandait de la vodka était le domestique du valet de chambre du prince et qu'il allait être puni tout à l'heure pour son ivrognerie. Tandis qu'ils causaient, entra Ivan Vassilievitch (le valet de chambre) lui-même, gras, dispos, léger, propre, seigneurial.*

*— Viens, dit-il sévèrement.*

*Le malade se leva.*

*A cet instant accourut un garçon. Je crus que c'était également un domestique, racontait Tikhonovna plus tard. Il entra tout rouge, pressé.*

*— Ivan Vassiliévitch! Ivan Vassiliévitch!*

*Je remarquai qu'Ivan Vassiliévitch devint tout autre, comme effrayé. Le garçon était le fils du prince.*

*— Maman a tout raconté à papa, et lui, il a dit qu'il ne fallait pas le punir. Laisse-le tranquille, c'est fini.*

*Ivan Vassiliévitch s'en alla, mécontent; son air exprimait qu'à présent tout allait périr, mais qu'il en déclinait la responsabilité. Le jeune monsieur demeura dans la pièce. Il renvoya Kouzka dont les remerciements le rendaient confus, puis regardant autour de lui, il aperçut Tikhonovna et lui demanda d'où elle venait.*

*Tikhonovna jeta sur lui un regard caressant — tel un rayon de soleil à travers la brume, et se mit à répondre à ses questions...*

Voici un autre passage encore qui devait peut-être faire pendant au retour des décembristes de l'exil.

*La joie régnait dans la famille d'Anissim Brovkine, qu'on venait de relâcher en compagnie de trois autres paysans. Les hommes avaient passé trois ans dans la prison pour s'être battus avec un employé du cadastre. Leurs parents allèrent les chercher à la prison de Krasnoslobodsk avec quatre traineaux et revinrent au village le lendemain. Anissim prit place dans la voiture à côté de sa vieille et de son second fils. L'aîné était resté à la maison pour livrer du charbon, le cadet Vanka avait été envoyé travailler chez un marchand de Iashtchérinskoé, dans l'absence de son père.*

*Anissim était au courant de tout ce qui se passait chez lui. Sa femme venait le visiter dans la prison; elle lui apportait des chemises propres et des présents et le consultait sur les affaires domestiques. Avant de quitter la prison, Anissim alla voir le surveillant qu'il remercia en lui donnant trois roubles et en faisant cadeau à sa femme de grosse toile. Ensuite il demanda pardon à ses gardes et à ses camarades, leur distribua des pâtés villageois, fit sa prière, endossa sa nouvelle pelisse, donna son ancienne veste (il avait été arrêté en été) au sot Kirian et franchit l'enceinte de la prison.*

*— Adieu, oncle Anissim! Ne garde pas mauvaise mémoire de nous, oncle Anissim! Que Dieu te donne de la santé! entendait-il de toutes parts.*

*Quatre traineaux stationnaient devant la prison. Grigori tendit les rênes à sa mère, chapeau bas, il s'approcha de son père et s'inclina profondément.*

*— Bonjour, Grichoutka, dit Anissim en regardant son beau gars dont la barbe, blonde comme le lin et frisée comme les vagues, avait poussé pendant l'absence du vieux.*

*Grigori se mit à pleurer. Anissim l'embrassa et lui demanda des nouvelles d'Anioutka et de Michoutka.*

*— Tous vont bien, Dieu merci!*

*En voyant les larmes de son fils, Agraféna se mit à sangloter. Cependant Anissim regardait son cheval, un hongre qu'il reconnaissait. Il l'avait reçu en échange à la foire. La bête était devenue plus large, son poil était plus long et plus lisse.*

*Anissim dit à sa femme :*

*— C'est bien! C'est bien! Passe-moi les rênes.*

*Il examina également le traineau, qui était beau; le siège en avait été fabriqué par Anissim lui-même. Les arbres en érable étaient nouveaux, ainsi que le montant bien ajusté en bois de chêne. Le fils aîné d'Anissim avait fait tout cela. Le sachet à avoine, neuf lui aussi, était poussé dans le fond de la voiture...*

On trouve dans les inédits de Tolstoï encore quelques esquisses de ce genre qui se répètent avec des variantes insignifiantes.

Presque partout il y a opposition de deux vérités. Laissant de côté les variantes qui ne diffèrent guère de celles qui sont déjà connues, nous publions quatre manuscrits divers, dont chacun représente un début indépendant de roman.

Le premier d'entre eux, intitulé *Les Chemins de la Vie*, porte l'épigraphe tirée de l'Evangile selon Jean : « J'ai dit : Vous êtes des dieux ? » et le sous-titre : « An 1818 ». Il contient la conversation des habitants du village d'Izlégochi au sujet du champ litigieux.

Le deuxième fragment (le plus long) développe le sujet d'une des variantes publiées. Mais tandis que dans celle-ci l'attention de l'auteur est concentrée sur la vie extérieure et intérieure du propriétaire foncier Apykhtine, dans celle là Tolstoï ne décrit (d'une manière tout à fait indépendante) que les préparatifs et le départ du général Bourtser qui se rend au village d'Izlégochi pour se confesser. Tout ce fragment est consacré à la description du monde paysan et de ses coutumes en la personne du marguillier Ivan Fédotov, dont il n'est presque pas question dans la variante publiée. Le récit est mené jusqu'au début de l'émeute. Il se compose de deux parties : la première raconte le départ du général Bourtsev pour l'église, la seconde contient les aventures d'Ivan Fédotov (à l'église, chez le pope, à la maison et sur le champ). Il faut remarquer que, dans cette deuxième partie, les classes privilégiées sont représentées non plus par le général Bourtsev, mais par Gr. I. Tch. (Grigori Ivanovitch Tchernychev ?) et par sa famille.

Dans le troisième fragment, Tolstoï décrit une réunion des habitants du village Nicolskoé, qui décident sous quelles conditions ils pourraient laisser partir six familles émigrant sans doute dans la région d'Orenbourg.

Dans le dernier fragment, intitulé « An 1818. Prologue », Tolstoï parle de la famille Gagarine, qui reçoit à Moscou la nouvelle de la mort foudroyante et mystérieuse de son chef, le prince Gagarine, parti pour son village du gouvernement de Novgorod. Dans ce fragment, Tolstoï se sert de souvenirs relatifs aux circonstances peu claires de la mort de son propre père, le comte Nicolas Ilytch.

TIKHON POLNER

## I

## Les Chemins de la Vie

J'ai dit : Vous êtes des dieux ?
(ÉVANGILE DE JEAN, ch. X, v. 34.)

La veste déboutonnée, l'air joyeux et reconnaissant, le vieux M. Khaïla Fokanov revenait du champ où il était allé avec son petit-fils voir si le sol avait déjà séché ; en passant près de la maison de Brykine, il aperçut près du perron une douzaine de villageois. Tenant sa jument par la bride, il s'arrêta pour écouter. Le vieillard, qui n'aimait pas les querelles, n'entendit qu'avec déplaisir les propos d'Ivan Brykine, homme aux cheveux frisés ; celui-ci disait avec insistance que le tribunal avait adjugé le champ aux habitants d'Izlégochi et qu'il fallait se mettre tout de suite à labourer. Fronçant ses sourcils épais, tandis que brillaient ses yeux noirs, il expliquait aux paysans que le champ en question leur appartenait par l'ordre de sa Majesté Impériale et par la décision de la Chambre des Finances, qu'une demande avait été envoyée au Sénat dans les délais prévus par la loi; donc, concluait-il, il fallait commencer le labourage. Le vieux Mikhaïla n'aimait pas de tels discours, il savait que l'affaire ne se passerait pas sans querelles, ni sans péché. Il s'approcha du perron et fit :

— Tu dis qu'il faut labourer. Pour sûr, il n'est que temps de le faire. Si on tarde, le pain nous manquera de toute l'année. Mais gare aux désagréments ! Souviens-toi du greffier de village qui était venu de la part du monsieur Voropanovski (les paysans appelaient ainsi Somov, le propriétaire de Voropanovska) pour nous défendre de labourer le champ ; il avait menacé de nous chasser !

— Est-ce que nous sommes ses serfs ?

— Si tu te laisses faire, il te prendra ton dernier cheval !

— En effet, il faut se presser !

— Est-ce qu'il nous est possible de vivre sans ce champ ?

— Nous ne pourrons pas payer les impôts, criaient les hommes.

— Je ne vous le dis que parce que je crains les désagréments. C'est bien le moment de labourer ! Surtout avec ce beau temps que Dieu nous envoie, dit Mikhaïla.

Il salua les paysans en soulevant son bonnet et fit quelques pas en s'éloignant.

— Eh bien, vas-tu labourer demain matin, oncle Mikhaïla ? lui cria Brykine.

— Je ferai comme les autres, répondit le vieux en s'arrêtant.

— Puisqu'on a décidé de labourer ! dit Brykine.

— Pour sûr, qu'on va labourer, approuvèrent les autres.

— Eh bien, je suivrai tout le monde, dit Mikhaïla, et il continua son chemin.

Près de la porte cochère de sa maison, Mikhaïla aperçut ses chevaux — il en possédait huit — que son petit-fils ramenait de l'abreuvoir. Le vieillard accéléra le pas, entra dans la cour [*un mot manque dans le texte*] de fumier qui n'avait pas encore dégelé et s'apprêtait à ouvrir la porte cochère ; son fils, Platon, qui travaillait sous un auvent, rangea sa hache et accourut nu-pieds pour aider son père. Le vieux examina l'étalon et ordonna au berger d'enfermer la jument dans l'étable, puis il entra dans l'isba.

## II

La querelle suivie de rixe qui eut lieu entre les hommes de Bourtsev et les paysans et qui fit tant de bien et tant de mal au général Bourtsev lui-même, ainsi qu'à sa famille, et surtout aux paysans, se passa en 1818, pendant la Semaine Sainte, le Jeudi Saint, le jour même où le général, son jeûne terminé, se confessa à l'église paroissiale de ce même village d'Izlégochi, avec les habitants duquel il venait d'avoir des démêlés.

Ivan Borissovitch Bourtsev avait fait son service militaire

sous Catherine ; il avait pris sa retraite avec le grade de général et s'était enfermé — depuis trente ans déjà — dans sa grande et fertile propriété du gouvernement d'Oriol. Le domaine d'Erchovo avait toujours bien rapporté, — on l'appelait un fonds d'or ; — après trente années de soins prodigués par un maître riche, noble et intelligent, qui achetait des terres et des serfs et qui se faisait donner les champs des paysans, qui avait aménagé une écurie, une distillerie et une briqueterie et bâti sur ses terres toute une ville, Erchovo était devenu célèbre dans toute la contrée. Le général avait élevé une nouvelle église en pierre, à trois autels, et avait obtenu du Synode l'institution de la nouvelle paroisse d'Erchovo. Cette église devait être bénie en automne. Pour le moment, elle n'était pas encore terminée ; le général et les siens fréquentaient l'ancienne église d'Izlégochi. C'est là, à quatre verstes de sa maison, que le général se dirigeait ce matin-là, avant le lever du soleil, pour écouter les matines et faire ses dévotions. C'était un homme juste et pieux et un bon maître de maison. Il n'était point bigot et n'aimait pas faire de l'ostentation dans ses rapports avec Dieu ; il se moquait de sa belle-sœur et de sa vieille tante qui couraient après les moines et cherchaient des confesseurs particuliers dans les couvents. Le général répétait souvent que Dieu est le même en tout lieu et que le prêtre de la paroisse, le pope Vassili, donnait la rémission des péchés de par la puissance de Dieu aussi bien que le père Léonide de l'Optina Poustynia, et que Kirilouchka, le pauvre d'esprit, ne faisait que tromper les gens. Il n'aimait pas non plus qu'on officiât chez lui. Tant que je le peux, disait-il, et que j'ai des chevaux, je préfère aller prier au temple de Dieu que de le faire dans mon salon. Pour cette raison il se rendait maintenant à l'église écouter les matines.

Il avait ordonné à son cocher d'amener à quatre heures et demie son carrosse à six chevaux. Juste à cette heure, le général sortit de son cabinet en toussotant, traversa le ves-

tibule, mit sa pelisse et son bonnet en castor, prit la canne que lui tendait Vaska et le mouchoir que lui présentait Mikhaïla, et s'avança sur le perron.

— Amène le carrosse, cria Mikhaïla.

— Approche, Mitka, dit Philippe.

Le cocher Mitka s'agita, les traits de l'attelage se tendirent ; les palonniers peints frissonnèrent ; les timoniers bougèrent de place en même temps ; le bricolier gauche se mit à caracoler ; et le lourd carrosse, telle une charrette légère, arriva juste devant le perron et s'arrêta. Les marchepieds furent rabattus. Le général examina les chevaux, le cocher coiffé d'un bonnet recouvert d'une housse et fronça les sourcils, comme mécontent ; se souvenant qu'on était en Semaine Sainte et qu'il avait jeûné, il ne fit que froncer les sourcils et, soutenu par deux valets, il monta dans le carrosse qui frémit sous le poids du corps massif du général ; celui-ci s'assit sur le côté gauche de la voiture en respirant bruyamment. Les valets montèrent à l'arrière de l'équipage ; le cocher tourna la tête vers son maître.

— Vas-y !

De la main gauche le général ôta le bonnet de sa belle tête chauve et marqua d'un signe de croix sa poitrine large et bombée.



Tandis qu'Ivan Grigoriévitch Tchernychev se reprochait de ne pas être assez recueilli à l'église et qu'il tâchait de prier, le marguillier Ivan Fédotov qui, lui non plus, ne priait pas durant la plus grande partie du service, la tête pleine de pensées, de souvenirs et de prévisions, ne songeait même pas à se faire aucune sorte de reproches. Sa manière de prier différait de celle du barine : quand ce dernier priait, ainsi qu'il venait de le faire, il se sentait ému, sa gorge se serrait et il éprouvait le désir de pleurer ; lorsque Ivan Fédotov priait — à chaque office il le faisait à trois reprises, — il ressentait de l'effroi, se souvenant soudain

qu'il était seul dans ce monde, sans aucune aide, exposé à tous les maux connus et inconnus qu'il méritait tous; dans sa peur, il se mettait à appeler à son secours tous ceux qui pouvaient l'aider ou lui pardonner, tous ceux dont les noms lui étaient familiers et à qui il savait comment il fallait s'adresser : la Très-Sainte Vierge, les Saints, le Seigneur Jésus-Christ.

En homme habitué au travail physique, il priait par sa pensée et par son corps; frémissant comme d'habitude, il élevait d'un geste brusque ses doigts convulsivement serrés vers sa tête aussi haut que le lui permettait la longueur de son bras, qu'il posait ensuite au-dessus de la ceinture, sur l'ombilic, et puis sur ses deux épaules recouvertes d'une nouvelle souquenille grise en fourrure, bien boutonnée. D'un mouvement également convulsif, il pliait en deux son corps maigre et sans ventre, mais musclé, tombait à genoux, se relevait facilement, sans effort, et retombait de nouveau. Il ne lui était pas pénible, comme cela l'était au barine, de se plier et de s'incliner; au contraire, il devait se contraindre pour ne pas le faire. Sinon, dès qu'il se mettait à prier, les jointures élastiques de ses jambes se contractaient d'elles-mêmes; il tombait à genoux en s'appuyant au plancher non pas avec les semelles, mais avec les pointes de ses chaussures de tille; ses cheveux, longs sur les tempes, glissaient sur les dalles et son front ridé touchait la pierre froide; puis les mains faisaient un effort; il se relevait, regardait l'icône ornée de Saint-Nicolas, entourée de serviettes brodées, et qui brillait derrière les bougies. Il ne cessait de se relever et de retomber à genoux implorant le pardon et la grâce. Ainsi il priait trois fois. Le reste du temps il s'occupait, sans s'en apercevoir lui-même, à vendre et à poser des bougies, à surveiller les gens en prière, à réfléchir, à repasser des souvenirs, à faire des prévisions. Il croyait que vendre des bougies et parer l'église et les icônes était l'occupation la plus agréable. C'était bien une affaire, une affaire qui relevait de Dieu et

qui, sans inspirer l'effroi comme la prière, était aussi aimable à Dieu que celle-ci.

L'arrivée du barine avec ses filles et son fils en uniforme brillant et de deux valets vêtus en livrées cousues d'or, et qui achetaient des bougies à dix kopecks, excita la curiosité du marguillier, quoiqu'il eût souvent vu tout ce monde. Il fut également distrait par la dispute qu'il eut avec une vieille femme qui voulait lui donner une pièce de quinze kopecks à effigie effacée. Son attention fut surtout éveillée lorsque ces messieurs et dames enlevèrent leurs pelisses et se dirigèrent vers le confessoir. Le barine portait un fichu blanc orné de croix ; son fils était en uniforme chamarré d'or ; les jeunes filles étaient habillées de robes blanches décolletées et avaient les cheveux défaits. Il n'avait jamais vu pareil spectacle de près ; aussi fut-il intéressé, mais point étonné. Quoique des filles de village qui auraient eu les cheveux défaits et les bras et le cou nus lui eussent semblé dégoûtantes, non seulement à l'église, mais même à la maison, il savait que les messieurs vivaient à leur manière, non connue de lui ; aussi s'abstenait-il de les juger et ne faisait-il que s'étonner devant un spectacle encore jamais vu. Il évitait de contempler longuement les messieurs avec la pudeur d'un homme de bien ; il blâma sévèrement à part lui les autres villageois, les femmes surtout, qui ne détournaient pas leurs regards des visiteurs. Ceux-ci s'approchaient des icônes et se mirent à les baiser. Ce tableau inaccoutumé distrayait le marguillier ; d'autre part, il n'avait rien à faire dans l'église et il ne priait pas non plus, il songeait à ses affaires domestiques : si le labourage serait bon, si le jeune hongre saurait tirer l'araire.

Le barine qui passait près du marguillier s'arrêta, s'approcha de lui et dit :

— Comment vas-tu, Ivan Fédotovitch?

Le marguillier se sentit flatté et effrayé en même temps. Quand, après avoir dit quelques mots encore, le barine s'éloigna en parlant avec ses filles dans une langue qui n'était

pas le russe, Ivan Fédotov hocha la tête et tâcha de deviner le sens des paroles que venait de lui dire Tchernychev. L'expression débonnaire et aimable de ce dernier avait produit son effet sur Ivan Fédotov. Involontairement il y répondait par une expression également aimable ; pourtant son cerveau, en désaccord avec ses sentiments, l'obligeait à chercher dans le discours du barine un sens secret et hostile. Ces paroles devaient avoir trait au champ V... et même au fait que tout à l'heure les villageois s'y étaient rendus pour le labourer ; Ivan Fedotov ne pouvait comprendre quel rapport les paroles de Tchernychev avaient avec cet événement. Il ferma le portail de l'église, et s'en alla remettre les clés au pope ; il s'attarda dans la demeure de ce dernier, de sorte que la femme du prêtre, qui, les manches retroussées, était occupée à laver un pot de terre, crut qu'Ivan Fédotov avait faim et lui offrit — à contre-cœur — de prendre quelque chose. Le pope et sa femme respectaient le marguillier, car c'était un paroissien riche, dévoué à l'Eglise, qui payait bien, apportait du miel, cédait son cheval et, lors des offices, donnait toujours un bon sac de seigle.

Ivan Fédotov refusa en remerciant et s'adressa au pope qui avait mis sa vieille soutanelle et venait de paraître dans la pièce en nouant une ancienne ceinture brodée sur son ventre proéminant.

— Eh bien, petit père, c'était donc les messieurs de Panarina ? demanda le marguillier.

— Il y avait des invités avec eux. Le petit prince.

— Le garçon aux cheveux sur les tempes ? dit Ivan Fédotov, qui pencha la tête et sourit, rêveur. Il n'y a rien à dire, il est temps de labourer, fit-il en répétant les paroles du barine et en regardant le pope d'un air interrogatif.

— Un bon barine. Un vrai barine. Il est même trop bon. Prends donc quelque chose, Ivan Fédotovitch !

— Je n'ai pas le temps, petit père ; il n'y a personne à la maison. J'y vais.

Ivan Fédotov s'inclina profondément ; prenant des deux mains son gros bonnet, il poussa un soupir de désenchantement : le pope lui non plus n'avait pas expliqué les paroles du barine, dont il sentait qu'il serait malséant de demander le sens; il sortit de la pièce en ouvrant doucement la porte. Dans le vestibule, il mit son bonnet, prit dans un coin son bâton, sortit dans la rue et, choisissant des sentiers frayés, se dirigea vers sa maison qui s'avançait dans la rue et dont il apercevait de loin le perron. Il voyait non seulement ce perron qu'il avait lui-même bâti à la mode nouvelle et où il aimait s'asseoir les jours de fête, mais encore les bancs et les tables qu'on avait sortis dans la rue et auprès desquels s'agitait sa belle-fille préférée Olga, une jeune femme alerte aux yeux noirs. Il la reconnut à son casaquin bleu orné de galons. Depuis qu'Ivan Fédotov avait quitté le pope, il avait oublié le barine et ne songeait à présent qu'aux affaires courantes de la journée. Le temps s'était éclairci, la sente à travers la rue avait séché. Une troupe d'oies sauvages passa dans le ciel. Le labourage devait être bon. Il éprouvait le désir de s'y rendre aussi vite que possible pour labourer autant de terre qu'il le pouvait.



Quoique le père d'Ivan Fédotov, le vieux Fédot Alexeïtch vécût encore, le marguillier était depuis longtemps le seul maître de la maison. Le vieillard se retirait peu à peu des affaires qu'il confiait à son fils. Six ans auparavant, le vieux Alexeïtch avait indiqué à Ivan Fédotov la cachette où il gardait son argent (il y avait cinq cent vingt roubles, enfouis sous le rucher, près d'un pommier) ; depuis, il ne s'occupait de rien, sauf à surveiller les ruches. Ivan Fédotov, lui aussi, avait l'œil sur le rucher ; à l'époque de l'essaimage, il envoyait sa femme aider le vieillard. Quant à la maison, Ivan Fédotov y était le seul maître. Le travail ne lui manquait pas. Les Bouratchkov, le nom de famille du marguillier — possédaient un lopin de terre suffisant pour

l'entretien de douze personnes et en affermaient autant chez des voisins, car ils étaient vingt-huit bouches à nourrir. À part le vieillard, qui marchait toujours, il y avait la vieille mère d'Ivan Fédotov qui vivait encore ; depuis trois ans, elle restait étendue sur le poêle. Le marguillier avait quatre fils, dont trois mariés ; l'un d'eux était soldat, et sa femme habitait avec son beau-père. Ivan Fédotov avait également une fille, pauvre d'esprit. Son frère cadet, Rodivon, avait un fils, marié à présent, de sa première femme et deux de la seconde. En outre, Ivan avait sept petits-enfants et Rodivon deux. En tout, cela faisait vingt-sept personnes. Il fallait nourrir tout ce monde, payer les impôts et diriger les affaires de sorte qu'elles ne chômassent pas et qu'il n'y eût pas de querelles. Depuis qu'Ivan Fédotov était devenu le maître de la maison, les Bouratchkov s'étaient mis à prospérer. Ivan Fédotov, différent en cela des autres habitants d'Izlégochi, n'avait point d'occupations accessoires. Il ne fabriquait pas de poterie, ne construisait pas de barques, ne vendait pas du bois ; il ne faisait que labourer la terre et tâchait de s'en approprier le plus possible. Les villageois disaient qu'il lui était facile de bien labourer et ensemencer ses champs : il était aidé par sept hommes et huit femmes, d'autre part son père avait dû lui remettre un pot d'argent. Ils ignoraient les soucis et le labeur acharné que coûtait son ménage à Ivan Fédotov. Il ne lui était pas non plus facile de maintenir la paix et d'éviter les querelles entre les membres de sa famille. Ceux qui disaient que le marguillier avait beaucoup de travailleurs ne pensaient pas qu'il ne lui était point aisé de demeurer en bonnes relations avec son frère Rodivon. Si son frère aîné avait eu un caractère différent, Rodivon, qui aimait boire, se serait installé dans son propre ménage, tout leur avoir aurait été partagé en deux et ils auraient disposé de moins de bras ouvriers. Ivan Fédotov, lui, savait vivre en bonne intelligence avec Rodivon. Cela ne lui était pas facile. Ce n'est pas le travail qui use, mais les soucis, répétait-il souvent.

En effet, de toute sa famille, Ivan Fédotov dormait le moins. Les villageois disaient également que le marguillier était avide de terre et qu'il avait le cœur si dur qu'on ne pouvait obtenir un sou de lui. C'était exact. A chaque homme Dieu donne des joies et des soucis différents. Les autres paysans aimaient aller au cabaret, se régaler, s'habiller richement. Ivan Fédotov, lui, n'avait pas d'autre préoccupation que l'église et le ménage.

Il aimait l'église précisément parce qu'il y oubliait ses affaires domestiques. A présent, après avoir quitté l'église et être arrivé dans sa rue et surtout dès qu'il eut aperçu sa maison, les soucis de la journée présente l'envahirent. Il vit que son frère Rodivon avait abandonné à mi-tâche le tas de fumier qu'il devait enlever avec le petit Aliochka, le garçon du fils aîné d'Ivan, Dmitri. Rodivon était absent. Aliochka, un gars de seize ans, au visage large, était assis et, s'appuyant sur une fourche, regardait travailler les femmes, Olga et Matriona, la simple d'esprit. Les manches retroussées, elles lavaient les tables avec des torchons. On entendait de loin le rire sonore d'Olga, qui, courbée en trois, frottait avec acharnement.

Ivan Fédotov était d'habitude fâché quand il n'avait pas mangé avant d'aller à l'église. Ce jour-là il se sentit irrité. Il éprouva du dépit à voir que Rodivon avait abandonné le travail et s'en était allé, qu'Aliochka, le sot, le fainéant, ne faisait rien et que les femmes, elles non plus, n'avaient pas encore terminé leur besogne.

Elles ont perdu leur temps ! Des labies de femmes rapport au Jeudi Saint, pensa-t il.

— Qu'as-tu à rester la bouche bée ? cria t-il à son petit-fils qui en l'apercevant saisit la fourche et se mit à l'enfoncer maladroitement dans le fumier. Ça fait peine à te voir !

Ivan arracha la fourche des mains du garçon ; ce mouvement brusque sembla augmenter sa colère. Il fronça les sourcils et leva la fourche comme pour frapper ; mais il ne frappa point.

— Si on n'était pas en Semaine Sainte, je t'aurais enfoncé les côtes pour t'apprendre à ne rien ficher. Imbécile que tu es, tu ne sais même pas t'y prendre, à la besogne.

Ivan Fédotov cracha dans le creux de ses mains, enfonça d'un geste vigoureux la fourche dans le tas, la poussa en avant et, soulevant une vingtaine de livres de fumier, le rejeta de côté.

— Travaille comme ça et ne t'occupe pas de bayer aux corneilles. Un autre à ta place aurait fait ça depuis longtemps et se serait mis à faire autre chose. Où est allé Rodivon ?

Olga, qui observait Aliochka de ses yeux noirs et vifs, retenant à peine son rire, se leva et, tordant le torchon qu'elle tenait, dit à son beau-père :

— Petit père, oncle Rodivon est allé sur la rivière. Evlania (c'était la belle-fille de Rodivon) est venue raconter que Catherine a laissé tomber une chemise dans l'eau. La glace est trop mince et ne tient pas Catherine. Il n'y a pas de radeau. Oncle est allé en fabriquer un.

Ivan Fédotov ne répondit pas. Il remit en place son bonnet, qui lui était descendu sur le front pendant qu'il travaillait, et il monta sur le perron ; là il souleva le loquet et ouvrit la porte. Un cochon qu'il avait enfermé là pour le tuer plus tard se jeta dans ses pieds ; Ivan poussa l'animal et entra dans l'isba. A l'entrée, il aperçut les planches lavées de la soupente qu'on avait démontées et qu'on n'avait pas encore remise en place. Rodivon s'était chargé de le faire ; de nouveau, à voir qu'il ne l'avait pas fait, Ivan Fédotov éprouva du dépit. La porte qui menait dans l'isba chauffée, à droite, restait ouverte ; celle de gauche, qui donnait accès dans l'isba froide, était fermée ; des gémissements parvenaient de derrière cette porte. Sans y prêter attention, Ivan Fédotov entra à droite en s'inclinant légèrement.

Sa vieille mère, courbée sous le poids de l'âge, se tenait assise sur l'enseuillement de la fenêtre ; avec effort elle leva les yeux pour regarder son fils. Elle ne portait qu'un casaquin et une chemise sale. Ses cheveux blancs sortaient

de dessous son fichu. Elle se mit à parler en montrant de longues dents jaunes.

— Bonjour, mère. On t'a dérangée !

— Ça ne fait rien, mon petit, on va me réinstaller à ma place.

La femme de Rodivon, en coiffe, se trouvait également dans l'isba ; assise sur un banc, près de la fenêtre, elle cousait une chemise pour son mari. A côté d'elle, sa fillette balançait un berceau. Nastassia, la belle-fille préférée d'Ivan Fédotov, se tenait près du fourneau et coupait du radis avec un couteau. En apercevant Ivan Fédotov, elle rajusta son fichu sur sa tête et regarda son beau-père avec aménité. Son visage, toujours souriant, gardait une expression fine et bienveillante. Elle demanda où il fallait servir à manger, puisque les tables étaient dehors. Ses deux garçons, qui étaient en train de jouer sur le poêle, tendaient leur cou pour voir le grand-père.

— Sers-moi ici. Juste de quoi manger un morceau. Je dois aller au labourage !

Marina, la femme de Rodivon, avait toujours l'air méchant ; elle regarda son beau-père plus méchamment que d'habitude, de ses yeux de tzigane, noirs comme du jais et qui brillaient au milieu de son visage maigre. Marina gardait toujours cette expression malveillante. Elle était la principale faiseuse d'embarras dans le ménage. Rodivon était un homme paisible et travailleur ; quoiqu'il s'adonnât à la boisson, il n'était pas difficile de s'entendre avec lui. Il savait lui-même qu'il n'était pas un maître de maison, ne prétendait pas l'être et ne voulait pas s'installer à part. Marina, elle, c'était du poison. Elle ne pouvait supporter la pensée que Stépanida, la femme d'Ivan Fédotov, fût la maîtresse de maison et elle se querellait éternellement avec elle au sujet des pots cassés, du bleu pour la lessive, des enfants, des petits-enfants. Il était indifférent à Ivan Fédotov que Marina fût occupée à coudre et non pas à laver ; cependant il fut troublé par ce qu'il y avait de joie et de

méchanceté dans le regard de la femme. Nastassia, elle, semblait confuse.

— Où est Mikhaïlovna ?

Personne ne répondit. Ivan Fédotov en fut étonné encore d'avantage. Seule Matriochka, la fille de Marina, une espiègle brune, s'approcha de sa mère et se mit à lui parler à l'oreille comme en réponse à la question d'Ivan Fédotov.

— Mère est dans l'isba froide, dit enfin Nastassia en se protégeant de la main le visage comme si elle avait honte.

— Appelle-la donc, dit le marguillier.

Il enleva sa veste, la plia soigneusement et, après avoir arrangé sa chemise, il s'assit sur l'enseuillement.

— Qu'est-ce qu'elle y fait ?

Nastassia ne répondit pas ; ce fut Marina qui se tourna vers lui.

— Elle aide Arina à accoucher.

Ivan Fédotov comprit alors la nature des cris qu'il avait entendus tout à l'heure, ainsi que la cause de la confusion de Nastassia ; les sourcils froncés, il hocha la tête. Sa belle-fille Arina, dont le mari était soldat depuis six ans et n'était pas une seule fois revenu à la maison, était en train d'accoucher.

— Appelle la mère ! Tant pis pour l'autre ! On ne peut s'en débarrasser ! Sers donc à manger !

Nastassia apporta un bol de kvass, du pain et une salière. Ivan dit sa prière et se mit à manger. Un moment plus tard entra Mikhaïlovna, toute en nage et l'air agité ; blanche, ratatinée comme une vessie, elle avait des gestes vifs, souples et légers. Elle s'inclina devant son mari, demandant pardon pour sa belle-fille.

— Elle a ce qu'elle a voulu !

— Ne pèche pas, Fédotych ! L'homme est faible. Pourvu que Dieu lui pardonne. Défends-la, petite mère, s'adressa-t-elle à la vieille.

L'autre ne comprit pas, s'enquit de quoi il s'agissait, puis ayant saisi :

— Nous sommes tous des pécheurs ! Ne te fâche pas. C'est un péché ! Dieu lui pardonnera ! C'est un péché !

Ivan Fédotov se tut, puis se leva, fit sa prière.

— Les petits ont laissé le hongre gris dans la cour ?

— Je n'ai pas pensé à le leur dire ? Est-ce qu'il n'est pas là ?

A ce moment entra en courant le petit-fils préféré d'Ivan Fédotov, le Tarasska à Nastassia. Il avait les yeux et les fossettes de sa mère. Il entendit la question de son grand-père. Il avait joué au champ avec d'autres enfants qui gardaient les moutons. Voyant que l'office à l'église était terminé, le garçon s'était pressé d'accourir à la maison à temps pour rencontrer son grand-père.

— Le cheval est là, grand-papa. Il est dans la cour.

— C'est bien. Mikhaïlovna, passe-moi ma vieille veste. Tarasska, viens labourer. Je vais t'apprendre à travailler en même temps qu'au cheval.

Ivan Fédotov sortit dans la cour chercher le nouvel araire dont le bois avait été coupé en été et façonné au printemps. Puis il attela le hongre, fit monter son petit-fils sur le dos du cheval, qu'il mena par la bride vers la porte cochère. Les femmes apportèrent un sac qui contenait le déjeuner des laboureurs. Ivan Fédotov le fixa à la sellette.

Cependant, dans l'isba froide, sur une natte posée à même le plancher, Arina, les cheveux ébouriffés, les yeux écarquillés, mordait de ses dents des cordes qui traînaient là et tâchait de retenir ses gémissements. Elle ne souffrait pas tant de douleur que de repentir et de peur devant son beau-père, son mari et Dieu. Son crime, qui lui avait paru insignifiant, lui faisait à présent horreur. Seule, la présence de sa belle-mère la soutenait. Mais dès que celle-ci l'eut quittée, il sembla à Arina que le Malin s'emparait d'elle. Elle voulut faire le signe de la croix et ne le put. Un effroi pire que la mort l'envahit ; elle cria pour rappeler Mikhaïlovna d'une voix horrible de possédée.

— Mon Dieu, qu'as-tu donc ? dit la vieille femme en s'ap-

prochant sans bruit dans ses chaussures de tille et en ouvrant la porte de l'isba froide.

— Petite mère, je suis perdue ! Mon beau-père ne me pardonnera pas et, s'il me pardonne, mon mari n'aura pas pitié de moi, il déchirera mon corps blanc en morceaux ! Si même mon mari me pardonne, Dieu, lui, ne me fera pas grâce ! Je suis perdue ! O ! O ! O ! O ! Petite mère chérie !

— Calme-toi, ma fille, calme-toi, dit Mikhaïlovna en la caressant.

Arina commença à se calmer aussitôt.

— Petite mère chérie, protège-moi. Tu lui as tout raconté ? demanda-t-elle soudain.

— Ça va, grand'mère t'a défendue. Lui, il a dit : que Dieu te pardonne.

— Malheureuse que je suis ! Si même mon beau-père me pardonne, mon mari me tuera. Je préfère mourir !

Elle souffrait horriblement, tandis qu'un enfant innocent venait au monde. Une heure plus tard, il y avait une âme humaine de plus, pure et immaculée. Quoique l'enfant fût fils de cette femme de soldat, il était innocent comme le premier homme sortant des mains de Dieu.

De toutes les belles-sœurs, Olga prit le plus de part à l'événement. Elle chauffa le bain et y mena l'accouchée.



Cependant Ivan Fédotov arriva jusqu'à la rivière de Talovka et, après l'avoir passée à gué en sautant d'une pierre sur l'autre, il gravit une colline et de là aperçut le champ occupé par les villageois. De loin, il reconnut ses fils : Mikhaïla qui menait la génisse, suivie d'un poulain, et Mitri qui conduisait le cheval gris. Ils labouraient le même morceau de terre. Tikhon, lui, ouvrait avec le cheval roux dans un autre endroit.

Mesurant de l'œil la distance qui séparait les vestes de ses fils, enlevées et posées par terre, et l'endroit où ceux-ci

étaient en train de labourer, Ivan Fédotov comprit que le travail s'avançait et que, s'il s'y mettait lui aussi avec les autres, ils finiraient de labourer deux deciatines avant la tombée du soir.



En saluant les laboureurs qu'il croisait, le vieillard se dirigea vers le sillon de Mitri. Il menait son cheval par la bride. Il s'arrêta, renversa l'araire et se mit à défaire les rênes. A ce moment, Mitri se trouvait à l'autre bout du sillon et venait de tourner sa charrue pour revenir vers son point de départ. Il n'était pas encore arrivé que déjà Ivan Fédotov avait fixé les rênes à la bride et passé à travers les attelles du collier les mancelles en beau cuir qu'il attacha aux limons ; puis il retourna la sellette et l'appliqua sur le dos lisse du cheval en la serrant avec la sangle. Quand Mitri s'approcha enfin, le vieillard avait déjà passé la bride à son petit-fils et, assis sur le sillon, se déchaussait et déroulait ses *onoutchi* (4).

— Un beau labourage, Mitioukhia, dit-il en cueillant un bourgeon d'absinthe déjà vert.

— C'est pas mal, répondit Mitri, un grand homme large de carrure.

Il se pencha sur sa charrue et râcla avec son fouet les coutres où avait adhéré la terre humide...

— Le sol est un peu trempé près du ravin.

— Grand-père! Que faire avec le sac ?

— Les femmes vous envoient le déjeuner, expliqua le vieillard à son fils. Porte-le là-bas où sont les vestes.

Le sac sur l'épaule, Tarasska galopa pieds nus vers l'endroit indiqué. Ivan Fédotov rangea en tas sa veste, ses onoutchi et ses nouvelles chaussures de tille, puis il saisit les manches de l'araire, polis par la main, et le souleva pour voir comment s'y prendre mieux.

(4) Bandes en toile qui remplacent les bas.

— Crois-tu, petit père, que l'araire marche bien ? dit Mitri.

— Il doit être à point, répondit le vieux. Nous allons voir.

Il se découvrit et fit le signe de la croix.

— Avec la grâce de Dieu ! Mitri, prends le cheval par la bride ! Le petit n'est pas de force !

— Grand-père, je conduirai la charrue d'oncle Mitri, dit le garçon qui revenait.

— Bien. Que Dieu nous bénisse !

Mitri partit en posant ses grands pieds nus sur la terre déjà labourée ; il se retournait sans cesse, tâchant de mener le cheval juste sur le bord du sillon. D'un coup brusque, le vieillard enfonça l'araire dans le sol et puis le laissa aller, veillant à ce que les coutres n'entrassent pas trop profondément dans la terre. Le hongre tira brusquement l'araire, le vieillard agita les rênes et cria :

— Plus près ! Mène le cheval plus également ! A présent, ça va !

Au milieu du champ, le sillon était déjà droit. Le garçon les suivait ; on entendait sans cesse sa voix stridente : il tâchait d'imiter les cris des laboureurs :

— Plus près ! Où vas-tu, diable ! Arrête ! Ne vois-tu pas...

Ainsi il répétait tout ce qu'il avait entendu crier aux autres paysans.

Le hongre était un animal doux et quoiqu'il n'eût encore jamais tiré un araire, on voyait qu'il allait le faire très bien. Arrivé au bout du champ, Mitri regarda le sillon de Tarasska :

— Quel gâchis !

— Tire sur la charrue, cria le vieillard à son petit-fils en souriant.

— Je le fais, mais elle m'échappe.

— T'es encore trop petit.

Au troisième sillon, le cheval, couvert de sueur, comprit

qu'il ne fallait pas tirer brusquement et ralentit le pas. Le garçon remplaça Mitri qui revint à sa charrue. Quelques moments plus tard, le vieillard dit à Tarasska de lâcher la bride du cheval qu'il se mit à conduire lui-même à l'aide des rênes. Il faisait si chaud qu'Ivan Fédotov était en nage, lui aussi ; ses pieds se réchauffaient dans le sol labouré. Cela sentait les vers de terre, on en voyait plusieurs coupés par le fer de l'araire. Des freux survolaient le champ ou bien se promenaient sur les anciens et sur les nouveaux sillons. Les alouettes tournaient dans l'air. Le soleil reluisait sur les charrues. On entendait le hennissement des poulains et des génisses.

— Plus près ! Fais attention !

Les chansons retentissaient de toutes parts sur le vaste champ qui de jaune-gris devenait rayé.

— Oncle Ivan, si l'on dételait ? cria Karp qui labourait un sillon voisin.

Ivan Fédotov jeta un regard vers sa veste et ses chaussures de tille, près desquelles le petit était en train de tresser un fouet ; voyant que l'espace labouré n'était pas considérable, il répondit :

— Il est encore trop tôt.

Il avait du regret à abandonner le travail.

— Le soleil est encore bien haut. Faut continuer, dit-il, et il se remit à la besogne.

Il fut distrait par les cris des hommes qui, à cheval et dans une voiture, arrivaient droit sur les laboureurs. Ivan Fédotov reconnut l'intendant de Tchernychev et ses serfs. Quant à l'homme qui se trouvait dans la voiture, le vieillard ne le connaissait pas.

## III

Les habitants du village Nicolskoé, sur la Zoucha, se réunirent comme le soir tombait. Le jour de la Saint-Georges, six familles quittaient le village pour aller s'instal-

ler sur de nouvelles terres. Pour la troisième fois, les vieux discutaient sous quelles conditions ils pouvaient laisser partir les émigrants. Ils s'étaient assemblés au coin d'une ruelle, à un endroit où la terre avait séché et était foulée par les pieds des danseurs de rondes. Tout le village était présent ; on se pressait ; on écoutait. Au milieu discutaient avec acharnement Tit Evséitch, un grand homme grossier, barbu et brun comme un tzigane, et Nikifor, l'ancien percepteur, au corps maigre, à l'esprit cultivé et poli. Ce dernier était au nombre des partants ; il était en train de se disputer avec Tit, qui exigeait que les six familles acquitassent les impôts pour trois ans d'avance.

— Vous quittez de mauvaises terres, disait Tit fronçant férocement les sourcils. Si elles étaient fertiles, vous ne voudriez pas partir. Les impôts que vous payez retomberont sur nous. Va encore si vous nous laissiez de bons champs. Mais qui êtes-vous ? Des va-nu-pieds ! Davidka Kozlov, dont la terre n'a jamais été engraissée, et n'est pas labourée depuis deux ans. Le champ de Makarytchev est encore pire. Quant à celui de Gavrioukha Bolkhine, des arbres y poussent. Pourtant on ne nous demandera pas si les terres sont bonnes ou mauvaises, mais on exigera de nous de l'argent et du bon : sept roubles par tête. Tu sais compter, toi, tu sais combien te coûtera ton voyage, mais l'affaire commune ne compte pas pour toi !

Nikifor voulait répondre depuis longtemps. Mais Tit l'interrompait à chaque instant. Ce fut Dmitri Makarytchev, un homme de grande taille, à la barbe rare, en veste déchirée et serrée à la ceinture par une corde, qui répliqua à Tit ; Dmitri, lui aussi, s'en allait vers des terres nouvelles.

— C'est honteux, Tit, dit-il en s'avançant au milieu de l'assemblée ; ses lèvres tremblaient. La commune nous a permis de partir, et toi tu viens l'ameuter.

— Que faire ? Il faut revoir l'affaire ! Tit a raison. S'ils partent ainsi, nous serons responsables pour eux, retentirent des voix.

Nikifor fit un pas en avant, en croisant sur la poitrine sa souquenille.

— Permettez, les vieux, de dire une parole, prononça-t-il, et il s'inclina profondément de quatre côtés, à l'ancienne. Tit Evséitch nous reproche de nous décharger sur les autres de nos embarras. Nous sommes nés parmi vous, vous nous avez nourris et élevés, nous ne pouvons pas vous oublier. Ce n'est pas nous qui avons pensé à chercher de nouvelles terres. C'est le tsar qui a ordonné à ses sujets chrétiens d'aller peupler les terres tatares. Dieu nous a inspiré de partir ; nous avons fait nos préparatifs et demandé votre consentement. Nous ne voulions pas partir en cachette, nous vous avons bien demandé votre autorisation pour le faire. Nous avons payé nos impôts pour l'année prochaine, nous avons vendu tout notre avoir. Qui a acquitté les impôts ? Moi et oncle Démenti ! Nous avons payé pour tous les autres. Nous avons donné pour nos camarades nos derniers sous ramassés à la sueur de notre front. Tit Evséitch dit que quand nous partirons vous devrez payer les impôts et fournir des conscrits à notre place. Tit Evséitch, ce n'est pas vrai ! Qui part ? Démenti, lui, possède quelque bien ; moi aussi, tant que Dieu l'a voulu, j'étais bon payeur, mais les autres ! Kozlov, Makarytchev, Gavrioukha Bolkhine et Sevastian ! Ont-ils jamais payé les impôts ? C'est le village qui devait le faire pour eux. A présent, c'est nous qui l'avons fait.

» Quant au service militaire, est-ce que nous nous en allons hors de Russie ? Si Dieu nous donne la vie, nous allons servir là où nous nous dirigeons. Ici tout le monde saura que nous sommes partis. Que devons-nous faire, à votre avis : vendre nos dernières charrettes et nos chevaux ? Comment partirons-nous alors ? C'est tout ce que nous possédons.

— Qu'ils partent ! Les gars, c'est un péché ! Il parle raison, entendit-on retentir dans la foule.

— C'est tout ce que vous possédez ? répliqua Tit en

fronçant ses sourcils d'un air plus féroce encore. Démenti vient de vendre cent ruches d'abeilles. Il doit emporter une malle remplie d'argent. A quoi bon discuter ? Je n'ai pas besoin de son argent, moi. Qu'il en profite ! Pourtant il ferait mieux de ne pas s'en aller d'ici. Pourquoi partir ? C'était l'homme le plus riche du village. Nous savons bien pourquoi il s'en va. Si ses trois fils ne devaient passer bientôt au service militaire, il ne partirait pas. A présent, s'il nous quitte, on va recruter en automne mon fils à moi, ou bien celui d'un autre. Voilà !

— C'est vrai ! Oncle Démenti est bien malin ! Ça, c'est vrai !

— Ne péchez pas, chrétiens !

— C'est vous qui péchez. Où est oncle Démenti ? Pourquoi n'est-il pas venu ? dit Tit.

La foule s'écarta. Démenti était assis dans un coin, sur un tertre ; s'appuyant sur sa béquille,il écoutait. Il se leva, et, la tête baissée, s'avança en boitant. Enlevant un grand bonnet de forme ancienne de sa tête aux cheveux épais qui commençaient à blanchir, il s'inclina,

— Me voilà, les vieux, dit-il d'une voix douce et basse.

Tit se tut et recula ; il se fit un silence.

— Eh bien, les vieux, nous permettez-vous de partir ou non ? dit Démenti.

— Ne pars pas, lui dit d'un ton badin le vieillard Ignat.

— Je ne le peux pas, répondit Démenti. Je me suis préparé pour le voyage.

— Nous ne te laisserons pas t'en aller.

— Faites comme vous voulez.

— Tu as entendu, oncle, ce que disait Tit : que tu emmènes tes fils pour leur éviter le service ?

— On peut dire tout ce qu'on veut. Combien faut-il que je paye ?

— Acquitte les impôts de tous les partants pour trois ans d'avance et va-t'en en paix.

Le vieillard appuya sa béquille contre sa jambe et enleva

sa ceinture. De l'intérieur de sa veste il sortit une bourse.

— Compte combien il y en a.

— Vaut mieux les laisser partir ! C'est un péché ! prononcèrent quelques voix dans la foule.

— Qu'ils payent ! Allez dans l'isba. Compte l'argent, staroste, criaient les autres paysans.

Démenti donna deux cent trente-quatre roubles.

— Compte combien j'ai payé pour chacun, dit-il au staroste.

L'autre répondit :

— Trente-cinq roubles pour Kozlov, soixante-deux pour Makarytchev, dix-sept pour Bolkhine, quarante-trois pour Sévastian et le reste pour toi-même.

Le vieillard s'inclina de quatre côtés et rentra chez lui.

## IV

## En 1818

### PROLOGUE

Le chagrin que ressentait Marie Iacovlevna Gagarine après la mort inattendue, étrange, inexplicable de son mari, était causé non seulement par la perte d'un camarade aimé avec lequel elle avait vécu dix-sept années pures et heureuses, mais encore par le sentiment de sa faiblesse devant le devoir peu clair d'éduquer deux fils adorés qui lui restaient. L'aîné, le génial Sacha, que tout le monde admirait, avait seize ans ; le second, Fédor, en avait quinze. C'est justement à l'époque où finissait l'éducation physique des enfants et où allait commencer le pilotage, obscur pour une mère, de ses fils parmi les récifs de la vie où devaient passer leurs navires, que l'unique guide, son ami et son mari depuis dix-sept ans, le bon, l'aimable, l'incomparable ange Vassenka, mourait au loin d'une mort étrange ; à présent, tout le poids d'un devoir qui était au-dessus des forces de la princesse retombait sur elle. Elle ne pensait point à sa fille Lise.

Elle savait que faire avec celle-ci; elle comprenait tout ce qui agitait l'âme de cette fillette de treize ans, saisissait à la volée l'expression des pensées et des sentiments de Lise, qu'elle dirigeait comme elle le trouvait nécessaire; elle savait comment le faire et était sûre de pouvoir faire tout ce qu'il fallait. Mais qu'est-ce qui se passait dans l'âme de ces deux charmants garçons, pleins de questions devant la vie? Comment pouvait elle répondre à ces questions, que résulterait-il de celles-ci? Comment aider ses fils? Elle ne le comprenait point. Elle les admirait involontairement, tant ils étaient gentils, l'aîné, une nature fine, tendre, renfermée, totalement incompréhensible pour sa mère, et le cadet, le préféré, garçon passionné, aimant, le portrait de son père, mais en mieux. Pourtant c'était justement les bonnes qualités de ses fils qui effrayaient la princesse. Elle savait que meilleurs étaient ses garçons et plus il était dangereux qu'il résultât pour eux de ces précieuses qualités le plus grand mal. Elle comprenait qu'elle devait non pas s'extasier devant ses fils, non pas ressentir de l'admiration à leur égard, mais au contraire les guider froidement. Mais elle ne le pouvait pas. Où les guider? Comment? Que désiraient-ils? La mère ne comprenait rien. Et quand même elle comprenait certaines choses, cela l'effrayait en lui prouvant qu'elle ne pouvait mener ces adolescents-là où ils aspiraient.

Elle apprit son malheur à Moscou. On était au début du mois de juin de 1818. Cette année-ci, les Gagarine étaient restés à Moscou jusqu'au début de juin. Les garçons passaient leurs examens. Sans attendre la fin des épreuves, le prince s'était rendu dans le gouvernement de Novgorod pour conclure l'achat du domaine des Golitsin, confinant au sien qu'il allait visiter en même temps. Il devait revenir vers le quinze pour aller avec toute sa famille dans son village du gouvernement d'Oriol, où les Gagarine passaient d'habitude l'été.

La princesse Marie Iacovlevna se trouvait dans la cham-

bre de sa belle-mère, une vieille dame de quatre-vingts ans qui vivait auprès de son fils. La princesse se rendait compte de la préférence, toujours douloureuse pour le cœur d'une mère, que la vieille dame marquait à son petit-fils aîné Sacha. Les deux frères, retour des examens, se trouvaient dans la chambre de leur grand'mère. L'aîné était assis auprès d'elle et s'efforçait de répondre par des phrases claires et bien tournées aux questions étranges de la grand'mère qui l'interrogeait sur ses examens; il se retournait sans cesse vers sa mère. Il comprenait, semblait-il, le sentiment désagréable que celle-ci éprouvait à voir la vieille dame ne causer qu'avec lui; aussi tâchait-il de parler de son frère. La princesse le comprenait et l'approuvait intérieurement ; pourtant, elle lui préférait Fédia, garçon bien portant, au sang abondant, qui fronçait les sourcils, tordait tout ce qui lui tombait entre les mains et n'attendait que le moment de partir. Sa mère pensait en l'observant :

— Sans doute, Sacha est un brave garçon ; il est bon, intelligent ; mais lui, il saura toujours se débrouiller, se faire aimer de tout le monde ; quant à Fédia, moi, seule, je le comprends. A sa place, chacun envierait son frère ; mais dans son cœur il n'y a pas d'envie, il aime tout le monde.

— Fais attention pour ne pas laisser tomber mon tabac, dit la grand'mère à Fédia en tendant sa main de vieille femme, aux veines bleues et noueuses, vers la tabatière que tenait le jeune garçon.

Il voulut retenir le bibelot qui tombait, mais celui-ci lui passa entre les doigts ; il l'attrapa en le pressant du menton contre la table.

— Tu ferais mieux d'étudier comme ton frère au lieu de polissonner tout le temps, dit la vieille dame.

Fédia se disposait à répondre, mais la manière dont il avait retenu la tabatière lui parut si drôle qu'il se mit à rire, éternua et rit de plus belle en regardant sa mère. Celle-ci ne put retenir un sourire ; Fédia partit d'un éclat de rire

qui se transmit involontairement à son frère, à sa mère et à sa grand'mère elle-même, ainsi qu'à la bonne Dacha qui, une broderie à la main, se trouvait toujours auprès de la vieille dame.

— Toujours ces espiègleries ! Dacha, range le tabac, dit la grand'mère en essuyant les larmes qui lui étaient venues aux yeux à force de rire.

A ce moment, Marie Iacovlevna entendit le bruit de pas d'un homme qui s'approchait en hâte ; se retournant, elle aperçut Sémion Ivanovitch Esykov qui, le visage pâle et effrayé, lui faisait des signes.

Sémion Ivanovitch était un ami du prince. Fils d'un pauvre propriétaire foncier, il avait été élevé dans la maison des Gagarine. Il habitait à la campagne ; venu à Moscou, il s'était arrêté chez le prince

La princesse vint vers lui

— Princesse, petite mère ! Je crains qu'il ne soit arrivé un malheur !

Fédia sortit en courant ; il s'approcha d'Esykov par derrière et, sans apercevoir le visage de ce dernier, ni celui de sa mère, saisit Sémion Ivanovitch par la ceinture et se mit à sauter, en écartant les jambes.

— Va-t'en !

— Grand'mère demande ce qui est arrivé ?

— Rien, rien, ne lui dis rien, dis que Machenka (c'était l'économe) appelle maman.

— Non, je ne vais pas le dire.

Fekloucha, la deuxième bonne de la vieille dame, entra pour demander ce qui se passait.

— Rien, rien, dit la princesse, et d'un pas pressé elle se dirigea avec Sémion Ivanovitch vers l'antichambre.

— Voilà ce qui se passe ! Voilà ce qui se passe, retentit derrière eux la voix de Fédia, suivie de cris timides de la gentille Fekloucha et d'un bruit de baisers.

La princesse entendit en même temps le cri de Fekloucha et les paroles de Sémion Ivanovitch qui disait que sans

doute un malheur était arrivé au prince. Ces deux impressions s'associèrent dans l'esprit de la princesse. (Voici ce que raconta Sémion Ivanovitch :)

— Une pauvresse s'était approchée du perron et avait demandé à voir la maîtresse de la maison. Je suis sorti vers elle ; la femme me remit des papiers.

— A transmettre.

— De la part de qui ?

— A transmettre, répéta-t-elle.

Je pris le pli, l'ouvris et trouvai dedans les traites du prince, son contrat, son hypothèque. Je ressortis sur le perron. La femme n'était plus là. J'envoyai la chercher. On ne la retrouva pas. Il a dû arriver quelque malheur.

Le soir l'incertitude prit fin. Matioucha, l'un des laquais du prince (il y en avait deux, Matioucha et Petroucha, deux frères), arriva au galop à Moscou avec la nouvelle que le prince était mort à Novgorod. En marchant dans la rue, le prince était tombé soudain ; avant qu'on eût eu le temps de le porter à la maison, il était mort. D'argent, racontait Matioucha, on n'en trouva point sur le prince, à part un porte-monnaie avec une noix jumelle et deux sous.

LÉON TOLSTOÏ.

Traduit du texte russe inédit par VLADIMIR POZNER.

# FAIRE-PART

—

*Au Docteur Clément Simon.*

I

*La vieille Europe et ses soubresauts d'ataxique...*
*Le vif argent se meurt qui courait dans son sang.*
*N'espérer plus qu'en des prothèses d'Amérique.*
*Et tous ces yeux bridés qui naissent au couchant !*

*Toi qui vaincras, ne sois pas fier de sa conquête*
*Plus qu'elle n'est de ses péchés, remords inclus,*
*C'est par le cœur qu'elle pourrit, non par la tête*
*— Elle t'offre ce dont le Diable ne veut plus.*

*A savoir — faisons-en le compte, l'heure est trouble.*
*Les créanciers déjà s'empressent sur le seuil,*
*Ils n'attendent de nous ni des louis, ni des roubles,*
*Mais estiment plutôt nos vêtements de deuil.*

*Nos vêtements de fête, aussi, ce sont les mêmes,*
*Car nous allions danser une croix dans le dos.*
*Les plus beaux de nos chants furent d'anciens blasphèmes,*
*Tatouages sacrés inscrits dans notre peau —*

*Nous t'apportons la peur du loisir et du rêve,*
*Celle du lendemain, de la veille et du jour,*
*Et la peur du silence, et celle de la trêve,*
*Et la peur du voyage, et celle du retour.*

*Cela te suffit-il, ô le dernier convive*
*De pierre ou de ciment armé, comme il convient ?*

*Ne veux-tu pas encor quelque locomotive,*
*Quelque sérum ou bien nos droits de citoyen ?*

*Ne veux-tu pas ces mots dont vécurent nos pères*
*Et qui faisaient si bien écrits sur le papier ?*
*Du côté du Forum j'entends un âne braire.*
*Et notre vieil honneur que j'allais oublier...*

*Brocanteur aux yeux froids, promène tes mains moites*
*Sur ces bijoux de toc que tu pris pour de l'or.*
*Il n'en est pas un seul de ceux que tu convoites*
*Qui ne soit étampé du signe de la mort.*

II

La vieille Europe a des bijoux,
Elle en a, je les ai vus,
Et du sang était dessus,
Qui ne lui coûtent guère,
Mais la vieille Europe a des guerres
Qui lui coûtent un prix fou.

Quand elle fait son ingénue,
Parle de beauté méconnue,
Notre vieille Europe exagère.
La vieille Europe a des bijoux,
Elle en a, je les ai vus
Et du sang était dessus,
Qui ne lui coûtent guère.

III

*Sous les saules et les aulnes bouge un ruisseau*
*Couleur d'on ne sait plus quel ciel d'un autre temps*
*— Le puits moussu, la Vérité au fil du seau*
*Et toute la Nature avec son air absent !*

*N'as-tu pas su, ma chère enfant, qu'en ces charmilles*
*Où celles de ton sang jouaient au jeu de grâces*
*Où l'aïeule aux yeux clairs poussait sa lente aiguille*
*Un tramway, maintenant, d'intérêt local passe ?*

*C'était un matin frais de ton dernier jeudi.*
*Des ronces avaient égratigné tes genoux.*
*En attendant notre rencontre au Paradis,*
*On s'embrassait à petits baisers dans le cou.*

*Puis, on s'en fut tranquillement de cette histoire*
*Sans, même en y réfléchissant, de courbatures*
*Une bohémienne à la dernière foire*
*Nous avait pourtant comblés de bonne aventure.*

*Je la revois pareille aux femmes que plus tard*
*Je devais rencontrer au pays musulman,*
*Chauffant leurs doigts iodés, dans la rue El-Meksar,*
*A ces canouns d'argile où brille un charbon lent.*

*Tunis marécageuse, et vous, morte Carthage,*
*Où la main de Fatma contre vos maléfices ?*
*Mon fétiche vivant est resté votre otage*
*Et votre azur sur moi pèse comme un cilice.*

IV

De l'autre côté de la mer
Où les bougainvilliers sont en fleurs
Que reste-t-il de cette chair
Qui servit de prétexte à son cœur ?

A l'ombre que le Belvédère
Verse de ses poivriers pleureurs
Que reste-t-il de la misère
De notre impardonnable bonheur ?

V

*L'Orient et son indécent bariolage,*
*Son azur cru, sa pouillerie et son seul Dieu,*
*Son atroce torpeur et ses femmes en cage,*
*Ses détrousseurs de caravane aux gestes pieux;*

*Son Moïse cornu, son Allah fatidique,*
*Son Iaveh altéré de carnage et de sang,*
*Ses souks et ses fondouks, ses burnous faméliques*
*Et la luxure inscrite aux yeux de ses enfants;*

*C'est chez lui qu'est pourtant né le fils de la Vierge*
*Dont je porte la marque et je porte le poids,*
*Moi d'une race patinée aux feux des cierges*
*Pour qui fut le latin le tout premier patois.*

*Oblique envoûtement du sable qui chemine*
*Et qui couvrira tout de son morne linceul*
*Que peuvent contre toi nos villes, nos usines*
*Et la grâce d'un soir parfumé de tilleuls?*

*Les nomades campent déjà dans cette allée*
*Où disait son bréviaire le recteur*
*Et l'on sent comme une odeur de branches brûlées*
*A l'endroit où j'appris du Racine par cœur.*

*Nous remettrons les plus beaux stores aux fenêtres*
*Et des fleurs dans les moindres vases du salon*
*Pour accueillir, ainsi qu'il sied, les nouveaux maîtres,*
*Et tu mettras aussi ta robe de linon.*

VI

*Puis, de nos châteaux en Espagne,*
*Pour m'y pendre, je choisirai*
*Celui où tissent les aragnes*
*Leurs toiles sur un cher portrait.*

•

## VII

On n'a pas le temps de se relire
La Mort n'attend pas qu'on ponctue
Son cachet est de sang non de cire
A la faveur de l'ombre, elle tue...

JACQUES DYSSORD.

# L'ART D'ACCOMMODER LE RENTIER AU TEMPS DE LA RÉGENCE

—

Le parallèle historique est un exercice littéraire qui n'a plus aujourd'hui qu'une originalité discutable. A défaut de ce mérite, il peut cependant comporter parfois une sorte de vertu consolatrice, en nous montrant que notre temps, dont nous médisons volontiers, n'est ni pire, ni meilleur que ceux qui le précédèrent. Il en est notamment ainsi, quoi qu'on en puisse penser, en matière d'histoire financière. Nous considérons aujourd'hui l'immensité de nos dettes, la charge de nos impôts, les incertitudes de notre politique, avec une inquiétude mélangée peut-être de la secrète satisfaction de représenter en nos malheurs un « cas ». Il nous faut perdre cette illusion après d'autres. La France a connu déjà tant de manifestations du « mal d'argent » qu'elles abondent entre elles en points de comparaison. Il n'est pas mauvais de nous y reporter par la pensée, pour en tirer à la fois une leçon de choses, une leçon de résignation, et en définitive une leçon d'espérance dans les destinées d'un pays dont les pires aventures ne sont jamais parvenues à épuiser l'extraordinaire vitalité.

§

Les années qui suivirent la mort de Louis XIV ressemblent à beaucoup d'égards à notre après-guerre tourmentée. Financièrement, cette analogie est fort naturelle, car les embarras du Royaume, comme les nôtres, trouvèrent alors leur origine dans la difficulté de liquider le passif laissé par la conduite d'opérations de guerre prolongées. Pareillement encore, cette difficulté naquit de la timidité témoi-

gnée par le Pouvoir dans le financement de ces opérations par des moyens réguliers mais austères, c'est-à-dire par l'impôt.

Sur son lit de mort, Louis XIV reconnut, aux dires de tous les historiens, le dédain excessif qu'il avait manifesté sa vie durant pour l'équilibre de sa Trésorerie : « J'ai trop aimé la guerre, dit-il à son petit-fils, le futur Louis XV ; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites ». Si le grand Roy n'avait laissé qu'un budget en déficit, le mal n'eût pas été irrémédiable : on l'eût réparé au prix de quelques années ou même de quelques mois d'énergie. Il y avait pis, c'est-à-dire une dette flottante considérable, d'origine, de nature et d'échéance dissemblables, parfois fantaisistes, et ce fardeau, d'autant plus dangereux que l'équilibre en était plus imparfait, pesait lourdement, comme à toutes les époques, sur l'avenir de l'Etat.

Tant que Colbert avait vécu, les budgets de la monarchie s'étaient établis de façon à peu près régulière. A peu près seulement, puisqu'en 1683, l'année de la mort du ministre, on enregistra un déficit de 16 millions. On s'en tenait là grâce à un contrôle étroit, à des rappels à l'ordre que Colbert multipliait courageusement à l'adresse du Roy. Après lui, on s'abandonna au régime de la plus déplorable facilité. Les contrôleurs généraux des finances Chamillart, Pontchartrain, Desmarets, n'ont qu'un rôle : trouver de l'argent à toute réquisition, pour la guerre comme pour les dépenses somptuaires de la Cour. Ils ne sont pas admis à en apprécier l'opportunité.

Toutes les dépenses ordonnées par le Roy, écrit Chamillart, l'ont été sans être concertées avec le contrôleur général, celle de la guerre, de la marine et des pensions entre le Roy et Messieurs les Secrétaires d'Etat, chacun pour leur département. Le contrôleur général était chargé de trouver des fonds par tous les moyens pour fournir aux dépenses. Etait-il maître de refuser ou d'abandonner la place ? On s'en rapporte à ceux qui ont vu de

près le gouvernement passé, pour rendre sur cet article la justice qui est due à celui que le Roy avait choisi pour un si pesant et si difficile ministère.

L'A B C des financiers de toutes les époques leur enseigne qu'en de telles conjonctures, il n'est que deux moyens efficaces d'y parer : l'impôt et l'économie sévère. Les impôts du temps de Louis XIV ne rendent pas parce que la formule en est périmée et surtout très inégalement appliquée : la noblesse, et d'innombrables privilégiés qui, on l'oublie souvent, n'étaient point tous nobles, parvenaient à les esquiver sous des prétextes divers. L'arsenal compliqué des tailles et des « fermes unies » (gabelles, aides, domaines, tabacs, etc.) est très loin de fournir, par le petit nombre des assujettis réels, par l'évasion systématique, par la multiplicité des intermédiaires collecteurs, les disponibilités nécessaires. Sous la pression de ce manquant, on risque de temps à autre un impôt nouveau : la taille proportionnelle inspirée de Vauban, façon d'impôt sur le revenu avant la lettre, ou l'impôt du « dixième ». Mais on les applique à contre-temps, c'est-à-dire qu'on soumet le pays à des méthodes de taxation étroitement liées à son rendement économique normal, au moment même où la guerre ébranle le plus directement ce dernier. Il en résulte des moins-values considérables. Le rendement du « dixième » évalué à 3 milliards donne 20 millions. Les impôts qui, en 1683, produisaient dans leur ensemble 114 millions, n'en fournissent plus que 93, à la fin du règne de Louis XIV, et cela en dépit des aggravations successives du régime fiscal.

D'économies, autant vaut ne pas parler. D'abord il y a la guerre ; puis, les armes déposées à de longs intervalles, Louis XIV, comme on l'a déjà dit, dépense libéralement ses disponibilités fuyantes aux travaux et aux agréments de la paix. A quoi nous avons du moins gagné Versailles ; beaucoup d'autres chefs d'Etat, qui mirent, après le Roy Soleil, les finances en péril ne se sont pas acquis pareille excuse. En même temps qu'il bâtit et remue la terre pour la gloire

des villes et des paysages de France, Louis entretient autour de lui une noblesse insatiable, avide de charges créées ou à créer ou de simples dons gracieux. « Je lui embrasserai encore les genoux, écrit un jour Bussy-Rabutin en parlant du Roy, et si souvent que j'irai peut-être encore jusqu'à sa bourse. »

Dès lors, dépensant plus qu'elle n'encaisse, la Trésorerie royale n'a qu'une échappatoire : l'emprunt. On y recourt, à jet continu, sous les formes les plus diverses.

La première est classique ; c'est la constitution de rente sur le Trésor. Elle avait — et de beaucoup — devancé les difficultés de la fin du règne. Colbert s'en effrayait vivement : il disait ne pas comprendre comment on pouvait engager les ressources d'un État pour des siècles entiers afin de satisfaire les exigences d'un moment ; sa préoccupation constante fut d'empêcher cette charge de s'accroître, et même de la diminuer ; en fait, ses successeurs trouvèrent réduits à 7 millions les arrérages de la dette. Ils n'imitèrent point pour leur part cette belle sagesse, et avec eux recommencèrent les émissions continues d'effets royaux. Les plus usuels sont des assignations remises aux prêteurs sur les fonds de l'État, avec affectation spéciale sur le produit de tel ou tel impôt de l'année en cours ou même des années suivantes. Ce sont les « anticipations », si fréquentes qu'en 1715, à la mort de Louis XIV, elles absorbaient déjà la presque totalité des rentrées escomptées pour 1716, et la moitié de celles de 1717. A l'époque fixée, il est usuel que les impôts ne rentrent pas ou rentrent incomplètement. En ce cas, on donne purement et simplement au porteur d'effet une « réassignation » sur un autre impôt ; après quelque temps de ce régime, le porteur se décourage, cède son papier à vil prix, et l'Etat ne peut placer du papier nouveau qu'à des taux de plus en plus exorbitants.

D'autres fois, pour s'éviter la peine de plus en plus considérable de trouver des prêteurs, le Roy utilise directement le crédit des banquiers ou des différents percepteurs des

revenus royaux. Les « fermiers généraux » émettent par exemple des effets sur leur caisse, en avancent la contre-partie, dont ils se remboursent plus tard sur les impôts perçus, mais ils se font, bien entendu, chèrement payer ce service, et ne le poussent pas jusqu'à renouveler leurs avances, si les impôts ne rentrent pas ; ils suspendent en ce cas leurs paiements.

En 1702 a été créée une caisse des emprunts, dans le dessein de régulariser, si l'on peut dire, le statut de la rente : par l'intermédiaire de cet organisme, le Trésor royal emprunte à 6 ou 10 0/0, il paie rarement à échéance. En 1714, le Roy annonce par exemple qu'il se libèrera dans les vingt années qui suivront, mais non immédiatement. Il s'en suit une dépréciation considérable des effets émis : le Trésor en profite pour les racheter à vil prix, ce que tout le monde, hormis les rentiers, juge normal, « parce que la plupart de ceux qui en sont à présent porteurs les ont payés au quart de leur valeur ».

En tout cela, il y a encore une apparence de technique qu'on ne retrouve plus dans l'infinie variété de procédés financiers à la petite semaine, auxquels on recourt concurremment avec les précédents. Tel est le cas des « billets de monnaie », instruments d'inflation avant la lettre, avec cette aggravation qu'il s'agit de papier-monnaie à intérêt. Tout d'abord l'opération, parfaitement normale, consistait à mettre en circulation des billets signés du directeur de la Monnaie, en échange d'espèces à réformer que l'on rapportait à son établissement. Plus tard, on procéda à d'importantes émissions sans contre-partie aucune, et ces billets rapportèrent jusqu'à 7 1/2 pour cent. Comme il fallait s'y attendre, et faute d'une réserve appropriée, on cessa bientôt de les rembourser : la dépréciation en devint énorme et Chamillart, le contrôleur général d'alors, dut prendre des mesures pour « dissiper la supériorité usuraire que l'espèce avait prise sur le papier », c'est-à-dire pour organiser le cours forcé. Il ne put enrayer la fuite classique de-

vant le papier, et il fallut convertir les billets de monnaie en d'autres espèces d'effets royaux qui augmentèrent d'autant la dette flottante.

On fait mieux encore : quand le Roy ne trouve plus à emprunter, il crée des offices, c'est-à-dire des charges publiques, et les vend. L'opération réussit presque toujours, car ainsi que le disait Desmarets à Louis XIV : « Chaque fois que le Roy crée une charge, Dieu crée à l'instant un sot pour l'acheter. » Il en résulte une multiplicité d'« officiers », contre laquelle Colbert protestait avec véhémence, mais dont la nomenclature est riche en pittoresque. On y relevait des courtiers, chargeurs, botteleurs de foin, gourmets sur les vins, contrôleurs de porcs, inspecteurs de veaux, acheteurs de toiles, etc. Tout ce peuple forme une masse solide, une façon de syndicat, auquel on ne peut toucher sans provoquer des réactions immédiates et générales.

Il y a aussi des loteries : on y met des formes.

Sa Majesté, dit une ordonnance de 1700, ayant remarqué l'inclination naturelle de ses sujets à mettre de l'argent aux loteries particulières, a désiré leur procurer un moyen agréable et commode de se faire un revenu sûr et considérable.

Sous ce procédé obligeant apparaît bientôt une effroyable détresse. En 1705, on descend jusqu'à faire une loterie à vingt sous dont le produit ne s'élevait qu'à 260.000 livres, et, faute d'argent pour les lots, on attendit deux ans pour la tirer. Nous passons ici sur d'autres méthodes, comme les opérations et amputations sur la monnaie, dont l'effet n'est point d'augmenter la dette, mais de provoquer dans les échanges commerciaux, et indirectement dans le renouvellement de la matière imposable, un trouble continuel. C'est un accessoire, important il est vrai, de notre sujet actuel. Nous noterons, pour nous en tenir à celui-ci, qu'à la mort du Grand Roy, après quelques années des procédés ci-dessus décrits, la dette royale se montait à 2 milliards de livres de capital consolidé, auxquels s'ajoutaient 600 millions de

dette flottante, en billets et effets royaux de toute nature. Les chances d'un amortissement régulier étaient faibles, puisqu'à côté de la dette figurait un passif budgétaire de près de 900 millions, dont 140 millions représentaient des « anticipations » sur les exercices suivants.

Le passif de l'Etat totalisait donc 3 milliards et demi de livres, soit quelque 40 ou 50 milliards de francs 1925.

§

Le soin d'y apporter quelque aménagement incombait après la mort de Louis XIV au duc d'Orléans, régent de France, pendant la minorité de Louis XV, roi de cinq ans. Le Prince n'était point expert en finances, non qu'avec son intelligence certaine, il n'eût pu être entendu en toutes choses, mais bien des soins l'absorbaient, fort étrangers aux affaires. Les maîtresses et les soupers fameux auxquels il les conviait le laissaient, dit un contemporain, « pendant la première heure de son lever, si appesanti, si offusqué des fumées du vin, l'estomac si indigeste et la tête si étourdie... qu'on lui aurait fait signer ce qu'on aurait voulu ».

Le Duc y prit garde et chercha des garanties dans l'organisation des Conseils, petits groupes de dignitaires et de spécialistes, entre qui le gouvernement fut réparti. On créa ainsi, à côté de quelques autres, un Conseil de Finances, dont la composition fut assez heureuse : on y voyait pour ordre des hommes comme le Maréchal Duc de Villeroy, mais aussi des magistrats, conseillers d'Etat ou maîtres des requêtes, gens d'âge et d'expérience, sans excès d'austérité. L'un d'eux, Rouillé du Coudray, qui joua un certain rôle, était un technicien de valeur, assez enclin toutefois à chercher dans les vignes du Seigneur la vérité financière. « Il y a ici bien de la bouteille », lui dit un jour en arrivant au Conseil un de ses nobles collègues. « Oui, Monsieur, répondit cette façon d'ancêtre de Jérôme Coignard, mais il n'y a pas de pot de vin. »

On dota ce collège technique d'un président, en la personne du duc Adrien-Maurice de Noailles, arriviste laborieux, mais consciencieux à sa manière. Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, dit de lui qu'il était « la copie la plus fidèle, la plus exacte et la plus parfaite du serpent qui tenta Eve, renversa Adam avec elle et perdit le genre humain ». Saint-Simon exagérait; Noailles besogna de son mieux : il lui manqua plus d'énergie que de clairvoyance et plus d'ingéniosité technique que de sens de la situation.

Dès sa prise de fonction, il fit preuve, d'accord du reste avec le Régent, d'un difficile bon sens. Lorsque le Conseil de Finances fut mis en présence de la situation de Trésorerie laissée par Louis XIV, certains de ses membres préconisèrent une solution, assez familière il est vrai à la Monarchie : la banqueroute. Elle avait pour elle, elle a encore dans des circonstances comme celle-là l'avantage de la simplicité. Saint-Simon entreprit même d'y ajouter une consécration juridique : il prétendit démontrer en de copieux mémoires que les Rois héritaient du pouvoir politique, de l' « imperium » de leurs prédécesseurs, à l'exclusion de leur situation matérielle. « Un édit bien libellé, affirmait allègrement le noble duc, bien serré, bien ferme et bien établi sur ces maximes, peut inciter des murmures, des plaintes et des cris, mais ne peut recevoir de réponse solide, ni d'obscurcissement le plus léger ». Pour finir sur une note sereine, il proclamait que la banqueroute exercerait une influence moralisatrice, en enseignant aux victimes à être plus raisonnables à l'avenir dans leurs dépenses.

Noailles, ainsi que nous venons de le dire, demeura insensible à la séduction de ses arguments. Il n'avait peut-être pas pour les rentiers une prédilection spéciale, mais il se rendit compte très nettement qu'ils étaient indispensables à l'Etat, que de longtemps celui-ci devrait encore vivre d'emprunt, et qu'il trouverait difficilement des prêteurs s'il accompagnait d'une banqueroute ses démarches auprès d'eux. Si Noailles eût été un théoricien au lieu d'un empi-

rique d'adresse moyenne, il eût ajouté qu'aucune campagne d'assainissement financier ne peut utilement s'amorcer sur la répudiation des engagements de l'Etat : c'est une vérité première que l'on a fort heureusement reconnue en 1925 comme en 1715.

Parti d'un principe excellent, Noailles « broncha » toutefois à l'application : adversaire de la banqueroute ouverte, il fit subir aux rentiers par des voies obliques plusieurs banqueroutes perlées.

§

En premier lieu, il imagina le « visa » qui ne fut autre chose qu'une réduction et une consolidation d'office de la dette flottante.

Une déclaration du 7 décembre 1715, enjoignit aux porteurs d'assignations de toute nature sur les caisses royales, antérieures au 1er septembre de ladite année, de présenter leurs titres dans le délai d'un mois à une commission chargée de les réviser, c'est-à-dire pour parler clair d'en réduire arbitrairement la valeur nominale. En fait, on remit à tous les porteurs un titre nouveau d'un modèle unique, portant 4 o/o d'intérêt.

Ce premier emprunt perpétuel 4 o/o, qui était, comme on le voit, un emprunt forcé, eut pour résultat de remplacer les 600 millions de la dette flottante composite, dont nous avons indiqué quelques éléments, par 190 millions de titres du modèle nouveau. La Trésorerie trouva là un léger profit, mais les rentiers firent les frais de l'opération. Il n'en eût pas été ainsi si le 4 o/o qu'on leur imposait avait trouvé quelque garantie de dépréciation, soit formelle, soit tacite, dans une politique financière susceptible d'assurer le crédit de l'Etat. Tel n'était pas le cas : le porteur nanti de son nouveau titre savait la situation financière déplorable et que les effets 4 o/o n'étaient pas plus solides que le précédent papier. On le put d'ailleurs éprouver sans retard : à peine émis, les titres baissèrent de 40 o/o. En

définitive, le possesseur d'un effet de cent livres à la mort de Louis XIV n'en put trouver, après le visa, plus de vingt livres en espèces métalliques.

Le rentier « flottant » ainsi dépêché, on passa aux porteurs de rentes consolidées. Là encore, la conversion forcée était dans la tradition du pouvoir royal. En 1713, sous le feu Roy, les rentes sur l'Hôtel de Ville avaient déjà été réduites du denier vingt au denier vingt-cinq, c'est-à-dire converties de 5 à 4 o/o. Fort de cet exemple, Noailles représenta à tous les autres rentiers qu'ils n'avaient aucune raison d'être privilégiés par rapport à leurs congénères : en conséquence, l'intérêt qui leur était servi, jusqu'alors du denier douze, fut ramené d'autorité au denier vingt-cinq. En outre, les rentes acquises depuis 1702 autrement qu'en espèces subirent une réduction sur le capital, qui alla jusqu'à la moitié, lorsqu'elles avaient été payées entièrement en papier. L'Etat se déchargea de la sorte d'environ 25 millions en capital et 3 millions en arrérages.

Ainsi le rentier n'était point absolument immolé, mais on l'amputait en détail. Il y avait là de quoi le décourager de remplir à l'avenir son office avec le même zèle, c'est-à-dire de prêter à l'Etat. Noailles commit la faute de l'effrayer davantage encore, en l'englobant imprudemment dans une de ces gigantesques chasses au nouveau-riche, que réclame âprement l'opinion à toute période de fièvre financière.

Là encore, on avait des précédents. A chaque fois que la Monarchie, ayant, pour ses besoins, utilisé le concours des gens d'affaires, les supposait bien repus, elle se mettait en devoir de leur faire rendre gorge, un peu par moralité, beaucoup pour remplir ses caisses. Les ministres avisés jugeaient ce procédé à sa valeur. « Les larronneaux, disait Sully, tombent seuls dans les filets de la justice : les gros et forts voleurs trouvent toujours moyen d'échapper. »

Le soin de procéder à ces récupérations était confié à des juridictions de circonstance, les « chambres de justice ».

Celle que convoqua Noailles et qui prit séance en mars 1716 reçut mission d'enquêter sur la situation et l'origine de fortune de toutes les personnes qui avaient été depuis 25 ans en rapport d'affaires avec l'État. Les intéressés furent sommés de donner sur ce point tous les renseignements qui leur seraient demandés ; les notaires et payeurs de rentes durent fournir toutes explications sur les tractations auxquelles ils avaient été mêlés : tous les comptables publics et particuliers durent produire leur livres à réquisition. Les déclarations fausses ou incomplètes devaient entraîner, après torture préalable, outre la confiscation des biens, la peine des galères à perpétuité pour les hommes, et pour les femmes neuf ans de bannissement. Enfin, pour être sûr de n'oublier personne, on provoqua les dénonciations, dans des conditions assez répugnantes. On allouait aux traîtres le cinquième ou le dixième des biens soustraits aux investigations de la Chambre de Justice : il en résulta des scènes tour à tour comiques ou odieuses. Nombre de laquais dénoncèrent leurs maîtres. Un jour, un homme d'affaires se présenta aux magistrats et leur dénonça un traitant anonyme qui aurait selon lui gagné cinq millions en spéculant sur les embarras du Trésor. En même temps, le visiteur réclamait un million pour prix de cette indication. Assuré de recevoir cette somme et invité à nommer le suspect, l'homme déclara qu'il s'agissait de lui-même et qu'il n'avait pas trouvé d'autre moyen pour sauver de la bagarre une partie de ses biens.

En ses débuts, la Chambre de Justice sévit surtout contre des « traitants » ou des « officiers » qui n'avaient qu'exceptionnellement prévariqué dans leurs fonctions, mais qui s'étaient souvent fait payer plus cher que de raison les services d'argent rendus au Trésor Royal. Encore la pénitence fut-elle loin d'être égale. Certaines victimes expiatoires n'avaient agi que par ordre, pour le compte des « gros et forts voleurs » qui réussirent à se mettre à l'abri. La Cour elle-même les y aida, chaque fois qu'ils y mirent

le prix : la Parabère, maîtresse du Régent, s'acquit en la matière une véritable spécialité. On cite cet exemple d'un financier menacé de poursuites, qui reçut la visite d'un gentilhomme, venu lui proposer de le faire mettre hors de cause moyennant 300.000 livres : « Ma foi, Monsieur le Comte, répondit le traitant, vous venez trop tard ; j'ai fait marché avec Madame la Comtesse pour 150.000 livres. »

On inscrivit, il est vrai, au tableau quelques pièces de choix, tel Bourvalais, laquais devenu financier, à qui on confisqua la plus grande partie de ses biens, notamment son hôtel de la place Vendôme, où s'installa pour y rester depuis lors, la chancellerie d'Etat. L'opinion applaudit tout d'abord à des exécutions comme celle-là : le faste des gens de finance insultait à la misère publique ; en tous temps, moyennant une mise en scène appropriée, la formule : « prendre l'argent où il est », a groupé des partisans. Le plus difficile est de lui donner un sens pratique. Sous le Régent, comme sous M. Doumergue, elle se retourna contre la masse du peuple, et singulièrement contre la classe moyenne des rentiers.

La Chambre de Justice, en cherchant par des moyens excessifs « l'argent où il était », en trouva fort peu pour diverses raisons, dont la principale est que cet argent se terra. L'évasion de capitaux s'exerça en 1716 avec au moins autant d'ardeur et d'ingéniosité qu'en 1925. Un jour, les gens du Roy arrêtèrent à la frontière, à Sélestat, un chargement de tonneaux de vins, à l'intérieur desquels étaient immergés des barillets pleins de monnaie d'or. Ceux qui ne disposaient pas de tels moyens cachaient leurs biens chez eux. Ils se gardaient d'en faire usage, de « consommer », comme disent les économistes, de peur d'appeler sur eux l'attention : une crise commerciale aiguë s'ensuivit. Sur quoi, les pouvoirs publics, devenant nerveux, prirent des mesures, non plus seulement illégales, mais absurdes. Nombre de rentiers affolés, ayant transféré leurs titres à des personnes de confiance : prêtres, vieilles filles pieuses,

anciens domestiques, on menaça de supprimer toutes les rentes douteuses quant aux transmissions de propriété dont elles avaient fait l'objet. C'était la porte ouverte à de singuliers procédés d'amortissement. On vit des gens perdre la tête. Un « possédant » mit le feu à sa maison et se poignarda en se jetant dans les flammes ; un autre s'ouvrit le ventre ; un abbé, qui avait trente mille livres de rente, à qui on ne demandait du reste rien, mais qui redoutait qu'on lui demandât quelque chose, se précipita à la Seine. Des scandales éclatèrent, auxquels furent mêlés des membres de la Chambre de Justice. On assurait plaisamment qu'une seconde Chambre ne serait pas inutile pour faire rendre gorge à la première, et Saint-Simon écrit froidement du président Lamoignon « qu'il gagna beaucoup d'argent et se déshonora ».

Il fallut s'en tenir là et c'était peu de choses : le jeu des évasions de capitaux et des influences, l'excès d'une démagogie avant la lettre, et pour tout dire la parfaite vanité du procédé en lui-même, limitèrent à 70 millions de livres les reprises de l'Etat. Par contre, la vie économique du pays était profondément bouleversée, le marasme des affaires complet ; lorsque Noailles, dont les caisses sonnaient toujours le vide, voulut faire de nouveau appel au crédit public, les « capitalistes » échaudés se dérobèrent ou exigèrent une rémunération bien supérieure à celle qui venait de valoir à certains de leurs congénères les honneurs de la Chambre de Justice.

§

Ces divers événements avaient, depuis quelque temps déjà, un spectateur ironique, en la personne d'un homme qui a gardé dans l'histoire une réputation un peu inquiétante, l'Ecossais Law.

Nous ne retracerons point ici sa vie, qui fut un singulier roman d'aventures. Après avoir couru le monde à la recherche d'une vaste documentation financière, et l'avoir trou-

vée en particulier à Londres et à Amsterdam, après avoir édifié et perdu plusieurs fortunes en spéculant sur les papiers publics ou plus simplement en jouant à la « bassette» et au « pharaon », Law parut à Paris, dans sa quarantaine florissante, au début de la Régence. Il commença d'investir le duc d'Orléans, et le bombarda de projets oraux et écrits, par lesquels il se faisait fort de remettre promptement en état les Finances du Royaume.

L'Ecossais n'arriva pas immédiatement à ses fins, qui étaient de faire de la France un gigantesque terrain d'expérience et de profit, d'abord parce qu'il fut un moment expulsé du royaume pour une affaire de jeu, et ensuite parce que les conseillers du Régent témoignèrent dans le principe à l'homme et au système une solide méfiance. C'est au début de 1716 seulement que Law obtint l'autorisation de créer à Paris, à titre privé, sa « Banque Générale ». On sait que tels principes du « Système », et notamment la part qu'il fait à la théorie monétaire, ont mérité les honneurs de l'analyse scientifique, s'ils n'y ont pas en définitive résisté. Nous n'en ferons évidemment pas ici l'exposé. Rappelons d'un mot que Law pensait multiplier la richesse, aussi bien publique que privée, en multipliant les signes monétaires et les occasions de leur demande. D'où l'organisation jumelée d'une Banque, distributrice du crédit et de sa représentation en papier, et de grandes compagnies commerciales pour l'utiliser.

Dans l'esprit de Law, et c'est pourquoi nous nous référons ici au Système, un des buts accessoires de ce dernier était l'amortissement de la dette publique, ou à tout le moins sa conversion. Le tout, c'était un point essentiel, devait se faire, pour ainsi dire, sans douleur : l'Etat comme le rentier devaient trouver à l'opération avantage et profit. En quoi l'Ecossais se vantait de faire heureusement oublier les procédés brutaux et inopérants de Noailles, conversions ou amputations forcées, récupérations violentes de la Chambre de justice, etc. : bien mieux, il déclarait inutile la « grande

pénitence fiscale », vers laquelle en définitive la finance officielle paraissait s'orienter avec courage et bon sens.

En attendant que la France fût prête à s'abandonner une fois de plus à la dangereuse séduction de la facilité, érigée en système de politique financière, Law entreprit, comme nous venons de le dire, une démonstration personnelle de sa doctrine. Sa « Banque Générale » se constitua au capital de 6 millions de livres, distribué en 1200 actions de 5.000 livres, payables un quart en espèces, *et les trois autres quarts en billets d'Etat.* C'était là le trait de génie. Law voyait le gouvernement du Régent harcelé par sa dette flottante : il lui offrait, d'entrée de jeu, un exutoire pour 4 milions et demi de ce papier complètement décrié. Sur les rentiers, la séduction de la formule devait pareillement opérer : en place des effets d'Etat, il leur était loisible de se procurer un titre actif, que la réputation de Law et son extraordinaire faconde ornaient des plus belles promesses d'avenir.

Le même avantage leur fut offert, lorsqu'au mois d'août 1717, Law reprit le privilège de la « Compagnie d'Occident », entreprise de colonisation de la Louisiane, au moyen de laquelle l'Ecossais entendait, suivant la tradition des grands « lanceurs d'affaires », nourrir ses précédentes créations. La Compagnie fut constituée au capital de 100 millions, réparti en actions de 500 francs, *payables en billets d'Etat.* Cette combinaison pouvait paraître une folie, parce que, malgré le « dopage » que lui avait procuré le succès de la Banque Générale, le papier d'Etat était encore dévalorisé sur la place de Paris d'environ 70 o/o. Pour une action de 500 francs au nominal, Law recevait donc réellement environ 150 francs : il n'en montrait nul souci et se bornait à demander au Gouvernement, en échange du nouveau service qu'il lui rendait en absorbant d'un coup 100 millions de dette flottante, de servir en ses lieu et place un intérêt fixe de 4 o/o à ses actionnaires.

Sur ces entrefaites, Law obtint de transformer en Ban-

que Royale sa Banque Générale : son entreprise financière devenait entreprise publique, et son crédit se confondait avec celui de l'Etat. Alors s'ouvre la série des opérations fantasmagoriques qui ont valu à l'époque du Système sa réputation historique ; la fameuse Compagnie des Indes ou Compagnie du Mississipi commence à faire parler d'elle, à Paris, il est vrai, plus qu'en Louisiane ; l'agiotage s'installe rue Quincampoix et en bien d'autres lieux encore ; des fortunes s'édifient et périssent par la spéculation en l'espace d'un jour. On a fait des aspects pittoresques de cette folle aventure maintes descriptions colorées que nous ne songeons pas à compléter ici, puisque aussi bien nous nous limitons à suivre aujourd'hui le sort du rentier, personnage peu décoratif et généralement peu bruyant de ces grands drames financiers.

Dans les premiers temps du Système, le rentier vécut dans un état d'euphorie qu'il n'avait pas connu depuis longtemps. S'il avait souscrit avec sa rente aux actions de Law, non seulement il se voyait assuré d'un intérêt fixe de 4 o/o payé par l'Etat, mais il pouvait encore espérer le dividende substantiel que l'Ecossais fit bientôt luire aux yeux de ses souscripteurs. Par surcroît, grâce aux adroites manœuvres du financier et à la vogue frénétique dont le favorisait l'opinion publique, les actions haussaient en capital à des cours vertigineux ; elles permettaient des arbitrages extraordinairement rémunérateurs.

Les rentiers pusillanimes eux-mêmes, ceux qui n'avaient point profité de l'exutoire offert par Law au papier d'Etat, voyaient leurs titres, jadis complètement dépréciés, se bonifier rapidement ; des spéculateurs, dans la hâte de se les procurer pour pouvoir participer aux émissions de l'Ecossais, les payaient aux plus hauts cours. De gré ou de force, les inquiets comme les risque-tout allaient d'ailleurs être prochainement entraînés dans le tourbillon.

Dans l'été de 1719, Law, qui avait continué à progresser et à augmenter le nombre sinon la qualité de ses affaires,

s'annexant par exemple le bail des fermes après celui des tabacs, proposa un beau jour au Régent non plus une nouvelle opération de conversion fragmentaire, mais le remboursement à son compte de toutes les rentes sur le Trésor, qui s'élevaient encore alors à 1.300 millions en capital.

Le principe de l'opération envisagée par le magicien de finances était rigoureusement classique, et conforme aux systèmes de conversion les plus orthodoxes. On offrirait aux créanciers, c'est-à-dire aux rentiers, la libre alternative d'un remboursement ou d'un échange de créance, mais en s'arrangeant de façon à donner au nouveau titre un attrait assez puissant pour que les porteurs aient hâte d'y souscrire. Ainsi, remarquera-t-on, on devait en user deux siècles plus tard, lorsque les porteurs de valeurs d'Etat à court terme se virent offrir, comme c'était encore le cas voici quelques jours, un nouveau titre particulièrement avantageux par sa garantie plus que par sa rémunération, en place d'un remboursement qu'ils conservaient le droit de demander à échéance.

Law, pour sa part, s'interposait entre l'Etat et ses prêteurs. Pour mieux dire, il prenait à son compte la totalité des créances de ses derniers, et en déclarait l'Etat quitte envers lui, moyennant le paiement d'une annuité correspondant à l'intérêt de 3 o/o du capital de ces créances. Le Trésor faisait là une excellente opération : l'annuité à verser à Law s'élevait à quelques 35 millions, alors que le service de la dette en absorbait jusqu'alors au moins 50. Sur quoi Law se retournait vers les rentiers. Il leur offrait ou bien un nouveau titre de rente émis par lui et rapportant un intérêt fixe de 3 o/o, ou bien le remboursement de leur capital en actions de ses entreprises. N'oublions pas qu'alors le crédit de Law était bien supérieur à celui de l'Etat ; la rémunération modique qu'il proposait passait pour absolument sûre et partant préférable à celle plus élevée que promettait jusqu'alors, pour tenir rarement, le Trésor royal.

On passa immédiatement à l'exécution ; la rente d'Etat

fut officiellement supprimée, et le Trésor commença de délivrer à ses créanciers en guise de paiement des mandats sur les caisses de Law.

Autant peut-être qu'à son intérêt personnel, celui-ci obéissait à une conception économique générale. Il voulait en quelque sorte « mobiliser » le rentier, être inerte par définition ; à ces fins, il remboursait, comme on vient de le voir, ceux qui réclamaient leurs fonds, en actions d'une entreprise active.

La rente constituée, écrivait-il, a évidemment cette commodité qu'elle ne prend rien ni sur notre temps, ni sur nos soins, et ceux qui sont déterminés à cette nature de biens ont surtout considéré cet avantage ; mais elle a aussi cet inconvénient qu'elle ne saurait augmenter comme les biens d'industrie... Les rentiers devenus actionnaires pourront se reposer du soin de faire valoir leurs fonds sur la compagnie dont ils sont bien sûrs que les agents ne pourront les troubler.

§

Cette formule de prospectus n'était pas très aimable pour les errements antérieurs de l'Etat, et ne correspondit qu'un peu de temps à la réalité. Sa grande opération sur la rente fut l'occasion pour Law d'aggraver certaines erreurs essentielles. C'est ainsi que ne pouvant rembourser à l'Etat en numéraire les 1.300 millions de dettes existant, et cela pour la raison très simple que le stock monétaire du Royaume n'atteignait pas alors cette somme, l'Ecossais se mit purement et simplement à émettre du papier sans aucune autre limitation que ses besoins.

En même temps que les billets destinés dans son esprit a en permettre l'achat, Law émit des actions nouvelles de sa Compagnie. En principe, elles devaient revenir aux rentiers qui demanderaient à se faire rembourser leurs titres de rente. Mais il arriva que ces capitalistes, lents de leur nature, mirent quelque temps avant de faire connaître leurs intentions. Dans l'intervalle, la spéculation s'était exercée sur ces valeurs de remplacement. Quand les rentiers, con-

fiants dans leurs droits, se présentèrent pour « lever » leurs titres, ils les trouvèrent raflés par les agioteurs, ou bien ils durent payer à des intermédiaires 800 livres les actions qui légalement devaient leur être comptées 500. Leurs protestations ne furent que péniblement entendues.

Cependant c'était encore l'âge d'or. Le système était au plus haut point de sa courbe, et tant en capital qu'en dividende, les actions de Law ouvraient de telles possibilités à leurs détenteurs que les rentiers se résignaient aisément à se muer en actionnaires. Ils allaient malheureusement avoir, et, comme à l'ordinaire, sans qu'il y eût de leur faute, sujet de s'en repentir.

On doit convenir qu'en l'occurrence, leur « risque professionnel » était singulièrement aggravé. De tout temps le rentier pâtit des embarras de l'Etat, mais la gestion de ce dernier n'est pas à l'ordinaire soumise aux mêmes dangers que celle d'une entreprise commerciale. Hors les accidents politiques graves et l'impéritie persistante des gouvernants, la vie du rentier s'écoule sans secousses brusques, ou du moins sans surprises. En transformant le royaume de France en affaires de spéculation et son avenir en une combinaison ouvertement aléatoire, Law faisait de la rente, non plus une valeur de « père de famille », mais, de gré ou de force, une valeur de « risque-tout ».

Cependant le risque se vérifia, non du fait d'un échec commercial des entreprises de l'Ecossais, mais, comme nous l'avons dit déjà, de ses erreurs financières. L'élément réel des entreprises, c'était l'exploitation de la Louisiane et le quasi-monopole du commerce extérieur. La mise en train de la première se fit par des procédés au moins originaux : un corps de troupe spécial, à la solde de l'Ecossais, les « Bandouliers du Mississipi », racolait des colons par la force, parmi les mauvais sujets de toutes catégories ; on mariait des condamnés et des condamnées de droit commun et on les envoyait au delà des mers faire souche d'émigrants. Malgré quoi, l'affaire réussit à être quelque

temps productive. Seulement, pour la « souffler » à la mesure qu'il souhaitait, Law avait inondé le Royaume d'un flot de papiers de tous ordres, dont les uns, les actions, étaient tenus par l'agio à un taux disproportionné, et les autres, des billets de banque, émis entièrement « en l'air », provoquaient la hausse continue des prix et tous les troubles économiques habituels en pareil cas.

Lorsque cette situation devint perceptible à l'opinion, elle réagit avec d'autant plus de vigueur que ses illusions avaient été plus profondes. Tout le système fut sapé par une intense crise de confiance, contre laquelle Law commit la faute de vouloir lutter par la contrainte. Ce fut le cas notamment vis à-vis des rentiers. Un certain nombre d'entre eux, qui avaient tardé à présenter, selon la procédure indiquée plus haut, leurs titres au remboursement en actions, crurent pouvoir s'abstenir définitivement de le faire, lorsqu'au début de 1720, les choses parurent tourner mal pour les affaires de l'Ecossais. Celui-ci, rompant alors abusivement avec le caractère facultatif de la conversion, fit prendre un arrêt avertissant les récalcitrants qu'ils eussent à se faire rembourser sous peine de voir l'intérêt de leurs titres de rente réduit à 2 0/0 ; quelques-uns prirent peur, mais la masse ne bougea pas.

Son instinct la servait bien, car le 21 mai 1720 Law, pour réagir contre l'inflation désordonnée des prix, des cours des valeurs, du papier de toute espèce, renversa, si l'on peut dire, brutalement la vapeur, au moyen de ce que l'on appellerait aujourd'hui une « revalorisation par déflation ».

Sa Majesté, dit le préambule de l'édit royal à ce relatif, a jugé que l'intérêt de ses sujets demandait qu'on diminuât le prix ou la valeur numéraire des actions et des billets de la banque, pour soutenir ces effets dans une juste proportion avec les espèces et les autres biens du royaume et donner en même temps aux créanciers privilégiés les moyens d'employer plus favorablement les remboursements qui pourraient leur être faits...

En fait, le nominal des actions et billets se trouva réduit d'environ 50 o/o. La mesure atteignait les rentiers devenus actionnaires de Law, et même ceux qui ne l'avaient pas été ou avaient cessé de l'être pour avoir négocié leurs titres contre des billets. Sans doute, ainsi que le marquait encore l'édit royal, « cette réduction était utile aux propriétaires, « puisque leurs effets auraient leurs répartitions ou divi- « dendes avec plus d'avantages, et qu'ils seront convertibles « en monnaie forte qui produira au moins 50 o/o de plus « en espèces ou matière d'argent après la réduction qu'à « présent ». Raisonnement parfaitement exact dans le principe, mais qui n'est pas aisément accessible aux masses, plus sensibles à la valeur nominale qu'à la valeur réelle de l'instrument monétaire. Sur le petit rentier, le 6 o/o en monnaie faible a trop souvent plus de séduction que le 4 o/o en monnaie forte.

Les porteurs d'actions et de billets du temps de Law s'insurgèrent en tout cas avec une extrême vivacité. La mesure dont il vient d'être parlé, et quelques autres du même ordre précipitèrent la fuite devant le billet, le vide croissant devant les entreprises du système. Law et le Régent ne virent d'issue, après des péripéties qui ne sauraient trouver ici leur place, que dans la banqueroute brutale. Il fut décidé, à l'automne de 1720, qu' « à compter du 1er novembre » les billets de banque ne pourraient être « donnés ni repris en paiement, pour quelque cause et prétexte que ce soit ». Ils devraient, avant la fin du même mois, être remployés soit en rentes perpétuelles à 2 o/o, soit en rentes viagères à 4 o/o, soit en actions de la Compagnie des Indes. Imaginons, au terme de ce parcours accidenté, les sentiments du rentier, ancien porteur d'un effet sur le trésor royal à 7, 8 ou 10 o/o d'intérêt comme il était fréquent avant les opérations de Law, puis obéissant aux ordonnances royales et se faisant rembourser en actions de la compagnie, puis encore vendant ces dernières au mieux comme il était naturel, et finalement ne pouvant plus uti-

liser les billets produits par cette vente qu'en une rente 2 0/0 !

Sur ces entrefaites, Law prit la fuite. Il n'avait pas mis à mal que les rentiers. On faisait circuler, dans Paris, tandis qu'il passait la frontière, cette épitaphe plaisante du financier :

Ci-gît cet Ecossais célèbre,
Ce calculateur sans égal,
Qui, par les règles de l'algèbre,
A mis la France à l'hôpital.

Il était urgent de mettre un peu d'ordre dans les débris du système. Le conseil de Régence « arrêta tout d'une voix qu'il serait nommé des commissaires pour liquider les rentes tant perpétuelle que viagères, les actions rentières et intéressées, les comptes en banque et les billets de banque ». Deux jours plus tard, un décret parut pour instituer un nouveau *visa*, réplique de celui que nous avons vu organiser par le duc de Noailles au début de cette étude. Les détenteurs de papiers ou effets de nature diverse les durent présenter à une commission de vérification installée au Louvre, toutes les valeurs qui ne seraient pas soumises au visa devant être automatiquement annulées après un certain délai. La commission ne négligea aucune précaution : elle entretenait en ses bureaux plusieurs spadassins, propres à rappeler à la modération les plaignants trop véhéments.

Quand on eut fait ainsi le compte des créanciers, on jeta les bases du concordat. Elles furent étroites. Du côté des débiteurs figuraient la Compagnie des Indes et le Trésor royal, qui, par l'intermédiaire de la Banque, avait eu partie liée avec le système. Pour la compagnie, on ramena, par suppression pure et simple de l'excédent, de 125.000 à 50.000 le nombre de ses actions. Quant au Roy, il décida de consacrer annuellement à désintéresser ses créanciers 40 millions de livres par an ; on fit rentrer ensuite par compression les ayants droits dans ce cadre réduit. Reconnaissons que cette fois on marqua quelque prévenance pour les rentiers :

tandis que les actionnaires ordinaires de la compagnie voyaient leurs titres mis au pilon, on respecta celles des actions qui représentaient du papier d'Etat converti.

Le Trésor fit, sous cette forme, une banqueroute de 500 millions : les actions supprimées de la compagnie représentaient à peu près pareille somme. L'épargne française, à laquelle s'étaient d'ailleurs mêlés bon nombre de profiteurs, échaudés pour une fois en conformité de la morale, perdait donc à cette aventure environ un milliard.

Le pis est que personne ne les gagnait ; à la fin de la Régence, la dette publique se maintenait approximativement à 2 milliards et demi, c'est-à-dire qu'elle en était sensiblement au même point qu'au lendemain de la mort de Louis XIV ; elle présentait, il est vrai, l'avantage d'être, pour une large part, consolidée en rente perpétuelles ou viagères et, grâce aux deux visas, de ne plus être composée d'autant de papiers hétéroclites que par le passé.

§

S'il fallait tirer de cette aventure, rapidement contée, une morale également sommaire, nous la verrions dans ce principe qu'aucune campagne d'assainissement ne peut aboutir en se fondant sur la contrainte vis-à-vis du rentier, ou sans la stricte observance des engagements pris par l'Etat envers lui. Il y a à cela plusieurs raisons.

Tout d'abord, comme nous l'avons entendu répéter bien des fois, en des circonstances récentes, on n'impose pas la confiance. On ne convainc pas les prêteurs du Trésor de la sécurité de leur placement, s'ils voient le gouvernement commettre des erreurs d'administration, de technique ou de politique. Si la contrainte devient brutale, le mal est plus grand, parce que la richesse se terre ou s'évade, et l'on conçoit qu'avec les facilités de déplacement qu'a depuis deux cents ans acquises la richesse, les choses ne puissent aller sur ce point qu'en empirant. Finalement, on déclanche ainsi dans tout le pays une crise économique grave,

empêchant tout renouvellement de l'épargne, et tous les appels subséquents au crédit, que l'on peut par la suite être amené à faire, deviennent moralement et matériellement impossibles.

Il n'est en tout temps et en tous lieux qu'une façon de les faire entendre : une politique générale et une politique financière sages, de nature à convaincre le rentier qu'il ne prête pas à fonds perdus et que le résultat de son effort ne sera pas absorbé par des nécessités quotidiennes incohérentes.

C.-J. GIGNOUX.

# LE BRETON
## LANGUE VIVANTE

—

A l'extrême pointe du vieux continent, des hommes qui ont la réputation d'être assez attardés continuent de parler un idiome dont l'accent paraît aussi âpre et barbare, au passant étranger, que les rochers de la presqu'île et l'ajonc qui revêt ses landes et ses talus.

Pour le touriste que la curiosité ou la simple fatalité d'une panne arrête au tournant d'une grand'route française, en pays bretonnant, le parler du paysan rencontré par hasard témoigne d'une mentalité fruste et méprisable un peu. Un tel langage, survivant en notre ère, doit-il pas séparer ceux qui l'emploient de tout progrès, sinon de toute civilisation actuelle ?

Le jugement sommaire du touriste, aussi paradoxal que ceci puisse sembler, a inspiré toute une opinion, — toute une politique, en vérité.

La langue bretonne, parler de rustre, a subi dès longtemps sa condamnation. L'appel de cette cause, obstinément soutenu depuis plus de cent ans, n'a point encore fait lever le verdict officiel. La condamnée se porte bien. Et ceci est merveilleux.

Parfois, assez rarement, l'attention des « milieux cultivés » consent à se donner à quelque produit de cette langue. Et de ce « baragouin », véhicule cahotant de restreintes idées suffisant aux ruraux des plus noires campagnes, on admire soudain qu'il puisse naître des fleurs de rare beauté, des fruits gonflés de sève savoureuse.

Il faut, pour gagner cette attention, que se révèle l'œuvre posthume d'un Bleïmor (1).

Soldat tué à la guerre, à vingt-huit ans, poète essentiel, barde ayant, au suprême, atteint dans la simplicité l'expression de la pensée des hommes — et qui ne chanta qu'en breton. Voilà enfin que l'on se penche curieusement sur cette langue :

Cette poésie concise, humaine et divine, c'est-à-dire complète, qui nous la rendra ? Elle seule émeut les cœurs, les élève, est assurée de vivre par eux. Et celui qui chantait ainsi est mort ! » (2)

Il est mort. Mais son langage est vivant, son cher langage racial et maternel. Et son vœu en mourant fut que son langage fût sauvé. En mourant pour la France, il a légué pour ceux qui restaient après lui un resplendissant témoignage de la pérennité de la langue des pères.

Il est mort, comme sont morts, presque tous pour la France, à la guerre,

............... .*Nouel a Gaerangoue*
Diouz Trezardek, lac'het gant ar Brusianed goue,
. . . . . . . . . . . . . . . . .
...*Efflam Henoret*, eveuz Plistin-an-Trez,
Ha te, *ar Braz Dirlem*, kalz re iaouank torret ;
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
*Ar Goff*, kizeller-mein ar muia ijinus,
*Ely-Monbet*, kalvez, kizeller koat-dero.
*Laouik ar Moal*, *Cozic* kouezet evit ar vro,
Hag eur breur d'id, *Even*, falc'het en tanche gri (3).

Tous bardes ou apôtres, défenseurs zélés, mainteneurs éloquents, entendus, du langage breton.

(1) Non bardique du lieutenant J.-P. Calloc'h.

(2) René Bazin, de l'Académie française, Introduction à *Ar en Deulin* (*A Genoux*), de J.-P. Calloc'h (Plon-Nourrit).

(3).. Nouel de Kerangué, de Trézardec, tué par les Prussiens sauvages,... Efflam Henoret, de Plestin-les Grèves, et toi Le Braz (Dirlem), trop jeune brisé,... Le Goff, sculpteur si industrieux, Ely-Monbet, ébéniste, sculpteur sur chêne ; Guillaume Le Moal et Cozic, tombés pour le Pays ; et ton frère à toi, Even, fauché dans la tranchée cruelle. (Jaffrennou-Taldir, *Barzaz* III, *L'Ouest-Eclair*, éd. Rennes).

Leur appel et leur chant multiplia l'espoir au cœur des bardes encore vivants. Leur trépas même inspire des voix chaudes et claires. Leur œuvre et leur exemple éveillent des vocations dans des âmes qui, spontanément, ne sauraient s'exprimer qu'en breton.

La vieille langue vouée au silence par les décrets et par les circulaires n'est donc pas morte et pas même endormie. Elle n'attend pas le réveil d'Arthur pour ranimer l'âme celtique et la conscience bretonne. Et pourtant elle est condamnée. Pourquoi ?

Quel exemple de vitalité tenace elle donne, elle que, depuis cent ans, on s'acharne à nier, mépriser et saper ! Si l'on ne peut la tarir dans sa source qui est la bouche des mères, on s'efforce de la barrer, de la détourner, de l'enfouir dans son plus jeune cours.

On conçoit que le Gouvernement français se soit montré soucieux de répandre, sur tout le territoire de la République et parmi la totalité des citoyens, la connaissance de la langue française dont personne — même au plus profond des landes et des forêts bretonnes — ne méconnaît la richesse ni l'expressive beauté. L'hostilité linguistique fut ici unilatérale et le plus séparatiste des bardes n'aurait jamais songé, je pense (il en eût, pour soi-même, été embarrassé), à réclamer le maintien du breton au préjudice du noble et clair langage français.

Aux colonies, on n'a jamais cru devoir s'attaquer à l'arabe, au malgache ou à l'annamite. On les a fortifiés, au contraire, du concours du maître d'école, instruit des idiomes locaux, et d'innombrables interprètes toujours présents afin d'assister l'indigène dans le plus humble prétoire et le moindre bureau.

Inspirée d'une volonté délibérée d'exterminer le breton, dans les écoles de Bretagne, la méthode directe, la fameuse méthode de l'Inspecteur général Carré, n'a que faiblement atteint le parler celtique, mais elle a singulièrement paralysé la diffusion et la précise connaissance du français.

L'exercice de cette méthode avait de brutales rigueurs. On savait cette race patiente et résignée. A l'école, le breton était proscrit non seulement de la classe, mais de la cour encore et du préau de récréation. Il faut avoir vécu ses très jeunes années d'écolier dans l'école de quelque village de la montagne d'Arrée (et sans qu'on soit bien vieux) pour éprouver la sourde amertume (le cœur, la vie durant, en conserve le goût) de cette impitoyable discipline qui défend d'employer, de camarade à camarade, le parler que parle la mère, le soir, quand on rentre chez soi. S'efforcer, dans le jeu, de retrouver les mots que l'on apprend à peine, que l'on retrouve au prix d'efforts, qui sont, dans le début, rudes à prononcer, devoir contraindre l'expression puérile qui vous bondit du cœur, le mot qu'on a toujours su et compris depuis qu'on peut parler, était une dure pénitence aux petits écoliers de six ou de huit ans. Ils ne jouaient guère. On les voyait, petits gars tous pareils en leur veste à « mille boutons », rangés comme des oiseaux dépaysés dans le fond du préau. De timides murmures de voix les animaient un bref instant. Et, quand le maître s'approchait, ils lui souriaient en silence.

Il y avait aussi le « symbole ». C'était un vieux sabot, ou une boule de buis, n'importe quel objet : celui qui s'oubliait, dans la récréation, à prononcer un mot breton s'en voyait aussitôt affublé. Il ne pouvait s'en délivrer qu'en l'attribuant au prochain camarade surpris dans le flagrant délit de la même faute. Celui-ci agissait pareillement. A l'instant qu'on rentrait en classe, le malheureux dernier titulaire du « symbole », ne le restituait à l'instituteur qu'en échange d'une généreuse punition. Il lui appartenait, à la récréation suivante, de munir du « symbole » un autre délinquant qu'il avait à saisir. Cet aimable système de délation est sans doute aboli, mais je n'en suis pas sûr (1).

J'en sais, hélas ! qui, devers leurs vingt ans ou plus

(1) Le journal *La Bretagne intégrale* (Rennes) (février 1924) assure qu'il règne encore.

tard, durent remembrer livresquement et en études ardues leur breton qu'ils avaient si bien su au temps de leur enfance, leur breton que l'école avait stupidement étranglé, quand leur père et leur mère le parlaient entre eux dans leur maison. Pour complaire au règlement et afin que leur fils obtînt « de l'instruction », ils s'astreignaient à lui parler français. Le grand-père n'entendait plus rien aux discours du petit, car, en son jeune temps, ni la méthode Carré ni même l'école n'avaient existé. Et le petit et le grand-père étaient entre eux deux étrangers.

La langue est une religion à sa manière, écrivit quelque part Renan (5). Persécuter quelqu'un en sa langue est aussi mal que le persécuter dans sa religion.

... Ceci n'est que du sentiment. Une sage politique est obligée de l'ignorer. Mais la raison ici soutient le sentiment.

Voici un jeune enfant privé soudainement du moyen d'expression, de pensée, de réflexion qu'il porte en soi, grâce auquel il a pu saisir, modeler, assimiler les primitives et fondamentales notions qu'il a acquises. Au moment où cette jeune cervelle va trouver mille occasions offertes chaque jour de recueillir du savoir, il faudra qu'elle travaille exclusivement à posséder un nouvel instrument à penser, lequel, dorénavant, mais seulement quand il lui sera bien familier, lui permettra d'aller plus avant dans la moisson des connaissances. Hésitation, étonnement, arrêt, dans l'éveil de cette âme enfantine.

La proscription absolue du breton à l'école, au profit du français imposé d'emblée et sans la moindre transition entre le rudimentaire acquis de l'enseignement familial et l'instruction méthodique scolaire, ne pouvait avoir pour effet que de retarder et compliquer étrangement la connaissance et la diffusion du français à travers la population bretonne.

Dans les cervelles violentées, le breton, s'il succombe, se venge du français et le corrompt.

(5) *Feuilles détachées*, p. 265.

Les petits Bretons, écrivait le doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, M. G. Dottin, l'apprennent [la langue française] en quelque sorte « au petit bonheur », par un travail de comparaison pour lequel ils ne sont pas guidés, et pour cause. Le résultat est, comme il fallait s'y attendre, tout à fait médiocre...

... Lorsqu'on n'a pas, en effet, enseigné aux bretonnants, par une comparaison méthodique des idiotismes, les génies si différents du français et du breton, on ne doit pas s'étonner que les bretonnants décalquent leur français sur leur breton et disent et écrivent : « Le poisson est allé avec le chat », pour exprimer que « le chat a emporté le poisson », et demandent : « Du café tu auras ? » pour « veux-tu avoir du café ? (6) »

Au congrès de la *Ligue de l'Enseignement*, à Rennes, en 1903, M. Paul Guieysse, député du Morbihan, ancien ministre, s'exprimait ainsi :

Les instituteurs doivent trop souvent commencer par apprendre à leurs élèves les mots français eux-mêmes et, ne connaissant pas toujours le breton, car avant la création de l'école normale beaucoup d'entre eux venaient d'autres départements (7), ils n'ont pas toujours vu le parti qu'ils pouvaient tirer d'une langue adaptée à l'esprit de la population et dans laquelle les enfants avaient commencé à penser. Ils ont cherché à la proscrire ; mieux vaudrait l'enseigner, quand cela est possible, en dehors des heures de classe, bien entendu.

C'est donc bien, par un singulier choc en retour, la langue française qui s'est trouvée cruellement atteinte dans son expansion parmi l'âme bretonne, quand on a voulu juguler le breton.

Les conséquences directes en furent un trouble fatal et un retard certain du développement intellectuel de la Bretagne.

L'idiome maternel, héréditairement possédé par une race depuis les plus profondes générations, enveloppe sans doute de ses mots maints concepts dont use spontanément le cons-

(6) Journal *L'Eclair*, 30 novembre 1920.

(7) Longtemps après la création de l'école normale, on s'ingéniait à n'envoyer en pays bretonnant que des instituteurs ignorant le breton.

cient ou qui gisent dans le subconscient. Pour doner cette race de nouvelles idées, capables d'élever son âme vers le progrès, idées transmises, si l'on veut, par un langage plus libre, plus riche même, plus répandu surtout, n'est-il pas sage de les fonder sur la base préexistante ? La « table rase » ici laissera l'être indécis, inquiet, désorienté. Plutôt qu'extirper l'ancienne souche pour lui substituer un jeune plant, quelque vigoureux qu'il puisse être, et attendre qu'il croisse, il vaut mieux enter prudemment la nouvelle pousse qui portera fleurs et fruits généreusement nourris par la sève raciale et saine du vieux tronc.

Chez l'enfant, il est une aptitude innée à apprendre une seconde langue conjointement avec celle qu'il a primitivement parlée.

Le Gouvernement britannique, envers les Celtes de son royaume, use parfois de règles plus libérales et plus habiles sans doute :

... Il y a trois ans, un journal de Rennes... déclarait que le principal grief des Irlandais contre les Anglais, c'était que l'Angleterre persécutait la langue irlandaise. Or, en 1909, le gouvernement anglais avait rendu par décret l'enseignement de la langue irlandaise obligatoire dans les écoles primaires des districts de langue gaélique.

J'ai pu constater moi-même, en 1913, dans un coin perdu des montagnes du comté de Cork, près de Kerry, que ce décret n'était pas resté lettre morte et qu'il était rigoureusement appliqué. Dans le pays de Galles, le gallois est enseigné partout, à l'école primaire, dans les collèges d'enseignement secondaire, dans les universités. On peut s'en servir dans les postes et télégraphes, sur les chemins de fer, devant les tribunaux. Il n'y a pas à espérer que le gouvernement français imite le gouvernement anglais (8).

Le bilinguisme est pour l'individu une supériorité intellectuelle.

(8) Joseph Loth, professeur au Collège de France ; conférence prononcée à Quimper, lors du congrès de la *Fédération Régionaliste de Bretagne*, 21 août 1923, publiée par le *Réveil Breton*, Quimperlé, décembre 1923.

On peut se rendre compte que les pays où la moyenne intellectuelle est la plus élevée, les pays où les illettrés sont les moins nombreux, et ceux dont les nationaux ont les plus grandes facilités d'adaptation sont les pays bilingues comme la Suisse, la Pologne, la Bohême, le Pays de Galles (9).

Lorsqu'on a coutume de transvaser ses idées d'une langue dans une autre, on prend l'habitude de ne pas se payer de mots (10).

Dans sa notice précédant les œuvres de Brizeux dans l'édition d'Auguste Dorchain (11), le distingué celtisant Yann Morvran-Goblet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, caractérise ainsi l'inspiration spontanément bretonne du barde armoricain :

Il appartient aux érudits de reconnaître pour chaque pièce existant à la fois en breton et en français quelle version fut composée d'abord. Mais aucun de ceux qui liront *Telen Arvor* dans le texte ne doutera que c'est là qu'il faut chercher la pensée intime de l'auteur.

Les bardits sont d'ailleurs presque toujours supérieurs aux poèmes qui les redisent. Le *Chant du Chêne* est à peine comparable au majestueux chef-d'œuvre qui s'appelle *Ann Dero* ; on ne retrouve plus tout le charme naïf et confiant de la *Peden al labourieren* dans la *Prière des Laboureurs*, ni l'harmonieuse tristesse de *Mari* dans le *Village de Marie*, ni le rythme narquois de *Otrou Flamik* dans *M. Flamik*. Et comment en serait-il d'autre sorte ?... Il faut surtout se souvenir que certaines pensées ne peuvent s'exprimer que dans le langage entendu dès le berceau.

Si un charme mauvais pouvait avoir la puissance d'empêcher un peuple de s'exprimer dans sa langue maternelle, un autre idiome lui fût-il miraculeusement enseigné aussitôt, ce peuple-là n'en serait pas moins moralement et intellectuellement perdu. Il pourrait vivre et peut-être assez bien ; mais son esprit, sans moyen d'expression, serait mort pour jamais.

(9) F. Gourvil, dans *Moaez ar Vro* (Morlaix), 18 octobre 1919.

(10) Georges Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, discours prononcé au Guerlesquin (sept. 1919), inauguration du monument P. Proux. (Voir *Mercure de France*, 1er nov. 1919, page 147, E. Masson.)

(11) Paris, Garnier frères (p. XCIV).

Touchante serait donc (si elle n'avait eu, à l'encontre de leur propre idéal, les plus détestables conséquences) la naïveté de ceux qui rêvèrent de pourchasser l' « obscurantisme » en menant la guerre au breton et qui, loin d'allumer le flambeau de France en Bretagne, y enfoncèrent sur les consciences un profond éteignoir.

F. Sarcey déclara, paraît-il, un jour, avec le plus touchant sérieux, que les habitants de la Loire-Inférieure étaient réactionnaires parce qu'ils parlaient breton ; mais comme dans leur région, sauf en quelques petites enclaves, on se sert exclusivement du français depuis qu'il existe, l'apophtegme du bon critique n'est que divertissant (12).

On pourrait noter au contraire — si une telle discussion n'était pas superflue et oiseuse — que les cultivateurs de certaines campagnes totalement bretonnantes font preuve, depuis toujours, d'un esprit singulièrement plus « avancé » que celui des ruraux de régions gallotes.

Penser que la guerre au breton est exclusivement le fait des apôtres de l' « esprit laïque » serait du reste une profonde erreur. Le « symbole » fut en honneur aussi à l'école privée ; et c'est peut-être là qu'il est né...

La question du breton n'est liée à aucune idée philosophique ou religieuse ou politique. La langue bretonne compte autant d'ennemis et autant de défenseurs dans les clans « réactionnaires » que dans les groupes « avancés », dans les milieux les plus chrétiens que chez les laïques les plus indépendants. Il serait peu séant, je pense, d'évoquer à présent le souvenir des temps où un gouvernement français fit décréter au clergé l'interdiction de prêcher en langue bretonne, d'enseigner en breton le catéchisme dans les églises. Mais cet oukase, en ce qu'il avait de vexatoire, provoqua la véhémente protestation de maint républicain très pur, exempt au demeurant de tendresse pour l'Eglise. Et plus d'un membre du clergé pourrait être indiqué, qui,

(12) Alphonse Germain, le *Mouvement celtique*, dans le *Correspondant*, 25 juillet 1912.

vis-à-vis du seul breton, s'affirma « combiste » avéré (12 *bis*).

Démocrates ou réactionnaires (qu'on nous pardonne d'user de ces sommaires épithètes), défenseurs de la foi religieuse ou propagateurs de doctrines indépendantes partagèrent, en général, l'erreur du gouvernement français. Ils dédaignèrent d'utiliser le canal de la langue bretonne et méconnurent la force de propagation qu'elle pouvait procurer, soit pour maintenir une position solidement établie, soit pour répandre un nouveau courant d'idées.

Le clergé, toutefois, n'ayant pas à poursuivre une œuvre de défrichement des consciences, était amené à utiliser le terrain spirituel breton tel qu'il s'était toujours offert à lui. Le système de la table rase lui étant interdit, il fallait, pour la prédication, l'enseignement du catéchisme, l'administration des sacrements, qu'il utilisât le parler breton, langage usuel, préféré, sinon unique de ses ouailles. Ainsi il a dû entretenir une certaine organisation bretonnante : prêtres prêchant, confessant, enseignant dans la langue ; livres de piété, catéchisme, recueils de cantiques, etc., rédigés en breton (encore qu'en bien des cas, il s'agisse d'un breton impur, exagérément farci de gallicismes, voire de mots français substitués sous une figure vaguement bretonne, à l'équivalent celtique). Mais il subissait, le plus souvent, cette nécessité sans en être réjoui et ne témoignait pas vis-à-vis

(12 *bis*) La motion suivante protestant contre la circulaire de Monzie et présentée par M. Alfred Brard, Sénateur, Président du Conseil général du Morbihan, a été adoptée par cette assemblée :

« La République et la France n'ont rien à redouter du patriotisme et de la fidélité de la Bretagne, dont l'attachement aux traditions du passé ne saurait prévaloir contre son amour pour la grande et glorieuse patrie.

« Alors que l'effort du gouvernement tend visiblement à rendre confiance aux provinces reconquises que des déclarations inexactement interprétées avaient plongées dans la crainte, bien mal inspirés seraient ceux qui formeraient le projet de porter atteinte aux coutumes et au langage si chers aux cœurs bretons, et, vraiment, ce serait une singulière imprudence, au moment de réaliser l'apaisement promis à l'Alsace, de lui offrir le spectacle inattendu des tracasseries et des brimades dont on récompenserait le loyalisme séculaire de la Bretagne. »

M. Alfred Brard, représentant d'une population bretonnante et très anciennement républicaine, siège à la gauche radicale du Sénat et fut secrétaire du Parti radical.

du breton cette sympathie agissante qui lui aurait permis de fonder, contre l'esprit du siècle, une singulière position de résistance.

Parlant dernièrement du breton, à propos de l'*Etat actuel de la nation bretonne-armoricaine*, M. Joseph Loth, professeur au Collège de France, s'exprimait ainsi :

Le gouvernement l'ignore ; l'Eglise, en ce qui concerne ses plus hauts représentants, l'imite. Nos évêques, dans les colonies, apprennent la langue des sauvages qu'ils évangélisent. Les évêques de Basse-Bretagne non seulement n'en savent pas le premier mot,... mais se garderaient bien d'apprendre la langue de leurs ouailles (13).

L'interruption que j'ai mentionnée ci-dessus correspond à une phrase dans laquelle M. Loth signalait une notable exception à la règle qu'il exposait. L'évêque de Quimper et du Léon, Mgr Duparc, une des plus nobles figures du clergé de Bretagne et de France, est un fidèle et zélé bretonnant. Il n'a pas craint d'adresser à son clergé et à ses fidèles des lettres ou mandements en langue bretonne, de leur recommander l'usage et l'enseignement du parler de leurs pères, de créer enfin, dans ses séminaires des cours de langue bretonne.

Des préfets de la République osèrent estimer et favoriser le breton. Je puis au moins nommer l'un d'entre eux, car il est mort, tué pour la France : Collignon. Il faisait placarder sur les murs des mairies des affiches bilingues portant en breton et en français ses avis aux populations. En particulier, on lisait ainsi des prescriptions d'hygiène fort utiles et auxquelles, parce qu'ils en étaient informés dans leur parler, les ruraux faisaient attention.

... Car s'il m'était permis d'opposer avec assez d'abondance les exceptions aux généralités, je pourrais, Dieu merci, dresser un estimable bilan des efforts consacrés de part et d'autre à la défense du breton. J'aurais à énumérer de nouveaux et brillants exemples et fort nombreux, dans

(13) Conférence, Quimper (Voir ci-dessus).

le clergé. J'aurais, dans l'enseignement officiel, à signaler de belles et fécondes initiatives, bien que, de ce côté et en cette matière, la contrainte des règlements et des programmes impose une discipline encore plus sévère que celle qui régit habituellement le clergé.

Hors de l'Ecole religieuse ou laïque, dans les sphères les plus opposées de l'idée, un semblable apostolat breton pourrait se remarquer. Un collaborateur regretté du *Mercure*, Emile Masson, aux libres et audacieuses idées, rêva naguère de propager parmi le peuple breton des campagnes un ardent socialisme, à la base duquel il apercevait des principes profonds d'idéalisme celtique. Sa vaillante petite revue, *Brug*, qu'il rédigea jusqu'à la guerre avec J.-J. Lemordant, portait en langage armoricain ses idées et sa foi. Il se trouva un contempteur du breton, fanatique un peu, pour dénoncer aux pouvoirs officiels, comme anti français, Masson, professeur de l'Université, qui n'était qu'un homme très bon, très loyal et très généreux.

Antifrançais ! Gros mot dont on peut, avec mélancolie, sourire désormais. Les Calloc'h, parmi les deux cent cinquante mille Bretons morts pour la France, offrent la silencieuse réponse.

Mais de quel grief encore accabler le breton, puisqu'il est proprement injurieux vis-à-vis de la France et vis-à-vis de la Bretagne, et plus encore stupide, d'y voir un instrument antifrançais et puisqu'il est le contraire d'un agent de « réaction » ?

J'ai cité çà et là, à dessein, ci-dessus, des noms qui sont garants de la noblesse, de l'indépendance, de la sincérité de l'œuvre de défense du breton : P. Guieysse, ancien ministre, qui est mort, qui fut longtemps, dans le Morbihan, l'unique député républicain — et d'une nuance fort avancée (14) ; Georges Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, non breton de naissance, quoique celte de race

(14 Son fils, M. Marcel Guieysse, demeure, avec savoir et distinction, le continuateur des idées régionalistes et bretonnantes de son père.

(ses opinions n'importent pas ici, mais j'oserai dire pourtant qu'il est loin d'être « réactionnaire »), est le propagateur érudit, fervent et vénéré de la cause bretonne ; Joseph Loth, enfin, professeur au Collège de France, auteur des travaux contemporains les plus estimés et les plus autorisés sur la philologie celtique

Quand des hommes ont voué la meilleure part de leur vie, de leur science, de leur intelligence, des hommes tels que ces deux derniers, à l'étudier, le défendre et le propager, les fidèles du breton peuvent élever leur exemple — et l'exemple des Anatole Le Braz (15), des Y. M.-Goblet (16) des G. Ernault (17), etc... — vis-à-vis des mépris officiels.

§

— Le breton vaut il qu'on le conserve et l'étudie ? Il n'a pas de passé littéraire...

Il est vrai que les Celtes n'aimaient guère l'écriture. Leurs monuments écrits des temps antiques disparurent au IXe siècle, la Bretagne ravagée et pillée par les Scandinaves.

Les moines s'enfuirent en pays étrangers, en France notamment, avec les corps saints. Les manuscrits qui échappèrent à l'incendie furent dispersés au quatre vents du ciel. C'est ainsi que nous trouvons des manuscrits à gloses bretonnes, à Oxford, Glastonbury, Canterbury, Cambridge, Leyde, Luxembourg, Corbie, Paris, Fleury-sur-Loire, Berne, Turin, Rome ; pas un seul en Bretagne (18).

Pourtant cette langue a porté, répandu, livré au monde les plus beaux romans humains, le Cycle d'Arthur, Iseult, Tristan...

A défaut de livres, à défaut d'écriture (en outre des « mystères » dont quelques-uns ont survécu), des trésors de littérature et de pensée, poésie, roman, légende (*gwer-*

(15) Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes.
(16) Professeur à l'Ecole des hautes études sociales.
(17) Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.
(18) J. Loth. Conférence citée ci-dessus.

*ziou, sonion, marvailhou*) nés de l'âme bretonne, ont été transmis d'âge en âge par la langue des Bretons.

N'agitons pas l'histoire du *Barzaz Breiz*, encore que l'opinion d'Emile Masson puisse bien être la nôtre, «... car nul ne peut pas ne pas comprendre que si les textes de cette *Iliade* et de cette *Odyssée* celtiques sont authentiques, immense est le génie des Celtes actuels qui vécurent ces épopées et qui les chantent encore ; et que, si ces textes sont faux, jaillis tout armés d'un homérique cerveau, immense est le génie de Hersart de la Villemarqué » (19).

Et une langue mérite assurément de ne pas mourir quand elle peut léguer — et permettre de recueillir — des monuments de poésie, de psychologie humaine et raciale tels que celui qu'a pu reconstituer Le Braz, grâce à sa science du Breton, dans sa *Légende de la Mort chez les Bretons-Armoricains* ; quand elle en a fourni d'analogues, jadis, aux Luzel, quand elle en garde encore — et qu'il faut savoir recueillir, à quoi ont réussi et réussissent toujours les bardes Le Berre, Herrieu, etc.

Son passé n'est qu'une ruine ? — Peut-être. Mais il est des ruines qui émeuvent et instruisent mieux que des palais tout entiers conservés.

Son présent — on peut appeler son « présent » l'œuvre inaugurée il y a plus de cent ans et qui se prolonge aujourd'hui, — son présent offre autre chose que des promesses.

Depuis Le Gonidec qui garde sur sa pierre de tombeau le beau nom de rénovateur du breton (*Neizer ar brezonek*) (dont le labeur est continué aujourd'hui avec une science profonde, une énergie aussi modeste qu'opiniâtre, par M. F. Vallée), à mesure que s'acharnait l'œuvre de destruction du breton, s'affirmait d'autre part la tâche de résurrection, d'action, de création de ce langage.

Qu'on ouvre seulement le *Breiziz*, 1810-1910, cette belle anthologie sortie des presses de Taldir Jaffrennou, grâce aux libéralités d'une fervente protectrice du breton,

(19) *Mercure de France*, 1er novembre 1919, p. 149.

Mme Lemonnier, on y verra, simultanés ou se succédant, des œuvres et des noms : Le Gonidec (1775-1838), Lédan (1777-1855), Prosper Proux, le Béranger breton (1812-1873), F. Luzel (1821-1895), Milin (1822-1895), Anna Mezmeur (1823-1909), Alain Inizan (1826-1871), Charles Gwennou, Narcisse Quellien (1848-1902)... et Brizeux (1803-1858) qui est d'abord, pour ceux de son pays, le barde de *Furneiz Breiz* et du *Telen Arvor*.

Et si la table est copieuse du *Remzi koz* (ancienne période), celle du *Remzi nevez* (période actuelle), qui dure encore et se prolonge, n'est pas moins abondante.

Aujourd'hui qu'un mouvement splendide de renaissance celtique se dessine en Bretagne, écrivait il y a une quinzaine d'années Yann Morvran-Goblet (20), Brizeux n'est plus l'un des derniers bardes d'un peuple vieilli, comme il put le croire lui-même à certaines heures sombres. Le siècle nouveau a montré que le chanteur d'Arzanno fut un précurseur. Toutes les grandes pensées des jeunes Celtes modernes, on les trouve au moins en germe dans son œuvre.

— Le breton manque d'unité. Il s'est effrité, scindé en quatre dialectes : Léon, Cornouailles, Trégor et Vannetais.

— Mais il est assez beau qu'il vive encore et soit parlé par un million et demi d'individus et qu'il ait persisté « par la seule force de la tradition populaire, en se transmettant des parents aux enfants (21) ». Ce serait surhumain qu'il ait gardé à travers les siècles son intégrité universelle.

Toutes les langues ont leur dialectes et sous-dialectes...

Que, pour le parler populaire, pour l'école primaire, on s'en tienne au dialecte du lieu. Les circonscriptions qu'il occupe sont tout de même assez vastes.

Une langue littéraire d'ailleurs, aisément accessible, quoiqu'on dise, à toute personne de culture moyenne, mais

(20) *Œuvres de Brizeux* (Edition Dorchain Garnier frères). Notice, p. xxviii.

(21) G. Dottin, dans l'*Eclair*, 30 nov. 1920.

attentive, qui n'a rien d'aristocratique, ayant toujours au contraire été destinée à être comprise, estimée et goûtée du peuple ; qui a plus d'un siècle d'usage continuel; qui ne cesse de produire et d'être lue, assure suffisamment l'unification entre les esprits. La langue littéraire française elle-même ne s'éloigne-t-elle pas du parler populaire des campagnes, des faubourgs et des villes ?

Il faut bien dire du reste, que, contrairement à l'opinion communément reçue, les Bretons ne sont pas inintelligibles entre eux et se comprennent parfaitement. A ceux qui en douteraient, je conseillerais une visite dans une quelconque de ces foires pittoresques de Bretagne où se fait un grand mouvement d'affaires en langue bretonne et entre gens de cantons très éloignés (22).

§

Naguère, deux ministres français, natifs de la Bretagne, M. le Trocquer et M. Rio, honoraient volontiers le breton. Ils le parlaient en discours dans les cérémonies publiques. Ils ont droit sur ce point à l'hommage unanime de tous les Bretons de cœur, pour avoir, en présence des mères bretonnes, salué en langage breton, devant les monuments, les soldats tombés pour la France.

Lorsque de tels exemples furent offerts, on a peur, tout à coup, d'enfoncer une porte ouverte en réclamant le salut du breton.

Les ministres peuvent avoir leurs convictions, leurs respects, leurs sympathies. Ils ont aussi un portefeuille. Celui des ministres parlant breton n'a jamais contenu les affaires de l'Instruction publique. Et, pour le parler des Celtes, jamais M. Bérard n'eut de meilleures tendresses que M. de Monzie.

Le breton, séparé de l'Etat, est proscrit de l'Ecole. C'est là qu'il doit avoir une humble place. Les bretonnants n'en demandent guère plus. Qu'il soit reconnu, qu'il soit accepté comme adjuvant du français dans les écoles primaires.

(22) P. Mocaër, dans *Buhez Breiz*, Brest, janvier 1922, p. 4.

(Comme pense François Vallée, ce seraient les petites « humanités », fort profitables pour les jeunes bretonnants.) Qu'il soit admis — à titre facultatif — dans les écoles normales et dans l'enseignement secondaire (au même titre ici que l'arabe et que l'annamite !) — afin que soient de plus en plus suivis et bienfaisants ces cours de Celtique de l'Université de Rennes (23) si fréquentés déjà, — où une élite agissante de bretonnants s'est formée — et si difficilement accessibles cependant, à peu près fermés aujourd'hui à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de cultiver le breton en famille ou dans une école privée exceptionnellement favorisée.

C'est ce minime programme de revendication qui est pourtant sans cesse rejeté, malgré démarches et interventions. De rares députés ont porté la question du breton à la tribune du parlement (Bouilloux-Lafont et Inizan) (24), sans succès.

Mais il est des parlementaires, consultés par un ministre peu disposé d'ailleurs à écouter un favorable avis qui répondent : « Le breton ? — Connais pas ! » Faut-il s'étonner (promesses électorales) que la plupart d'entre eux, interrogés, à la veille d'une élection, par les groupements régionalistes et bretonnants, adhèrent aux sympathies bretonnantes en lettres chaleureuses ?

On sait que M. l'abbé Wetterlé, député, ne nourrit guère d'affection envers régionalisme et bilinguisme. S'entendant sans cesse citer le mouvement breton, il désira, assura-t-il un jour dans la *Marche Lorraine*, « se renseigner aux meilleures sources ». Il interrogea donc deux députés bretons. « Souhaitaient-ils que le langage armoricain fût enseigné dans les écoles ? »

Le premier répondit : « Non. Hormis quelques extrémis-

(23) La Faculté des Lettres de Rennes délivre deux diplômes (de degré différent) d'études supérieures celtiques.

(24) Dans le présent. Car, dans le passé, il serait injuste de ne pas rappeler le rôle énergique et tenace, à la Chambre, en faveur du breton, de M. de L'Estourbeillon, président de l'*Union Régionaliste bretonne*, ancien député.

tes, personne ne le souhaite ! » Et il déclara « excellents » les résultats d'un régime d'enseignement dont les plus éminents universitaires déplorent chaque jour les lamentables effets.

L'autre (à moins que ce ne soit le même) entretint joyeusement l'abbé du fameux procédé du « symbole » que, dans la circonstance, il appelait « la vache », nom assurément adéquat à la chose, pour peu qu'on entende l'argot.

Dans l'école que j'ai fréquentée, il nous était interdit de parler breton pendant les récréations. Nos maîtres avaient trouvé un moyen très ingénieux pour nous amener à nous surveiller les uns les autres. (Suit l'exposé du système que nous avons indiqué ci-dessus.) Nous nous amusions follement, assure ce député,... et nous parlions tous français (25).

Inconscience ?

Assurément les parents de M. le député n'étaient pas bretonnants.

Ainsi, des députés de Bretagne peuvent ignorer, et s'en flatter, un mouvement mené par cinq ou six associations florissantes, qui organisent chaque année des congrès dans les diverses villes du pays. Ils peuvent ne pas se douter de l'œuvre des Loth, des Dottin, des Le Braz ; méconnaître ou ne pas soupçonner l'apostolat de vingt-cinq ans des Jaffrennou, des Le Berre, des Herrieu et d'une foule d'hommes — qui ne sont pas des extrémistes ! Les livres, les journaux, les revues, le théâtre, — élucubrations d'extrémistes. Le nom d'un inconnu, voilà ce qu'est pour eux le nom d'un Bleïmor qui écrivait, peu de jours avant de mourir pour la France :

Aussitôt la paix signée, que l'on fasse circuler en Bretagne une sorte de pétition au gouvernement, demandant l'enseignement de la langue et de l'Histoire de Bretagne dans toutes les écoles secondaires et supérieures de toute la Bretagne. Les signataires de cette pétition ? Tout le monde, mais avant tout les soldats,

(25) D'après P. Mocaër, dans *Buhez Breiz*, janvier 1924, p. 794.

ceux qui auront versé leur sang pour la France... Entre nous, je ne crois pas qu'elle obtienne de réponse des pouvoirs, mais ce sera une excellente occasion de faire de la publicité, du bruit. Il nous en faut à tout prix. Il faudra crier fort, hurler, rugir. Petit moyen pour une grande cause, mais l'esprit de notre âge est petit...

... Ne jamais oublier, du reste, que l'œuvre primordiale, la plus urgente, ce sera d'assurer le salut de la langue. Si nous perdons notre langue, en vingt-cinq ans la Bretagne sera devenue une banale région française, ou plutôt cosmopolite, ayant perdu tout caractère...

... Si je meurs, j'espère que d'autres s'empareront du projet et feront tout pour l'exécuter... (26).

Les noms ? réclame la presse bretonne et bretonnante et jusqu'à la moins « extrémiste ».(L'abbé Wetterlé eut grand soin de les taire.) Leurs noms ? à quoi bon ? Ils seront bretonnants dans leur profession de foi...

Cependant le breton est vivant. Sa zone d'influence n'a pas très sensiblement varié depuis le XIIIe siècle où elle s'arrêtait déjà à l'ouest de Saint-Brieuc, d'une part, et de l'autre au sud de Saint-Nazaire (27).

Aujourd'hui on délimiterait assez précisément la région où la langue bretonne est couramment en usage, en traçant une ligne ne différant pas beaucoup de la droite, partant d'Elven (20 kil. au N. E. de Vannes) pour atteindre le voisinage ouest de Saint-Brieuc.

Il serait prodigieux que le breton n'ait pas, depuis cent ans, perdu du terrain. Il faut qu'il fasse partie intégrante du cœur et du cerveau des êtres qui le parlent pour n'être pas depuis longtemps éteint. Depuis Abélard qui en avait honte, aucune avanie ne lui fut épargnée. L'école le pourchasse et le combat. L'Eglise le laisse traquer sans réagir. Il est exclu de l'état civil et du prétoire. Pour les « beur-

(26) Lettre, en appendice dans *Ar en Deulin* (*A Genoux*) (Plon-Nourrit), p. 218.

(27) J. Loth, conférence citée.

geois », il est une langue servile et c'est déchoir que de l'utiliser. Certains gars dessalés affectent de ne le plus savoir. Des filles délurées, habituées du bal « à la mode de la ville » où la « chignole » déverse des valses forcenées, préfèrent minauder en un français truffé d'accent tonique, sur quoi déteignent furieusement les celticismes, au point que c'en devient une sorte de sabir dont Léon Le Berre fit un jour la spirituelle caricature, et à peine chargée, dans sa pièce *Le Français de Quimper*.

Dans les familles bretonnantes sévit un sourd conflit entre l'attachement tenace à la langue bretonne, matrice naturelle, spontanée, héréditaire de la plus intime pensée, et le respect humain qui veut qu'on parle français. Les simples se sont persuadés que le breton n'est qu'un parler pour domestiques et manants. Si vous êtes coiffé d'un chapeau « à la mode de la ville » et portez un veston, interrogez en breton une jeune ouvrière ou la servante de votre hôtel. Elle mettra un point d'honneur à vous répondre en beau français. Et si vous insistez, ce n'est qu'après avoir rougi et longtemps hésité qu'elle se décidera, si vous avez su lui inspirer confiance, à converser en breton avec vous. Bien des parents, abusés par l'exemple scolaire, s'abstiennent de parler breton à leurs enfants, persuadés qu'ils apprendront mieux le français et s'instruiront plus aisément.

Grâce aux patients efforts des régionalistes et des bardes, on peut croire cependant que le lent mouvement de recul du breton est enrayé. Peut-être même est-il permis d'espérer que le terrain perdu depuis cinquante ans sera récupéré — sinon par une extension du territoire bretonnant, du moins par l'accroissement du nombre des individus usant du breton dans leurs relations quotidiennes.

J'ai déjà dit, dans le *Mercure*, l'empressement inouï des foules populaires bretonnes (je prie de croire qu'il ne s'agissait pas d'agglomérations de touristes et de curieux) aux représentations de théâtre breton de Belz, par exemple, puis aux fêtes du *Bleun Burg*, à Lesneven. De telles jour-

nées comportent les plus réconfortantes promesses. Si ce mouvement ne s'arrête pas, la timidité bretonne aura bientôt raison de soi-même. Quand le peuple armoricain éprouvera la fierté de son passé et de sa langue, le breton ne sera plus en danger.

En attendant, l'action intellectuelle ne se ralentit pas. Malgré les difficultés présentes, les revues et journaux que je signale parfois aux lecteurs du *Mercure* continuent une publication qui date de nombreuses années et vivent de leurs abonnements : L'*Union agricole et maritime*, *Dihunamb !* *Feiz ha Breiz*, *Arvorig*, *Breiz atao !*...

Il ne s'est jamais autant publié de livres en breton en divers genres : poèmes, récits d'aventures, recueils de contes, etc..., théâtre, livres d'histoire, de piété, recueils de cantiques, paroissiens... Et tous ces livres se vendent. J'ai longuement conversé, l'année dernière, avec un de nos plus courageux éditeurs bretons. Il a risqué des éditions chères et, relativement, de luxe. Il est très satisfait. Il n'est pas loin d'être étonné de la facilité avec laquelle ses livres s'écoulent dans les campagnes.

Les auteurs ne manquent pas. Avec Taldir, dont le IIIe *Barzaz* paraissait l'an passé, avec Herrieu, Le Berre, Job er Glean, il y aurait cent noms à citer : Cuillandre (Glanmor), Toussaint Le Garrec, Charles Rolland, F. Gourvil, Yvon Crocq, Malmanche, M. Mordien, de tous les cantons, de tous les âges, André Mellac, Efflam Coëtscaü, Loeiz Gourlet,... pardon, mes amis, si j'oublie quelques-uns des meilleurs parmi vous ! Il nous faudra de nouveau bientôt, en breton, un autre *Breiziz*, anthologie telle que fit la sienne, en français, Lemercier d'Erm. On souhaiterait pourtant que tel barde, délaissant parfois gwerz ou sône, s'appliquât à composer de plus nombreux récits bretons — sinon quelques romans. Je ne dois pas oublier cependant (avec ceux que dissimule l'indice $X^3$) un prosateur unique : Loëiz ar Floc'h, au style si réjouissant, aux trouvailles inattendues et divertissantes qui enrichirent (spiri-

tuellement, hélas !) la défunte *Mouez ar Vro* et favorisèrent parfois *Buhez Breiz*. C'est un vrai barde errant, le plus verveux, le plus débonnaire, le plus breton de nos conteurs.

§

Je me suis efforcé de montrer, très simplement, titres et droits du breton à la vie. Le vénérable sentiment qu'est la fidélité d'un peuple au langage que lui ont légué ses plus lointains aïeux est d'accord avec la raison. La France a intérêt à se servir du breton pour développer la culture intellectuelle du peuple de Bretagne, pour intensifier même le rendement économique du pays. Elle a intérêt à ce que les qualités essentielles de la race celtique ne soient pas atrophiées et taries dans l'âme des Bretons, ce qui arriverait si la langue pouvait mourir.

Enfin la France a un intérêt moral supérieur — et c'est pour elle un devoir — à conserver le dernier idiome celte du continent. L'Amérique procure des « réserves » aux derniers Sioux pour qu'ils ne s'éteignent pas tout à fait. Le gouvernement français n'a pas la même faveur pour le dernier rameau — sans cesse verdissant — d'une langue qui fut sans doute parlée dans l'Europe entière. Et je me référerai une fois de plus à l'opinion de notre maître Joseph Loth :

> On classe avec raison, en France, les monuments de toute époque : paléolithique, néolithique, âge du bronze, du fer, moyen âge, et on les défend contre le vandalisme en les déclarant monuments historiques. Or le breton est, sur le continent européen, le seul *monument* au sens étymologique du mot, et celui-là animé, le seul souvenir vivant et non figé, d'un des plus grands peuples qui aient marqué leur trace dans l'Histoire de l'Europe, les Celtes qui ont subjugué et dominé la plus grande partie du continent européen du v^e^ au III^e^ siècle avant Jésus-Christ. Que fait-on pour le conserver ? C'est tout juste si on ne cherche pas à le faire disparaître.

Estime et respect sont dus à un tel monument. Même

les incroyants vénèrent dans la chapelle ou la mosquée l'âme et l'art des générations du passé — et même ceux du présent, si les imagiers et les orfèvres sont capables encore d'ouvrer la matière en beauté.

ALAIN DU SCORFF

vice-président de la Section de Littérature et d'Histoire de la Fédération Régionaliste de Bretagne.

# Y A-T-IL UNE PEINTURE JUIVE ?

—

Je ne veux ni appuyer ni démolir les arguments qu'invoquent, dans son étude sur les aptitudes plastiques des Juifs, M. Vanderpyl, ou M. Pierre Jaccard dans son essai : *L'art grec et le spiritualisme hébreu*, parus tous deux au *Mercure de France* (1). Le débat se réduisant à la question de savoir si le Juif est doué pour faire de la peinture devient fort significatif du fait qu'un très grand nombre de Juifs de toutes les contrées d'Europe, d'Amérique et même d'Asie arrivent, mal préparés par une tradition religieuse millénaire, hostile aux arts plastiques, à faire de la peinture dans les grands centres artistiques d'Europe, et particulièrement à Paris.

§

En 1915, une revue littéraire juive, *East and West*, paraissant à New-York, m'avait demandé un article sur les artistes les plus notoires parmi les peintres et les sculpteurs juifs contemporains. Sollicité de spécifier le caractère essentiellement juif du talent créateur de ces artistes, je me suis mal acquitté de cette tâche. Mon article a provoqué une réponse violente d'un philosophe juif, très actif en Amérique, Chaïm Schidlovsky. N'ayant cherché qu'à exprimer loyalement ce que je pensais du talent pictural des Juifs en général et qu'à apprécier leurs œuvres avec mesure, j'ai réduit le problème aux proportions les plus simples. Les Juifs, ai-je dit, n'embrassent la carrière de peintre ou de sculpteur, comme toute autre carrière libé-

(1) *Mercure de France* des 1er et 15 août.

rale, comme celle d'avocat, de médecin, de magistrat, que depuis leur émancipation, qui est toute récente dans l'histoire. Si un peintre juif dont le génie eût égalé un Spinoza en philosophie avait surgi au XVIIIe siècle, peut-être eût-il été aussi excommunié par la Synagogue d'Amsterdam. Nous constatons, en effet, l'absence des Juifs dans toutes les écoles de peinture. Les Juifs qui se sont illustrés dans la peinture ou dans la sculpture sont tous des hommes du XIXe ou du XXe siècle. Mais se distinguent-ils par leur caractère ethnique, apportent-ils le moindre accent juif à l'art qu'ils exercent ? Ils ne reflètent que la culture artistique du pays dans lequel ils vivent. Ils montrent des dons d'assimilation admirables, dons qui leur permettent de satisfaire à tous les goûts, au goût du jour, au goût du pays qu'ils habitent, et même au goût qui n'est pas conditionné par la mode.

Car, outre les malins, comme chez les peintres de toutes les races et de tous les pays, il en est, parmi les peintres juifs, de fort habiles, et aussi des artistes d'un talent très authentique. La question d'éducation joue ici un plus grand rôle que l'élément ethnique. La civilisation occidentale, assimilable pour les gens d'Extrême-Orient, ne le seraitelle pas plus encore pour les Juifs, qui vivent depuis des siècles mêlés aux peuples d'Europe ? La tradition religieuse ne fut pas l'unique obstacle pour le Juif, quand il voulut s'adonner à l'art du peintre ou du sculpteur. Le facteur social et politique y intervint aussi.

L'esprit exalté des nationalistes juifs étant aussi arbitraire que les idées haineuses des racistes qui ont érigé l'antisémitisme en dogme ne fait que compliquer le problème de la peinture juive, problème bien imaginaire au fond. Le temps n'est plus où le Juif observait scrupuleusement les pratiques de sa religion, confiné dans son ghetto. Il est aujourd'hui un citoyen comme les autres. Et plus une civilisation est avancée, plus le Juif est absorbé par elle. Il y a des Juifs qui sont athées ; il y en a qui mangent

du cochon et se moquent de tous les anathèmes dont disposent les synagogues pour foudroyer les mécréants. Quelle est donc la force qui s'opposerait à l'exercice du métier de peintre ou de sculpteur par le Juif? Croyant bien plus à l'influence du milieu qu'à celle de la race, je ne m'explique pas pourquoi un Juif français, par exemple, assimilé comme il l'est, ne saurait participer et collaborer à la grandeur de cette civilisation, qui est un miracle d'unité dû aux groupements ethniques, si nombreux et divers, qui forment la nation française. Certes, il y a une sensibilité juive et même une mentalité juive. Loin de les nier, je vais jusqu'à constater leur présence dans certaines manifestations de l'art contemporain.

Mais avant d'aborder la démonstration de ce que je viens d'avancer, je poserai encore cette question : outre les Français, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, les Hollandais, les Flamands et quelques autres peuples qui ont fondé de grandes écoles de peinture, n'y-t-il pas d'autres races dont l'activité, dans le domaine des arts plastiques, est aussi récente que celle des Juifs? On me répondra qu'il y a des pays où l'on ne faisait venir, en vérité, de grands artistes que de l'étranger, pour construire ou décorer les églises et les palais; mais que ces mêmes pays possédaient néanmoins un art populaire, quoique anonyme. S'il est vrai que les masses juives persécutées, et dont le séjour fut instable dans tous les pays d'Europe, ne créèrent rien d'analogue, c'est un devoir aussi de constater le grand nombre de petits imagiers et ornemanistes juifs qui pullulent en Russie et en Pologne. Personne n'y a fait encore attention. On n'a connu que des faussaires habiles de tiares comme ce fameux Rachoumowsky. J'ai pourtant bien rencontré des Arabes de Tunisie sortant, avec leurs boîtes à couleurs, des ateliers de Montparnasse.

Un autre phénomène qui nous montre l'évolution des arts en Europe est la disparition des grandes écoles de peinture en Italie, en Espagne, en Hollande et ailleurs, alors

qu'une tradition toujours vivante subsiste en France. A voir les peintres et les sculpteurs italiens d'aujourd'hui, les peintres espagnols (hormis ceux qui vivent en France), les peintres hollandais contemporains, on a grand'peine à croire qu'ils appartiennent à la même race qui produisit les Giotto, les Raphaël, les Titien, ou Velasquez, Zurbaran, ou Rembrandt, Ver Meer, Franz Hals. Si de grandes écoles nationales sombrèrent en Italie, en Hollande, en Espagne, pourquoi de nouvelles écoles ne surgiraient-elles pas chez les Polonais, les Yougo-Slaves, les Tchéco-Slovaques et même chez les Hébreux modernes, si réfractaires fussent-ils dans leur passé au génie plastique ? Les faits sont là pour corroborer la thèse que le Juif émancipé d'aujourd'hui, s'étant dégagé de toutes les entraves imposées par la Bible et par les Docteurs de la Loi, qui dirigent l'éducation religieuse du peuple israélite, peut briller dans les arts comme il brille dans les sciences.

§

Je ne connais pas de Raphaël juif, ni de Fouquet, de Poussin, ou de Michel-Ange qui auraient surgi de la masse des peintres juifs depuis que les Juifs déploient leur activité dans les arts. Et je n'invoquerai pas l'exemple de Pissarro, ni d'aucun peintre juif français, car le Juif français, le plus assimilé de tous les Juifs dispersés sur la terre, ne montre pas d'autres particularités ethniques qu'un catholique, un protestant ou un athée breton, normand, alsacien, languedocien ou provençal. J'en connais qui descendent de familles établies dans le Midi de la France il y a plusieurs siècles. Je me demande ce qu'il y a de juif même chez le peintre des synagogues Brandon, chez le sculpteur nîmois Cavaillon, le peintre alsacien Simon Lévy, ou ces peintres parisiens : Kayser et Léopold Lévy. Le cas du Juif allemand, anglais, hollandais, italien est presque identique. Israëls, qui peignit des scènes juives, n'y accentue pas moins le caractère hollandais que dans ses pêcheurs. Et

quant à Max Lieberman, ce disciple des grands impressionnistes français, n'est-il pas considéré à juste titre comme le chef de l'école allemande moderne ? Et Modigliani, ne peut-il être regardé comme l'artiste le plus remarquable qu'ait eu l'Italie depuis un siècle ? La plus grande gloire de la peinture suédoise moderne n'est-ce pas le juif Josefson, un peintre dont le génie a sombré dans la folie ? Les Suédois font apparenter le talent de ce peintre à celui de Manet dont il fut le contemporain. Josefson vécut en France et son art semble bien porter le caractère de l'époque des premiers impressionnistes. Les dessins de lui, que m'avait montrés un jour le jeune et très doué compatriote et coreligionnaire de cet artiste, Isaac Grunewald, sont d'un maître qui eut le sens du sublime.

C'est de Russie, de Pologne et d'Amérique que sont venus les plus nombreux peintres juifs ; et ce sont les peintres judéo-polonais surtout qui produisirent une peinture anecdotique de la vie juive. Maurice Gotlieb, mort très jeune, et Samuel Hirschenberg se distinguèrent le plus dans ce genre que continuent à cultiver de nombreux élèves. Mais la plupart des peintres juifs en Pologne, et surtout ceux qui conçoivent la peinture autrement que comme un art d'illustrateur ou d'anecdotier, sont les disciples des écoles de Varsovie et de Cracovie. Des peintres comme Kisling ou Mondzain sont des élèves de Pankiewicz, qui introduisit le premier en Pologne le culte des grands impressionnistes français et inculqua aux jeunes peintres une culture picturale occidentale. Pas plus Kisling, Mondzain que d'autres artistes judéo-polonais, comme Zak, Kramstyck, Marcoussis, Mme Muter, ne montrent de particularités spécifiquement ethniques dans leurs œuvres. C'est Paris qui les forma tous et tous font une peinture qui est celle d'une époque et non d'une race déterminée.

De même, les très bons peintres américains, Maurice Sterne et Max Weber, restent l'un tributaire de Cézanne et l'autre de Matisse. (L'académie de Matisse compta beau-

coup d'élèves juifs, venus de Russie, de Suède, de Hongrie, d'Allemagne, d'Autriche, d'Amérique. Tous remarquablement intelligents, ils firent dans leurs pays la meilleure propagande en faveur de l'art français moderne). Mais revenons aux peintres américains. Je profite de l'occasion qui s'offre ici pour attirer principalement l'attention sur Maurice Sterne, peintre et sculpteur de très grande envergure, aussi considéré à New-York que le néo-américain Pascin, ce globe-trotter qui promène à travers les deux hémisphères son crayon de dessinateur génial, aussi spirituel que méchant, aussi aigu que polisson, et dont les peintures, toutes en frottis, sont d'un talent pervers et séduisant. C'est peut-être Pascin qui est le peintre le plus racé, plus racé en tout cas que Chagall, cet imagier de Witebsk qui, dans ses interprétations fantaisistes de la vie russe et judéo-russe, réunit la sauvagerie du moujik et l'esprit fol du jeune Juif s'étant abîmé les méninges à trop étudier le Talmud. Mais il en résulte une série d'images peintes, dessinées et gravées, qui sont expressives, singulières, aussi amusantes qu'abracadabrantes.

Sauf les sculpteurs Loutchansky et Moïse Kogan, qui, en tant que fins modeleurs et parfaits praticiens, possèdent le métier de bons sculpteurs français, les meilleurs peintres et sculpteurs juifs venus de Russie sont tous accablés autant par les qualités que par les défauts de leur race. Un Zadkin, en affectant le caractère barbare dans ses sculptures, montre autant d'esprit de spéculation que Liepschitz, dont le talent d'ornemaniste s'épuise dans les élucubrations cubistes. Ce qui m'agace chez certains peintres et sculpteurs comme Balgley, dont les illustrations de la Bible, gravées à l'eau forte, et certaines peintures fort savoureuses classent cet artiste assez haut, comme chez cette femme sculpteur, Chana Orloff, et chez tant d'autres, c'est cet esprit brouillon, trop fréquent parmi eux, et ce manque de mesure qui, dans leurs œuvres, prend un air d'arrogance et que tous les juifs de la terre nomment *choutzpe*. Et, à l'en-

contre d'un peintre des plus sympathiques comme Soutin, qui est sincère et pas menteur et qui plaît surtout par cette vérité qui se dégage de ses toiles aussi indigentes que sensibles, presque tous se révèlent habiles, comme un Feder par exemple ou un Manekatz, et, avec leur vernis de culture, savent éblouir.

Je connais aussi des Juifs allemands, autrichiens, tchéco-slovaques ou hongrois, comme Kahler de Prague, grand talent, mort très jeune, comme Kars, comme Czobel, un des premiers fauves, comme le Polonais Nadelman, qui se montrèrent des créateurs audacieux dès leur début. Si l'orgueil de l'hellénisant Nadelman, orgueil spécifiquement juif, rendit antipathique ce précurseur des constructeurs et même des cubistes, comme ce même orgueil entrave le développement du très suffisant Balgley, ces artistes prouvent par leur exemple combien l'esprit exalté des Juifs est un facteur de grands enthousiasmes.

Les peintres juifs firent de la peinture anecdotique à l'époque où ce genre fleurissait. Ils furent plus tard réalistes, impressionnistes et, depuis les fauves et les spéculations cubistes, ils trouvèrent comme les peintres d'autres races ce qu'il fallait peut-être à leur penchant naturel : des problèmes, un art plein d'allusions aux idées, une esthétique préconisant une manière pour ainsi dire algébrique d'exprimer les formes et substituant à la beauté optique une beauté tout abstraite.

C'est cet esthétisme dans lequel nous a embourbés Picasso qui me fit répondre un jour à la question posée par lui : « Voyez-vous quelque chose de juif dans ma peinture ? — Pardi, tout votre cubisme n'est que du Talmud ! » Est ce à ses lointaines origines juives, est-ce à un atavisme arabe, que Picasso doit cet art tout subjectif auquel on peut appliquer le passage de Renan cité par l'auteur de *L'art grec et le spiritualisme hébreu*, pour appuyer la thèse qu'il soutient sur l'absence complète de tout sentiment plastique chez les Juifs, sur l'harmonie sacrifiée par eux au symbo-

lisme : « C'est le symbolisme, dit Renan, qui est la cause de ce fait étrange qu'a l'œil des Orientaux d'altérer les images des choses, défaut qui fait que toutes les représentations figurées sorties de leurs mains paraissent fantastiques et dénuées d'esprit de vie. »

Mais si Picasso incarne le plus authentiquement l'esprit juif ou arabe — mettons l'esprit pansémite — dans l'art, il n'absorbe pas tellement toute la peinture moderne pour que nous ne soyons pas à même de constater que presque toute la jeune génération des peintres, y compris tous les Juifs de Montparnasse et d'ailleurs, cherche sa voie dans un art objectif et poétique, plutôt que dans les mornes spéculations des cubistes.

Y a-t il une peinture juive ? Non, répondrons-nous. Il y a des Juifs qui ont appris à faire de la peinture et de la sculpture à Paris, à Berlin, à Munich, à Londres, à Amsterdam ; et il y a parmi eux quelques rares talents. Mais les talents sont toujours et partout fort rares.

Le seul qui ait créé un art issu des spéculations d'une nature toute talmudique, n'est-ce pas Picasso, cet héritier des ornemanistes abstraits arabes ou cabalistes juifs d'Espagne ? Réfléchissez-y.

ADOLPHE BASLER.

# LA PIERRE D'HOREB[1]

—

## VIII

Anne ! Anne ! Il faut que je me décide à parler de vous. Il faut enfin que je vous nomme, ce soir, que je vous appelle, tout bas, dans le repos de mon cœur ingrat, dans ce repos comparable à la sérénité des steppes : odeurs folles, herbes vagabondes, coups de vent. Toutes mes ombres sont réunies autour de moi. Venez, montez, surgissez de la profondeur. Parlez, vous, la silencieuse. Parlez, seule, dans mon silence. Et souriez encore une fois, souriez pour moi qui l'ai si peu mérité.

Je vis, depuis longtemps, dans une solitude où les passions affamées brûlent, se dessèchent et retombent au lieu même de leur élan. Mes orages grondent sur place. Nul n'en peut deviner ni le chaud, ni le froid, ni les fracas, ni les ravages. Je ne distingue plus toujours où s'arrête mon sommeil, où la veille me surprend. Déjà, je suis heureux comme les morts. Et pourtant, qu'au plus lourd de cette paix une porte vienne s'ouvrir, et mon cœur frémit, trébuche. Les portes ne s'ouvrent pas si vite que l'esprit n'ait le temps de mille rêves. Chaque fois, je me demande si l'être qui va se révéler, jaillir dans l'entre-bâillement n'est pas celui-là même qui doit bouleverser ma vie, souffler sur les tisons, jeter pâture aux monstres enchaînés. Que j'aperçoive, tout au bout de la route, quelque infime silhouette en marche à ma rencontre, je me prends à trembler, je halette

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 657.

d'une peur qui ressemble à l'espoir et j'imagine, une minute, qu'un nouveau destin vient vers moi.

C'est vous, chère Anne, qui m'avez ouvert le cœur à ces angoisses.

Je ne pouvais me douter que la jeune fille au riche et tendre regard, aux lourds cheveux ambrés allait, pour moi, devenir Anne. Anne dans ma vie, Anne au plus profond de mon souvenir, à jamais!

En ce temps-là, l'amphithéâtre de Clamart avait ceci de particulier qu'on y jouissait d'une liberté excessive, ce qui était avantage pour les uns, péril pour la plupart. Peu ou point de surveillance : les jeunes maîtres chargés de notre enseignement se gardaient bien d'exiger une discipline dont ils eussent été, tout autant que nous, incommodés. De loin en loin, ils apparaissaient, telles les manifestations météoriques d'une providence surmenée. Ils nous distribuaient des conseils, le regard ailleurs, et passaient le meilleur de leur temps parmi nous à soigner leur gloire, travailler leurs concours et fignoler de mystérieuses préparations.

Des professeurs, des savants sans mandat, des chercheurs isolés venaient aussi disséquer à l'amphithéâtre. Ils enfilaient une blouse, demandaient un cadavre comme on demande une consommation dans un café, s'attablaient et se livraient à des manœuvres auxquelles nous n'entendions rien. Quand nous avions l'audace de les aborder, il nous donnaient volontiers quelque avis. L'un d'eux, qui hantait notre salle, fit sur moi une impression si profonde qu'elle ne s'est pas encore évanouie. Il s'appelait M. d'Etagnac et occupait je ne sais plus quelle place importante à la Faculté. Il représentait assez bien cette vieille noblesse appauvrie qui ne consent pas à l'effacement et cherche un renouveau de lustre dans les carrières de l'esprit. Maigre, chenu, vêtu de noir à la ville, le chef courbé, semblait-il, sous le fardeau du savoir, il offrait l'image parfaite d'un type de savant

déjà presque mythique à cette époque et qu'on ne rencontre plus de nos jours. Sa grande urbanité m'intimidait. Il n'avait ni l'arrogance, ni la précipitation fiévreuse de nos jeunes maîtres. Souvent, il s'arrêtait de travailler pour méditer interminablement, tout debout devant la fenêtre, en regardant je ne sais quoi dans le jardin galeux. Je pus lui parler quatre ou cinq fois et acquérir la certitude, si précieuse pour un adolescent, de me trouver en présence d'un homme supérieur, d'un sage.

Cependant, nous vivions, je le répète, dans une indépendance voisine de l'abandon, arrivant et partant à notre bon plaisir. En général, je travaillais jusqu'aux extrêmes limites de la clarté. Il y eut un jour de fête et Cyrille m'ayant fait entendre que je pourrais en profiter pour m'exercer dans une solitude propice, je vins, dès le début de l'après-midi, m'installer à ma table. Ma camarade y était déjà.

C'est ce jour-là qu'eut lieu la métamorphose. Anne se révéla dans la jeune fille aux longs cheveux. Qu'il me soit donné d'exprimer, par ces mots inhabiles, l'impression que nous éprouvons quand un être nouveau nous naît, si j'ose dire, quand il cesse d'être une ombre étrangère pour pénétrer d'un pas ferme et décisif dans notre vie secrète, dans notre connaissance.

Ce fut une après-midi miraculeusement calme. Les cadavres, tout autour de nous, semblaient tenir une assemblée muette et que nous n'avions nul désir de troubler. Je ne saurais dire pourquoi, je me sentais vigoureux, vaillant, ivre de ma vie, de cette puissance souveraine qui semblait ne s'être retirée de tant de corps humains que pour flamber plus ardemment en moi.

Vers le soir, comme je me préparais à partir, la jeune fille se leva :

— Attendez-moi, monsieur Rességuier, dit-elle, nous sortirons ensemble.

Au vestiaire, dépouillée de sa grosse blouse à fronces.

elle m'apparut toute différente, curieusement nette : corsage à peine ouvert sur la gorge, robe dénuée de parure, chapeau de feutre souple. Elle se tenait droite, devant moi, les mains nues et un peu hâlées; elle avait l'air libre, tranquille.

— De quel côté logez-vous? dit-elle.

— Rue Saint-Jacques.

— Vous êtes seul ?

— Seul.

Je répondais sans réticence, mais sans empressement : j'ai horreur d'être questionné. Elle s'en aperçut et sourit :

— Le plus simple est encore de demander ce que l'on veut savoir.

Comme je ne demandais rien, elle dit, au bout d'un moment :

—Je m'appelle Anne Souvestre. Je suis seule à Paris. J'habite place Saint-Sulpice. Que faut-il encore vous dire ?

Je secouai la tête. Cette franchise me déconcertait. Mes compagnes d'étude, je l'ai dit, ne m'apparaissaient pas comme de simples femmes. Des adversaires surtout. Et celle-ci se présentait sans armure. Prêt au combat, allais-je me trouver vaincu par la paix ? Pendant une grande minute, je me sentis très sot, hésitant et sûrement fort rouge. Devais-je abandonner la partie, balbutier une confuse défaite, tourner le dos, prendre la fuite ? Par bonheur, Anne Souvestre se mit à rire et j'en eus le cœur éclairé. Tout autre rire m'eût sans doute meurtri, celui-ci me gagna. Je me pris à rire aussi, sans oser lever les yeux. Le crépuscule favorisait l'armistice et je m'abandonnais à un véritable sentiment de gratitude, songeant : « Il fait heureusement trop sombre pour qu'elle puisse voir mon visage. »

Misère admirable de la jeunesse. J'avais des chaussures médiocres, neuves et beaucoup trop étroites. Je

marchais raide, majestueux, la tête rejetée en arrière, mesurant mes pas, soucieux de paraître à mon aise. Je ne m'eusse, pour rien au monde, avoué qu'un cor, développé depuis peu sur mon pied droit, me faisait cruellement souffrir. Hélas! nulle douleur n'est perdue. Celle de ce cor absurde a, pour s'épanouir, attendu près d'un quart de siècle. C'est aujourd'hui que je l'éprouve, à raconter cette promenade, bien que j'aie les orteils au large dans des brodequins sans orgueil.

Tout en marchant, je considérais ma compagne et me livrais à des réflexions : « Ne peux-tu penser victorieusement aux femmes qu'en leur absence ? Ta douce Angèle, la belle voisine, ta boulangère et la rousse du restaurant : des images, des nuées. Mais, attention! Voici, chair nacrée, chevelure odorante, une femme véritable. Il te suffit d'étendre le bras pour t'assurer qu'elle est là, près de toi, cent fois plus puissante que le plus puissant de tes rêves. »

Comme l'enfant qu'un maître nageur exhorte à se jeter dans l'eau, je reculais et me trouvais mille excuses spécieuses : « Toute femme n'était pas une femme... Une femme n'était pas nécessairement la femme... » Que sais-je encore : « La femme était peut-être plus fragile de corps et plus dorée de peau. La femme qu'il fallait étreindre n'était-elle pas, tout d'abord, celle qu'on avait envie de battre ? Avec son sourire désarmant, celle-ci... »

En ce temps-là, j'étais si préoccupé de mes pensées que je ne songeais pas le moins du monde à deviner celles des autres. Non, je l'avoue, pas une seconde je n'eus, durant ces débats intimes, la curiosité de ce qui pouvait s'agiter dans le cœur de la jeune fille. N'avais-je point assez que de faire mon point, de trouver mon orient, de frayer ma route ? J'y songe avec étonnement en narrant cette histoire, car le temps est déjà venu où, rebuté de mon âme, je ne trouve plus intérêt qu'à celle d'autrui.

Ainsi les amants vieillis ne prennent de plaisir que celui qu'ils pensent donner.

Nous avions donc, cheminant côte à côte, quitté le quartier de la Bièvre. Nous longions les murs de l'ancienne Pitié. Ceux qui voient aujourd'hui, face au Jardin des Plantes, sourire, comme une allusion à d'autres climats, les coupoles et les tours de l'Institut Musulman ne peuvent imaginer quelle tragique masure servait autrefois de refuge à la détresse populaire.

Du doigt, Anne Souvestre toucha la muraille enfumée :

— N'allez-vous pas encore à l'hôpital ? dit-elle.

— Non. Je crains de n'y rien comprendre.

Elle hocha la tête :

— J'y vais depuis quelques jours. C'est très pénible.

Puis, tout aussitôt :

— Venez avec moi, monsieur Rességuier. J'assiste, chaque matin, à la consultation de chirurgie. Je pourrai vous présenter au chef de service.

Il n'était pas dans les principes directeurs d'Antoine Rességuier d'être présenté par une femme en quelque lieu que ce fût. Et pourtant, j'acceptai tout de suite.

— Vous m'accompagnerez jusque chez moi, dit-elle. Ce n'est pas un bien grand détour.

J'allai de bon cœur jusqu'à la place Saint-Sulpice et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, il pleuvait. Un peu avant l'heure fixée, Anne m'attendait déjà, sous un arbre, dans une allée du jardin des plantes. Elle vint au-devant de moi, les mains ouvertes :

— Vous n'êtes pas en retard. J'aime de me promener. Je suis ici depuis longtemps, pour mon plaisir. Et maintenant, allons.

Pour la première fois, j'eus, ce jour-là, le sentiment de prendre contact et de lier partie avec une humanité farouche que, jusque-là, je n'avais fait qu'entrevoir à travers mes lectures et les conversations de la société.

Je ne peux dire que je reconnus le modèle d'après ses peintures. Les historiens et les narrateurs épuisent toujours leurs vertus à vouloir figurer, selon toutes ses dimensions, un univers dont chaque seconde défait le nombre et la substance. Dieu lui-même, en qui volontiers nous rêvons d'une puissance absurde, ne saurait, s'il en avait la folle envie, reconstituer, au prix d'une éternité de soins, cette œuvre abandonnée dès l'origine au délire amplificateur. Les grands tableaux me découragent : je m'y noie, je m'y dissous; je ne m'y enrichis pas. Mais peindre une goutte d'eau qui brille à la pointe d'un cil, suivre une poussière en voyage sur un rayon de soleil dans une chambre aux volets clos, siffler, tout bas, tout doux, comme fait parfois le temps dans le silence d'une âme inquiète, que cette ambition démesurée soit du moins permise aux plus fervents d'entre les hommes.

Quand j'étais petit garçon, il y avait, dans le salon de notre demeure, un plateau de laque japonaise. L'artiste y avait représenté non point toute la terre avec ses richesses au soleil, non point la lune flottant sur un étang la nuit, mais seulement un reflet de la lune sur une vague de l'étang. Que de fois, songeant devant cette image délicate, il m'est arrivé d'imaginer, à l'entour du reflet mobile, l'étang nocturne, ses poissons, ses roseaux,puis la campagne illuminée de cerisiers en fleurs, puis les maisons, les villages, les villes et, toujours plus loin, les volcans, les mers hantées de navires et, par delà les mers, les continents chargés d'histoire et le soleil glorieux et l'espace.

A quoi bon, vraiment, parler de ce plateau magique alors que seul, replié sur le siècle, je m'efforce, pour mon plaisir et ma tristesse, de retracer la vie de ce jeune homme que je fus vers ma dix-huitième année ?

Non, je n'oublierai pas ce jour que, pour la première fois, je descendis, comme le poète florentin, dans le

royaume des douleurs. Et pourtant, depuis, j'ai traversé tant de drames, assisté tant de passions, plaidé tant de causes perdues que je pourrais avoir oublié cette préface à mon histoire. Il n'en est rien : c'est où le péril est grand que ma mémoire s'acharne; c'est aux choses de jadis bien plus qu'à celles de naguère qu'elle aime d'appliquer sa volonté de résurrection.

Je l'ai dit, mon existence est, aujourd'hui, presque délivrée de soucis personnels. Je suis célibataire, je travaille sans y être asservi par le besoin, ma santé ne m'occupe guère; je goûte un bonheur comparable au renoncement. Tout cela me laisse une disponibilité presque infinie. Si j'étais peintre ou poète, je m'efforcerais de retracer la souffrance car, moi qui ne souffre pas pour mon compte, moi qui semble vide, vacant, je ne suis que plus accessible, et de toutes parts, à la souffrance des autres. N'était la crainte de l'orgueil, je voudrais me comparer à ces ermites qui, nets de péchés, peuvent assumer plus librement les fautes et les crimes d'un peuple. Mais que je me trouve assailli d'une douleur propre, même minime elle suffit à me distraire : un misérable furoncle me trouble, me rend à moi-même. Sa petite pointe enflammée me cachera peut-être toutes les souffrances du monde. Et j'en viens à me demander si les grandes âmes, si les saints qui ont porté, chanté, immortalisé la douleur de leur temps, n'étaient point, par grâce divine, exempts de tout, même de rhumes de cerveau, de dents gâtées, de maux d'estomac, de procès et de querelles.

Je rêve, je m'évade et risque d'oublier mon récit.

Nous entrâmes dans l'hôpital et gagnâmes la salle de consultation. Anne me fit donner une blouse. Plusieurs élèves étaient déjà rassemblés. Anne allait de l'un à l'autre, serrant des mains, rangeant des paperasses, préparant les pièces de pansement, montrant cette

aisance ménagère des femmes qui sont tout de suite et partout chez elles.

Le chef de service arriva. Je lui fus présenté. Dès le premier regard, il me déplut. C'était un jeune chirurgien du type athlétique : col de taureau, poignes épaisses, réflexes de boxeur. Il parlait d'abondance, prodiguant les plaisanteries sauvages et les formules inflexibles. Je percevais en lui, malgré les continuelles affirmations de personnalité, je ne sais quoi de non authentique. Je n'avais pas encore assez d'expérience pour deviner, à première vue, qu'il imitait quelqu'un. Je le compris un an plus tard en reconnaissant, dans un maître illustre, l'original, le modèle.

La consultation commença. Quelques femmes se présentèrent. Notre chef distribuait des ordres et des coups de bistouri. Malgré moi, je pensais à Clamart; mais, ici, les corps frémissaient, résistaient, répandaient du sang et des cris.

J'en étais là de mes observations quand un nouveau personnage parut : un petit bonhomme sautillant, loquace; binocle, dentier apparent, dure barbe blanche.

— On a, s'écria-t-il, apporté cette nuit dans mon service un vieux vagabond qui est mort en arrivant. Vous qui êtes amateur de cocasseries, venez donc voir ça, Marceau. L'affaire peut vous intéresser de plusieurs manières.

Notre chef s'était levé avec empressement, nous faisant signe de l'accompagner. Tête nue, blouse flottante, nous traversâmes un labyrinthe de cours et de couloirs à la suite de nos patrons, et pénétrâmes, derrière eux, dans la salle des autopsies. Basse, voûtée, d'une fraîcheur de catacombes, elle avait, à la fois, l'air d'une cave à vin et d'une salle de torture. Sur une table d'ardoise, j'aperçus le cadavre d'un vieillard.

— Eh bien, mon cher maître ? demandait en souriant notre chef.

— Eh bien, Marceau, que ce vieux bougre ait été proprement étranglé, cela ne fait aucun doute. Nous allons le repasser aux légistes. Mais il porte sur soi certaine petite chose qui pourrait bien représenter une sérieuse pièce à conviction. Cherchez, mon ami.

Marceau, sans plus attendre, se prit à palper, à flairer, à manipuler le cadavre avec une sorte d'adresse fureteuse que je ne connaissais pas encore. Il me faisait songer à un chien. Le médecin barbu de blanc l'encourageait, l'excitait en ricanant.

— Allez-y, mon petit! Vous n'y êtes pas encore. Et vous, jeunes gens, regardez. Apprenez que l'observation reste le meilleur de notre science. Eh! Marceau, vous brûlez, mon cher. Oui, la victime a du sang aux lèvres. Ce n'est pas, dites-vous, nécessairement son propre sang. Pas si mal raisonné. Vous feriez un adroit policier, Marceau. Tout bon médecin cache un détective. Le malade le plus confiant cherche toujours à nous duper. Ah! Marceau, je crois que vous y êtes. Mon ami, vous allez toucher la prime.

Marceau avait écarté les lèvres du cadavre et pesé sur le menton pour disjoindre les mâchoires. Il eut un grognement de triomphe :

— Oh! magnifique!

De la bouche du mort, il venait d'extraire quelque chose que nous regardions avec étonnement : un petit doigt, un petit doigt d'homme, à l'ongle dur et fort long.

— Eh bien, Marceau, qu'en pensez-vous ? Je l'y avais trouvé, je l'y ai remis, pour vous offrir l'occasion de l'y dénicher à votre tour. N'est-ce point curieux ?

Notre jeune chef réfléchissait, les sourcils froncés.

— Patron, dit-il, confiez-moi l'objet jusqu'à midi.

— Parfaitement. Je vous vois venir. Allez, mon cher et donnez-moi des nouvelles.

Marceau glissait, dans la poche de sa blouse, le doigt enveloppé d'une compresse. Deux minutes plus tard,

nous étions de retour à la salle de consultation. Marceau donna tout bas quelques ordres à l'un de nos infirmiers. La procession des malades reprit.

Encore que je fisse bien des efforts pour paraître impassible, j'étais vivement ému. Je me sentais soulevé d'un grand dégoût, les jarrets brisés, la tête pesante. Je pensais avec obstination à certain chemin de chez nous : un sentier de terre qui rampe dans les labours, sur le plateau, vers le bois de Bourneville. Combien j'eusse été heureux de m'y promener par cette froide matinée d'automne, en écoutant les corneilles crier au-dessus des éteules. A mon oreille, un élève disert s'enthousiasmait, comme au théâtre : « N'est-ce pas inoui! N'est-ce pas admirable! » Je cherchai le regard d'Anne. Il était là, fidèle et si brillant que j'en eus le cœur réchauffé. Il répondait à mes pensées : « Oui, le chemin sur le plateau, entre les chaumes et les buissons... Mais l'homme que vous voulez être doit se faire place ici, parmi les hommes. Patience! » Et je répondais, de la même façon : « Merci! Nous sommes deux! Tout va bien! »

Pendant plus d'une heure, nous vîmes défiler des enfants et des femmes. Marceau criait, d'une voix brusque et goguenarde . « Déshabillez-vous. Ça suffit. Filez de ce côté. On va vous panser. Il faut enlever ça. Pas un mot de plus ou je vous mets à la porte. » Il se retournait parfois vers nous, pour des brefs commentaires : « La véritable humanité, c'est de ne pas les laisser réfléchir... Demander leur avis, c'est trop souvent signer leur arrêt de mort... Il est permis de se tromper, non d'hésiter. »

Il se tut, soudain, le front plissé. On commençait d'introduire les hommes.

Au bout d'un instant, je vis l'œil de Marceau s'éclairer, imperceptiblement. Un grand gaillard avançait, la

casquette sous le bras, le visage tuméfié, une oreille à demie détachée de la tête.

— Qu'est-ce que c'est ça ? dit Marceau d'un air indifférent.

— Morsure de chien.

— Ah ? Bien. Teinture d'iode, compresse de gaze. Attendez. Et ça ?

De l'index, il désignait un pansement que l'homme portait à la main droite.

— Un petit accident de travail. Presque rien.

— Quel métier ?

— Tourneur.

— Montrez toujours.

— Pas la peine. Bah! si vous voulez.

L'homme avait eu un léger mouvement de recul. Déjà, Marceau, le prenant au poignet, déliait le léger bandage qui recouvrait la main blessée.

— Où est votre doigt ?

Le gaillard restait immobile; mais son mufle se fripait, se contractait, comme celui d'un chat furieux. Je vis se dresser tous les poils de sa moustache.

— Vous pensez bien que je ne l'ai pas cherché. Par terre, dans l'atelier, bien sûr...

Marceau se prit à rire.

— Eh bien, moi, je l'ai retrouvé, là même où vous l'avez laissé.

Et, fouillant d'un geste prompt dans la poche de sa blouse, il en sortit le petit doigt découvert entre les mâchoires du cadavre.

— Ah! Ah! Vous n'êtes pas malin! Vous auriez pu changer de quartier. C'est comme ça qu'on se fait pincer!

Je crus que le misérable allait bondir, foncer vers la liberté, tête basse, à travers la cohue des malades et des élèves. Il jetait de brefs regards autour de soi. Mais il se ressaisit bien vite : trois hommes à chapeaux melon, à favoris, à mâchoire épaisse, venaient d'apparaître dans

l'encadrement de la porte. Le bandit se redressa, très calme :

— C'est bon! Je suis fait.

Il ajouta, regardant Marceau qui exultait :

— Tu n'as pas honte de travailler pour les mouches.

Les policiers lui passèrent les menottes. Il nous regardait tous avec une paisible insolence. La scène avait été si brutale que j'en demeurais stupide. Marceau, tout à coup, se tourna vers moi :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien, monsieur.

Il me considérait d'un œil ironique.

— Bon! Allez refaire le pansement de cet individu, avant que ces messieurs ne s'en mêlent. Mademoiselle Souvestre vous aidera.

Je remis le pansement en place. Mes doigts tremblaient un peu. L'homme s'en aperçut et dit avec une impatience hautaine :

— Tu me fais mal.

Le bandage en place, il m'ordonna tranquillement :

— Ramasse-moi ma casquette.

Ce que je fis.

Telle fut ma première journée parmi les gens de l'hôpital. Il était plus de midi quand nous sortîmes. La pluie tombait encore. Le ciel roulait, si bas et si confus qu'il semblait vouloir s'humilier, se traîner avec nous dans la boue parisienne. D'un même pas, Anne et moi, nous traversâmes la rue pour gagner le Jardin des Plantes. Il était à peu près désert, à cette heure, et nous recueillit, tel un havre de silence. Nous marchions presque serrés l'un contre l'autre. De lourdes sphères de vent tombaient de la nue, erraient avec une véhémence farouche, labouraient les flaques d'eau, couraient d'un arbre à l'autre comme pour en éprouver la résistance et, secouant toutes les ramures, en faisaient choir une récolte de pluie.

Anne se mit à parler tout bas, pour elle-même eut-on dit :

— Le premier soir, quand je suis arrivée ici, quand je me suis trouvée toute seule ici, j'ai été saisie d'un accès de désespoir. Et maintenant que le temps est en route et que chaque jour apporte son fardeau de choses révoltantes ou lamentables, maintenant, comme c'est étrange, j'éprouve le besoin de résister, de ne céder à aucun prix. Oui! il faut connaître tout cela et tout le reste, et s'arranger quand même pour être heureux.

Contre le vent qui lui coupait l'haleine, elle cria :

— Je ne peux même pas imaginer que je ne serai pas heureuse!

Cette exclamation, qui devait répondre à je ne sais quoi de mal formulé dans le fond de mon cœur, me procura du soulagement. Anne s'était tournée vers moi.

— Quel âge avez-vous ?

Cette franche fièvre de curiosité ne me blessait plus. Elle me fit sourire, au contraire.

— Dix-huit ans.

— Moi, dix-neuf. Je suis votre aînée.

Elle éclata de rire.

— Savez-vous que nous avons l'air de deux enfants abandonnés. Souhaitez-vous de vieillir ?

Cette parole touchait au plus vif de mes soucis.

— Vieillir ? dis-je. Oui. Trois ans, quatre ans peut-être. Je serai sauvé. Je serai moi-même. Je serai...

— Sauvé ? Qui vous menace ?

— Rien. Tout. Que vous dire ? Je voudrais être plus fort de quatre ans, voilà. Libre, indépendant! Je voudrais être sûr de certaines choses.

Anne m'écoutait avec passion et soudain :

— Et vos parents ? Vous avez vos parents ?

— J'ai mon père, c'est tout.

— Ah ? Vous n'aimez pas votre père ?

— Qui vous l'a dit ? Je n'en sais rien. Et pourquoi pensez-vous que je n'aime pas mon père ?

Anne eut un geste évasif.

— Pour moi, reprit-elle, la situation est claire. Je suis seule, absolument seule. C'est mon oncle Souvestre, de Rennes, le professeur, qui m'a fait tant bien que mal élever. Si j'aimais quelqu'un, si j'avais quelqu'un à aimer, vous le sauriez déjà. Je vous l'aurais dit. Je n'aurais parlé que de ça.

Nous étions parvenus tout près de la Seine, dans cette partie du jardin où languissent les plates-bandes de l'école botanique. La pluie nous fouaillait le visage, ce qui me faisait grand bien; mais elle me mouillait les mains, ce dont j'ai horreur. J'y songeais, malgré moi.

Anne s'écria :

— Nous n'avons pas déjeuné.

— Je n'ai pas faim.

— Eh bien, rassurez-vous, orgueilleux : moi non plus, je n'ai pas faim. Il faut pourtant manger, par sagesse.

Elle se mit à courir.

— Attendez-moi. Ne vous éloignez pas, je vous prie. Je reviens tout de suite.

J'attendis cinq grandes minutes, arpentant l'allée, machinalement, de long en large, si attentif aux débats de mon esprit que je ne sentais plus ni la pluie, ni le vent, ni le mal-être de mon corps.

Anne rapporta deux petits pains et des tablettes de chocolat.

— Mangeons, dit-elle. C'est sans doute du pain pour les éléphants ou les ours, je ne sais; mais il me fait plaisir. Il faut manger.

Il me vint une idée fort ridicule et je rougis en l'exprimant :

— Voulez-vous me dire combien...

Elle haussa les épaules :

— Nous ne sommes pas assez riches pour faire des comptes. Vous êtes pauvre, n'est-ce pas ?

De la tête, je fis un signe affirmatif qui me coûta quelque peine. Je n'étais pas encore à l'âge où l'on tire orgueil de sa pauvreté. Anne le devina :

— Pour un homme, dit-elle, être pauvre est une grande force. Oh! vous verrez combien j'ai raison.

Elle secoua les miettes qui mouchetaient son corsage et me dit avec simplicité :

— Maintenant, donnez-moi le bras. Ah! comme vous voilà saisi! Allons, donnez-moi votre bras et marchons : je commence à ne plus avoir très chaud.

Je tendis mon bras avec quelque maladresse. Quand je sentis contre moi le bras de la jeune fille, le calme et l'assurance me revinrent. Ce n'était pas si difficile. Nous nous promenâmes assez longtemps, peut-être une heure. Enfin Anne, qui semblait avoir décision sur toute chose, me dit :

— Allons à l'amphithéâtre. C'est le moment. Nous nous sècherons au feu du vestiaire.

Etrange après-midi, celle de ce jour-là. Le ciel s'était encore alourdi. La plupart des élèves, découragés par la pénombre, avait déserté notre salle. Dès trois heures, nous demeurâmes moins d'une dizaine à lutter contre l'obscurité croissante. M. d'Etagnac, le vénérable savant à visage de philosophe dont j'ai parlé tantôt, travaillait, non loin de nous, sur un cadavre que Cyrille avait soumis à de minutieuses préparations. De temps en temps, le vieillard déployait ses longs membres fragiles, se levait et s'en allait méditer devant la fenêtre pendant de longues minutes. Un moment, il me parut qu'il écrivait quelque chose sur la vitre avec un solitaire qu'il portait à la main droite. J'entendis le diamant mordre le verre.

Huc, demeuré seul de son groupe, s'efforçait de retourner son cadavre. Il s'y prit fort mal et le fit tomber. Cyrille dut prêter main-forte pour redonner une assiette

correcte à cette dépouille lamentable qu'on eût prise, de loin, pour un ivrogne en loques.

Quand j'avais les yeux trop las, je me retournais et, comme M. d'Etagnac, je regardais, par-dessus le jardinet inondé, la nuque des grandes bâtisses et les courettes ténébreuses percées de fenêtres à torchons et à pots de fleurs.

M. d'Etagnac finit par s'en aller. De la tête, avant de sortir, il fit dans ma direction un signe d'amitié.

Une si pesante mélancolie s'abattit sur mon cœur que, n'y tenant plus, je me levai pour partir, à mon tour, et, comme Anne me regardait :

— Allons-nous-en, je vous prie, murmurai-je.

Au moment de pousser la porte, je fus saisi d'une curiosité singulière.

— Voulez-vous, dis-je à la jeune fille, m'attendre au vestiaire? J'ai besoin de voir quelque chose; je vous rejoins tout de suite.

Je gagnai vivement la fenêtre devant laquelle M. d'Etagnac méditait presque chaque jour. Il faisait déjà si noir que j'eus peine à distinguer ce que je cherchais. J'y parvins pourtant. D'un trait plus délié que l'un de ses cheveux blancs, le vieux philosophe, sur la vitre embuée, avait écrit « merde ».

## IX

Aux semaines qui vinrent ensuite répond la période la plus trouble et pourtant la plus aiguë de ma vie. Je peux le dire, aujourd'hui qu'après mille ressauts j'ai toute ambition résignée, jamais mieux qu'en ce temps-là je n'ai ressenti cette certitude subjective du génie qui enivre souvent les jeunes hommes tant qu'ils n'ont point encore, par des actes, blessé puis mis à néant le dieu qui les soulève.

Si je tâche de discerner les raisons d'une telle ardeur,

je crois les découvrir dans le contraste, chaque jour plus rude, entre ma joie, mon juvénile besoin de joie et la désespérante amertume des spectacles qui m'étaient offerts. Une carrière toute de béatitude et de clarté m'eût assurément moins exalté. Mais partir à la conquête du monde sur un vaisseau chargé de victimes, entonner son chant de triomphe dans le silence d'un sépulcre, restaurer sans répit sa confiance et sa gloire! C'est ainsi que m'apparaît aujourd'hui l'aventure de mon adolescence. Je n'affirmerai pas que j'avais alors la claire intelligence de cette situation; je n'en saisissais pas moins, à mon ivresse comme à mes tourments, le caractère exceptionnel et la gravité.

Chez certains de mes camarades, un tel conflit se résolvait en acharnement studieux : ils s'enfonçaient dans leur besogne, tête basse, à la façon des bêtes de somme, ils se choisissaient des maîtres, s'exerçaient à la flagornerie, sacrifiaient tout orgueil et toute expansion aux exigences d'une fortune engloutie dans l'avenir.

Les autres se réfugiaient dans le plaisir, les gueuleries et le cynisme.

— Ecoutez-les, me disait Simon. Ils chantent de formidables obscénités. Franchement, ça me choque moins, dans l'endroit où nous sommes, que ne le ferait une romance sentimentale. Pas de petite fleur bleue sur la charogne.

Il ajoutait :

— Si je vais jusqu'au bout de mon affaire, je veux devenir accoucheur : je suis optimiste et patient. Dès maintenant, je fréquente dans une clinique spéciale. Baudelaire parle des hideurs de la fécondité ! Croyez-vous pas qu'il veut s'exciter, le monstre? Je vous assure que la vue des femmes en gésine n'empêche pas les sages-femmes de faire l'amour, au contraire. Quant au spectacle des cadavres, ça ne glace pas du tout ces sales gosses, on dirait plutôt que ça leur fouette le sang.

Chaque jour, nos compagnons nous prouvaient, de quelque manière, que l'irrespect, chez les êtres jeunes, est, même dans l'outrance et la grossièreté, une protestation, un acte de foi. Je n'en étais pas moins révolté, peut-être parce que ma jeunesse se manifestait autrement.

Pendant les premiers jours de décembre, notre pavillon faillit manquer de cadavre. Le conférencier à figure chinoise fit une brève apparition.

— Patientez, dit-il. L'alimentation de l'amphithéâtre subit un temps d'arrêt.

Ce mot d'alimentation souleva tout aussitôt un rire énorme. Le conférencier parti, les élèves se livrèrent à maintes extravagances. Les uns jouaient à la boucherie avec les déchets de leurs préparations, installaient un étal et simulaient des marchandages; d'autres, retranchés derrière les tables, finirent par se battre avec les débris.

— Ah ! les galopins ! disait Simon. Hier encore, ils auraient pleurniché à cause d'une coupure, d'un bobo. Et les voilà mûrs pour danser la danse du scalp.

L'arrivée de Cyrille mit fin à cette comédie.

— Vous n'êtes que des sauvages, hurla-t-il. Oui, des cochons. Si vos parents vous voyaient, ils vous flanqueraient des claques.

Ses grosses lèvres retroussées sur les dents, il semblait plus blême que de coutume. Il recueillit, dans un coin de sa blouse, les débris qui jonchaient le sol sablé. Nous l'entendions gronder sourdement :

— S'il y en a un de vous qui n'est pas content, qu'il vienne me le dire en face.

La salle se calmait, murmurante, intimidée. Simon secoua la tête :

— Il est épatant, le croque-mort ! Mais à quoi bon se fâcher ? Tous ces petits bougres, qu'ils le sachent ou non, sortent de l'âge métaphysique. Ils jouent les effrontés.

Ils ne savent qu'inventer pour boucher le trou de leur âme.

Voyant que je ne le comprenais pas très bien, Simon se mit à rire.

— A votre âge, les gens de votre race cherchent à rattraper Dieu jusqu'au jour qu'ils rencontrent soit une petite femme, soit un chef, soit quelqu'autre démon.

Et, brusquement :

— Vous, Rességuier, croyez-vous encore en Dieu ?

J'étais pris au dépouvu. J'esquivai la question :

— Et vous, Simon ?

— Oh! répondit-il, halte-là! Nous ne pouvons nous expliquer à ce sujet aussi simplement que vous autres. Pour nous, Dieu se confond avec une chose que, si je ne craignais pas les grands mots, j'appellerais le génie de notre race. Il me semble que tant que je croirai en moi, je croirai en Dieu.

Simon n'avait pas été sans observer que la camaraderie nouée entre Anne et moi devenait chaque jour plus étroite. De ses longs yeux veloutés, enfouis dans le poil, il surveillait nos entretiens, nos promenades, tout notre manège. Il avait une façon de remuer la tête qui ressemblait à un signe d'intelligence, à un petit geste de familiarité encourageante et qui n'était peut-être, en réalité, qu'une ébauche de ce dodelinement propre aux juifs touchés par l'âge. Un jour que nous devisions ensemble, Simon et moi, Anne m'appela. Comme je tardais à le quitter, Simon me poussa du coude :

— Allez donc, mon vieux.

Je devins fort rouge et, me redressant comme un jeune coq :

— Aller où ? Que voulez-vous dire ?

Simon me frappa sur l'épaule :

— La conversation d'un birbe, même quand c'est un copain et qu'il s'appelle Simon, ne vaudra jamais, pour

un garçon de dix-huit ans, la société d'une femme charmante.

Je m'étais mis à gratter le sol du pied, frémissant de colère et de confusion. Simon baissa la voix :

— Il n'y en a pas deux de cette qualité-là dans tout le pavillon. Allez, Rességuier. Je vous applaudis des deux mains. C'est une femelle de votre race, celle-là. Vous pouvez faire des petits ensemble.

Je fus sur le point d'éclater :

— Simon, je vous en prie... M^lle^ Souvestre est mon amie. Je ne peux tolérer...

— Allons, ne vous fâchez pas, Rességuier. Vous êtes un excellent type et vous ne pouvez pas croire que je vous dis des gaudrioles, moi, vieux père de famille. Je suis sérieux, très sérieux. Vous auriez pu tomber moins bien. Et maintenant, montrez de la galanterie : on vous attend.

Je répétais, décontenancé : « M^lle^ Souvestre est mon amie, mon amie. » Simon me poussa vers la porte avec un geste amical :

— Je le sais bien, petit père, et c'est pourquoi je vous parle si librement.

Ce bref colloque eut pour effet d'accroître mon trouble. A toutes les causes d'exaltation que j'ai tâché d'expliquer tantôt s'en mêlait une plus secrète encore. Depuis quelque temps, je me trouvais admis dans la compagnie et presque dans l'intimité d'une femme, chose que, peu de jours auparavant, je n'aurais pas même imaginé avec quelque précision.

Ma mère est morte alors que j'avais huit ans; elle était malade depuis de longues années; elle n'a laissé dans mon souvenir qu'une image indécise, douloureuse et que je ne parviens pas à dérober aux ténèbres. Ma sœur, plus âgée que moi, élevée dans un pensionnat rigoureux comme une prison, avait été, dès sa délibération, casée, expédiée : elle voyageait

et voyage encore, de préfecture en préfecture, à la suite de son mari qui fait, dans l'armée, une carrière indolente. On ne peut donner de sexe à la vieille Alphonsine, noire servante, manière de gendarme cordial dont les plus tendres caresses ressemblaient à des raclées. Mon expérience de la femme, je la devais à la littérature et aux conversations de mes camarades. Ajoutez les trois épreuves sommaires que j'ai cru bon de signaler tout au début de ce récit et qui m'avaient laissé, toutes les trois, plus anxieux de ma santé que de mes sentiments.

Je rencontre parfois de ces enfants élevés hors du gynécée. Je les reconnais comme peuvent se reconnaître, entre eux, les adeptes d'une confrérie secrète.

Le fait de n'avoir partagé avec les femmes aucun des sentiments qui, outre l'amour, forment le complexe tissu d'une existence, n'avait pas peu contribué à humilier ma représentation de la femme : une proie, l'objet d'un assaut, l'enjeu d'une entreprise conquérante qui, même dans le consentement mutuel, se devait d'être un peu comparable à un attentat. J'étais sans doute au moment où, chez tout être, les énergies se rassemblent et s'orientent sous l'empire du démon central; mais, enfant instruit parmi les mâles, j'avais aggravé cette pression naturelle d'une foule de considérations systématiques.

Toute femme était donc, dans mes pensées, évaluée à raison de ses capacités sensuelles : les plus jeunes pour ce qu'elles permettaient déjà, les plus usées pour ce qu'elles offraient encore. Les autres, celles que leur âge rejetait en deçà ou en delà des limites extrêmes, celles aussi qui se trouvaient hors de classement à cause de quelque laideur inadmissible ou de quelque difformité vraiment exclusive, les autres me paraissaient à peu près dépourvues d'existence, moins réelles que les images, moins féminines que les belles bêtes.

Quand ma sœur, qui m'était presque inconnue, revint chez nous pour ses noces, je me surpris à regarder avec

une attention singulière ce que l'on pouvait voir de ses jambes et de sa gorge. J'avais seize ans. Je fus tiré de cette contemplation non par les scrupules religieux qui me poignaient encore à cette époque — l'instruction religieuse que j'avais reçue ne mentionne guère ce genre de désordres, — mais par je ne sais quel souvenir des poèmes antiques.

A mes heures d'oisiveté, toutes mes pensées s'organisaient autour du souci capital. Le monde entier, espace et temps, semblait promis aux gestes, offert aux exigences d'un couple dont j'étais toujours le principe mâle. Qu'offrait l'hiver à l'amour ? Que lui proposait l'été ? Pourrait-on s'exalter sur cette colline, s'enfouir dans ce champ de blé, se retrancher dans cette grange ? Considérais-je une maison, une chambre, je me surprenais à penser : « Là, on serait bien. » Ainsi l'oiseau, une branche au bec, cherche la place de son aire.

Faut-il ajouter qu'en toute créature reconnue, adoptée pour femme, les parties s'ordonnaient, à mes yeux, selon une hiérarchie mystérieuse, dans les rapports plus ou moins manifestes qu'elles affectaient avec l'asile médian, le refuge suprême des désirs. Ce refuge, malgré les gravures de l'encyclopédie médicale, se présentait à mon imagination moins comme une figure aux linéaments déterminés que comme un emblème mystique. Il n'y a là rien d'étonnant, je connais de grands libertins qui seraient fort embarrassés s'il leur fallait portraire avec exactitude ce paysage d'argile palpitante sur lequel, sans répit, leur frénésie ramène des regards aveugles.

Je voyais Anne chaque jour. Le matin, pour faire route avec elle, j'allais l'attendre sous les galeries de l'Odéon. Etais-je en avance ? Je feuilletais revues et livres à l'étalage du libraire. J'affectais d'être attentif à ma lecture; mais, l'oreille dressée, j'analysais les rumeurs de la ville. Elles emplissaient ma tête d'un tumulte souverain jusqu'au moment où je les sentais, toutes ensemble,

reculer et s'évanouir : Anne approchait. Il me semblait percevoir le rythme de sa respiration, le murmure de sa jupe en mouvement. Ses souliers faisaient, sur le trottoir, un bruit vif et franc. Je distinguais jusqu'au menu cliquetis que produisaient, en sautant, ses lacets à pointes de fer.

Je ne me retournais pas tout de suite. Je préférais simuler la surprise. Anne me touchait l'épaule et nous partions.

Nous n'abusions pas de la parole. Mais que le silence d'Anne me plaisait! Comme il était animé! On y devinait des inflexions, des mouvements, de véritables phrases, avec virgules et points. Parfois, un cri, parfois d'étranges pauses qui étaient, parmi ce silence léger, comme un autre silence, profond. Quand Anne se mettait à parler, il me semblait l'entendre affirmer, dans le langage de tous, ce qu'elle avait d'abord suggéré dans ce langage qui n'était qu'à elle seule et que je me figurais pour moi seul.

Je ne sais si ce que l'on appelle le caractère a quelque sens et quelque valeur dans l'absolu et j'ai bien peur que notre goût du permanent ne nous incline à chercher le caractère où n'est que la réputation. J'ai vu des hommes, fort poltrons parmi les braves, devenir soudain très courageux chez les couards. Au sortir des chaudes querelles que j'avais presque chaque jour avec Simon, je me disais : « Antoine! Antoine! ô bavard, ô phraseur! » Mais quand je me séparais d'Anne après deux heures d'entretien muet, je pensais, en toute bonne foi : « O nature impénétrable, cœur discret, ô très silencieux Antoine! » L'étrange est que, dans ces dialogues sans paroles, j'avais parfois l'impression de briller. Chère Anne, qu'un homme plus pénétrant ou plus mûr vous en aurait su de gratitude !

Il nous arrivait de prendre le petit déjeuner ensemble, debout, dans un bar, au milieu des ouvriers. C'est Anne qui m'y entraîna tout d'abord : je n'y eusse point été de

mon propre mouvement. Elle y semblait fort à l'aise; je finis par m'y trouver bien.

Nous passions la matinée à l'hôpital. Là, comme à l'amphithéâtre, le mérite d'Anne était de faire en sorte que ma vanité de jeune mâle fût toujours sauve. Elle me donnait des conseils en ayant l'air de m'en demander ; elle m'indiquait le chemin en demeurant derrière moi ; elle avait une façon toute naturelle de se montrer petite fille. Tout cela, c'est plus tard, beaucoup plus tard que je l'ai compris, quand j'ai vu, chez d'autres femmes, cette singulière vertu prendre visage de ruse.

Après un repas frugal, dans quelque restaurant de cocher, l'après-midi nous ramenait à Clamart. Le soir, quand nous n'allions pas entendre les cours, Anne m'offrait une tasse de thé, dans sa chambre.

Il faut que je raconte notre premier tête-à-tête dans cette chambre. Il eut lieu moins d'une heure après ce fameux entretien que j'ai rapporté plus haut et dans lequel Simon m'avait si vivement ému.

Nous n'allions pas au cours, ce jour-là. D'un commun accord, nous avions gagné les quais de la Seine et nous nous y promenions, côte à côte, au crépuscule, sous une brise équivoque, tantôt tiède et tantôt froide, comme l'haleine selon qu'elle vient du fond de la gorge ou qu'elle glisse entre les lèvres serrées. Je fus soudain piqué d'une pensée venimeuse : « Simon s'était moqué de moi. N'étais-je donc à ses yeux qu'un béjaune, un coquebin, le sigisbée des demoiselles, un benêt sans conséquence? » La colère monta : cette belle colère toute neuve des jeunes hommes, prompte et cabrée, comme le désir. Colère contre Simon, contre moi. Colère contre Anne, puis contre les dalles du quai, contre les sirènes des remorqueurs, contre les passants, les voitures, la ville, l'univers entier. « Eh bien, j'allais me faire connaître, éclater comme une grenade, déchaîner cette passion qui, depuis si longtemps, grondait dans ma solitude... » Je me répétai, mot pour

moi, l'admirable « théorie de la femme » qui était alors une de mes « idées » favorites. Mais Anne ? — Anne ? Allais-je me perdre en complications oiseuses, en subtilités divagantes? Non! Une femme!

Je fis, pour me représenter son corps, un effort injurieux dont je peux dire maintenant qu'il était, aussi, excessivement intellectuel. Il faut beaucoup de souvenirs pour nourrir la convoitise. Je décidai de me porter sans retard à quelque extrémité, ne fût-ce que pour me prouver que je n'avais rien abdiqué de mon programme, que j'étais toujours l'homme d'action, le réaliste ambitieux, l'implacable Antoine dont l'énergie, bousculant tout obstacle...

Il faut croire que cette fougueuse méditation ne laissait pas de défigurer mon silence, car Anne se tourna vers moi, me regarda, longuement, d'assez près, comme à l'ordinaire et dit :

— Vous avez l'air souffrant. Venez jusque chez moi, je vous ferai du thé.

Je fus sur le point de crier : « Oh! non! Pas chez vous! Ne comprenez-vous donc rien? » A ce moment, un camion passa si près de nous que mon cri me resta dans la gorge et que cette lâcheté me fut épargnée. J'eus le temps de me ressaisir et répondis d'une voix blanche :

—Oui, je prendrai bien une tasse de thé.

Nous n'étions plus qu'à cinq minutes de la place Saint-Sulpice. Anne, pressant le pas, m'entrainait. Je me sentais pris de panique : il me restait si peu de temps pour me disposer à l'action. Au reste, quelle action ? Comment devais-je m'y prendre? Fallait-il parler? Je préparai, fébrilement, l'ébauche d'un discours. Non! Sottise! L'action sans parole. Fallait-il saisir la femme aux épaules, ou par la taille ? Et comment se débrouiller de cette jupe? Peut-être qu'en se jetant à genoux... Fi! l'imbécile! Et pourquoi non? Me mettre à genoux et nouer mes bras autour de ses jambes, ce qui simplifiait les choses en me

rapprochant du but. Mais résisterait-elle? Oh! alors, tant mieux! Rien de plus simple. Une lutte et tout s'arrange. Mais allait-elle crier ? Oui, vraiment, se mettrait-elle à crier? En supposant qu'elle ne résiste pas, quels gestes suffisamment adroits et audacieux...

La place Saint-Sulpice! Je fus saisi d'une peur hideuse, désarmante. Le ventre dur et glacé. Je devais être tout pâle, sur le point de défaillir. Par bonheur, la nuit m'assistait.

J'ai, depuis, retrouvé la peur. Trois ou quatre fois, j'ai vu la mort avancer sur moi, mâchoires ouvertes. Pourtant, je crois n'avoir éprouvé jamais effroi comparable à celui qui m'assaillit, ce soir-là, sur la paisible place Saint-Sulpice.

Anne habitait, au quatrième étage, une grande chambre meublée, dans un appartement sous-loué par un vieux couple. L'escalier était étroit et, comme on ne pouvait monter deux de front, Anne me dit :

— Vous n'avez qu'à me suivre : le gaz n'est point encore allumé. Il fait fort sombre.

Je me mis à gravir les degrés. Je n'étais pas content de moi : ces jambes molles, ces mains moites et cette bouche desséchée. Cependant la machine aux images continuait son office : « N'était-ce pas le moment d'aborder ? Si je la saisissais aux hanches... Si je la prenais à bras-le-corps, à l'aveuglette... Si je serrais, de toutes mes forces, ce qui, de l'adversaire, se trouvait juste à mon niveau, devant moi... » Anne venait de s'arrêter. Je faillis la heurter du nez et crus que j'allais crier. Mais, était-ce bien Anne ? Je ne la voyais plus, je ne l'entendais plus. Je luttais désespérément avec une ombre.

Soudain, je pénétrai dans une chambre ténébreuse. Une allumette craqua. La lueur molle d'une petite lampe à pétrole se répandit sur divers objets que je ne parvins même pas à identifier : taches colorées, semées au hasard, dans l'espace. Je songeais : « Le monde est en ordre. Il

ne s'est encore rien passé. Mais, dans cinq minutes, j'aurai fait quelque chose de grave, de définitif. L'ordre du monde sera changé. »

Anne — non plus Anne, mais une femme, cette femme que j'avais élue pour adversaire — allumait un réchaud, préparait une bouilloire. Je regardais les mains d'Anne, dans la lumière, comme le noyé regarde, à quelques brasses de soi, des bouées de sauvetage qu'il faut atteindre sous peine de périr. Mon choix venait de se fixer sur la main droite. Comme elle était nue! Comme elle était effrayante! Pourtant, il fallait la saisir. Non, pas la main, le poignet, plus ferme, plus accessible. Non, la main d'abord. Ah! qu'il est difficile d'être l'homme que l'on veut être! Courage! Se jeter sur cette main droite et alors...

Alors, Anne fit une chose extraordinaire. J'étais ramassé comme un chat qui va bondir : poil raide, échine arquée. Juste à ce moment, Anne se tourna vers moi et me prit la main. Elle saisit l'une de mes mains entre les doigts de sa main droite. Sa main droite ! Puis elle s'assit à mes côtés.

Je ne crois pas que jamais contact humain m'ait procuré sensation plus intense. Ce fut une chute vertigineuse, un plongeon dans l'eau fraîche, du haut d'une tour incendiée. Les idées qui me harcelaient depuis une heure s'évanouirent toutes ensemble, troupe de fauves en déroute. Je me réveillai dans un fauteuil bas. Mes genoux tremblaient l'un contre l'autre. Anne me pressait doucement la main. Anne, et non plus un spectre. Mon amie, et non plus mon adversaire. Un soulagement mystérieux et si total me fut accordé que j'en frissonnai des pieds à la tête.

Une heure plus tard, reposé, détendu, pleinement maître de moi, je remontais, seul, la rue de Médicis et m'appliquais à débrouiller mon aventure : « Que m'était-il arrivé ? A quoi reconnaître l'amour? Aimais-je Anne, ce qui devait expliquer bien des choses, ou ne l'aimais-je

point, ce qui ne laissait pas d'expliquer presque tout. Mais alors, la femme... »

J'eus la sagesse de remettre à plus tard définitions et commentaires.

Ce petit événement, s'il ne m'apporta pas le calme, marqua du moins une trêve partielle, me rendit, en ce qui concernait Anne, et Anne seule, quelque équilibre. Je résolus de faire, à la jeune fille, une place exceptionnelle dans mon esprit. En faveur d'Anne, je jugeai nécessaire d'ajouter un appendice à ma théorie de la femme. Rien de plus simple : il y aurait la femme, toujours, et, dans un coin réservé, Anne. Aussi bien m'apparaissait-il chaque jour plus clairement qu'Anne n'était point une femme comme les autres et qu'elle méritait un chapitre particulier.

Souvent, notre journée de travail terminée, j'accompagnais Anne chez elle. J'y avais ma place, mon fauteuil, ma tasse, mes habitudes. A voir la jeune fille errer dans la chambre, je goûtais une volupté confuse, profondément enfouie et dont j'aurais affirmé qu'elle était surtout spirituelle. Il m'arrivait de feindre un malaise pour qu'Anne me prît encore la main. Elle n'y manquait point. Je demeurais de longues minutes sans bouger, serrant cette main dans la mienne avec une force progressive, jusqu'à ce que je fusse envahi d'une torpeur toute semblable à celle de l'alcool ou de l'opium.

Vers ce temps, j'eus mes premiers soucis d'argent. Je devais, le quinze de chaque mois, recevoir le mandat nécessaire à ma subsistance. Le vingt décembre arriva : j'attendais encore. Je n'en fus pas trop surpris : mon père était souvent gêné. Mais, soixante francs! Que l'insouciance fût cause de ce retard, je n'en pouvais douter et j'en conçus de l'irritation.

Pour dépeindre les rapports que j'entretins avec mon père jusqu'à son dernier jour, il me faudrait abandonner ce récit, en commencer un autre. Non.

Mon premier mouvement avait été d'écrire. J'eus l'énergie de m'y refuser.

Chaque matin, après le passage du facteur, j'entr'ouvrais la porte de la loge et demandais, d'une voix que j'eusse voulue plus détachée, s'il n'y avait rien pour moi. La concierge, brune à bigoudis, me répondait avec un sourire insolent : « Non! absolument rien! Pas le moindre prospectus. » Et cela sonnait comme : « Vous devenez fou! Pourquoi voulez-vous recevoir une lettre ? Vous imaginez-vous donc que quelqu'un pense à vous ? »

J'entamai ma dernière pièce de cent-sous.

Depuis plusieurs semaines, nous avions accoutumé, Anne et moi, de déjeuner ensemble, à petits frais, chez d'infimes traiteurs. Cette dépense me fut interdite.

J'alléguais une course, un rendez-vous, une invitation et j'allais, seul, dans un coin du Jardin des Plantes, avaler un cornet de frites. Je sentais approcher le moment qu'il ne me resterait plus rien, absolument plus rien. Pourtant ma volonté de ne rien réclamer demeurait aussi ferme. Au lieu de m'accabler, l'idée que j'allais peut-être éprouver la faim exaltait en moi un orgueil nouveau. Mes camarades bien vêtus et bien nourris, je les considérais avec un farouche dédain. J'invoquais à voix basse tous les hommes de génie qui ont payé la gloire au prix d'une jeunesse misérable.

Un fâcheux incident vint ajouter à ma gêne.

Cyrille, en même temps que garçon de salle, était concierge de l'amphithéâtre. Il habitait, avec sa famille, un pavillon qui donnait sur la courette d'entrée. Là, jouaient deux bambins, de cinq à sept ans peut-être, qui, souvent, s'aventuraient jusqu'à relancer leur papa dans le jardin ou dans les pavillons. Ce fut un grand étonnement pour moi de voir ces deux enfants circuler parmi les cadavres avec l'indifférence que montrent les gamins d'un jardinier pour les plates-bandes ou les carrés de choux.

Or, le bruit se répandit, un jour, que, selon la coutume

annuelle, on allait souhaiter la fête de Cyrille et que ses enfants feraient une quête.

A la fin de l'après-midi nous vîmes entrer les deux petits garçons. Ils semblaient intimidés, par les vivants, non par les morts. Ils portaient des tabliers gris, tout propres pour cette occasion.

Pendant le travail, les élèves jetaient les menus débris de graisse ou de peau dans les écuelles de fer blanc, disposées un peu partout, sur les tables. Cyrille vida deux de ces écuelles, les essuya d'un coup de torchon et les mit entre les mains de ses fils qui commencèrent à se promener d'une table à l'autre, tels des enfants de chœur dans une église.

Il me restait, ce jour-là, quarante-quatre sous. J'avais résolu d'en donner dix, ce qui représentait un débours excessif, mais infime au prix de ce que je devais à Cyrille. Par malheur, au moment d'ouvrir mon porte-monnaie je m'aperçus avec terreur que je possédais, outre le billon, juste deux pièces de vingt sous. Je me sentis devenir pourpre et, sans hésiter, je laissai tomber un franc dans l'écuelle.

Je ne pourrais affirmer qu'Anne m'observait, à cette minute. Je dus pourtant me retourner pour lui dérober ma rougeur : nous avions, depuis longtemps, changé de place et nous nous trouvions face à face, travaillant chacun « sur un bras ».

Le soir, après un cours qui me parut mortellement long et dont je n'entendis pas un mot, Anne m'offrit une tasse de thé. Je fus sur le point de refuser. J'avais le ventre quasiment vide et les nerfs tendus à gémir. Anne insista. J'acceptai.

Pendant que chantait la bouilloire, je vis Anne disposer sur la table une grosse brioche, puis une pile de tartines beurrées, puis un pot de confitures. Une faim d'enfant, une joie d'enfant me soulevèrent. Je fis un effort illusoire

pour montrer un visage indifférent et, soudain, me jetai sur ces nourritures.

J'en avais à peu près englouti la moitié quand je m'aperçus qu'Anne ne mangeait rien et me regardait. Je n'osai tout d'abord lever les yeux, saisi de honte, un restant de tartine aux doigts. J'avais la bouche pleine. Au risque de m'étrangler, j'avalai tout, d'un coup de gosier. Une bonne minute, je restai tête basse, me demandant quelle contenance adopter. Enfin, d'une voix sans timbre, je laissai tomber :

— Quelle gourmandise !

A ce moment, je rencontrai le regard d'Anne et les larmes me vinrent aux yeux. Par bonheur, je pus me maîtriser. Depuis ma première enfance, je n'avais jamais pleuré et m'en croyais incapable. Mais comme j'étais bouleversé ! Détresse, gratitude, humiliation.

Je dois signaler une autre chose, bien futile en apparence et qui, pourtant, tenait place dans mes préoccupations. Depuis longtemps, je n'avais pu rendre visite au coiffeur. En ce temps-là, mes cheveux étaient relevés et naturellement bouclés ; j'apportais à leur ordonnance un zèle pointilleux. Presque tout mon personnage me semblait tenir à l'arrangement de ma chevelure. J'avais une profonde aversion pour les coiffeurs qui disent toujours des choses désobligeantes et prétendent imposer leur goût. Je n'obtenais jamais d'eux ni la coupe ni les soins que j'en demandais. Encore me fallait-il rechercher leurs détestables services. Or, à force de remettre, de jour en jour, la dépense d'une coupe convenable, mes cheveux étaient devenus trop longs, indociles : bien que rabattus en arrière, ils devaient, à mon goût, me défigurer.

Ce soir-là, comme je venais de reposer sur la table le fameux bout de tartine, que j'avais résolu de ne pas finir, Anne, du doigt, m'effleura la tête :

— Il faudra, dit-elle, porter toujours vos cheveux longs. Vous ne pouvez savoir comme cela vous va bien.

Je fis, malgré moi, de la tête, un imperceptible mouvement pour rejeter mes cheveux en arrière. Chère Anne ! que du moins, ce soir, je m'incline bien bas devant votre ombre.

Le lendemain, j'étais encore au lit quand j'entendis frapper à ma porte. Mon père entra. Je me levai pour le recevoir et commençai de m'habiller.

Mon père portait un long pardessus de voyage un peu râpé. Il avait cette maigre figure jaune que je lui ai toujours connue et dont une barbe sans grâce, sans couleur précise, augmentait encore l'expression chagrine.

Il s'assit au bord de mon lit, d'un air accablé, puis il se mit à faire craquer les articulations de ses doigts, manie qui me mettait hors de moi.

— Eh bien, dit-il, tu n'es pas mal ici. Tu n'as jamais été trop soigneux. Oui. Ta mère, la pauvre femme...

Je me mordais les lèvres pour ne rien dire et m'appliquais à nouer et dénouer mes cordons de souliers.

— Au fait, dit-il, voici l'argent de ton mois. Je ne me suis pas pressé. Je devais venir à Paris et savais qu'en cas de besoin...

Mon père ne finissait jamais les phrases. Pour une fois, je lui en sus gré. Comme je rangeais l'argent sans répondre, il prit son chapeau :

— Veux-tu déjeuner avec moi, Antoine ?

— Non, papa. Je suis invité.

Il allait partir. Il avait la main sur le bouton de la porte et le tourmentait distraitement. Il revint jusqu'à moi, m'embrassa comme il faisait toujours, en soupirant, et dit encore :

— Les femmes, tu sais... Mais j'espère bien qu'à ton âge...

Il était déjà dans l'escalier. J'eus envie de rire.

## X

Simon me disait parfois :

— Vous êtes bien sauvage, Rességuier. Venez donc bavarder cinq minutes à la table des Russes. Ils sont intéressants.

Je résistais sans trop de peine à cette invitation. Une secrète répugnance muselait ma curiosité. Simon le sentait, me considérait en riant, haussait les épaules :

— Vous avez tort. Le monde vient à vous. C'est une heureuse fortune. Faites au moins deux pas pour le voir.

Ces deux pas n'arrêtaient guère Simon. Il s'installait des heures entières à la table des Russes et engageait des controverses délirantes qu'il essayait de reprendre avec moi :

— Vous n'aimez donc pas à discuter? disait-il. Avez-vous la tête si froide ? Vous ! Un jeune homme.

— Je vous demande pardon. Au contraire, je ne déteste pas les échanges d'idées, Simon. Mais ces disputes inutiles...

— Inutiles ! Qu'en savez-vous ? Et quand bien même. Ecoutez nos voisins : ils disent énormément de sottises. N'empêche qu'ils peuvent bouleverser le monde avec leurs paroles. Franchement, Rességuier, les conversations de Marat ou de Saint-Just, en 1787 ou 1788, ce n'était peut-être ni très reluisant ni très malin. En 82, j'ai eu l'honneur de rencontrer Hippolyte Taine, chez mon oncle, Azarias Lévy, l'historien. J'avais un peu plus de vingt ans. Imaginez mon émotion. Je m'attendais à quelque palabre inouï sur l'art de la Renaissance ou sur la littérature anglaise. L'illustre philosophe n'a parlé que du prix des pommes de terre. L'important, ce n'est pas ce que nous disons : l'homme le moins bavard et le plus judicieux lâche encore, dans une seule journée, un nombre respectable de niaiseries. L'important, c'est ce que les événements peuvent nous amener à faire. Il est tou-

jours émouvant de contempler un peuple à la veille du grand chambard. Quand je regarde un de ces pauvres bougres, tenez, Iankélévitch ou Poliakoff, par exemple, je me demande toujours si ce n'est pas lui qui sera choisi par le sort et qui, dans dix ans, imposera ses lois à cent millions d'êtres humains. Iankélévitch, premier ministre! Iankélévitch, dictateur! Qu'est-ce que vous en dites?

— Oh! Simon, soyez sérieux. Iankélévitch...

— Pourquoi non? Vous vous faites, de l'homme d'Etat, une idée glorieuse parce que vous n'avez jamais fréquenté dans les milieux où ces gars-là se manifestent. Soyez raisonnable. Elever Iankélévitch jusqu'à votre type du ministre, c'est peut-être aventureux. Alors ramenez votre type au niveau de Iankélévitch, et tout s'arrange. D'ailleurs Iankélévitch est très intelligent. Je lui trouve une tête politique.

Simon dit encore, avec un soupir d'envie : « Iankélévitch possède une mémoire prodigieuse. »

Iossif Iankélévitch n'était pas un tout jeune homme. Mille rides se tordaient sur son visage gros comme une pomme. Le crâne, bossué, chauve à demi, était assez beau. Parfois, Iankélévitch, cessant de travailler ou de discourir, tombait dans une méditation somnolente : l'un de ses yeux restait fixe tandis que la prunelle de l'autre remontait lentement et s'allait cacher sous la paupière; les lèvres disjointes laissaient entrevoir une mâchoire gâtée; de seconde en seconde, un spasme imperceptible secouait les oreilles. A de tels moments, Iankélévitch m'inspirait un véritable effroi.

Chef reconnu du petit groupe, il avait pour lieutenant un garçon nommé Poliakoff, jeune, élégant, toujours bien rasé, poil crépelu, binocle d'or. La voix de Poliakoff, qui semblait prendre naissance dans la concavité du palais et s'extérioriser par le nez, s'entendait de fort loin et me donnait sur les nerfs.

— Ils ne sont pas tous juifs, m'expliquait Simon. Ce

grand rouquin, Tchernitchev, est un Russe-Russe, un ancien ouvrier de Samara. Il paye ses frais d'études en travaillant ici comme masseur dans un hammam. De toute la bande, Tchernitchev est, seul, exilé politique. Les autres viennent en France chercher un diplôme qui leur donnera le droit de mener là-bas une existence humaine. Iankélévitch et Poliakoff sont juifs, évidemment. Rubinrot aussi ; mais, celui-là, vous ne l'avez même pas remarqué. C'est qu'il possède au suprême degré le don de passer inaperçu. Tous ces garçons, qui ne sont pas, Iankélévitch à part, beaucoup plus âgés que vous, ont déjà souffert, soyez sûr, même le séduisant Poliakoff. Des souffrances que vous ne pouvez guère imaginer : celles de l'orgueil surtout, au prix desquelles toutes autres ne sont rien. Nous autres, Juifs français, nous sommes si tranquilles, maintenant! Depuis l'Affaire, notre position est admirable. C'est presque inquiétant. Nous sommes trop heureux. Je dis « nous », ce qui ne signifie pas qu'il s'agisse de moi. Oui, nous allons nous avachir. Nous engraissons, moralement surtout. Engraisser, c'est bon, voyez-vous ? Mais c'est dangereux quand même. Ceux de Russie n'en sont pas là. Ce que vous voyez ici, ce n'est qu'une image inversée de la Russie : un Tchernitchev pour dix Poliakoff. Là-bas, c'est un Poliakoff pour cent Tchernitchev. Il n'en faut pas plus. Une toute petite cartouche de fulminate pour faire péter le gros tonneau de poudre. Ah ! Ah ! nous sommes le sel de la terre! Allons, Rességuier, dites-moi donc, encore une fois, les branches de l'artère humérale. Vous êtes très calé, il faut me donner une petite leçon. Vous le voyez, avec vous, je joue franc jeu. Je vous recherche, d'abord parce que vous me plaisez, ensuite parce que vous êtes capable de m'apprendre quelque chose.

Simon me donnait des bourrades cordiales. Il ajouta :

— Voilà nos Russes qui retournent leur « sujet ». Tant mieux pour vous.

— Et pourquoi donc ?

Simon crut bon de lancer vers Anne un coup d'œil discret et de parler plus bas.

— Vous n'aurez qu'à lever les yeux pour voir Daria Herenstein. Elle est très belle. La suavité d'Esther, la noblesse de Judith!

Je secouais la tête d'un air indifférent. L'œil de Simon s'éclaira :

— Vous ne comprenez pas, mon petit. Quand les femmes de chez nous sont belles, l'univers entier peut se jeter à genoux.

Je dus convenir que Daria Herenstein était belle. Depuis le début de nos travaux, la jeune fille était placée de telle façon que je la voyais à peine. Une nuque laiteuse sur laquelle se tordaient de grosses nattes d'un noir velouté. Parfois, j'apercevais le profil : pureté peut-être un peu froide, mais parfaite. Il m'arrivait aussi de rencontrer Daria Herenstein soit au vestiaire de l'amphithéâtre, soit aux conférences de la Faculté. Je l'admirais comme une figure de marbre, une créature d'un autre monde.

Les Russes changèrent donc de place et je vis Daria Herenstein. Entre le museau de Mariéton et la silhouette drolatique de Mazurkiewicz, la jeune fille brillait d'un éclat limpide : joyau dans le bric-à-brac.

Etait-ce la nouveauté du spectacle ou les propos enflammés de Simon, je me surpris à songer, le scalpel en l'air, et à contempler Daria Herenstein. Elle n'était pas fort attentive à sa besogne et travaillait du bout des doigts, qu'elle avait longs et fuselés. On eût dit une souveraine réduite à des pratiques de sorcière. L'insistance avec laquelle je l'observais lui fut sans doute sensible : elle fixa sur moi des yeux d'un noir trouble et profond. Un regard qui m'arrivait à travers des siècles de légende, à travers mers et continents.

Il est facile, après coup, d'interpréter à pressentiment

les émotions où nous trouvons le principe d'une aventure. Je veux quand même signaler l'anxieuse délectation que ce regard fit naître en moi.

Je m'y abandonnais encore quand Anne se leva pour partir. Je la suivis avec empressement. Aussitôt dans la rue, je me mis à parler, à plaisanter, à fredonner, à raconter mille anecdotes saugrenues. Anne m'écoutait d'une oreille, souriait, rêvait. Et soudain, m'interrompant au milieu d'une diatribe que j'improvisais contre notre prosecteur :

— Cette jeune fille est belle, dit Anne à mi-voix.

Je feignis l'étonnement :

— Quelle jeune fille ?

— La Russe, notre voisine.

— Vous trouvez? répondis-je avec une moue d'indifférence. Ce genre de grâce exotique dissimule souvent un vide inquiétant.

Anne secoua la tête.

— Grâce? Oh, non! Elle n'est pas gracieuse : elle est belle. Elle est, en outre, intelligente.

— Qu'en savez-vous ?

— Je lui ai parlé, plusieurs fois, ces jours-ci. Quel visage étonnant! Et cette bouche, quand elle s'anime...

— Vraiment, dis-je avec un peu d'irritation, ce qui me surprit moi-même, vraiment, je ne vous croyais pas si minutieuse observatrice.

— Je suis comme tous les myopes, répondit Anne. Je vois peut-être mieux que vous et que la plupart des autres hommes, parce que je suis obligée de regarder plus attentivement.

Je n'aurais pu dire pourquoi cet entretien me donnait de l'humeur. Je fis en sorte de le détourner et j'y parvins.

Le reste de la soirée ne m'a laissé qu'un souvenir incolore et mélancolique. En revanche, ma nuit fut détestable, traversée de rêves exténuants que je pourrais encore ra-

conter, jusque dans les moindres détails. Nous sommes à Clamart. Simon se chamaille avec Iankélévitch et Poliakoff. La salle entière se met à vociférer. Soudain, gagnés par notre délire, les cadavres entrent en danse, nous accablent de reproches puis de coups. Grondement d'émeute. Bourbasse et Toïvo Anttila, dominant le tumulte, entonnent un duo dramatique. Anne me saisit la main : « Antoine! Antoine! au nom du ciel, suivez-moi. Laissons ces furieux. » Mais il me serait impossible de bouger le petit doigt : je suis pétrifié, fasciné. Je ne détacherai plus mes yeux de Daria Herenstein. Elle trône, sur le grand poêle, splendide et parée, telle la Reine de Saba proposant des énigmes au roi Salomon. Cadavres et vivants se prennent par la main, nouent autour de la salle une farandole forcenée. Et, tout à coup, la porte s'ouvre : les enfants de Cyrille paraissent, couronnés de fleurs. A leur vue, les cadavres terrifiés rampent jusqu'aux tables et s'y couchent comme des chiens. Anne gémit : « Je ne peux pas croire que je ne serai pas heureuse. » Mais Daria Herenstein s'est dressée, sur le grand poêle. Ses vêtements royaux viennent de tomber à ses pieds...

Je me réveille, échiné. Je souffre beaucoup de la tête. La matinée languit à travers maintes besognes douloureuses. Anne est souffrante et ne dit mot. Nous arrivons à l'amphithéâtre. J'ai le ferme propos de travailler comme une brute, de m'acharner sur ma besogne et de n'en pas lever le nez.

La journée d'hiver est blême et pesante. Il a plu : nos vêtements sentent le mouton mouillé. Des coups de vent rabattent la fumée des poêles. L'odeur de la cendre humide se mêle aux relents du phénol. Je suis encore tout imprégné de mon cauchemar. J'ai l'impression qu'il se prolonge dans ma vie, qu'il déteint sur la sinistre réalité. Je retrouve mes angoisses nocturnes. Nos préparateurs sont absents, comme d'habitude. Plus de la moitié des élèves braillent en chœur une complainte à la fois bar-

bare et grotesque. Mariéton, debout sur une table, jongle avec les seaux à charbon, contrefait le bateleur, feint d'avaler des éclats de vitre et s'enfonce de longues épingles dans le gras des bras. Mes voisins de gauche eux-mêmes, « les paysans » comme je les appelle, semblent divisés par une sourde chicane. J'entends Huc gronder : « Vous n'êtes que des hommes de peu, des chiens lubriques! Pouah! Vous pouvez courir à vos saletés. Vous vous en mordrez les pouces. » Bourbasse, armé d'une pince de dentiste, se promène d'une table à l'autre et demande qu'on lui permette d'extirper les dents aux cadavres, soi-disant pour se faire la main. Les « pommes à l'huile » s'entretiennent d'un bal et des habits qu'il conviendra d'y arborer. La table des Russes semble en pleine effervescence; mais Daria n'est pas encore là. Je le remarque tout de suite. Je ne vois plus que cela. Malgré mes résolutions, je ne peux m'empêcher de surveiller la porte. Sale journée! Mon travail ne parvient pas à me retenir. Je le sens, et m'injurie en secret : « O lâche! Lâche! Cœur lamentable! Volonté de coton! »

Ah! Voici Daria Herenstein.

Elle s'assied à sa place et, tout aussitôt, — je ne m'abuse pas — me cherche des yeux. Elle incline légèrement en avant un beau front blanc sur lequel glissent d'épais bandeaux. Ai-je pris la résolution de ne pas regarder Daria Herenstein ? Je ne vois qu'elle. Mes doigts s'agitent au hasard. Je viens de couper le gros nerf que j'avais si soigneusement disséqué la veille. Ma préparation sera gâchée. Pourquoi s'obstiner ? Je me lève. Je fais craquer, d'un geste machinal, les articulations de mes doigts. Comme mon père! Oui, tous ces imbéciles ont bien raison : je ressemble à mon père. Quelle humiliation! Pas plus d'énergie que mon père!

Daria cause avec Simon. Ils tournent de temps en temps la tête vers moi. Eh! pourquoi s'occupent-ils de

moi? De quoi se mêle donc Simon ? Tiens, il me fait signe. Il sourit. De l'index, il m'appelle. Irai-je ?

Je suis debout. Mon indécision doit se voir. Anne l'a déjà devinée. Elle me lance, par-dessus le cadavre, un regard que je ne comprends pas très bien mais qui me meurtrit le cœur. Qu'ordonne la volonté? N'est-ce pas, justement, de me délier de ce regard, de faire acte d'homme affranchi, d'aller rejoindre Simon ?

J'y vais. Me voici devant la table des Russes. L'invisible Rubinrot — ce ne peut être que lui — me glisse un tabouret sous les fesses. Simon vient de me présenter :

— Notre ami Rességuier. Un homme que vos idées ne manqueront pas d'intéresser.

Iankélévitch m'examine à la dérobée. Déjà, son œil fantôme remonte dormir sous la paupière. L'autre œil regarde attentivement quelque chose qui doit être derrière moi. Non, non, je n'aime pas cet homme!

Tchernitchev me serre la main, si fort qu'il me fait très mal. Je vais pâlir ? Non. Poliakoff est déjà sur moi. Je me redresse. Le beau garçon se tient très raide, la nuque bandée, le menton hautain. Son sourire, qui veut être aimable, est offensant. Il parle un français correct, mais que le nasonnement rend presque incompréhensible.

— Simon, dit-il, nous a donné grande envie de vous connaître. Vous devriez nous faire le plaisir de venir parfois à nos réunions du jeudi. N'est-ce pas, Iossif?

Iankélévitch approuve, de la tête, sans une parole. Je suis très embarrassé. Simon me presse :

— Acceptez l'invitation, Rességuier. Nos camarades ont organisé un petit phalanstère. Il faut voir ça. Vous êtes curieux et intelligent, vous ne perdrez pas votre temps.

Je vais répondre « non ». Daria Herenstein me lance un regard sérieux, presque sévère. J'ouvre la bouche et m'entends dire :

— Merci. J'irai, jeudi prochain.

— Vous vous intéressez aux problèmes sociaux ? reprend Poliakoff.

Je suis bien étonné de ma réponse :

— Oui. Passionnément.

Poliakoff ébauche un doucereux sourire :

— Vous avez lu votre Proudhon ?

— Proudhon ? Non, pas encore.

— Mais vous avez lu Fourier ?

Je me sens mal à l'aise. Je suis obligé d'avouer que je ne connais ni Fourier, ni Blanqui, ni Leroux, ni Bazard, ni Marx, ni Kropotkine. Je n'ai rien lu. Poliakoff a l'air de me faire passer un examen.

— Alors, que lisez-vous ?

Je me ressaisis et réponds avec orgueil :

— Verlaine et Rimbaud.

— Oh! siffle Poliakoff, ce ne sont pas des sociologues.

Iankélévitch sort de sa torpeur :

— Ce sont de grands poètes, murmure-t-il, mais des hommes dangereux.

— Dangereux?

— Oui, votre Rimbaud est un redoutable individualiste.

Il ébauche un geste de répudiation :

— Nous nous défions des poètes.

— Comme Platon ?

— Peut-être.

Poliakoff ne cesse de sourire. Je vois toutes ses dents. Très blanches, inquiétantes. Il revient sur moi, proie facile :

— C'est égal, ils ne sont pas nombreux (il prononce noummbré) les Français qui s'intéressent aux questions sociales, même en amateurs. Nous serons heureux de vous recevoir chez nous.

Vais-je éclater de rire au nez de Poliakoff, lancer une impertinence et m'esquiver ? Non. Daria Herenstein s'est mise à parler. Comme sa voix est mélodieuse!

— Iachka, dit-elle, il n'est pas nécessaire d'avoir lu tous vos livres pour penser comme un homme. Tchernitchev n'a pas lu plus de vingt lignes de Kropotkine et, pourtant, nous l'aimons tous. N'est-ce pas, Tchernitchev ? (Le rouquin secoue la tête avec un rire débonnaire.) Monsieur Rességuier, venez nous voir si vous avez de la sympathie pour nous, voilà tout.

Daria me tend la main. Je m'incline, prononce des paroles inintelligibles et retourne à ma place. Je ne pourrai tout de suite remettre de l'ordre dans mes traits qui doivent être grimaçants. Mon visage me fait mal. Je n'ose regarder Anne et, cependant, je sens sur moi glisser quelque chose d'aussi réel, d'aussi charnel qu'une main. Je saisis mon scalpel et tombe dans une méditation confuse qui ressemble à mon cauchemar. Quelle singulière, quelle misérable journée!

La fraicheur de la rue me tira de cette léthargie. Un grand vent s'était élevé qui semblait mettre en déroute les dernières lueurs du jour. Tout près de nous, un réverbère qu'on venait d'allumer se prit à chanter : une longue plainte d'orgue, coupée de sanglots. Je respirais profondément, pour me laver l'intérieur, me purifier l'âme. Et je marchais vite. Alors, Anne :

— Où allez-vous, Antoine ?

— Où vous voudrez.

Je ne pourrais reconstituer l'itinéraire de cette promenade: il se tordit, se replia, se noua vingt fois sur lui-même dans ces ruelles qui courent, pressées, furtives, au flanc de la colline Sainte-Geneviève. Je m'enivrais de paroles creuses. Petit à petit, cette fièvre tomba et nous ne disions plus rien depuis longtemps quand nous parvînmes au milieu de la rue toujours déserte qui descend vers la Seine, entre le Jardin des Plantes et la Halle aux vins.

Succédant à l'exaltation, une détresse profonde s'était

emparée de moi. Ma lassitude fut soudain telle que je m'arrêtai pour l'éprouver, pour la savourer. Je dus m'adosser à une muraille. J'avais, sous le bras, une serviette pleine de livres. Des livres ou du plomb? J'enlevai mon chapeau, pour recevoir le grand vent sur mon front.

Je revois avec exactitude les moindres circonstances de cette scène. La partie de la rue où nous nous trouvions alors n'était que faiblement éclairée. Anne se tenait immobile devant moi. Je distinguais mal son visage; mais, dans ses pupilles dilatées, se concentrait toute la nuit.

Anne était plus petite que moi. Je la vis grandir. Elle venait de se dresser sur la pointe des pieds. Son haleine m'arrivait, toute chaude, dans le vent glacé. Et, soudain, Anne me couvrit le visage de baisers.

Je me rappelle que ma serviette tomba; le contenu s'en répandit sur le trottoir. Je balbutiais : « Anne! Anne ! » Mais, déjà, la jeune fille, agenouillée sur les dalles humides, ramassait mes cahiers et mes livres, sans répondre.

GEORGES DUHAMEL.

*(A suivre.)*

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

*Chryséide et Arimand*, tragi-comédie de Jean Mairet (1625), édition critique par Henry Carrington Lancaster, les Presses universitaires de France. — Pierre et Paul Dupin : *Dom Jean de Watteville, Abbé de Baume, Maître des requêtes au Souverain Parlement de Dôle, L'Histoire et la légende*, Auguste Picard. — Mémento. Revues.

Jean de Mairet, bisontin ou, comme on disait au xvIIe siècle, besançonnois de famille roturière, fit une rapide fortune grâce à la faveur du duc de Montmorency, protecteur des poètes, et du comte de Bélin, mécène manceau que le théâtre et surtout ses pensionnaires féminines intéressaient vivement. Il resterait à peu près inconnu, de nos jours, si les violents pamphlets qu'il écrivit contre Corneille ne lui avaient assuré, mieux que ses tragédies et tragi-comédies, une place dans l'histoire littéraire. La querelle du *Cid* semble l'avoir préservé de l'oubli.

Il mérite cependant mieux que cette renommée dérisoire. Depuis quelques années, des érudits s'efforcent de lui rendre un peu du prestige dont il jouit de son vivant. M. Gaston Bizos, dans une honorable thèse, étudia sa vie et son œuvre. Un Allemand, M. Dannheisser, compléta les lacunes de cette thèse par un travail plus approfondi. Dernièrement, M. Jules Marsan faisait à la curieuse tragédie : *Sylvie*, l'honneur d'une réimpression critique. Voici qu'à son tour M. Henry Carrington Lancaster croit utile de nous donner une édition de **Chryséide et Arimand**.

M. Henry Carrington Lancaster, professeur à l'Université John Hopkins, compte parmi ces écrivains étrangers, disséminés dans le monde, que notre littérature passionne et qui lui assurent une diffusion. Toutes les finesses de notre langue lui sont familières et, sur cette matière de théâtre, il possède une érudition digne d'être signalée et admirée. Il a déjà étudié, avec un grand luxe de faits et de détails, les œuvres dramatiques de Pierre du

Ryer et de la Calprenède, et c'est lui qui publia, en l'ornant de précieuses planches et de notes substantielles, le fameux manuscrit de Mahelot, si important pour l'histoire de l'Hôtel de Bourgogne, si parfaitement ignoré de nos comédiens et de nos érudits.

M. Henry Carrington Lancaster voit en Mairet l'un des poètes tragiques les plus remarquables du xvii$^{e}$ siècle, annonciateur et probablement, par la force et l'ordonnance de son œuvre, initiateur de Corneille. Mairet, à son avis, forme la transition entre Alexandre Hardy, c'est-à-dire entre le théâtre déréglé et le théâtre classique muni de ses disciplines. Il contribua à créer ces disciplines. M. Lancaster pense qu'on lui doit, en particulier, la règle des trois unités. Il semble cependant que cette affirmation soit un peu hasardée. On attribue généralement cette règle à l'initiative de Richelieu et ses formules un peu étroites à la rédaction de Chapelain.

Quoi qu'il en soit, Mairet fut un des premiers à la mettre en pratique. Elle stérilisa singulièrement le théâtre, lui enlevant toute indépendance et toute variété. Maintes fois elle gêna dans son expansion la fantaisie des poètes, qui murmurèrent contre elle, sans tenter cependant de s'en libérer.

M. Lancaster nous fournit la date exacte de représentation et de publication de *Chryséide et Arimand*, prouve que cette pièce doit à la fois son inspiration à la *Pyrame* de Théophile et à l'*Astrée* dont elle emprunte un épisode des livres VII et VIII. Il en étudie, en philologue averti, les particularités de style. Enfin, il nous initie, d'après Mahelot, qui nous en a conservé le décor, aux détails de la mise en scène. Le texte de la pièce est accompagné de savantes notes critiques où les larcins de Mairet dans les œuvres de ses prédécesseurs sont précisés par des rapprochements significatifs.

Des travaux comme ceux de M. Lancaster sont d'une grande utilité. Ils démontrent que nos grands classiques ne naquirent point de génération spontanée, mais procédèrent de devanciers honorables injustement oubliés, et qu'une période de notre littérature dépend de la précédente par des liens plus étroits qu'on ne le supposait d'ordinaire.

L'histoire et l'histoire littéraire, en perpétuelle progression, s'acheminent avec zèle vers la lumière. La vérité se substitue à

la légende. Doit-on s'en réjouir ou le déplorer ? La légende offre souvent plus d'attraits que l'histoire. En accueillant avec sympathie les affirmations de celle-ci, on regrette quelquefois le pittoresque de la première.

Saint Simon, un jour de grande verve, écrivant le tome II de ses *Mémoires*, conta, avec grand luxe de détails, la vie de l'abbé de Watteville. Lisez cette courte biographie. Elle est admirable. Elle déroule la carrière de l'un de ces cyniques ensoutanés qui, dans les temps anciens, établirent leur fortune et leur bien-être sur le meurtre, la trahison et la débauche.

A son dire, Jean de Watteville, prêtre puis chartreux, fatigué un jour de la règle monastique, jeta le froc aux orties, s'enfuit de son monastère et, courant les chemins, tua dans une auberge un gentilhomme coupable d'avoir voulu partager avec lui un chapon dont il attendait quelques délices en bon épicurien. Franchissant ensuite les monts, refugié en Turquie, notre moine prit le turban, accepta la circoncision, devint pacha et guerrier, vendit au pape et aux Vénitiens, moyennant rémission de ses péchés et promesses de bénéfices, les places et les secrets des Ottomans.

Revenu en Franche-Comté, après des prouesses dans l'armée de la république de Venise, il y conquit la confiance du roi de France, au point qu'on l'utilisa comme diplomate, lui prodiguant les abbayes et le proposant même pour l'évêché de Besançon. Toute sa vie, il la passa en seigneur plein de morgue, dans la licence, l'oisiveté, le plaisir et, à 90 ans, acheva sa carrière sans avoir, un instant, subi le châtiment de ses crimes.

Or, MM. Pierre et Paul Dupin nous apprennent, dans un livre consacré à **Dom Jean de Watteville**, que, dans ce passage de ses *Mémoires*, Saint-Simon se montra romancier plein d'imagination plutôt que mémorialiste sincère, et que tous les biographes postérieurs du fameux abbé ne se donnèrent jamais la peine de rechercher un document quelconque. Bien mieux, plusieurs d'entre eux, charmés de rencontrer si belle matière de fiction, ajoutèrent à la légende recueillie par Saint Simon de nouveaux épisodes capables de l'enjoliver de fioritures.

MM. Pierre et Paul Dupin, après s'être livrés à une enquête minutieuse dans les papiers d'archives et dans les minutiers de notaires, rétablissent la vérité. Nous les approuvons pleinement

et reconnaissons leur mérite. Mais comme cette vérité est moins attrayante que la légende ! Tout d'un coup, notre condottière, notre brigand en soutane nous apparaît sous la figure d'un honnête homme, à peine, de ci, de là, allégé de quelques scrupules.

Issu d'un gentilhomme milanais, Jean de Watteville suivit tout d'abord la carrière des armes, gagna dans les troupes bourguignonnes le grade de mestre de camp et se distingua en tant de conjonctures par sa bravoure qu'il put revendiquer la protection du roi et des grands d'Espagne avec autorité. En 1651, il se fit ordonner prêtre et conquit le diplôme de docteur en théologie, entra à la chartreuse de Garignano, près Milan, puis obtint régulièrement d'être délié de ses vœux monastiques et de revenir au clergé séculier. Des pensions, des bénéfices lui furent concédés par Philippe IV. En 1659 il briguait l'évêché de Besançon ; il ne monta point sur ce trône épiscopal, mais il eut l'abbaye de la Baume et, plus tard une charge de maître des requêtes au Parlement de Franche-Comté. Dès lors, il joue, dans le domaine diplomatique et politique, un rôle fort important. Le seul reproche qu'on lui puisse adresser, c'est, lors de la conquête de la Franche-Comté par la France, de s'être trop aisément rallié à la cause de Louis XIV.

Ainsi, dans la biographie véridique de MM. Pierre et Paul Dupin, rien ne subsiste du meurtrier, du moine apostat, de l'aventurier. Les belles couleurs dont les imaginatifs avaient enluminé le personnage se résorbent en teintes neutres.

Mémento. — M. Bertrand Guégan, dont nous avons souvent signalé les doctes publications, lance, à la librairie Payot, une nouvelle édition des *Œuvres de Molière*. Le tome Ier de cette édition contient les farces et comédies du poète : *Jalousie du Barbouillé*, *Médecin volant*, *Etourdi*, *Dépit amoureux*, textes soigneusement revus, nous affirme-t-on. Des notes fort variées et fort exactes du collecteur accompagnent ces pièces et les expliquent au double point de vue historique et philologique. L'intérêt de cette publication consiste dans son illustration qui est fort importante, fort diverse et qui constituera une iconographie complète du théâtre moliéresque. Peut-être eût-on souhaité que les clichés fussent imprimés sur des planches hors texte. Appliqués directement sur un papier de qualité médiocre, ils perdent souvent une partie de leur netteté. — *Revues* : *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1925. De M. C. Louden : *Chaucer et Dante* ; de M. V. Bouillier : *Montaigne et Goethe* ; de M. J. Cazenave : *Le roman hispano-mauresque en France* ; de M. E. Audra : *Un sonnet inédit de Du*

*Bartas*; de M. J. Deschamps : *Stendhal et De Pother* ; de M. H. Perrochon : *H.-F. Amiel traducteur de Schiller*. — *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1925 : de M. F. Vermale ; *Les sources savoisiennes du Contrat social*; de M. L. Babonneix ; *Lamartine garde du corps* ; de M. R. Arsovitch : *Une lettre qu'il faut attribuer à Pascal* ; de M. G. Thouvenin: *Etude sur deux noms dans la Légende des Siècles* ; de M. Paul Perdrizet : *Baudelaire. Un voyage à Cythère*.

ÉMILE MAGNE.

## LES POÈMES

Charles Melaye : *La Flûte du Faune*, « librairie des Lettres ». — Hilaire Launais : *Couleur du Temps*, « les Presses Universitaires ». — Maurice d'Auberlieu : *Le Seuil Illuminé*, « les Gémeaux ». — Maurice Diamantberger : *Les Instants renouvelés*, « A la Belle Edition ». — Oscar David : *Brindilles*, « les Tablettes ». — Pierre de la Batut : *Le Cœur en Deux*, « Librairie française ». — Jacques Gausseron : *Les Voix lointaines*, « éditions de la Nef. »

*Le Miroir des Amazones* tout d'abord aurait pu donner du talent certain et souple de M. Charles Melaye la crainte qu'il se complût exclusivement au pastiche et au jeu d'esprit. Les dieux l'ont comblé, et lui ont placé entre les doigts, harmonieuse d'une inspiration ingénue et délicate, **la Flûte du Faune**. Pourtant, à l'ouïr résonner parmi l'ombre du grand bois, il se peut que par moment « le poète au beau front » qui s'y délasse à ouïr le refrain des brises ou la plainte mélodieuse des oiseaux, doute s'il a perdu la raison ou si c'est sa propre voix que l'écho lui rapporte, tant il est vrai, — c'est l'aveu même du Faune — que, comme il le dit,

... Moi, le Faune noir que la nymphe rebute,
Je faisais lui parler sa Muse par ma flûte...

Tableaux rustiques à la manière des anciens, influencés par Chénier, reforgés selon le son des lyres plus modernes, « offrande à Priape », charme délicat, adroit le plus souvent, ces « variations sur des thèmes grecs », épigrammes, courtes églogues, « Chants du Satyre », où au vers libre le rythme hésite ou s'embarrasse un peu, mélodies de la forêt et de la plaine, le volume abonde en vers et en poèmes ingénieux, ardents, souples et dont les images chantent et chatoient, et, selon toute justice, il est dédié à Henri de Régnier, son inspirateur sans cesse et partout présent. Moins que tout autre, j'en blâmerai M. Charles Melaye ;

néanmoins comme il est doué d'un talent réel, enthousiaste et droit, qu'il se méfie de poser trop complaisamment ses pas dans les traces du maître; qu'il prenne soin de capricieusement tenter, à son gré, des sentiers à l'écart. Je ne prétends point dire que M. Melaye contrefasse ou imite la voix du noble poète ; certes non ! mais il ploie inconsciemment son chant aux accords qui l'émerveillent; il accepte, il subit, recherche même sans doute une influence haute qui, le jour où sa personnalité se sera dégagée, lui aura été salutaire, mais encore faut il qu'il apporte à s'en dégager le meilleur de ses services.

De 1912 à 1920, M. Hilaire Launais, normalien, a composé les poèmes du recueil qu'il nous présente, selon la **Couleur du Temps.** Ces poèmes sont d'une facture saine et solide, habiles même et disent avec aisance ce qu'ils projettent de chanter. On y sent, en somme, le lettré apte à écrire, selon des préceptes diligents et subtils, dans la forme qu'il a adoptée, précisément ce qu'il veut, plutôt qu'un poète emporté par sa fougue ou forgeant au gré de son vouloir l'instrument qu'il maîtrise. Aussi éprouve-t-on à le lire une satisfaction calme, mais non cette joie et cette fièvre où nous entraîne l'élan des enthousiasmes ingénus, la création lyrique.

Au retour du dur servage de la Guerre, las quoique toujours exalté, le poète, M. Maurice d'Auberlieu, s'en revient, lourd de soucis et d'anxiété, chez lui. Mais déjà lui sourit **le Seuil illuminé** et le doux visage de la jeune femme laissée. Et ce livre, composé de poèmes, on peut dire d'extase tranquille et fleurie, célèbre la bonté de cette calme rentrée dans la vie normale, aisée et fidèle. Les vers en sont imprégnés d'une fraîcheur comme veloutée, duveteuse, et ils font du bien au cœur, à l'esprit par la simplicité de leur accent sans recherche, de leur souple beauté. Le volume se ferme sur un hymne pieux et grave, d'une noble élévation de sentiment, *Aux Poètes morts pour la France.* Livre d'amour sincère et pur, de sincérité et de foi, dans le bonheur, la vie et l'amour.

Docte et maître de ses harmonies et de soi, M. Maurice Diamantberger ne se risque pas à l'aventure et se satisfait en érudit, dans **les Instants Renouvelés**, à condenser le succès varié de ses expériences intellectuelles, ou, plus réservés encore, des sentiments. Lyrisme qui apparaît un peu froid, si ne le trempait

souvent le sourire amusé d'une allusion ironique ou d'un scepticisme affiné.

Charmant recueil de paysages, de vers nostalgiques et d'amour fervent, les **Brindilles** de M. Oscar David forment mieux qu'un ensemble de promesses; ce sont des poèmes de parfum et de vie jeune, franche, dont les rythmes sont sûrs, sans jamais rien hasarder, dont les images, qui n'innovent guère, deviennent cependant sensibles et vibrantes.

Un élan soutenu, une souplesse du rythme et de l'image distinguent les poèmes enthousiastes de M. Pierre de la Batut, **le Cœur en Deux** ; une science de la vie amoureuse également, mais qui ne se laisse atteindre par les glaces du désespoir ni par le souffle malsain du pessimisme. Les poèmes en vers réguliers sont construits avec une remarquable sûreté et chantent dans un rayon de lumière qui chatoie; les poèmes en vers libres évoluent aisément au gré des sensations et des pensées qu'ils rehaussent d'un éclat fervent et de la plus chaude conviction. Parfois une pointe épigrammatique, mais partout de l'ardeur et de fière sincérité.

M. Jacques Gausseron a publié un premier volume, *le Chant de la Mer et de la Solitude :* m'est il tombé entre les mains? J'en ai perdu le souvenir ; peut-être ne l'ai je point lu ? Il se pourrait. Mais, bien que le nom de M Gausseron ne me soit pas totalement inconnu, je ne me rends pas compte où je l'ai rencontré, où je l'ai entendu. Je m'en excuse, je le regrette, car la lecture de ce livre récent, **Voix lointaines**, m'enseigne que j'ai affaire à un poète remarquable, maître de sa pensée, de ses émotions comme de ses moyens d'expression. Que dire, en effet, des poèmes de fougue, d'orgueil magnifique et enthousiaste tels que *Nécessité*, par exemple, ou de ces strophes où les vers de neuf et de sept syllabes s'entrelacent, *Violaine*, ou de ces paysages tremblants de belle lumière mouillée et de tous les parfums du ciel et de la terre? Aucune imitation, une assurance tranquille, et quelque chose de noble qui participe inconsciemment de la grâce de Victor Hugo dans *les Chansons des Rues et des Bois*, de Verlaine dans *Romances sans paroles*, de Stuart Merrill dans *Petits Poèmes d'Automne*. Je ne serais point surpris que M. Gausseron ne se doutât point de la possibilité de pareils rapprochements ; la parenté est, pour ainsi parler, souterraine,

mystérieuse, subtile et n'implique qu'une analogie du ton, bien personnel chez chacun des poètes dont j'ai cité le nom, ainsi que chez le plus jeune, qui, à mon opinion, se place d'emblée sur un plan voisin. Ainsi pourra-t-il se rendre ce juste témoignage :

Si mes vers n'agréent point aux sages
Et si les blâment les censeurs,
J'ai, pour garder un fier visage,
L'amitié des divines sœurs.

Et j'ai surtout telle souffrance,
— Appels muets, regards là-haut —
Quelque part sous le ciel de France,
Dont je suis peut-être l'écho.

Ceci comme impromptu et circonstanciel, mais son lyrisme n'est point toujours aussi dénudé et direct :

Fleuri de vaines fleurs, je sais un parc désert
Qui descend lentement vers les flots de la mer.

C'est le soir. L'horizon se couvre de bruines,
Et je suis seul parmi les fleurs et les ruines.

Quelle absence révèle à mon cœur déchiré
Ce parc mort dans les fleurs et ce temple effondré...

Et cette chute d'un ample poème, n'est-elle belle, en vérité ?

Beau Lac! oui, je comprends des nuits de ma jeunesse
Ces murmures confus qui m'avaient enchanté...
O Lumière! éclairez ces yeux lourds de paresse,
Et vous, Source lointaine, en mon âme chantez !

Silence en moi : Lac immobile. Eternité.

Grandeur et silence par où se retrouvent rapprochées les grandes mémoires de Lamartine et de Jean Moréas.

... Voici que cent fois déjà, depuis que le *Mercure de France* m'a confié la tâche de présenter aux lecteurs les volumes récents des poètes, je me suis efforcé de mettre en valeur leurs qualités diverses, en tenant compte, chaque fois et de mon mieux, des tendances, des préférences, des goûts de chacun. Je ne pouvais manquer de marquer quelque prédilection, sans doute, à ceux de qui l'esthétique se rapproche de la mienne, mais je n'ai pas succombé, je crois, à cette inclination fatale de dénier tout intérêt, tout talent aux plus jeunes qui se dirigent dans des voies diffé-

rentes et souvent opposées. Il en est résulté, dans l'expression de mes opinions, je le sais, une contradiction apparente. Qu'importe? En ces chroniques, je cherche simplement à pénétrer le secret des talents qui se produisent, à sentir, à m'émouvoir, et à exalter le motif de mes émotions en y appliquant, avec soin, mes réflexions. J'aurais honte de faire ici de la doctrine. La doctrine en art ne peut résulter que de l'œuvre qui s'est réalisée. Il ne sied pas qu'elle préside à son élaboration, sinon continue et secourable à qui s'y est choisi un appui, mais pour soi seul ; suprêmement ne convient il pas qu'elle se dresse en obstacle aux recherches, aux travaux, au lyrisme d'autrui.

Je saisis l'occasion de rappeler la ligne de conduite que je me suis tracée : est-il dans les forces humaines de ne jamais s'en départir ? Je ne sais. J'ai essayé.

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Henri de Régnier : *Le Divertissement provincial*, Albin Michel. — Marius-Ary Leblond : *L'amour sur la montagne*, Editions de France. — Charles-Henry Hirsch : *La passion de Bouteclou*, E. Flammarion. — Léon Daudet : *Un soir d'orage*, E. Flammarion. — Emmanuel Berl : *Méditation sur un amour défunt*, Bernard Grasset. — Jean Cassou : *L'éloge de la folie*, Emile-Paul.

**Le divertissement provincial**, par Henri de Régnier. Si M. Henri de Régnier a pris soin de nous avertir de ne pas considérer son récit comme un document pathologique, « concernant la formation d'une idée fixe, son développement, ses ramifications », et s'il est permis de croire qu'il a voulu très spirituellement nous mystifier en imitant, avec une nuance de parodie, les romans judiciaires ou policiers, d'origine anglaise, l'art avec lequel il analyse le trouble de son héros n'en est pas moins subtil, et sa façon d'en graduer les effets, impressionnante. Je n'entrerai pas, par peur de m'y attarder, dans le détail de son ingénieuse affabulation, ni ne raconterai par le menu comment son héros, un gentilhomme que la ruine contraignit de demander asile à une tante de province, en arrive, pour s'abstraire de la fastidieuse petite ville où cette tante demeure, à ruminer des idées de meurtre, et à s'attribuer un crime qu'il n'a point commis, mais qui se trouve être l'aboutissement de ses pensées les plus voluptueusement caressées, et dont, pour cette raison, il se sent — par rapport à l'absolu — aussi coupable que s'il en avait

vécu toutes les circonstances. Notons-le, en effet, après l'agression dont il a été victime au Bois de Boulogne, à la veille de quitter Paris, et qui est pour lui l'équivalent de ce que fut pour Charles VI sa rencontre avec le vieillard en haillons de la forêt du Mans, le héros de M. de Régnier ne tendra plus qu'à s'identifier au fou sinistre qui déposa dans son esprit le vénéneux germe. Et c'est une conception digne d'un poète, encore qu'illustrée ou exploitée par un conteur ironique, et qui met son habileté à en voiler discrètement le lyrisme. Que la vie de province soit telle que la décrit M. de Régnier, dont la fantaisie et l'observation nonchalantes aiment « à se divertir à des événements et des personnages », comme il l'a dit ailleurs, c'est à faire frémir.

Mais je crois d'une vérité profonde sa remarque qu'il n'est pas d'endroits comme ceux où l'on vit le plus sous la surveillance les uns des autres, et le moins en communication intime les uns avec les autres, pour favoriser la culture des idées fixes, des manies et des vices secrets. Non que la majorité des habitants des petites villes s'ennuient à la façon du héros de M de Régnier. L'ennui n'est grand que dans les âmes vastes, disait, je crois, Lamartine, et Victor Hugo voyait dans l'orgueil la forme altière de cette maladie morale. Il faut habiter au milieu d'un parc désert, l'un de ces vieux châteaux qu'évoque M. de Régnier, avec une somptueuse nostalgie, pour connaître la vraie dilection morose. Mais je conçois très bien que, dans la société des fantoches où son destin l'a exilé, par mépris ou plutôt horreur de leurs mesquines préoccupations, le gentilhomme désœuvré du *Divertissement provincial* n'imagine rien de mieux que la préparation et l'exécution d'un monstrueux forfait qu'un autre consomme à sa place, d'ailleurs. Le paradoxe a de l'allure dans sa hautaine impertinence, et Baudelaire ou Villiers de l'Isle-Adam, après Quincey y eussent applaudi.

**L'amour sur la montagne**, par Marius Ary Leblond. Chez un ami, le peintre Jean Frâne, Daniel Vernoz, romancier encore jeune et fougueusement idéaliste, est allé passer les vacances. Frâne, qui est une espèce de Cézanne, c'est-à-dire d'amant passionné de l'art et de la nature, avec quelque chose de nietzschéen dans l'attitude, mais sans l'intellectualisme du disciple de Zarathoustra, vit comme un paysan, avec sa charmante sœur Solange, dans le coin d'Auvergne qu'il a choisi pour sa

beauté farouche. Solange est fiancée à un brave garçon du pays, Marc Pradel, un peu rustre, qui l'aime dans la simplicité brutale de son instinct. Daniel s'éprend d'elle, presque aussitôt qu'il la voit. Elle est sensible à la poésie de ses paroles, au sens qu'il sait donner aux aspirations qui s'agitent en elle, et dont son fiancé n'avait jamais eu souci de lui faire prendre conscience. Frâne, pour qui tout sacrifice est sacrilège, verrait sans déplaisir Daniel s'abandonner à sa passion naissante, puisque ce serait pour le bénéfice de son talent d'écrivain. Mais Daniel ne veut pas rendre Marc malheureux, ni troubler la joie pure destinée à la jeune fille, et il s'arrache à la séduction de celle-ci. Son généreux mouvement n'aura pas été vain. Touché de son charme qu'il aura vu opérer sur Solange, Marc se révélera plus subtil en amour. Daniel aura éveillé en lui des sentiments nouveaux. Un peu de sa personnalité — le meilleur peut être — demeurera entre les futurs époux, et le rappellera sans cesse à leur souvenir. Il aura rempli sa fonction d'artiste qui est, non de s'enrichir des souffrances des autres, mais de « donner le bonheur aux faibles ». Il y a dans cette œuvre, écrite avec un raffinement précieux, une hauteur morale qui ne laisse pas de paraître surprenante au lecteur habitué à un tout autre ton de la part de nos romanciers actuels, mais dont on ne saurait mettre en doute la sincérité. Ce grand souffle frais qui circule dans la plupart des œuvres de MM. Leblond, se parfume, ici, d'une odeur d'idylle qui a la suavité, à la fois, du poème ingénu de Bernardin de Saint-Pierre et des élégies si chastes de Leconte de Lisle. On comprend qu'en faisant à M. Henri de Régnier l'hommage de leur nouveau livre, MM. Leblond accusent quelle antipathie leur inspire la curiosité de nos psychologues de serre chaude.

Ces écrivains, par ailleurs si souvent militants, ont sans cesse besoin de toucher la terre comme Antée, et l'idée de progrès est inséparable, chez eux, d'une conception quasi édénique de la vie. Non que la société les froisse. Mais leur enthousiasme souffre de l'égoïsme de ce qu'on est convenu d'appeler le monde. « Je brûle, dit Daniel, d'un besoin plus grand que ma vie de voir du pays et des êtres, *de chercher...* » C'est parce que les artistes qui se complaisent dans l'analyse minutieuse de leurs moindres sensations croient avoir trouvé, que MM. Leblond *s'élèvent* contre eux. *L'amour sur la montagne* : ce titre prend valeur de symbole.

Une vibrante sensibilité exalte l'idéalisme, l'idéologie du héros du récit, ou plutôt de l'espèce de décaméron de MM. Leblond, dont une musicalité impressionniste associe les sentiments délicats à la voluptueuse évocation du décor.

**La passion de Bouteclou,** par Charles-Henry Hirsch. A dater de la fin du XIXe siècle, une confusion s'est établie, que je soupçonne certains critiques d'entretenir pour être agréables à la nouvelle génération, entre le réalisme et le naturalisme, et c'est couramment que l'on voit ranger dans la même catégorie d'écrivains un Guy de Maupassant et un Paul Alexis, par exemple, si dissemblables qu'ils se révèlent à l'historien de lettres impartial. Un romancier se propose-t-il de faire œuvre objective, et d'observer le réel sans le déformer violemment, que le voilà classé: c'est un naturaliste. Il importe peu que son récit réfléchisse ou non un sentiment particulier de la vie, et s'évade du matérialisme à prétentions savantes et à aspirations humanitaires de l'école dont Zola fut le chef. On oublie, ou l'on feint d'oublier qu'un romancier ne saurait être subjectif sans faillir à sa tâche, qui est — de quelque frémissement intérieur qu'il soit agité — de ne jamais paraître intervenir dans la présentation des êtres et des faits, et qu'en vérité, il y a moins de différence entre le lyrisme frénétique de M. Joseph Delteil et le romantisme vulgaire de l'auteur des « Rougon-Macquart », qu'entre ce même romantisme et le réalisme de n'importe quel disciple de Balzac, comme M. Charles-Henry Hirsch, dans le présent roman, du moins. *La passion de Bouteclou* est une œuvre vraiment romanesque, en effet, et des meilleures que M. Hirsch ait écrites. Bouteclou, dont les ancêtres cultivèrent, de père en fils, depuis des siècles, et pour le compte des ducs de Guèbre qui le leur afferment, le domaine du Calvaire Saint Martin, voudrait acquérir ce domaine convoité par des lotisseurs rapaces. Mais la guerre a pris au bonhomme ses deux fils, et réussirait-il à réaliser le désir de toute sa vie qu'il ne saurait à qui transmettre son héritage. Telle est sa « passion » dont l'idée s'associe à celle de la conquête des champs du Calvaire. Bouteclou verra, cependant, ses vœux comblés, et sa servante lui donnera le fils qu'il s'était mis dans l'idée de lui demander avant même d'avoir passé avec les ducs de Guèbre l'acte de vente de la ferme et des champs promis à son ambition. A ce paysan volontaire, et passionnément attaché au sol

que les siens ont toujours cultivé, ce n'est pas sans avoir recherché l'effet d'un contraste, peut-être trop antithétique, que M. Hirsch oppose le duc de Guèbre, aristocrate transplanté qui vit oisif à Paris, dans l'indifférence de son patrimoine. Mais la figure du rustre est dessinée avec puissance, et le sentiment qui fait Louise — la servante de celui-ci — se soumettre à sa volonté, c'est-à-dire sans vice ni calcul entrer dans son lit, se révèle d'une grandeur simple. En fille de la terre, fidèle à son maître, Louise a compris ce que Boutecleu attend d'elle, et que c'est son devoir — un devoir de solidarité campagnarde — de lui donner le garçon dont il a besoin. M. Hirsch a parfaitement adapté le ton au caractère de son récit, et son œuvre, bien composée, achève, par là même, de réaliser une très heureuse harmonie, malgré quelques scènes épisodiques, curieuses en soi, mais superflues à les considérer par rapport à l'impression d'ensemble. Quand on voit le bruit fait autour de certains livres, on s'étonne comme d'une injustice que celui-ci, où s'atteste une indubitable maîtrise, ne vaille pas à son auteur un plus vif succès.

**Un soir d'orage**, par Léon Daudet. « Si j'avais la main pleine de vérités, je ne l'ouvrirais pas pour le peuple », disait Fontenelle. M. Léon Daudet n'est pas de cet avis qui, dans ce curieux roman — où l'on voit un thaumaturge rustique, disciple, d'ailleurs, de Nostradamus, accomplir des miracles — énonce sur les principaux problèmes psychiques, et notamment sur la télépathie, la vue à distance, l'évocation des morts et la divination de l'avenir, de très suggestives théories. C'est en Provence, dans la patrie même de Nostradamus, qui naquit à Saint-Rémy, qu'exerce Martin Tressan, le prophète bon enfant de M. Daudet, et l'on ne laisse pas d'être surpris qu'il y ait autant de manifestations surnaturelles, comme on dit, dans ce pays de clarté qu'en Irlande, par exemple, ou dans la brumeuse Bretagne. Un soir qu'il s'est perdu dans les Alpilles, Jean Cordion est surpris par une espèce de tornade, et se réfugie dans le mas de Martin Tressan. Ancien médecin de la marine, Cordion, qui a perdu son enfant et que sa femme a quitté, trouve auprès de Tressan et de sa fille Maguelonne un réconfort. Le voyant a tôt fait d'initier son hôte, préparé par la douleur, aux vérités essentielles. Aussi bien, le charme de Maguelonne a-t-il opéré sur l'ancien médecin. Il s'éprend d'elle. De son côté, la délicieuse jeune fille, qui joue le

rôle d'intercesseur, rend à Cordion, avec un amour égal à celui qu'elle lui a inspiré, le sentiment qu'il avait perdu de l'évidence de Dieu. Elle mourra accidentellement, mais Madeleine, l'épouse égarée de Cordion, reviendra à son mari. Comme il aura recouvré la foi, celui ci retrouvera le bonheur, grâce à l'influence angélique de sa chaste amante d'un jour... On devine ce qu'eût pu faire d'un pareil sujet un Péladan, ou tel autre *Sâr*, de moindre envergure. L'admirable est, ici, le réalisme familier avec lequel il est traité. M. Daudet ne prend pas de grands airs mystérieux pour parler du mystère. Il nous en entretient sur le ton de la conversation, et si entraînante est sa conviction qu'il serait difficile aux plus rebelles, sinon de lui résister, du moins de ne pas lui prêter une sympathique attention. Ce faisant, d'ailleurs, il nous promène dans le pays de son cher Mistral avec la bonne humeur d'un propriétaire, prompt à signaler les moindres particularités et curiosités pittoresques de son domaine, et dont la verve ne tarirait pas. Les occultistes ne nous ont habitués ni à cette simplicité, ni à cette saveur.

**Méditation sur un amour défunt,** par Emmanuel Berl. Ce manque de goût, ou plutôt ce goût de l'hétéroclite, pour ne pas dire du bric-à-brac, et qui révèle l'israélite, non seulement chez un Apollinaire, mais jusque chez un artiste aussi délicat que Marcel Proust, ce goût dont on voit, du reste, comme je l'ai déjà signalé, maints écrivains nouveaux subir la contagion, je le retrouve dans le présent essai de M. Berl, assez décevant, malgré ses mérites, à cause, précisément de son désordre, moins d'idées que de sentiments, et de l'impuissance de son analyse. Je sais bien que le but de M. Berl a été de nous montrer, précisément, les désaccords ou les contradictions qui sans cesse se produisent entre nos pensées et nos actes, et qu'il a voulu nous prouver qu'il n'y a d'expérience à tirer par l'esprit que de la constatation de cette fatalité. Mais cet amour auquel il croit, et dont il nous raconte, à bâtons rompus, la naissance, la vie et la mort, s'il est lui-même *un fait*, ne prend-il pas toute sa valeur et toute sa signification par rapport à celui qui l'éprouve ? N'existe-t-il pas surtout, en fonction du caractère de l'individu qu'il domine, sans doute, mais sans qui il ne serait qu'une chose abstraite ? J'inclinerais assez à croire avec M. Berl — et contre Proust — qu'il y a plus, dans l'amour, que ce que nous nous renvoyons de nous-

même, exalté, au contact d'un individu, fourni par le hasard. Il entre, cependant, dans la façon dont on réagit en présence de l'être prédestiné, des éléments très particuliers qui font qu'on cherche et qu'on retrouve encore tellement de soi dans cet être, qu'il semble impossible de dire, sans exagération, qu'on a été touché par lui comme par la grâce. M. Berl, ou son héros, prétend avoir aimé sans espoir et sans illusion. Il ne poursuivait pas le bonheur. Le bonheur l'a fui, c'est-à-dire que Christiane s'est dérobée. Mais d'où vient que son amour n'a pas survécu à la perte de son objet ? C'est, répond M. Berl, que la grâce, comme elle nous est donnée, peut nous être reprise... Et l'on comprend dès lors, que son héros demande compte à Dieu de l'amour dont Il l'avait gratifié et qu'Il devait sauvegarder. M. Berl, qui est véhémentement paradoxal, est aussi cynique. Mais il rencontre de très belles trouvailles, des formules ramassées et riches de substance. J'applaudis à l'audace de sa séparation mystique de l'amour et de l'instinct sexuel, à cause de l'explication qu'il en donne, et si je le trouve parfois vulgaire, et, comme je l'écrivais tout à l'heure, assez baroque ou trop peu difficile dans le choix de ses expressions et de ses images (sans parler de sa langue, qui est incorrecte) je reconnais volontiers qu'il a de réels dons de psychologue, à défaut de qualités de romancier.

**L'éloge de la folie**, par Jean Cassou. Auber, le héros du livre de M. Cassou, est un don Juan, mais d'une espèce plus chimérique que sensuelle, et qui cherche moins à séduire les femmes qu'à se laisser séduire par elles. « Mes rêves, elles vont me prendre mes rêves ! » gémit il, cependant, aussitôt qu'il sent qu'ayant forcé le mystère de son âme inquiète, l'une ou l'autre menace de l'asservir à une unique passion. Et l'on croit entendre Harpagon crier : « Ma cassette ! ma cassette ! » Il y a de l'avare, en effet, dans ce désœuvré, très modernement romantique, et qui se révèle charmant, mais égoïste avec férocité dans sa poursuite du bonheur, passant des plaisirs de la courtisane aux voluptés de la vraie maîtresse, et des frénésies de l'amoureuse mûrissante aux timides élans de la jeune fille. Sous sa désinvolture — d'ailleurs parfois languissante — il cache le douloureux besoin de s'étourdir ou de tromper l'impuissance d'un cœur qu'il sait livré à un tourbillon. C'est Fantasio, mais sans l'idée généreuse de tromper son ennui par une bonne action, et qui finit par demander à de

pauvres démentes de lui fournir l'excitation sans limite que les autres femmes lui refusent en opposant l'entêtement de leur idéal de constance ou de fidélité à ses mouvements désespérés de fuite en lui-même. Je viens de nommer Fantasio. Je retrouve chez M. Cassou, dont les principaux personnages portent des noms de musiciens célèbres, quelque chose de la fantaisie à la fois pondérée et libre de l'auteur du *Spectacle dans un fauteuil*. M. Cassou n'a pas écrit un roman, mais une sorte de poème, d'inspiration subjective, et, sans pouvoir dire encore s'il sera capable de sortir un jour de lui-même, je le loue de son naturel, et de l'aisance avec laquelle il promène son héros dans les champs où l'adorable fol d'Alfred de Musset allait cueillir ses bluets.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Les Serments d'usage*, un acte par Mme Adéen ; *La Lame sourde*, trois actes par J. Neis, théâtre de l'Atelier, 16 octobre. — *Des yeux qui s'ouvrent*, pièce en trois actes de Mme Karen Bramson, Odéon, 24 octobre. — *Un fil coupé en deux*, trois actes de M. Stève Passeur ; *Le Tentateur*, trois actes et cinq tableaux de MM. Henri Clerc et Lionel Landry, Théâtre des Jeunes Auteurs, 26 octobre.

On dit que Mme Adéen — car ce serait une femme — exerce à Nancy la profession universitaire. Sa petite pièce m'a fait penser à ces plaquettes de vers, imprimées à compte d'auteur, et que de naïves poétesses nous envoient de temps à autre du fond des provinces. On imagine ces excellentes demoiselles, qui ont beaucoup lu Coppée, Sully-Prudhomme ou Heredia, et nourrissent dans leur sein prématurément défraîchi d'impérissables illusions, on se les figure attendant avec fièvre le courrier, se jetant dessus, y cherchant l'enveloppe de l'*Argus* dans l'espoir qu'elle contiendra l'article, le fameux article de lancement auquel elles devront la célébrité. Mais rien ne vient, les jours passent et les années... N'insistons pas. D'ailleurs, Mme Adéen, plus heureuse que ces infortunées personnes, a certainement reçu de nombreuses coupures, et flatteuses pour la plupart. Je ne m'habituerai jamais, je crois, à l'indulgence de la critique dramatique pratiquée dans les journaux. La pièce de Mme Adéen ne vaut rien, mais là, rien de rien! Pourquoi ne pas le lui avoir dit gentiment, ainsi que j'essaie moi-même de le faire à cette heure ? Oh ! je ne me donne pas en exemple, il m'arrive de pécher comme à tout le monde, mais

c'est un système particulièrement détestable que d'encourager à ses débuts un auteur aussi manifestement peu doué pour le théâtre que Mme Adéen. Qu'on ferme les yeux sur la défaillance passagère d'un écrivain éprouvé, il n'y a pas grand mal, mais que l'on risque, par politesse, courtoisie, galanterie ou veulerie, de dévoyer un être jeune et sans défense à qui l'on n'a aucune raison d'en vouloir, voilà ce que je n'admets pas facilement. Pourquoi la pièce de Mme Adéen s'intitule-t-elle **Les Serments d'usage** ? Ne comptez pas sur moi pour vous le dire, je l'ignore absolument, et même, après réflexion, je ne suis pas bien sûr d'avoir compris le sens de cette anecdote sentimentale où un poète, après avoir fait cocu un architecte, lui renvoie sa femme en se donnant des airs de victime.

Venait ensuite **la Lame sourde** qui est aussi, paraît-il, l'ouvrage d'une dame, Mme J. Neis. Où, diantre, Charles Dullin va-t-il chercher ses auteurs ? Mais il est vrai que cette pièce a des qualités de force et de rudesse, si elle révèle beaucoup d'inexpérience. Elle nous transporte à l'île de Sein, à l'extrême pointe du Finistère, et nous fait assister à un drame à la fois familial, passionnel et météorologique, où un recteur aimé de sa belle-sœur, et sur qui pèse une terrible hérédité de crime et d'alcool, trouve la mort en essayant de sauver une barque en perdition. M. Dullin a composé avec sa sensibilité habituelle ce type de prêtre maudit, mais il ne se renouvelle guère et je le trouve monotone.

§

On m'affirme que les ouvrages précédents de Mme Karen Bramson n'étaient pas sans valeur. Je veux le croire et me consoler ainsi de m'être tant ennuyé à la nouvelle pièce de l'Odéon, **Des yeux qui s'ouvrent**. Sylvia est une incomprise. Trop belle, elle cherche un cœur, elle veut être aimée pour elle-même, mais elle n'obtient que le désir des hommes. Elle est une grande actrice, et son amant est un grand acteur, et son mari est un grand auteur dramatique. Rien d'étonnant que le torchon brûle dans ce ménage à trois de génie. Mais pourquoi Sylvia a-t-elle trompé Franck, et pourquoi avec ce cabot dépourvu de distinction ? Parce qu'elle cherchait un cœur, vous dis-je. Mais pourquoi revient-elle à son mari ? Nous ne le devinons pas très bien. Toujours est-il que ce mari, dont le système nerveux n'est pas

bon, a des hallucinations, la nuit. Il croit entendre son père et non seulement son père, mais aussi un ancien ami envers lequel il s'est mal conduit jadis, et tous deux lui donnent d'excellents conseils. Il ne faut, lui disent-ils, rien détruire, il n'y a pas de plus grand péché que le péché de destruction. Sur ces mots, Franck se réveille au comble de l'excitation, il appelle sa femme qui accourt dans un déshabillé somptueux, et il lui pardonne. Mais à l'acte suivant, elle se tue. Quel dommage ! Une si belle fille ! Sous la pluie de vérités premières et de lieux communs que nous a versée Mme Bramson pendant trois longs actes, Mlle Germaine Laugier a tenu bon par la seule vertu de sa jeune et sculpturale beauté. Je n'avais pas pris depuis longtemps tant de plaisir à regarder une comédienne. J'en oubliais ce qu'elle disait, de sorte que, tout compte fait, je ne regrette pas mon après-midi.

§

A cause de l'importance du nouveau spectacle, la répétition générale des Jeunes Auteurs a été donnée en deux fois.

On nous a présenté d'abord **Un fil coupé en deux**, de M. Stève Passeur. C'est une pièce hardie et imprévue. Deux femmes s'aiment, elles font un charmant petit ménage. Mais l'une d'elles est recherchée par une espèce d'hurluberlu qui, désireux de l'épouser et pour forcer son consentement, publie partout qu'il l'a rendue enceinte. Or, il ne l'a même pas touchée du bout des doigts. Elle s'indigne, il lui répond par un sermon sur le devoir de maternité que la nature impose aux femmes. Convaincue par ce discours : « Qu'à cela ne tienne ! lui répond elle. Un enfant, vous allez m'en faire un séance tenante. Montons immédiatement dans ma chambre. » Entre temps, l'oncle du jeune homme est tombé amoureux de la... j'allais dire de la tante de la jeune fille, mais il est vrai qu'elles ne sont parentes à aucun degré, ce n'est donc pas tante qu'il faut dire... Enfin, vous me comprenez. L'oncle, donc, qui a décidé d'épouser l'amie de celle qui ne veut pas devenir sa nièce, se heurte de ce côté à une résistance au moins égale, et nous assistons à une scène bien amusante où une femme que le sexe fort a toujours dégoûtée se fait embrasser sur la bouche par un homme, pour voir l'effet que ce baiser lui causera. Effet contraire, hélas ! Et l'oncle et le neveu s'en vont, penauds, laissant à leurs petits travaux d'amitié

les deux femmes, bien contentes de se retrouver tête à tête. Cela m'a plu. Tant pis pour moi, n'est-ce pas ? Je me suis beaucoup amusé à ce marivaudage très 1925. Je soupçonne M. Stève Passeur d'être un féroce pince-sans-rire. Il a de l'esprit et du tour de main. Il aurait pu — du moins, je le suppose — élever davantage son sujet, en dégager plus explicitement la philosophie, mais il ne l'a point fait, et je ne suis pas sûr que sa pièce y ait perdu de l'agrément. Il a réussi à peindre un type de femme nouveau sur la scène. Ce ne devait pas être facile.

La seconde pièce du nouveau spectacle des Jeunes Auteurs, **Le Tentateur**, est de MM. Henri Clerc et Lionel Landry. Nul n'ignore que M. Clerc joint à sa qualité d'auteur dramatique celle de haut fonctionnaire des finances. Il n'est pas inutile de le rappeler ici, puisque l'action du *Tentateur* se situe dans un milieu que M. Henri Clerc a dû fréquenter avant de s'élever aux échelons supérieurs de la hiérarchie administrative. Nous sommes chez un petit percepteur de province qui ne touche que de maigres appointements, mais par les mains de qui passent quotidiennement des sommes considérables. Ancien combattant, et malade, et passionnément épris de sa coquette petite femme, il ne s'aperçoit pas que celle-ci, qui lui sert d'employée, vole l'argent du Trésor pour se payer des robes et des bas de soie. Survient un inspecteur des finances. Il découvre toute l'affaire. Abandonné de sa femme qui file avec un hobereau du voisinage, le pauvre percepteur est traduit devant un conseil de discipline. Son cas ne paraît pas clair. Dans quelle mesure a-t-il été complice ? Jusqu'à quel point a-t-il soupçonné, sans avoir le courage de les dénoncer, les écritures frauduleuses de sa femme ? C'est ce dont délibère devant nous le conseil de discipline. Le pauvre percepteur perd deux années d'ancienneté. En outre, il est envoyé dans un poste montagneux et lointain. Au dernier tableau, nous le voyons en train de clouer les caisses de son déménagement et de discuter avec son successeur le prix auquel celui-ci lui rachètera son mobilier. Jusqu'alors, la pièce n'a eu qu'un intérêt documentaire, sorte de film sur la triste vie des petits fonctionnaires provinciaux. Mais tout à coup reparaît la femme adultère, venue pour réclamer ses bijoux, et *le Tentateur* s'achève sur une scène profondément émouvante où le pauvre percepteur nous livre son secret :

sa femme avait raison de l'accuser de complicité avec elle, il a bien soupçonné, en effet, les agissements dont elle s'est rendue coupable, mais il a voulu les ignorer de crainte de la perdre, il a fermé les yeux par passion jalouse. Cette scène finale, qui s'achève par la séparation définitive des deux époux, relève singulièrement et opportunément l'intérêt du *Tentateur*.

ANDRÉ BILLY.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

J. Rouch : *Les méthodes de prévision du temps*, Nouvelle collection scientifique, Alcan. — Jean Mascart : *Peut-on prédire le temps ?* Audin, Lyon. — Th. Moreux : *Comment prévoir le temps*, Dunod. — Mémento.

La météorologie est à l'ordre du jour : un gros effort a été tenté dans ce sens, lors de la Grande Guerre, des deux côtés du front, et, si nous laissons de côté, comme un cas factice peu intéressant, celui du citadin qui ne cherche qu'à savoir s'il doit prendre son parapluie ou endosser son pardessus, il est hors de doute que cette science appliquée peut rendre des services inestimables à l'agriculture, apporter des données précieuses pour les malades et les convalescents, fournir d'utiles renseignements pour les navigations maritime et aérienne, pour l'hygiène des villes, pour les constructions de toutes sortes.

L'atmosphère terrestre est un ensemble effroyablement complexe, et on eut grandement raison de comparer la météorologie à la médecine et à la psychologie : dans les trois cas, il s'agit de phénomènes extrêmement compliqués, dont la nature profonde est d'ordre physico-chimique, et quiconque a réfléchi à la difficulté de la prévision du temps — domaine où règne incontestablement le plus rigoureux déterminisme — ne peut plus tenir compte des apparences superficielles ou de vagues intuitions pour affirmer, contre la science, la réalité du libre arbitre humain.

L'atmosphère, au point de vue météorologique, est essentiellement constituée d'air et d'eau. Pour *l'air*, il importe de connaître sa température, son état électrique et surtout sa pression : c'est le savant français Le Verrier qui eut, le premier, l'idée de porter, sur une carte géographique, plusieurs fois par jour, les courbes d'égale hauteur barométrique ou *isobares*, auxquelles on joint aujourd'hui les *isallobares* ou courbes d'égale variation de pression pendant un temps donné. L'étude de l'air sera

complète si on mesure son *mouvement*, en direction et en vitesse (girouettes et anémomètres). La vapeur d'*eau* contenue dans l'air se détermine au moyen des hygromètres ou du psychromètre ; les nuages, — ainsi que les brouillards et les brumes, — sont formés de fines gouttelettes d'eau *liquide* en suspension dans l'air et tombant très lentement ; l'aspect extérieur des nuages fut longtemps un des facteurs les plus importants de la prévision du temps, mais à la suite des travaux de Schereschewsky et Werhlé, on tend à lui préférer l'étude des *systèmes nuageux*. Enfin, lorsque l'eau se rassemble en masses plus importantes, il se produit, comme on dit, des *précipitations* sous forme de bruine, d'averse, de rosée, de neige, de grêle...

Tous les savants compétents sont d'accord pour proclamer que la prévision du temps à longue échéance — au delà de quelques jours — est une chimère et que, si l'on prédit *avec précision* le temps pour les vingt-quatre heures qui vont suivre, le pourcentage des réussites se maintient entre 60 et 70 pour cent, ce qui est déjà un résultat fort encourageant, puisque les prévisions sérieuses doivent éliminer tous les termes vagues — changement de temps à craindre, ondées éparses, amélioration passagère, etc., etc. — chères aux mazettes de la météorologie qui en ornent leurs bulletins. On ne peut guère affirmer que le pourcentage des réussites croisse très rapidement depuis cinquante ans : cela tient essentiellement à ce qu'en météorologie, on a mis « la charrue avant les bœufs » et que l'empirisme y a régné en maître : la connaissance des *causes* est encore dans l'enfance, et on a voulu prévoir avant de savoir. Il est indispensable de développer le plus possible la *climatologie* ; mais les installations coûtent très cher et demandent un personnel nombreux et expérimenté. Doit-on s'étonner de ce que, malgré les progrès dus à la T. S. F. pour la diffusion des renseignements, malgré les résultats obtenus au cours de la guerre, la météorologie laisse cette fâcheuse impression de piétiner ?

Pour se mettre au courant de l'état actuel de cette science appliquée, rien ne vaut, à mon sens, la lecture de l'excellent ouvrage du capitaine de corvette J. Rouch, professeur à l'Ecole Navale, **Les méthodes de prévision du temps,** récemment paru dans la collection Émile Borel, facile à lire, loyal, sachant éviter à la fois la trop grande confiance et le dénigrement.

Rouch commence par faire justice d'une multitude de préjugés tenaces, qui ne résistent pas à la vérification systématique : le lecteur y apprendra avec profit qu'il n'y a lieu de compter ni avec les phases de la lune, ni avec les taches du soleil, ni avec les migrations des hirondelles, ni avec le mauvais temps pour les équinoxes. Les observations météorologiques locales sont sans portée et il y a là un nouveau point commun entre la météorologie et la psychologie, qui vient d'enregistrer la faillite de l'introspection. Au cours de ces deux cents et quelques pages, l'auteur examine aussi impartialement que possible les travaux classiques et modernes, dus surtout à Dove, Mohn, Prestel, Mascart, Loomis, Gold, Buys-Ballot, Dunoyer et Reboul... Toutefois, il y manque un certain nombre de précisions sur les notations et les échelles employées.

On pourra lire aussi la brochure de Jean Mascart, **Peut-on prédire le temps ?** J'ai cru comprendre — à l'abus du ton direct et familier, au caractère décousu de l'exposé — qu'il s'agissait de la rédaction d'une conférence. La documentation est sérieuse, bien des passages sont parfaitement démonstratifs, mais on y rencontre (p. 51) un raisonnement baroque qui ne tendrait rien moins qu'à prouver que toute prévision du temps est impossible. J'y cueille cette affirmation inattendue : « Où existe la certitude, la prévision disparaît. » Est-ce que Jean Mascart songerait à nous interdire de parler de la prévision des éclipses ?

Le livre de l'abbé Moreux, **Comment prévoir le temps**, est franchement médiocre, non pas tant par les erreurs de détail que par la profusion d'idées fausses qu'il répand comme à plaisir. Certes, tout n'est pas inexact dans ce que dit l'abbé ; même, il fait preuve d'une certaine facilité dans ses innombrables productions. Mais il étale, aussi, avec complaisance une culture scientifique invraisemblablement rudimentaire, puisqu'il confond des notions aussi simples que celles de force et de pression (p. 43, 44, 62), ou celles de température et de quantité de chaleur (p. 27). Il laisse croire au début (p. 32), dans un évident souci de publicité, que le premier venu peut devenir, à la condition de savoir lire, un parfait météorologiste, ce qui ne l'empêche pas, dans le corps de l'ouvrage (p. 135), d'affirmer tout le contraire et, alors, il a raison. Il reproduit consciencieusement plusieurs centaines de

proverbes — vers de mirliton, tout au plus dignes de l'almanach Vermot — sans jamais se demander dans quelle mesure ils sont exacts :

Hiver trop beau,
Eté dans l'eau.

Pâques, de longtemps désirées,
Sont en un jour tôt passées.

Quand octobre prend fin,
La Toussaint est au matin.

Pour qui a de la fièvre en mai,
Le reste de l'an est sain et gai...

Il est aussi question de saint Benoît ou de saint Guillaume, à qui l'on fait dire ce qu'exige la rime, avec quelque chance de succès, semble-t-il, puisque chacun figure trois ou quatre fois dans le calendrier. En ajoutant foi à de telles assertions, l'abbé s'imagine « sentir la poésie de la science de nos pères ». Fasse Dieu que ceci le console de ne rien comprendre à la science de nos contemporains!

Mémento. — Il me faut encore dire deux mots de la petite brochure *Methode simple pour prévoir le temps*, par le même ecclésiastique. « Sa » méthode lui donne 81 o/o de réussites, ce qui est proprement du « charlatanisme météorologique », comme dit le capitaine Rouch. Quant à « ses » tableaux, ils sont purement et simplement copiés sur ceux de Plumandon, qui eurent une grande vogue vers 1890 et qui n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. On ne saurait être plus actuel, ni plus délicat.

Heureusement, il est de bonnes vulgarisations, il en est même d'excellentes. Charles Maurain, professeur à la Sorbonne, directeur de l'Institut de Physique du Globe, a publié dans *la Science et la Vie* (août 1925), sur l'*Electricité atmosphérique*, un article qui peut passer pour un chef-d'œuvre du genre et qui, sur ce point particulier, complète utilement le livre de Rouch.

MARCEL BOLL.

## *SCIENCES MÉDICALES*

Léon Daudet : *L'Homme et le Poison*, Nouvelle Libr. nationale. — Dr E. Jeanselme : *La Syphilis, son aspect pathologique et social*, Gauthier-Villars. — Dr F. Bezançon : *Les bases actuelles du Problème de la tuberculose*, Gauthier-Villars. — Dr Duchamp : *La tuberculose*, Jouve. — Dr G. Roussy : *L'Etat actuel du Problème du Cancer*, Gauthier-Villars. — Dr Roy : *De la connaissance et la guérison du cancer*, aux Editions du Raisin, Dijon. — Dr Marcel

Sendrail : *Études de carcinologie expérimentale*, J. Bonnet, Toulouse. — Adrien Borel et Gilbert Robin, *Les Rêveurs éveillés*, Gallimard. — L. Dartigues : *La Greffe de Revitalisation humaine*, Doin.

Un livre technique de Léon Daudet possède une vie singulière. Il l'anime de son puissant tempérament. Ses études philosophiques : l'*Hérédo*, *le Monde des images*, son poignant roman sur la morphine, *La Lutte*, ne captivent pas davantage que son court, mais combien dense, essai sur **l'Homme et le Poison**. Qualités d'observation, synthèses hardies, sens pratique et, à presque chaque page, trouvailles de mots.

Après avoir joliment analysé le besoin de se fuir et la peur de la mort qui poussent nos contemporains vers le poison, et avoir tracé la courbe sociale de la toxicomanie, avec ses modes diverses, Daudet nous donne des exemples : Bismarck, Wagner, Westphal et sa mort singulière, tué qu'il fut par son cher élève, Levinstein ; tel médecin légiste morphinomane et cocaïnomane qui a édicté des arrêts sans appel pendant une vingtaine d'années, le « beau un tel », chirurgien, « aimable, séduisant et fat » ; peut-être von Kluck. Dans sa psychologie du toxicomane, il montre que les poisons n'ont jamais aidé l'intelligence. Ils coupent tous *sans exception* la pensée au moment où elle s'aiguise davantage et amènent, euphoriquement, à se contenter du moindre effort. Tableaux de l'euphorie avec sa *brusque chute de mémoire*, de l'aura, « passage d'un hérédisme à un autre », de l'aboulie, de l'impulsion, et de sa ressemblance avec une petite attaque, brève et soudaine, d'épilepsie. Etude aiguë du désir, du soupçon, de l'esprit de ruse, du mensonge qui « est, à la vie de relation, ce que le sel est à la nourriture ».

« Le champ de la conscience est, chez beaucoup, un vaste cimetière de vieux mensonges. »

Après avoir étudié l'introspection du toxicomane, le rêve ordinaire et le rêve toxique, le dédoublement de la personnalité chez les toxicomanes, les conjonctions et remplacements toxiques, Léon Daudet insiste sur l'importance de l'hérédo-syphilis. N'oubliant pas ses fortes études médicales, il détaille comme il convient la cure de désintoxication, sa technique et ses difficultés, et *propose de la compléter par le traitement de la syphilis héréditaire.*

« Dans tous les cas d'intoxication chronique, aussitôt après

la cure proprement dite de la manie, aussitôt après le premier sevrage, complet ou relatif, il faut recourir, sans hésiter, au traitement, méthodique et poursuivi, de *la tendance maniaque* elle même et de sa *cause* : l'hérédo-syphilis ». J'ai si souvent, chez mes toxicomanes, trouvé des stigmates d'hérédo-syphilis; j'ai, dans trois cas, tellement eu à me louer d'avoir ajouté à la désintoxication un traitement au bismuth, que je suis bien de son avis, comme je suis de son avis quand il propose d'utiliser le bon « pinard », qui tonifie et aide les éliminations toxiques, et les « simples » dont le médecin, qui ne lit pas les merveilleuses études du docteur Henri Leclerc, ignore par trop le maniement.

Le livre du docteur E. Jeanselme : **La Syphilis, son aspect pathologique et social**, de l'intéressante collection d'exposés synthétiques du savoir humain que l'éditeur Gauthier-Villars a lancée sous le titre « Science et Civilisation », prouve que Léon Daudet n'exagère pas quand il insiste sur l'immense importance de l'hérédo-syphilis. On commence à savoir que la syphilis saute une, deux et trois générations, pour reparaître sous la forme héréditaire. L'hérédo-syphilis sur une période de cent ans est la règle, et son absence l'exception (Daudet). L'homme de lettres, « ancien interne provisoire des Hôpitaux », cite le cas de ce médecin d'enfants qui fait systématiquement le traitement antisyphilitique à tout nouveau-né de sa clientèle. « Il a ainsi supprimé radicalement les convulsions, qui relèvent *toutes* de l'hérédo-syphilis. »

§

Le médecin praticien, habitué à suivre de près une grosse clientèle de ville, ne tarde pas à être convaincu de l'action de la vérole dans de nombreuses affections chroniques. Au sortir des hôpitaux, s'il sait observer, il s'apercevra vite de la fréquence considérable de la *tuberculose.* Le public ne prend pour des tuberculeux que les *phtisiques*, c'est-à dire les quasi-mourants, ceux qui sont à la tuberculose ce que les asystoliques sont à la maladie de cœur. Sans parler des tuberculoses des divers tissus et organes, les formes de tuberculose pulmonaire sont innombrables, s'accompagnent souvent d'un aspect florissant et peuvent mener le malade de la jeunesse à une vieillesse avancée. Le docteur

F. Bezançon expose parfaitement dans la collection que je viens de citer : **les Bases actuelles du problème de la tuberculose**. Rapportant la statistique du docteur Nœgeli (de Zurich), 97 o/o de tuberculeux dans les villes alors que seulement 6 à 7 o/o meurent, il admet, pour sa part, la proportion de 90 o/o.

L'enfant, encore vierge de toute infection, présente une sensibilité particulière, parce que sa défense n'a pas eu le temps de s'organiser. Quand, dans ma clientèle ou dans celle d'un confrère qui m'appelle, surtout à la campagne, je constate une tuberculose aiguë, pulmonaire ou méningée, chez un enfant, je demande toujours à examiner tous les membres de la famille. Il m'arrive très souvent, dans ces cas, de dénicher un vieux grand père ou grand'mère d'aspect solide ou sec qui ne se plaint de rien, ne dit même pas tousser, mais crache tous les matins et tous les soirs. Ce bronchitique crache ainsi depuis vingt, trente, cinquante ans, mais les gosses meurent autour de lui. *Les atteintes legères ont chez lui augmenté la résistance.* Marfan, Bernard, Rist, Bezançon ont remarqué que les gens qui ont été atteints de lupus, d'ecrouelles, etc... sont généralement réfractaires à la tuberculose pulmonaire. Je n'ai encore pas vu, dans ma clientèle, un tuberculeux testiculaire mourir du poumon. Il ne faut pas oublier que la tuberculose est heureusement caractérisée par sa tendance à la sclérose, à l'enkystement. On est tuberculeux, on le reste, mais on n'en meurt toujours pas. *Le problème thérapeutique est essentiellement hygiéno-diététique.* Les essais de séro et de bactériothérapie n'ont rien donné. Le *pneumothorax artificiel*, insufflation progressive dans la plèvre d'oxygène, ou mieux d'azote qui se résorbe plus lentement, s'adresse aux formes unilatérales aiguës, bronchopneumoniques ou pneumoniques. Ce n'est pas une panacée. Sans entrer dans d'autres détails, je note ici que, contrairement à ce qu'on croit, la tuberculose commence souvent, non au sommet, mais à la base droite (Rist et Ribadeau Dumas).

Je signale l'ouvrage sur la **Tuberculose** du Dr Duchamp (de Marseille). Ouvrage de vulgarisation.

§

Et nous voici au Cancer. Avec la syphilis et la tuberculose,

c'est un des plus gros fléaux des pauvres hommes. On sait avec quelle énergie on mène à notre époque la lutte contre lui. Le Dr Gustave Roussy nous expose, dans la collection « Science et Civilisation », **l'Etat actuel du Problème du Cancer.** Evolution des idées, état précancéreux, problème expérimental, problème biologique, problème thérapeutique, problème social, lutte anticancéreuse. Pour les uns, le cancer est le résultat d'un vice de développement au cours de la vie embryonnaire (*théorie embryonnaire*) ; pour les autres, c'est une maladie microbienne ou parasitaire (*théorie microbienne, théorie parasitaire*) ; pour les derniers, il est dû à un trouble dans l'évolution et la multiplication des cellules (*théorie cellulaire*). L'inconnue du problème existe toujours. Il y a une prédisposition *locale* expliquant la localisation des cancers. Il y a une prédisposition *générale*. On lutte par la chirurgie, par la radio et la radiumthérapie, par la chimiothérapie (sélénium, métaux colloïdaux, choline, etc.). La vaccinothérapie et la sérothérapie n'ont amené que des échecs.

Dans sa très remarquable thèse inaugurale, le jeune et déjà brillant savant, Marcel Sendrail, a consigné le résultat de ses **Etudes de carcinologie expérimentale.** Il a essayé de dégager l'X de la prédisposition générale. Affection d'abord locale, le rôle du terrain n'est pas négligeable. N'y a-t-il pas, comme disent les spécialistes dans leur langage intimidant, l' « expression tissulaire d'un trouble général dans l'équilibre du milieu intérieur » ? Le cancer est il « toujours constitué biologiquement avant de l'être histologiquement » ? Est il une maladie d'emblée générale ? Faut-il espérer plus tard une découverte sensationnelle dans la chimiothérapie ? Appelant cancer « toutes les tumeurs qui progressent, qui récidivent et qui tuent », Sendrail explore au point de vue biologique la phase précancéreuse et les stades initiaux de la cancérisation. Il borne son étude au cancer expérimental et en particulier au *cancer du goudron* qui survient à la suite de badigeonnages répétés au goudron. Après avoir enregistré les modifications chimiques du plasma avant et pendant, il enregistre les altérations des glandes à sécrétion interne et celles du système nerveux. Il écrit que les rayons X auraient une action *indirecte* en mettant en circulation dans le plasma des *anticorps*. Soumettant la tumeur à un

rayonnement et injectant le broyat, il n'a eu que des insuccès. L'inconnue du cancer existe toujours.

Le livre du Dr J. Roy sur : **La connaissance et la guérison du cancer** peut être lu.

§

Dans **les Rêveurs éveillés**, MM. Adrien Borel et Gilbert Robin font une très claire étude des rêves, des états intermédiaires entre l'éveil et le sommeil, des rêvasseries, des songeries et des états de distraction par concentration intérieure. Evitant la trop grande technicité, ils écrivent d'un style simple. Peut-être, cependant sacrifient-ils encore trop à ce besoin d'employer des néologismes scientifiques qui me font grincer des dents. On se donne ainsi un faux air d'inventeur. Ils appellent, avec des savants, ou demi-savants, d'origine allemande, les Hommes d'action des *syntones* et les Rêveurs, des *schizoïdes*. Mon ami le Dr Campagnou, médecin de campagne, les appelle tout bêtement des « Hommes d'action » et des « Rêveurs »... et on comprend mieux. Va donc pour la « schizoïdie » et la « schizomanie » du Professeur Henri Claude qui, lui aussi, ne perdrait rien à parler français. Ceci dit, et n'entachant en rien mon admiration pour les travaux dudit Professeur et de son école, félicitons Borel et Robin d'avoir tracé le tableau excellent des « Rêveurs Eveillés ». Leurs chapitres sur la Rêverie chez l'enfant, sur l'adulte rêveur, sur les Rêveurs morbides, sont très agréables. Il établissent très nettement la différenciation du *Rêveur* d'avec le *Mythomane* et l'*Obsédé*. Au point de vue littéraire, ils chantent la louange du *Surréalisme* : « Écœurés par la pauvreté de la réalité intellectuelle et artistique couramment exploitée, ils se réfugient dans la féerie. Ils flétrissent à juste titre la haine du merveilleux et ils écoutent la voix confuse, houleuse du grand coquillage qui chante au fond de leur cœur... Ce sont des rêveurs et le vol épars de leurs poèmes est peut être *déterminé*, porté sur un alizé de beauté, comme le vol d'un papillon va vers la fleur la plus sucrée. » Et voilà. Nous n'y voyons pas d'inconvénient.

§

J'ai déjà signalé ici *la Greffe animale : applications utilitaires au cheptel*, du Dr Serge Voronoff. J'ai grand plaisir à

signaler **la Greffe de Revitalisation humaine** de l'éminent chirurgien L. Dartigues. C'est une large fresque de la passionnante question des greffes testiculaires. Travail bien enlevé qui porte la marque du tempérament de l'auteur. Dartigues montre que la physiologie humaine est un vaste et harmonieux équilibre endocrinien. Le Toulousain se retrouve en lui quand il écrit : « Le chant triomphal de la vie s'accompagne sur un vaste clavier endocrinologique où toutes les notes s'unissent dans une harmonie de merveille. » Il expose les déficiences et les exaltations génitales. Il multiplie les dessins et les photographies qui rendent son livre agréable à feuilleter. Il détaille la technique chirurgicale des greffes testiculaires du singe à l'homme, qui avait fait l'objet d'une communication au Congrès de chirurgie de 1924. Il nous apprend que Voronoff, Baudet et lui ont opéré, en France, de *grands savants*, de l'Institut, d'Académie, de Faculté, de *grands poètes*, des *hommes de lettres* « qui ont trouvé un tel renouveau dans la possibilité du travail cérébral alors qu'ils étaient tombés à une impuissance ou à une inactivité de production, qu'ils ont eu recours à la greffe itérative ou à la regreffe, ayant trop follement dépensé en action ce qu'ils auraient dû réserver plus modérément à la pensée » ; de *grands artistes*, de *grands philosophes*, de *grands meneurs d'hommes*, de *grands représentants des carrières libérales*, de *grands édificateurs d'industrie*, de *grands diplomates*, « qui ont compris que l'exemple des subtils eunuques de Byzance n'était pas cependant l'idéal ». Cherchez les « greffés » de Paris ! Dartigues prétend que leur imagination s'est relevée... comme leur sexe. La voilà bien, l'influence du médecin dans la production littéraire! L'abus du bromure a décoloré l'imagination du Flaubert de l'*Education sentimentale*. La « greffe » a recoloré l'imagination de X... et de Z... Cherchez ! J'ai trouvé dans l'ouvrage de Dartigues une excuse de plus d'avoir donné, à un des chapitres de mon tout prochain livre sur « la *Maladie de l'Amour* », le brutal titre suivant : La *Chimie de l Amour*.

Memento. — Docteur Paul Hauduroy : *Le bactériophage d'Hérelle*, Le François. — Th. Huzella : *L'individu* (le médecin) *dans la vie sociale*, Les Presses universitaires de France. — Dr Paul Gandy : *40 années de médecine thermale à Bagnères-de-Bigorre*, A. Maloine. Station des névropathes et des neuro-arthritiques.

Dr PAUL VOIVENEL.

## SCIENCE SOCIALE

Centenaire de Saint-Simon. — Georges Brunel : *Le Mysticisme social de Saint-Simon*, Les Presses françaises. — *L'Œuvre d'Henri de Simon*, textes choisis avec introduction de C. Bouglé, Alcan. — Saint-Simon, *De la réorganisation de la Société européenne*, introduction d'Alfred Pereire, préface d'H. de Jouvenel, Les Presses françaises. — *La Plus Grande famille*, Société et Revue, 24, rue du Mont-Thabor, Paris. — Mémento.

Saint-Simon, le fondateur ou mieux le patron de l'école saint simonienne, étant mort le 19 mai 1825, son centenaire a fait éclore plusieurs publications très intéressantes : une étude sur **Le Mysticisme social de Saint-Simon** par M. Georges Brunet ; un choix de ses pensées et fragments d'articles, intitulé **L'Œuvre d'Henri de Saint-Simon** avec introduction de M. Bouglé ; et la réimpression tout à fait d'actualité d'une de ses œuvres : **De la récrganisation de la Société européenne**, avec préface de M. Henri de Jouvenel. Ces divers volumes permettent de se faire une idée suffisante d'un homme qui a été véritablement un grand penseur.

Saint-Simon fut un esprit flamboyant, explosif et fumeux comme un volcan ; ses contemporains le tinrent pour un déséquilibré, et en effet il côtoya à plusieurs moments la folie, comme Auguste Comte qui reprit son œuvre, mais de pareils fous valent chacun une armée de normaux vulgaires. Les vues de premier ordre foisonnent dans ses écrits, et chez lui comme chez Comte on trouve ce mélange de solidité scientifique et d'enthousiasme mystique qui ne se rencontrent que chez les très grandes âmes. Je trouve même son génie plus spontané, plus étonnant, plus créateur que celui de Comte qui a été, en somme, plus synthète que poète (je prends le mot poète dans son sens primitif de créateur). En outre ce fut une belle âme, à la différence de tant de refondeurs de société chez qui on ne sent qu'envie et haine ; chez Saint-Simon, au contraire, rien de bas, et une préoccupation constante et égale de la justice rendue au mérite et du bien-être procuré au plus grand nombre.

Les « histoires des doctrines économiques » le rangent en général parmi les socialistes, et ceci peut s'admettre, mais à condition de s'entendre. On est toujours le socialiste de quelqu'un, et même tout le monde est socialiste en ce sens que personne, sauf l'anarchiste pur qui n'est qu'un fou, ne nie que l'intérêt commun ne doive en principe primer les intérêts particuliers. Mais si on

a tendance, comme de nos jours, à identifier, d'ailleurs à tort, socialisme et collectivisme-communisme, il est certain que Saint-Simon ne devrait pas être gratifié de cette étiquette devenue déshonorante. Saint Simon ne se rapproche des socialistes que par sa haine des parasites et des oisifs (on pourrait d'ailleurs dire aussi que c'est par là qu'il s'en éloigne, puisque notre socialisme politicien n'arrive qu'à organiser le parasitisme sous prétexte de solidarité et à favoriser la fainéantise sous prétexte de repos, de grèves, etc.) Saint-Simon, au contraire, est avant tout l'homme du travail productif et personnel. Il a très bien vu que le problème de la misère était uniquement une question d'abondance, donc de production intense, et que ce qu'il fallait, c'était d'organiser l'exploitation de la nature par l'homme, et non l'exploitation de l'homme par l'homme, comme arrivent à le faire tous les collectivismes de contrainte (on le voit en ce moment même en Russie). Les dernières paroles que prononça Saint-Simon avant de mourir sont celles-ci : « Le résumé des travaux de toute ma vie, c'est de donner à tous les membres de la société la plus grande latitude pour le développement de leurs facultés. » Or le socialisme marxiste, sous prétexte d'organisation anticapitaliste, poursuit et obtient exactement le contraire.

Ce qui a fait tort à Saint Simon, ce sont les saint-simoniens, car presque toujours les disciples déforment et faussent la pensée du maître. Sous la poussée fâcheuse de Bazard et d'Enfantin, qui ne faisaient pas d'ailleurs partie du petit groupe des héritiers spirituels nommés par Saint-Simon, et qui au surplus étaient des exaltés un peu toqués, l'école saint-simonienne s'orienta dans une direction qu'aurait désapprouvée certainement le maître, en décrétant la suppression de l'héritage et la constitution d'un pouvoir spirituel réglant tout et dominant tout. Aussi l'école finit-elle par se flétrir et mourir, comme tout ce qui se dresse contre la liberté, et sans avoir eu le temps d'appliquer ses principes qui, quelque immensément supérieurs qu'ils fussent à ceux du marxisme, n'auraient pas donné de bien meilleurs résultats. Les saints-simoniens qui, à la différence de leurs chefs, étaient presque tous des ingénieurs et des économistes de la plus grande valeur, se réintégrèrent dans la société de leur temps et furent pour beaucoup dans l'admirable floraison économique des années 1840-1870 ; c'est qu'ils n'étaient plus dirigés par l'esprit du

saint-simonisme, mais par l'esprit de Saint-Simon lui-même. Celui-ci, apôtre de la production capitaliste et scientifique, nous devons le regarder comme un des fondateurs de la civilisation économique moderne, qui est nettement libérale, démocratique et anticommuniste, et comme un des annonciateurs de la civilisation politique future, qui sera de plus en plus internationale, pacifique et aussi patriotique ; c'est pour cela que, dans son projet de *Réorganisation de la société européenne*, il insiste sur la nécessité, tout en rassemblant en un seul corps politique tous les peuples, de conserver à chacun son indépendance nationale ; donc, même là, Saint-Simon est aux antipodes de nos socialistes internationaux.

§

Pour produire, il faut des cerveaux, des bras et des capitaux, et bien que les bras soient l'élément le moins important des trois, puisqu'on peut les remplacer jusqu'à un certain point par des machines, encore faut-il qu'il y en ait en quantité suffisante. De là l'importance de l'élément démographique pour la prospérité économique d'un pays et le rôle louable que jouent toutes les sociétés d'études ou de réalisations pratiques qui cherchent à relever le taux de la natalité dans les pays comme le nôtre où ce taux est notoirement insuffisant.

La plus connue de ces sociétés est l'*Alliance nationale pour la repopulation*, fondée par le Dr Jacques Bertillon, 10, rue Vivienne, mais une autre qu'il importe aussi de connaître est *l'Association des pères et mères de famille de cinq enfants au moins*, dont le siège social est 24, rue du Mont-Thabor, qui publie un bulletin et une revue, celle-ci dite **Revue de la plus grande famille**, dont les livraisons sont très intéressantes. Dans l'une des dernières, il était fait remarquer que depuis longtemps le pouvoir chez nous était aux mains de personnes sans enfants. Même nos derniers rois, à l'exception de ce bon Louis-Philippe, n'avaient ou pas d'enfants (Louis XVIII, de même le Comte de Chambord et le duc d'Orléans actuel), ou un seul (Napoléon Ier et Napoléon III) ou au plus deux (Charles X). Nos présidents ne furent pas beaucoup plus prolifiques : trois sans enfants (Thiers, Poincaré, Doumergue), deux à un seul (Grévy, Faure), deux à deux (Mac-Mahon, Fallières), quatre à trois (Loubet, Deschanel, Mille-

rand) et un à quatre, ce qui est très bien (Carnot). Actuellement, les trois présidents et les dix-neuf ministres comprennent quatorze sans enfants, trois à un enfant, cinq à davantage, soit pour 22 personnes 24 enfants ; les cinq qui ont 21 enfants à eux seuls sont certes très louables, mais les dix-sept qui en ont 3 à eux tous ne le sont vraiment pas. Et ceci n'est pas exceptionnel dans les milieux politiques ; les seize sénateurs et députés de la Gironde ont, pour quinze personnes (car un des seize est un prêtre) 21 enfants ce qui ne fait pas deux par personne. En vérité, beaucoup de choses s'expliquent par le fait que nos gouvernants en général sont des célibataires ou des pères d'enfant unique. Il faudrait donc avoir une politique de la natalité, ce qui serait beaucoup plus important qu'une politique de la loi de huit heures ou une politique de la suppression des biens oisifs (étrange! les biens oisifs sont ceux qui ne produisent pas de revenus, ils devraient donc sembler l'idéal à nos bons socialistes !), mais elle ne serait pas facile à tracer puisque, jusque dans la *Revue de la plus grande famille*, on trouve des gens condamnant le système des primes à la natalité. Je persiste à croire, contre leur avis, que c'est de ce côté-là qu'il faudrait chercher. Sans doute ceux qui consentent à assumer les charges d'une famille nombreuse par sentiment du devoir éthique, patriotique ou religieux, sont d'une moralité plus haute, mais comme il s'agit avant tout d'avoir des enfants, ceux qui en ont pour toucher une prime ne sont pas négligeables du tout. On dira ici que personne ne voudra en avoir un de plus pour toucher même deux ou trois mille francs, c'est le chiffre qu'on a proposé pour le quatrième enfant et suivants ; c'est vrai pour les bourgeois, mais ce n'est pas par sa bourgeoisie qu'un peuple vit. Toutes les aristocraties (et la bourgeoisie en est une) sont fatalement vouées à la disparition ; elles brillent et s'éteignent ; et peut-être est-ce fort heureux d'ailleurs, car nos bourgeoisies, comme d'ailleurs nos prolétariats urbains, sont rongées par l'alcool, la syphilis, les stupéfiants ; ce sont les classes rurales, saines et robustes, dont la natalité importe ; malheureusement chez nous ces classes sont très atteintes par le malthusianisme, et tous les département du sud-ouest se dépeuplent avec une rapidité effrayante. Le jour où nous aurons des gouvernants libérés de l'esclavage politicien (car personnellement, on ne peut trouver des ministres plus dignes d'es-

time que MM. Painlevé, Chaumet, Steeg, Borel et quelques autres) et soucieux de poursuivre l'intérêt général avant tout, donc d'être de vrais et bons socialistes, nous pourrons espérer voir se dessiner l'offensive contre la dépopulation, mais tant que le pouvoir sera aux mains de sans-enfants élus eux-mêmes par des sans-enfants, aucun espoir ne sera permis.

Memento. — Olof Hoiger : *Le Trafic de l'Opium et d'autres stupéfiants, étude de droit international et d'histoire diplomatique*, Editions Spes Le titre de ce gros ouvrage en dit l'intérêt. La lutte que les gouvernements d'aujourd'hui (car ceux d'autrefois avaient, hélas ! bien des reproches à se faire) ont engagée contre les stupéfiants est une des bonnes notes que mérite notre civilisation moderne. Il faudrait y joindre une répression beaucoup plus rigoureuse de l'emploi de ces drogues ; tout individu qui en est intoxiqué devrait en être guéri par force, d'autant que « force » veut dire simplement ici hospitalisation. — G. Postel-Vinay : *En Montant...* Editeurs associés, 42, Boulevard Raspail. Ce petit livre relève de la philosophie morale plus encore que de la science sociale, mais tout ne rentre-t-il pas dans celle-ci ? L'auteur est une belle âme, et quelques-unes de ses pages sont d'un savant et d'un poète à la fois. Il se réclame d'Alfred de Vigny et pourrait certes choisir son maître plus mal ! — Jacques Kulp : *Les Maladies monétaires de l'Europe*. Ce travail, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, constitue un instructif tableau de la situation économique de l'Europe. Toutes ses nations ont été malades. Quelques-unes sont guéries (Angleterre, Suède, Suisse, Hollande). D'autres le sont à peu près (Espagne, Danemark, Norvège) D'autres étaient si gravement malades qu'il leur a fallu se résigner à cette opération chirurgicale appelée banqueroute (Allemagne, Autriche, Pologne, Hongrie, Russie, et elles vont un peu mieux, sauf la Russie que le poison bolchevique continue à miner). D'autres enfin restent très atteintes sans amélioration vraie (pays baltiques et balkaniques, et Tchécoslovaquie) et quelques-unes avec légère aggravation (France, Belgique, Italie) ; depuis un an, les 100 francs de France sont tombés, en valeur or, de 26,50 à 24,75 ; les 100 francs de Belgique de 25,50 à 24,30, les 100 lire italiennes de 22,30 à 17,25. Malgré tout il ne faut pas désespérer, à condition que les collectivistes ne s'en mêlent pas. Le franc français a plus baissé relativement que le franc belge et que la lira italienne (de 70 o/o au lieu de 40 o/o et 21 o/o), mais la situation économique de la France est meilleure au point de vue de la balance générale et elle finira par sortir de la fondrière, moins rapidement sans doute que si nous avions gardé l'ancien Bloc national, mais enfin plus vite que si nous adoptions le Bloc antinational. — Jacob-Nathan Hourwitz : *Lettre au Cher Blum*,

Edition du Siècle. De l'ironie verveuse, cinglante, vengeresse, et qui fait bon pendant aux livres déjà publiés par la Collection des « Pamphlets du siècle », la *Croisade des longues figures*, d'Henri Béraud, *l'Anti-Corydon*, de François Nazier, etc. L'avis au lecteur de la Collection a raison de dire que notre époque, si riche en énergumènes injurieux et grossiers, est pauvre en pamphlétaires, c'est-à-dire en discuteurs ardents, mais spirituels et courtois. Le confrère qui se cache sous le pseudonyme savoureux d'Hourwitz est un maître du genre et le cher Blum aura à s'oindre de gros pots de baume de Fierabras pour se désendolorir.

HENRI MAZEL.

## *SOCIÉTÉ DES NATIONS*

**La Conférence de Locarno**. — Aucune société ne peut vivre sans loi. Même les voleurs ont une loi. Depuis l'Armistice de 1918, la société européenne n'avait pas de loi, puisqu'elle en avait deux. Le Pacte pose l'égalité des Etats, le traité de Paix soumet des vaincus à des vainqueurs. Deux principes contradictoires ne peuvent coexister. L'un des deux doit céder le pas. On ne peut pas être en même temps pour l'égalité des Etats et contre l'égalité des Etats, pour Dieu et contre Dieu.

Logiquement, le Pacte fait suite au Traité. En fait, il lui sert de préambule. Deux principes opposés sont juxtaposés. Deux lois contradictoires sont simultanément mises en vigueur. Cela s'explique sans qu'il soit besoin de mettre en cause les négociateurs de Versailles.

Une guerre, une révolution, un duel se terminent de deux manières : l'adversaire est mis hors de combat, ou réintégré dans le droit commun. Le traité de paix n'a pas mis l'Allemagne hors de combat, et ne l'a pas réintégrée dans la société des nations. L'Allemagne a été soumise à une quarantaine de sept ans. Ce n'est pas une solution. Pourquoi cet expédient ? Parce que deux tendances de force à peu près égale se sont affrontées à Versailles.

Le progrès, la justice et l'humanité forment une nouvelle trinité, qui avait déclaré la Paix au monde. La guerre fut un rappel aux réalités terrestres, économiques, nationales. De 1914 à 1918, quatre années de force « brutale ». Même quand la force est mise au service d'une cause, on tâche de la tenir en bride ou en échec.

On interdit de tuer certaines personnes, d'employer certaines armes. On tâche de réglementer la guerre. Davantage, le vainqueur s'interdit d'exploiter sa victoire jusqu'au bout. Et il y a chez les belligérants le vaste parti des Quakers, des Tolstoïens des défaitistes, des socialistes antinationaux, des intellectuels.

La guerre finie, les deux forces, centrifuge et centripète, les deux tendances, humanitaire et nationale, se firent à peu près équilibre. La nationale met la force au service de l'Etat souverain et tend au système des alliances. Elle est si puissante qu'elle a introduit dans le pacte le principe de la souveraineté absolue de l'Etat. Mais l'autre tendance (démocratique, humanitaire) a réussi à limiter les droits des vainqueurs en faisant intervenir la collectivité des peuples dans l'application du traité de paix. Autrement dit, on a associé le principe du pacte avec une opération qui le compromet, on a associé l'application du traité avec un dogme qui la gêne. La fusion de deux principes contradictoires ne peut produire que confusion.

L'occupation de territoires allemands, le contrôle militaire interallié, l'occupation de la Ruhr marquent des essais de solution par la force, en application du traité. Cette politique a été *decrescendo*. A Londres, en été 1924, les Allemands ont été invités à dire leur mot sur leur capacité de paiement. On se rapproche du principe d'égalité. Après les réparations, la sécurité. L'impuissance du pacte a éclaté à la sixième assemblée de la Société des nations. D'autre part, plus s'efface le fossé entre vainqueurs et vaincus, moins la sécurité peut dépendre de l'application du traité. Dès lors la société européenne n'a plus de loi. Elle en avait deux et cela allait cahin-caha, tant que l'Allemagne était en quarantaine. La Conférence de Locarno s'est réunie pour donner une loi à l'Europe. Car aucune société, sauvage ou civilisée, ne peut vivre sans loi.

Le succès de la conférence était assuré d'avance, à cause de ce besoin général d'une loi. En cas d'échec (et si demain l'accord n'est pas ratifié) une autre conférence ne manquerait pas d'aboutir, car la société européenne ne semble encore mûre ni pour l'anarchie, ni pour une nouvelle guerre. Quant à l'accord de Locarno, les données mêmes du problème en déterminaient d'avance le caractère, indépendamment de la personne des négociateurs : il ne pouvait être et, s'il n'est pas ratifié, il ne sera

domain qu'un compromis entre le Pacte et le Traité de Paix.

A l'intérieur des nations, chaque parti représente des intérêts et des sentiments différents. De même, chaque nation de la communauté européenne. Mais ce qui importe, ce sont les grands courants d'opinions qui périodiquement effacent les différences des partis et les rivalités nationales. Or dans l'Europe de 1925, l'agriculture, l'industrie, le commerce aspirent à une tranquillité qui permette les échanges, à une charte qui garantisse en quelque mesure les contrats. Et les peuples aspirent à la paix, sans compter la pression américaine. L'intérêt et le sentiment se rejoignent. C'est ainsi qu'un grand courant d'opinion a emporté vers Locarno le gouvernement conservateur des Britanniques, le gouvernement cartelliste des Français, le gouvernement amphibie des Allemands. Ces forces hétérogènes convergent dans la direction du pacte. Mais l'opinion publique, comme les femmes et les enfants, est animée de sentiments contradictoires. Elle veut le beurre et l'argent du beurre. Elle veut la fin, elle ne veut pas les moyens. Elle veut la paix, mais fait des réserves et pose des conditions, d'ordre national, qui entravent la marche vers le pacte. Les négociateurs sont dans l'obligation de montrer ou de faire croire qu'ils ont obtenu beaucoup sans concessions importantes. De là la nécessité des marchandages et des formules équivoques.

L'opposition entre ces deux tendances apparaît dans la presse des différents pays. En France, d'une manière générale, la presse de droite soutient le traité contre le pacte, tandis que la presse de gauche soutient le pacte contre le traité. La presse de gauche annonce la naissance d'un droit international nouveau, une nouvelle phase de l'histoire européenne. Elle fait bon marché des sacrifices consentis à « la Paix définitive ». Les Etats-Unis d'Europe sont nés : c'est l'œuvre du Cartel. Une seule réserve au milieu de cet enthousiasme : il faut maintenant que l'Allemagne désarme ses nationalistes, « sinon tout pacte de garantie sera bien chancelant » (1), et, accompagnant cette réserve, un avertissement de *l'Homme Libre* qui reproche au gouvernement français ses « inutiles ménagements » et en vient à se réjouir « qu'il y ait une opinion nationaliste afin que, par souci d'équilibre, ou par crainte, certains redressements deviennent possi-

(1) *Homme libre*, 19-x-1925.

bles » (1). Quant à l'opposition nationaliste, elle ne demande pas que l'Allemagne désarme ses nationalistes, parce qu'elle ne croit pas à ce désarmement. Elle souligne toutes les concessions faites à une paix illusoire et déplore l'abandon des alliances : « Le pacte achèvera de décomposer le traité de Versailles (2). »

Les deux thèses contiennent des éléments de réalité déformés par la politique de parti. Mais elles tendent à la même conclusion : « S'il n'y a pas de pacte, dit *l'Action Française*, il n'y a plus rien » ; et *l'Homme Libre* : « Si cette tentative échoue, c'est le chaos européen à brève échéance. »

Certains journaux essaient de tenir le juste milieu. C'est ainsi que le *Journal des Débats*, dans son désir de concilier le pacte avec le traité, se suspend au droit d'occupation rhénane. Ce droit, dit-il, « forme la clef de voûte de l'Europe nouvelle ». Le *Journal des Débats* se trompe de temps. Le droit d'occupation formait, mais forme un peu moins chaque jour la clef de voûte de l'Europe nouvelle.

La conférence s'est ouverte à Locarno le 5 octobre. Si on tire une ligne droite entre P et T qui représentent le pacte et le traité, il s'agissait de savoir en quel point le mobile L, qui figure la loi européenne, trouverait son équilibre. On vit l'opinion publique, par la presse aux cent voix, pousser alternativement à la résistance et aux concessions et le mobile se déplaçait vers P ou vers T. Dans ce jeu de bascule, la marge réservée à l'initiative des négociateurs était limitée. Pour faire valoir les hommes, on a dit après coup que les risques d'échec l'emportaient sur les chances de succès. Mais les mêmes journaux avaient annoncé : la Conférence de Locarno s'est ouverte dans une atmosphère favorable. En réalité, tout ce que les négociateurs pouvaient obtenir par leur mérite personnel, c'est que le mobile s'immobilisât plus ou moins vite, un peu plus à gauche ou à droite. Le grand fait de la conférence a été la franche collaboration franco-britannique. Il est évident que cette collaboration n'eût pas été aussi efficace avec un ministre français trop « national » ou un ministre anglais trop « humanitaire ». Il s'est trouvé que l'équilibre à atteindre était déjà réalisé dans la personne des négociateurs et cela peut être inscrit à leur crédit.

(1) *Homme libre*, 1-x-25.
(2) *Action française*, 5-x-25.

Le traité de Locarno, étant un compromis entre le pacte et le traité de paix, porte atteinte à l'un et à l'autre.

Atteinte au traité de paix : la distinction entre vainqueurs et vaincus disparaît ; les vainqueurs renoncent aux sanctions ; l'occupation rhénane tend à n'être qu'une survivance, bientôt un anachronisme. La France échange ses alliés militaires contre des garanties juridiques. L'Entente cordiale est remplacée par un système où l'Angleterre devient arbitre entre la France et l'Allemagne. Atteinte au pacte : l'Allemagne entre dans la Société des nations avant d'avoir rempli ses engagements, avant d'avoir satisfait aux conditions de l'article I. L'article 16, abandonné aux interprétations politiques, devient un champ de manœuvre. Mais ce même article 16 reçoit un petit commencement d'application pratique par la garantie que la France donne à la Pologne.

Tel est le compromis de Locarno. En réalité, il est plus près du pacte, c'est-à-dire plus loin encore du traité que les textes ne semblent le dire. Les puissances occidentales n'ont pas permis à l'Allemagne de soulever officiellement la question des frontières orientales, et sur ce point la diplomatie française a fait contrepoids à la britannique, mais s'il est exagéré de dire que la Pologne a été lâchée, des assurances ont été données à l'Allemagne. On pouvait l'entrevoir à distance : pour qui a traversé les coulisses de Locarno, le doute n'est pas permis et les démentis n'y changeront rien. Les Allemands n'acceptent pas le corridor polonais. Ils l'ont dit et répété. On les a priés de prendre patience.

Cet épisode polonais souligne le caractère négatif du traité de Locarno. Les parties contractantes s'engagent à ne pas faire certaines choses. Mais dans certaines limites leur liberté de manœuvre reste entière. Avec l'Allemagne, la politique entre dans les grands bureaux administratifs de Genève. Chassé par la porte, le principe des alliances rentre par la fenêtre. C'est désormais au sein de la Société des nations que se formeront les coalitions de sentiments et d'intérêts. La négociation du traité de commerce montrera jusqu'où peut aller l'entente franco-allemande, avec la permission britannique.

A l'issue de la conférence, M. Briand a dit : « Si ce geste ne correspond pas à un esprit nouveau, s'il ne marque pas le début d'une ère de confiance et de collaboration, il ne produira pas

les grands effets que nous en attendons. » Les maçons de Locarno ont construit une façade à l'italienne, peinte en rose et bleu, à l'abri de laquelle les peuples d'Europe vont se mettre au travail. La solidité de la façade, plus que de la matière dont elle est construite dépendra du flux et reflux des vents et marées. Même l'Alsace-Lorraine n'est mise que pour un temps hors de question : un triple mouvement autonomiste y est déclanché. Car la nouvelle trinité oblige la force à mettre un masque.

Quoi qu'on puisse dire pour ou contre le traité de Locarno d'un point de vue national ou de parti; la société européenne a désormais sa loi des sept tables. Mais, à l'extrême droite, la grande république américaine, armée de ses crédits, se place au-dessus de cette loi et, à l'extrême gauche, la Russie des Soviets se place en dehors de la loi.

FLORIAN DELHORBE.

## *GÉOGRAPHIE*

La géographie des mers et de l'atmosphère. — Les nuages océaniques de profondeur (J. Thoulet, *La circulation océanique*, in *Ann. de l'Institut océanographique*, tome I, fasc. II, 1924). — La disgrâce du Gulf-Stream (Ed. Le Danois, *Etude hydrologique de l'Atlantique Nord*, in *Ann. de l'Institut océanographique*, tome I, fasc. I, 1924). — E. Fichot, *L'influence de la rotation terrestre sur la physionomie des marées* (Annuaire du Bureau des Longitudes, 1925). — Les sondages par le son (J. Rouch, *L'atmosphère et la prévision du temps* (Colin, 1913); *Les méthodes de prévision du temps* (Alcan, 1924).

Les Français laissent l'empire des mers et les bénéfices qu'il procure aux marchands d'Angleterre et d'Amérique, à moins que ce ne soit à ceux de Hambourg, de Brême et de Rotterdam. Mais dans le domaine de la science désintéressée des mers ils se tiennent à hauteur de tous leurs rivaux et souvent bien au-dessus d'eux. Cela ne nous rapportera rien, qu'un peu de gloire peut-être, la satisfaction de trouver quelques bribes de vérité, vraisemblablement, et d'une manière certaine d'impudents plagiats ou des applications qui tourneront à notre détriment. Que voulez-vous ? Nous sommes ainsi. Sans doute serons-nous toujours ainsi. Nous sommes incorrigibles.

§

J. Thoulet, le patriarche de l'océanographie française, a publié l'an passé dans les *Annales de l'Institut océanographique*

un mémoire très nouveau sur la **Circulation océanique.**

L'âge de Thoulet ne lui permet plus les recherches personnelles sur les bateaux d'exploration océanographique. Cet infatigable travailleur trouve tout de même moyen de faire des travaux originaux. Il adopte pour cela une méthode digne de son courage. Il cherche à dégager les lois de la circulation océanique d'après les innombrables tableaux des mesures et des chiffres recueillis dans les *Reports* du *Challenger*. Tous les gens instruits ont entendu parler de ce voyage de circumnavigation (1872-1876), où les savants embarqués sur la corvette anglaise *Challenger* recueillirent les éléments de l'étude scientifique des mers. Mais combien ont vu les volumes in-folio des *Reports* ? Ces volumes sont formidables. Leurs colonnes serrées de chiffres inspirent une terreur sacrée. Personne n'y touche. Il faut être Thoulet pour les affronter.

Depuis la publication complète des 52 volumes du *Challenger* en 1891, c'est à dire il y a trente-cinq ans, les océanographes du *Challenger* eux-mêmes, tels que Murray et Buchanan, ont été à peu près les seuls à tirer parti des résultats de l'expédition ; ils l'ont fait plutôt avec leurs observations et leurs souvenirs personnels qu'avec les tableaux chiffrés des *Reports*.

Thoulet est le premier qui ait utilisé, dans le mémoire que nous signalons aujourd'hui, 258 tableaux de température et de densité du *Challenger*, et il continue ses recherches : véritable exploration en forêt vierge.

L'indice dont il se sert pour observer la circulation marine, c'est la densité *in situ*, combinée avec la température.

Cet indice lui permet de discerner deux parties dans la masse marine : une couche superficielle, jusqu'à 800 mètres de profondeur, agitée par des mouvements d'eaux réguliers ou périodiques, puis toute la masse au-dessous de 800 mètres, c'est-à-dire la majeure partie du volume des mers, où n'existe aucune circulation observable, aucun échange d'eaux à courte période.

Est-ce à dire que la masse de l'Océan soit immobile ? Non, il n'y a rien d'immobile dans la nature. Mais les mouvements de la masse sont de l'ordre moléculaire et capillaire, sauf les convulsions violentes déterminées de temps à autre par les volcans et les séismes. Les mouvements moléculaires ne se révèlent pas. Ils ne peuvent être que très faibles, car J. Thoulet considère comme un fait acquis la chute verticale des débris organiques de surface à

travers les masses marines, depuis 800 mètres jusqu'aux plus grandes profondeurs.

Pour la circulation des eaux superficielles, J. Thoulet accepte dans son ensemble la théorie de Buchanan : les eaux de surface s'alourdissent sous les tropiques nord et sud par suite de l'évaporation intense; elles descendent jusqu'à 600 et 800 mètres, et sont remplacées par des eaux équatoriales et polaires dont la venue, combinée avec la rotation terrestre, détermine le mouvement giratoire que représentent toutes nos cartes. Les eaux descendant en profondeur se refroidissent, s'équilibrent en densité avec les eaux voisines, et tendent à remonter en surface ; elles le font en effet près des côtes, où l'on constate de nombreuses venues d'eaux froides de fond (côtes du Japon, des Etats-Unis, du Maroc).

Mais comment se fait le mouvement en profondeur ? C'est la partie originale des théories de Thoulet. Il estime que les eaux froides, descendant d'abord en colonnes, s'étalent ensuite lentement, sous forme de nappes, à mesure que l'équilibre de densité s'établit entre elles et les couches voisines. Ces nappes, en se dilatant, forment de vrais *nuages océaniques* en profondeur : ces nuages de l'océan marin sont comparables à ceux de l'océan aérien dans ses couches inférieures. Ce qui permet à Thoulet de revenir à son point de vue favori, intéressante création de l'esprit synthétique de la science française, à savoir que les mouvements de l'océan marin supérieur et de l'océan aérien inférieur se font pendant, et que l'immobilité relative de l'océan marin de profondeur et celle de l'océan aérien d'altitude se font pendant aussi.

§

Tandis que Thoulet essaie de définir les lois générales de la circulation océanique, Ed. Le Danois consacre une importante partie de son **Hydrologie de l'Atlantique Nord** à la démolition du Gulf-Stream.

Vous le connaissez bien, ce Gulf-Stream popularisé depuis longtemps par Franklin, puis par Maury, ce « fleuve immense », disait Maury, qui apportait sur les côtes d'Europe les eaux tièdes des mers tropicales ; c'est grâce à lui, disait-on, que l'Europe occidentale jouit d'un si heureux climat, grâce à lui que la civilisation a pu, sur les bords de notre continent, remonter si loin au nord.

Il faut changer tout cela. Il n'y a point de courant régulier qui apporte aux côtes d'Europe les eaux tropicales. La tiédeur de notre climat est due à d'autres causes. Elle vient de causes météorologiques, et non de courants marins.

A vrai dire, on s'en doutait bien un peu avant Ed. Le Danois. Si le grand public en était resté à Maury, la science l'avait depuis longtemps dépassé.

Les études précises de Bartlett, de Pillsbury, du *Challenger* et de bien d'autres nous avaient appris deux choses :

D'abord, le prétendu courant du Golfe (Gulf-Stream), paraît sortir du Golfe du Mexique, mais il ne s'y forme point. Il est essentiellement le courant de retour des eaux chaudes de la Mer des Antilles.

Ensuite, le Gulf Stream, ou plutôt le Courant de Floride, n'est un courant régulier et puissant qu'au large des côtes d'Amérique et jusqu'au 40e lat. N. Plus loin, il se dilue dans la masse atlantique, et les eaux tièdes, en liaison ou non avec les siennes, n'arrivent qu'à intervalles périodiques aux abords du continent d'Europe, sans jamais toucher aux côtes.

Que nous apporte donc Ed. Le Danois ? Il nous apporte l'explication des venues d'eaux tièdes, sans les rattacher au Gulf-Stream. Ces venues se produisent en été seulement. En hiver, les eaux de l'Atlantique Nord n'affluent point vers l'Europe. C'est donc dans la saison où l'Europe en a le plus besoin qu'elle n'en reçoit pas. Les venues d'eaux chaudes sont des *transgressions estivales* déterminées par des causes météorologiques et influencées sans doute, dans leur périodicité encore fort mal connue, par des causes cosmiques, telles que les *marées de profondeur* supposées par Petterson. Ainsi, le Gulf-Stream ne ferait point la tiédeur de l'air, ce serait cette tiédeur qui ferait, mais pour l'été seulement, le prétendu Gulf-Stream, dans la zone européenne de l'Atlantique. Théorie ingénieuse ; mais, comme les eaux chaudes de surface ainsi transportées sont des eaux d'une forte salure, il y a quelque chose qui ne cadre pas avec la théorie fondamentale de Buchanan, autrement satisfaisante pour l'esprit.

Les recherches d'Ed. Le Danois, fondées sur de nombreuses observations personnelles, l'ont conduit à une vue générale que je considère comme très juste et très féconde, le principe de *l'immixibilité des eaux*. Autrement dit : des masses d'eaux de tem-

pérature et de salure différentes, venues au contact, ne se mélangent pas, si violentes que soient les causes d'agitation. Mais il suffit de constater dans le présent cette loi, une des plus vraies de l'océanographie. A quoi bon la faire remonter jusqu'à une géologie nébuleuse, et même jusqu'à une préhistoire tout à fait légendaire ? A quoi bon parler, à ce propos, de l'Atlantide, de la ville d'Ys et même de l'isolement du Mont Saint-Michel ? N'en parlons plus, balayons tous ces vieux ragots dans le coin aux légendes. Il sera toujours plus garni qu'il ne convient.

§

Sur les côtes atlantiques d'Europe et dans les mers secondaires, les courants de marée sont seuls perceptibles. Non seulement ils sont souvent très violents ; mais en raison de la forme des côtes et du relèvement graduel des fonds, ils présentent, par exemple dans le canal Saint-Georges, dans la Manche et dans la mer du Nord, des particularités curieuses. Une des plus intéressantes est celle-ci : il y a certains points des mers secondaires autour desquels les courants paraissent tourner, et sur ces points ne se produit aucune oscillation de niveau due à la marée : c'est le phénomène de l'*amphidromie*. On croyait jusqu'ici que le mécanisme particulier de ce phénomène était dû uniquement à la division de l'onde marée et à la topographie littorale et sous-marine. Dans un mémoire très étudié paru dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pour 1925, E. Fichot démontre qu'il faut faire entrer en ligne de compte l'**influence de la rotation terrestre**, sensible **sur les courants de marée** comme sur les courants généraux. Cette vue lui permet, notamment, de reconstituer des points théoriques d'amphidromie situés sur les terres émergées, et de mieux expliquer, surtout dans la Manche, l'économie des courants sur les côtes opposées de France et d'Angleterre.

§

Les nouvelles applications des sciences sont appelées, non seulement à compléter, mais à transformer entièrement nos connaissances sur la topographie du fond des mers. Ce que nous en savons jusqu'ici n'a été obtenu qu'à coups de **sondages** complétés par d'hypothétiques interpolations. Lorsque les sondages sont très rapprochés les uns des autres et souvent répétés, nous

pouvons construire des cartes bathymétriques à peu près satisfaisantes. Mais, en réalité, nous n'avons les éléments nécessaires que sur les côtes et dans quelques mers secondaires. Sur les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'étendue des Océans, nous ne possédons rien de semblable. Nous n'avons que des sondages clairsemés ou des itinéraires de sondages. Nos cartes ne sont donc que de très grossières et très infidèles approximations. Nous nous doutons déjà que la monotonie et l'uniformité du relief sous-marin, admises il y a peu de temps comme des vérités indiscutables dont géologues et géographes cherchaient à l'envi les raisons, pourraient bien n'être que des erreurs provenant de notre ignorance.

La technique de la lutte contre les sous-marins, à la fin de la grande guerre, nous a fait réaliser sur ce point d'importants progrès, en nous permettant de découvrir par le son la profondeur d'un point et même d'une zone donnée. Au lieu de sondages longs, lents et pénibles, de simples résonances nous feront connaître les profondeurs. Un appareil (*sonic depth finder*), construit aux Etats-Unis, a déjà donné de beaux résultats. Les marines militaires des Etats-Unis, de France et d'Italie poursuivent les expériences. Déjà bien des faits nouveaux sont acquis. Ils permettent au professeur Giuseppe Ricchieri, de l'Université de Milan, de réclamer une campagne méthodique de sondages dans les mers italiennes ; cette campagne est nécessitée d'ailleurs par les variations fréquentes du fond en Méditerranée (congrès géographique de Gênes, 1924). Mais la vitesse de transmission du son est variable suivant la température et la densité de l'eau. Aussi, si l'on veut donner une grande précision à la nouvelle méthode, il faut arriver à construire des tables de transmission du son en fonction de ces caractères. A cette tâche s'est attaché avec succès le bateau américain *Guide*, de *l'U. S. Coast and Geodetic Survey*, dans sa campagne de décembre 1923, dont les résultats ont été publiés par N. H. Heck et Jerry H. Service.

§

Le commandant Rouch, spécialiste bien connu de l'étude de l'atmosphère, a publié coup sur coup deux intéressants volumes : **l'Atmosphère et la prévision du temps**, dans la collection Colin (1923) et **les Méthodes de prévision du temps** dans la collection Borel (Alcan, 1924).

Le premier volume comporte d'abord un exposé des principes généraux de la météorologie, où l'auteur donne une place assez grande aux phénomènes optiques ; ensuite une esquisse des méthodes de prévision du temps, qui est développée et complétée dans le second volume, plus intéressant et plus neuf que le premier.

En ces matières, le commandant Rouch n'est pas seulement un chercheur et un esprit spéculatif. Il a mis, comme on dit, la main à la pâte. Il a dirigé pendant la guerre le service météorologique des armées et de la marine. Plusieurs fois, à la veille des offensives, il a été invité à prévoir le temps qu'il ferait. Question angoissante entre toutes, car le succès des opérations projetées et la vie ou la mort de milliers d'hommes pouvaient dépendre de la réponse.

Question angoissante aussi, parce qu'il était impossible de donner une réponse ferme et sans réticences, surtout lorsque la prévision demandée portait sur une région d'une assez grande étendue.

Il paraît bien ressortir des études du commandant Rouch que toutes les études scientifiques, spéculatives et statistiques que les météorologistes ont entassées depuis plus d'un siècle, c'est-à-dire depuis le temps de Lavoisier et de Borda, n'ont pas fait avancer la question d'un pas en ce qui concerne les prévisions *sur une zone étendue* et à *longue échéance*. Tout ce que l'on peut essayer en ayant plus de chances de réussir que d'échouer, c'est la prévision pour les dix-huit ou vingt-quatre heures prochaines, sur un point déterminé. Et cette prévision se fait essentiellement avec deux moyens, donnés l'un par un instrument, l'autre par l'observation directe : la courbe du baromètre enregistreur et l'apparence du ciel (forme et position des nuages).

Encore ces moyens ne réussissent pas partout. Je comprends ce que dit Rouch sur l'expérience locale : rien ne la remplace. La courbe de l'enregistreur et l'apparence des nuages me permettent, neuf fois sur dix, des prévisions exactes à courte échéance sur les côtes de Bretagne. Lorsque j'ai essayé la même méthode à Paris et dans les plaines du centre, je me suis régulièrement trompé.

Aussi, comme dit le commandant Rouch, pour arriver à des prévisions exactes, il faut décentraliser la prévision du temps :

donc, la confier à des observateurs locaux ; parfois, des observateurs incultes, mais doués de finesse et de flair, tels que certains pêcheurs ou paysans, réussiront mieux que les météorologistes armés d'instruments de précision. La science positive reçoit souvent de fortes tapes en cette affaire. C'est pourquoi les *scientistes* fanatiques ne veulent pas entendre parler de la météorologie.

Nous ne ferons pas comme eux. Nous ferons comme Rouch, qui affirme, très justement, que les erreurs et les échecs de nos devanciers et les nôtres propres peuvent et doivent servir à la science.

C'est un chapitre très curieux, non pour la connaissance de la météorologie, mais pour celle de l'esprit humain, que les pages consacrées par Rouch au folklore de la météorologie, depuis l'influence de la lune et la scintillation des étoiles jusqu'au don de prévision très faussement attribué à certains animaux et même à certaines plantes.

CAMILLE VALLAUX.

## *ETHNOGRAPHIE*

José Ortega y Gasset : *Les Atlantidas*, supplément à la *Revista de Occidente*, n° 2, Madrid, 4°, 24 planches. — Carsten Hoeg : *Les Saracatsans, une Tribu nomade grecque*, t. I, *Etude linguistique précédée d'une Notice ethnographique*, 8°, Paris, Champion, et Copenhague, Pio et Branner. — Ovide Densusianu : *Pastoritul la Bascii din Soule, Grai si Suflet*, t. II, fasc. I, pp. 129-147, 8°, Bucarest, impr. Socec. — A.-R. de Lens : *Pratique des Harems marocains, Sorcellerie, Médecine, Beauté*, 8° carré, Paris, Geuthner.

**Les Atlantides**, ce sont pour M. José Ortega y Gasset les civilisations disparues dont les découvertes archéologiques d'une part, les explorations ethnographiques d'autre part, nous ont révélé l'existence depuis une cinquantaine d'années. Certes, la civilisation humaine remonte plus haut dans le temps que ne pouvaient nous le faire supposer les documents écrits qui nous restent des savants grecs et romains : aussi M. Ortega y Gasset réclame-t-il avec raison un élargissement des programmes d'enseignement qui tendent sur ce point à donner des idées fausses et qui mettent au premier plan, comme supérieures, les civilisations classiques.

Les autres, préhistoriques, asiatiques anciennes, américaines anciennes, et même les civilisations océaniennes et nègres, pos-

sèdent leur valeur propre ; l'angle ethnographique, si je puis dire, sous lequel on se doit placer pour apprécier leur importance, est le seul acceptable ; l'auteur consacre à ce changement de point de vue, tout récent, quelques pages précises et parfaites. Espagnol, il est surtout touché par le caractère si intéressant des anciennes civilisations de sa péninsule ; c'est elles qui lui donnent aussi l'occasion d'exposer la théorie des cycles culturels, dont Frobenius a été l'un des propagandistes, mauvais d'ailleurs et sans critique suffisante. Même si la théorie est fausse, comme je crois, elle aura eu du moins l'avantage d'obliger les « classiques » à ne plus dédaigner des faits qui ne rentraient pas dans leurs classements. Les belles planches qui accompagnent ce mémoire représentent d'une part des statues nègres, d'autre part des statues chinoises. Y a-t-il dans les unes et les autres une influence européenne, ou bien sont-elles des productions réellement originales, sans aucun emprunt à d'autres ? Le problème est trop complexe pour le discuter brièvement ; de toutes manières, ces statues nègres ou chinoises valent bien les statues classiques ; et c'est ce que veut démontrer au grand public M. Ortega y Gasset.

§

**Les Saracatsans** sont une tribu nomade grecque qui parcourt une partie de l'Epire et dont la vie, ainsi que le dialecte, n'avaient pas encore été étudiés à fond, bien que divers savants eussent publié sur certaines fractions de ce peuple intéressant de petites esquisses ; on remerciera donc M. Carsten Hoeg, jeune savant danois, d'avoir consacré plusieurs mois à cette étude, et d'avoir publié en français le résultat de ses recherches. La « notice ethnographique », comme dit le sous-titre, est en réalité une véritable monographie, d'une centaine de pages, avec photos, où sont décrits les divers éléments de la vie familiale et économique des Saracatsans. Il faut remarquer, d'ailleurs, que le nomadisme de cette population est de nos jours très limité : il rappelle plutôt notre transhumance provençale ou le système bipartite, d'hiver et d'été, des Esquimaux, que le grand nomadisme des tribus turques par exemple. Il est pourtant assez caractérisé encore pour obliger les Saracatsans à recommencer deux fois par an la construction de leur maison, qui n'est qu'une sorte

de hutte circulaire, rappelant comme forme la kibitka des Kirghizes. Ils se considèrent eux-mêmes comme de purs Grecs, appartiennent à la religion orthodoxe et seraient, selon quelques savants, des descendants de Grecs classiques, qui vivent à l'état nomade depuis l'antiquité. M. Carsten Hoeg penche vers cette explication et voit un argument dans leurs rites de mariage : pour un ethnographe, cet argument est nul ; il n'y a pas de cycle cérémoniel du mariage qu'on puisse dire spécifiquement « nomade », ou « sédentaire » ; c'est un ensemble de rites de passage qui n'a rien à voir, jamais, ni nulle part, avec le mode d'organisation économique. D'autres savants ont regardé les Saracatsans comme apparentés aux Roumains, sur la base d'analogies technologiques ; la solution ne pourrait être donnée que par l'anthropologie : un certain caractère de dolichocéphalie prouverait peut-être, pourvu qu'accompagné d'autres données, que cette population est un reste d'immigrants d'origine turque.

Bref, il y a là un problème intéressant et qui a obligé l'auteur à reprendre les textes concernant le nomadisme et le semi-nomadisme en Grèce, en Macédoine, en Crète, etc., pour l'antiquité et à comparer les Saracatsans à d'autre nomades et semi-nomades modernes de toute la péninsule des Balkans certaines formes locales ne sont pas différentes du semi-nomadisme dont nous connaissons tous le mécanisme dans nos Alpes, avec la vie de village en hiver et la vie de chalet en été ; les conditions géographiques ont déterminé dans ce cas un parallélisme de répartition des activités. Mais, comme on l'a dit, les Saracatsans reconstruisent deux fois par an leurs maisons et ne les remettent pas aux mêmes emplacements. C'est là le fait important, auquel les textes classiques ne semblent pas fournir de parallèle exact. M. Carsten Hoeg souhaite qu'un ethnographe (il se dit lui-même simplement linguiste) aille étudier sur place ces conditions de vie dont il n'a pu décrire que l'aspect superficiel : on fait ici le même vœu, et on demande au savant qui fera le travail de vouloir bien employer l'une des cinq langues principales.

Car, avec cette réorganisation nationalitaire de l'Europe, on commence à perdre la tête. Voici, par exemple, M. Densusianu, l'excellent savant de Bucarest, qui publie en roumain les résultats d'une très intéressante enquête qu'il a faite sur **la Vie pastorale des Basques de la Soule,** donc chez nous ;

combien y aura-t-il de Français, ou de Basques, qui pourront utiliser ce mémoire ? Ajoutez qu'il faut aussi maintenant savoir du hongrois, du finlandais, du lituanien, de l'ehstonien, du letton, etc. Dix-sept langues ne suffisent plus ; il faut en savoir une trentaine pour se tenir au courant du folklore et de l'ethnographie !

M. Densusianu a retrouvé chez les Basques toutes sortes de coutumes et de mœurs qui lui rappellent directement les coutumes et les mœurs des semi nomades et des transhumants de sa patrie. Il dit, au début, que personne n'a jamais étudié, ni en France, ni en Espagne, la vie pastorale des Basques. Il y a pourtant des documents dans *Le Foyer basque* de P. Lhande, un peu dans *Ramuntcho*, de Loti, et pour les Basques d'Espagne, dans divers mémoires de Telesforo de Aranzadi, parus postérieurement à la bibliographie de Vinson, qui date de 1898. M. Densusianu décrit tour à tour la maison, la hutte en montagne, les ustensiles, les fêtes, etc., le tout accompagné de photos et de dessins. A propos des marques de propriété sur les moutons, je renvoie à des articles que j'ai publiés jadis dans la *Revue des Traditions populaires* sur les formes de ces marques dans les Pyrénées et ailleurs : les entailles au couteau dans les oreilles sont traditionnelles ; mais les boutons sont légaux ; le système a été organisé par le ministère de l'Agriculture, vers 1865 je crois, et il faut prendre garde à ne pas confondre ce qui est folklorique et ce qui est officiel et régulier. L'auteur a l'intention, semble-t-il, de continuer ses recherches : on souhaite d'en voir publier les résultats en français.

§

Chacun sait, et on a dit souvent ici, combien il est difficile de pénétrer dans les milieux féminins, en pays musulmans, et combien, par suite, notre connaissance des mœurs musulmanes est en somme superficielle encore et incomplète. Seules des femmes instruites, dénuées d'arrogance européenne et de préjugés, peuvent faire des enquêtes dans ces milieux ; on a parlé déjà des publications si précieuses de Mme Brenda Seligmann, de Mme Hilton-Simpson, etc. A cette phalange s'ajoute maintenant Mme A.-R. de Lens, qui, issue d'une famille de médecins, ayant fait des études de médecine elle-même et appris l'arabe, a réussi à vivre

en contact direct, non plus avec les prostituées des dispensaires, mais avec les femmes « honnêtes » du Maroc. Son livre sur les **Pratiques des Harems marocains** est un recueil de formules, de recettes, de conjurations employées par ces femmes en grand secret et qu'elles se transmettent de génération en génération, sans jamais les dévoiler aux hommes. Aussi nos médecins au Maroc sont-ils très souvent gênés dans leur intervention par des symptômes dont ils ignorent l'origine et qui sont dus à ce que, la médecine européenne étant toujours tenue en suspicion, les malades ou leur famille utilisent en même temps les pratiques traditionnelles où jouent un grand rôle les herbes, les défécations humaines et animales, les fumigations. Il est très important pour nos médecins de connaître ces pratiques : en publiant son recueil, Mme de Lens a rendu service non pas seulement aux ethnographes (qui retrouvent ici toutes sortes de parallèles à des faits connus par ailleurs, chez d'autres peuples), mais aussi à notre œuvre civilisatrice au Maroc. Les textes sont donnés sans adjonction ni commentaire, ce qui vaut mieux, classés en huit chapitres, et suivis d'un bon index. Ce n'est là qu'un début, on l'espère ; il doit y avoir bien d'autres pratiques encore ; ce livre servira donc de guide dans un domaine presque inconnu encore.

Quelques-unes de ces recettes peuvent être utiles aux lecteurs-ou aux lectrices — du *Mercure;* mais je n'en puis citer que fort peu. Une dame qui désire donner à ses yeux un « éclat insoutenable » n'a qu'à se procurer de la pisse de chat, y ajouter de l'alun grillé et pilé et tremper dans la mixture un linge dont elle se bandera les yeux. Pour raviver les ardeurs du mari ou de l'amant, elle n'a qu'à s'écorcher légèrement, avec un couteau, en sept parties de son corps : derrière l'oreille, à la joue, au bras, au pied, à la cuisse, au sein droit, etc., puis pétrir un peu de pâte, y recueillir du sang pris aux sept endroits écorchés, ajouter du miel, et faire frire dans du beurre un gâteau qu'elle fera manger à l'infidèle.

Un homme atteint d'impuissance ira d'abord au hammam se purifier ; à son retour, il absorbera un mélange de gingembre, clous de girofle, noix de muscade, noix du Sahara, aristoloche et lavande sauvage, cuits ensemble ; puis il se fera taillader par une matrone le bas des reins et mettre une ventouse ; ensuite il appliquera sur « ce qui doit être entouré » un cataplasme de persil

bouilli dans de l'eau, renouvellera ce cataplasme pendant trois jours, et boira enfin le remède.

Ces recettes sont un peu sauvages ? Tout notre moyen âge en avait de semblables ; dans nos campagnes, d'ailleurs, il en subsiste d'aussi bizarres.

A. VAN GENNEP.

## VOYAGES

Jean de Granvilliers : *L'Allemagne comme je viens de la voir*, Editions de France, 20, avenue Rapp. — Jean Ajalbert : *L'Auvergne*, Flammarion.

Un très remarquable et curieux ouvrage est celui qui a été publié par M. Jean de Granvilliers, sur nos voisins d'outre-Rhin, — toujours si suspects : **L'Allemagne comme je viens de la voir**. M. Jean de Granvilliers a fait un séjour récent dans le pays et en a rapporté de très intéressantes indications. L'auteur paraît trouver une Allemagne convertie, revenue à la raison, déjà transformée au point de vue politique. Mais nous sommes loin de compte. La partie jouée, — et perdue, — il s'agit maintenant de savoir si l'on payera la note, et nos adversaires se font d'autant plus tirer l'oreille qu'ils se sentent soutenus par nos anciens alliés les Anglais, dont la peur est toujours que nous ayons trop d'avantages. Avec le ministère Poincaré, en novembre 1923, ils avaient fini par reconnaître qu'ils étaient à notre merci. Mais après bien des incidents et des tripotages, les élections en Allemagne ont été une victoire pour le parti nationaliste, et en France ont amené la retraite de M. Poincaré. Avec la conférence de Londres qui a suivi, la France a dû consentir à abandonner le Rhin, sacrifié la régie des chemin de fer et retiré le cordon douanier établi chez les Boches. Cependant, après avoir travaillé pour déprécier sa monnaie, — tant qu'un franc est arrivé à valoir 2 milliards de marks, — d'autres manœuvres l'ont fait si bien remonter qu'aujourd'hui il vaut cinq francs. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette histoire — très curieuse au point de vue financier — où nous ne relevons que le fait même ; l'Allemagne ne paye pas et aujourd'hui on nous met des impôts sur tout pour arriver à couvrir nos propres dettes.

Cependant, M. Henri de Granvilliers donne la physionomie de Berlin avec le nouveau régime (1924). La capitale s'est démocratisée ; les transports en commun sont plutôt désagréables ; le

monocle a disparu (c'était pourtant avant la guerre un signe distinctif de l'officier); il est resté seulement sur l'œil de quelques israélites. Les uniformes, autrefois si nombreux dans la ville, se font très rares maintenant ; mais beaucoup de civils portent des vêtements d'aspect militaire. La foule admire cependant les étalages des pâtissiers, confiseurs, marchands de « délicatesses » ; les librairies sont achalandées de romans. Les volumes se vendent entre 7 et 40 marks (40 marks valent plus de 160 francs). Mais il y a d'autres faits à considérer. Le particulier, de situation modeste, est obligé maintenant de se priver du chauffage central. Il n'y a plus, en Allemagne, de titres nobiliaires, ni de décorations, mais le terme d'*Excellence* est toujours employé, ce qui indique que le changement dont on nous a tant parlé est tout superficiel. On nous présente ensuite la question des salaires avec la perturbation qu'apporta la nouvelle monnaie. Parmi les dépenses sont, comme partout, le vivre et le couvert, dont on nous parle assez longuement. Il y a une question du logement, bien qu'elle n'ait pas eu les mêmes désagréments qu'en France ; concernant la nourriture, elle n'atteint pas des prix plus excessifs que chez nous. Les journaux, à côté de cela, se vendent bien (presse quasi journalière et presse périodique) ; entre autres, on peut citer, à Berlin, le *Berliner Lokal-Anzeiger*, organe nationaliste, qui, le dimanche, contient environ 80 pages de quatre colonnes.

Mais à mesure qu'on lit le volume de M. Jean de Granvilliers, on constate que ce qu'il a voulu nous montrer surtout, c'est une Allemagne déjà délivrée du poids de ses charges, qui se reprend à vivre, à agir, — qui a retrouvé le bien être et la prospérité Elle songe surtout à bien vivre. On ne pense plus qu'à des fêtes, réceptions, — et naturellement boustifailler. D'ailleurs l'Allemand est toujours prêt à se grouper — pour réjouissances ou manifestations — et les fêtes coloniales continuent comme si le pays avait encore son domaine exotique.

Pour la *radio*, qui est en usage là-bas comme chez nous, on en a fait surtout un moyen d'enseignement, — et, comme de juste, de propagande. Mais où l'on ne saurait trop féliciter nos ennemis d'hier, c'est sur les chemins de fer, à propos de l'organisation du service des bagages. On inspecte les trains au départ, afin d'empêcher les voyageurs d'empiler dans les filets, d'entasser

dans les coins, tout ce matériel qu'on trimbale impunément chez nous, — sans parler des volailles aux pattes ficelées qui s'oublient sur le chapeau des voyageurs assis au dessous.

Une seconde partie du volume va nous montrer d'ailleurs clairement le rôle politique joué par l'Allemagne nouvelle. On y fait voter les deux sexes à partir de vingt ans. Le Reichstag a 472 députés, dont l'élection représente une dépense globale de 30 millions de francs. Cependant aux dernières élections, les dépenses ont été encore plus élevées et dépassent 100 millions. On prévoit du reste que la prochaine assemblée exigera une dépense d'environ 4 millions de marks par an, — c'est-à-dire 8 000 marks par député. Les réunions publiques ont d'ailleurs lieu dans les brasseries et le public admis boit, mange, fume avant que s'explique l'orateur.

Il y a aussi des manifestations, des cortèges et des cavalcades dans les rues, avec chœurs, musique, etc.

Les partis sont divers outre-Rhin, comme en France, si leur désignation n'a pas toujours le même sens que chez nous.

Ce sont les Conservateurs, qui portent aujourd'hui le nom de *Nationalistes* ; les *Nationaux-Libéraux*, qui s'intitulent maintenant *Populistes*; le *Centre*, qui est resté le parti des catholiques ; les radicaux qui sont devenus les *Démocrates*. Les socialistes se subdivisent eux-mêmes en deux fractions, etc... Mais le mouvement socialiste, qui semblait d'abord devoir diriger la politique allemande, se trouvait en l'année 1919 considérablement atténué.

D'ailleurs, malgré les partis, les tendances, les subdivisions, un sentiment général unit, on peut le dire, tous les Allemands : c'est la haine contre la France, le ressentiment de la défaite.

C'est la blessure inguérissable, le fait auquel tout revient en fin de compte; le fond de toutes les amertumes et de toutes les rancœurs. On le voit par un discours que prononça, à l'occasion d'une nombreuse réunion politique, au Grand-Théâtre de Berlin, M. Gustave Stresemann, ministre. L'orateur regrette que l'Allemagne ait toujours été trop pacifique et débonnaire. La perte de la guerre serait due à l'absence de deux corps d'armée supplémentaires que l'Etat-major général estimait alors nécessaires Quant au traité de Versailles, tous le déclarent intolérable et inexécutable. Il y a du reste beaucoup de choses que le ministre ne dit qu'à moitié, qu'il faut deviner à travers ses réticences ; mais

le fait certain, c'est que tous sont unis dans un même ressentiment, une soif unanime de vengeance que de telles réunions et parlotes entretiennent soigneusement.

Dans la dernière campagne électorale, la France a été montrée surtout comme un épouvantail, une bête malfaisante, qu'il faudra détruire, coûte que coûte. On nous parle cependant de la situation politique en décembre 1924 et bientôt de l'élection du maréchal Hindenburg ; mais, pour ce dernier, ce sont paraît-il, les femmes allemandes et les paysans qui ont assuré son succès.

Quant au mouvement pacifiste en Allemagne, il est en somme très faible. Le Reich reste amputé par le traité de Versailles, et la population en somme dans son unanimité ne pense qu'à la revanche.

La Prusse, qui n'a jamais été qu'un pays militaire, a maintenant retrouvé l'influence et la prépondérance qu'elle paraissait avoir perdues au lendemain de l'effondrement de l'Empire ; et le parti socialiste, maintenant en minorité d'ailleurs, participerait au mouvement général si l'occasion se trouvait être propice.

Telle est à peu près la situation ; voilà où nous en sommes après cinq années de conférences, de prêchi-prêcha à la Société des Nations. Mais on nous permettra de ne pas conclure ; nous préférons laisser le lecteur le faire.

Le volume de M. Jean de Granvilliers, dont les *Editions de France* ont donné un excellent tirage, est illustré de nombreux dessins de M. Roger Prat, qui montre de la verve et même de l'humour.

§

M. Jean Ajalbert a donné une nouvelle édition, — édition définitive — de son volume sur **l'Auvergne**, qui parut voilà bien des années et que nous avons retrouvé avec plaisir. L'Auvergne n'a pas que la réputation de nous fournir des marchands de marrons et de charbon — même marchands de vin ; c'est un des plus vieux pays de France et peut-être de l'ossature centrale d'où émergèrent d'abord les cônes volcaniques au vieux temps de la préhistoire ; et d'ailleurs avec les noms de ses lieux et villes célèbres, on y retrouve ceux de bien des personnages qui marquèrent dans l'histoire générale de la Gaule, puis de la France. Avec Clermont, on nous parle de Vercingétorix, saint Austremoine, Pépin le Bref, Urbain II ; puis de Sidoine Apollinaire, Flé-

chier, Legrand d'Aussy; comme du Puy-de-Dôme, de la cathédrale Notre-Dame-du-Port; et de Blaise Pascal et de Desaix. Il est question ailleurs de Riom, de Monferrand, qui reste, à Clermont, la vieille ville à côté de la cité modernisée; du Temple et de l'Observatoire juchés sur la montagne; et ensuite de la Limagne et des vins d'Auvergne. On passe à Royat, Châtel-Guyon; plus loin, c'est Thiers, Issoire, Montaigut-le-Blanc; et c'est encore Vic-le Comte, Viverols, Saint-Nectaire, la vallée de Chandefour, les ruines de Murols, les Monts-Dore, le Sancy, le pic du Capucin, la Bourboulé, les lacs de Guéry, de Chambon, de Montcineyre, de Pavin, etc. C'est bientôt les Vierges noires de la région avec Notre-Dame de Vassivière, Besse-en-Chandesse. C'est encore le Puy Mary, le Plomb du Cantal; et aussi Vic-sur Cère, Aurillac, Saint-Flour; ailleurs Chaudesaigues, Murat, Salers, Condat, Maurice, Carlat et son château, Usson et Marguerite de Valois, Conques et son trésor; le Velay avec Notre-Dame-du-Puy, le château de Polignac, la Chaise-Dieu, etc.

On retrouve avec plaisir en somme le livre de Jean Ajalbert sur l'*Auvergne* et il serait à souhaiter que chacune de nos provinces françaises ait un historiographe aussi consciencieux et averti.

CHARLES MERKI.

## QUESTIONS COLONIALES

Nguyên-an-ninh : *La France en Indochine*. — Léon Werth : *Notes d'Indochine*. — P. Monet : *Français et Annamites*, aux Presses universitaires de France, Paris. — Mémento.

Depuis quelque temps, l'Indochine française connait les honneurs de la publicité, de la grande publicité par le livre et par la presse, et, comme il convient dans notre pays et conformément à d'innombrables précédents, cette publicité s'exerce naturellement à l'envers, j'entends qu'elle est négatrice et destructrice et tend à établir que l'œuvre que nous avons accomplie en Extrême-Orient au point de vue colonial ne vaut pas grand'chose. Il est ainsi un certain sadisme, le même qui faisait le divin Marquis souiller de boue *pour le plaisir*, simplement, un bouquet de roses fraîches. Il est des gens qui estiment que notre misérable univers n'est pas assez démoli et ruineux et qu'il faut agrémenter encore cette consternation par d'autres démolitions et d'autres ruines, également, *pour le plaisir* ! Je dois dire que ces gens,

Français ou Annamites, qui aboient en ce moment à l'Indochine perdent un peu leur temps, car l'indifférence nationale en ce qui touche les colonies est telle que ce qu'on peut en écrire ou vociférer en bien comme en mal passe également inaperçu. La sagesse consisterait donc à ne point relever telles ou telles critiques plus ou moins injustement passionnées. Mais je n'ai pas encore personnellement atteint ce degré d'indifférence qui permet d'encaisser froidement ce que nos aïeux de la Révolution appelaient dans leur jargon des « contre-vérités », et, surtout, j'ai un souci très grand d'objectivité qui frise presque la manie. Voyons donc ces critiques contre notre Indochine et examinons sans passion, s'il est possible, si, oui ou non, elles sont fondées.

Critiques annamites, d'abord. Elles s'expriment ces temps-ci par la bouche et par la plume également éloquentes de M. Nguyên-an-ninh, un « Jeune Annamite » qui ne manque ni d'intelligence ni de talent, mais seulement peut-être un peu de mesure. Les idées de M. Nguyên-an-ninh s'énoncent dans un tract publié au début de cette année sans nom d'éditeur sous ce titre : **La France en Indochine,** et dans un article paru dans la revue *Europe* du 15 juillet 1925 sous ce titre : **La France et l'Indochine.** L'article et le tract se complètent et se répètent parfois. M. Nguyên-an-ninh serait-il un humoriste influencé par Tristan Bernard ou Bernard Shaw ? Je me le suis demandé en parcourant son œuvre. Il parle, sans rire ni même sourire, de « l'idéal démocratique annamite réfugié dans la commune » et que les coloniaux français auraient détruit. Sans grande logique, d'ailleurs, il ajoute aussitôt « qu'il ne dira rien de la Cour pourrie ni de ses mandarins ignorants, entretenus comme moyen d'oppression ». Ce n'est pas très gentil pour la Cour ni les mandarins annamites. Il parle aussi « du caractère indépendant du peuple annamite, qui a fait ses preuves dans l'histoire. La Chine l'avait connu. Elle n'avait pu le vaincre malgré les dominations successives dont la durée totale atteint plus de mille ans, malgré ses efforts parfois violents, mais généralement patients et doux ». La douceur des pirates ou des réguliers chinois, c'est là une invention délicieuse, quand on se remémore les exploits de ces braves fils du Ciel, quand leur hystérie de meurtre et de pillage est déchaînée. C'est bien entendu, ce n'est peut-être pas uniquement « pour une œuvre sentimentale que la France est allée en Indochine, franchissant

une distance de 1.400 kilomètres ». Mais, parler du « régime d'esclavage » que nous avons imposé à l'Indochine, n'est-ce pas aller un peu fort ? Si on consulte sans parti pris et d'un point de vue purement documentaire l'histoire de l'Annam, on constate d'abord que la domination chinoise ne fut jamais « patiente et douce » et que les Chinois vainqueurs traitèrent toujours les Annamites vaincus en barbares, pensant seulement à en tirer des impôts et à leur imposer les usages chinois au détriment des usages nationaux. On constate encore que, du XVIe au XIXe siècle toute l'histoire de l'Annam est une suite de luttes et de conflits sanglants entre deux grandes familles, les Nguyen et les Trinh, engendrant une guerre civile perpétuelle entre leurs partisans respectifs. D'idéal national, aucun. De patriotisme, au sens occidental du mot, aucune trace. On voit même les Nguyen et les Trinh recourir tour à tour aux bons services d'aventuriers étrangers portugais ou hollandais. Il s'agit toujours d'appétits féodaux aux prises, sans égard pour la masse de la population continuellement exposée aux pires déprédations. Quant à l'idée démocratique de la commune annamite, il est aussi plaisant d'en parler que si on avançait que les Russes du temps d'Ivan le Terrible étaient « démocrates » parce qu'ils jouissaient de ce faux collectivisme agraire qui avait pour expression simplifiée le *mir*. En réalité, et à consulter tant la légende que l'histoire, on peut justement prétendre que les Annamites, avant la conquête française, n'ont jamais connu la tranquillité ni la prospérité matérielle et morale. Certes, il y avait une civilisation annamite attestée par la splendeur des palais et des œuvres d'art. Mais, c'était là le fait de quelques privilégiés et le reste de « la démocratie » constituait un vaste troupeau d'exploités et d'opprimés, car, enfin, si les mandarins d'aujourd'hui sont « pourris », ce qui appellerait vérification, cette pourriture n'est point notre œuvre. Elle est traditionnelle et spécifiquement annamite ou, pour mieux dire, extrême-orientale.

M. Nguyên-an-ninh, ingrat comme tous les humains, même d'Occident, perd trop facilement de vue que l'Indochine nous doit *la paix*, la paix civile, inconnue avant notre installation. Cette paix est-elle parfaite ? Est-ce un chef-d'œuvre sans bavures? Je ne le prétendrai point. Mais lorsque M. Nguyên-an-ninh s'écrie :

L'absence des libertés élémentaires unit tous les Annamites instruits par une commune revendication. Quelque événement prochain en Extrême-Orient pourrait provoquer la révolte de la masse. Que la France songe à toutes ces forces tendues !

Lorsque M. Nguyên-an-ninh, pousse ce cri que lui inspire certainement un patriotisme sincère, patriotisme, appris à notre école, patriotisme d'origine occidentale, il peut nous inquiéter, nous inciter à renforcer nos forces de police, mais il ne saurait émouvoir notre conscience. Nous savons, en effet, ce qu'il adviendrait de l'Indochine si, conformément au vœu secret de M. Nguyên-an-ninh, notre domination prenait fin ; c'en serait vite fait de l'indépendance de la démocratie annamite. M. Albert Sarraut (1) l'a noté en termes excellents et définitifs :

La souveraineté française est ici comme l'armature puissante qui encercle et soutient les pièces d'un échafaudage. Qu'on l'enlève et tout s'effondre : il n'y a plus, jonchant le sol, qu'un amas de fragments dispersés. Sans la souveraineté française, il n'est plus d'Indochine.... Que si l'on suppose les divers pays de l'Union reprenant respectivement leur liberté d'action, alors pour chacun d'eux, c'est la régression mortelle vers le passé, vers l'isolement funeste, vers ce péril d'insécurité et de vulnérabilité dont, précédemment, tous ont voulu se garder en se plaçant sous la forte protection de la souveraineté française. De toutes façons, la disparition de notre souveraineté serait la déchéance de l'Indochine, la décadence de chaque État, l'anarchie, jusqu'au jour où telle convoitise extérieure viendrait régler le compte de tous en imposant à chacun le joug d'une domination nouvelle.

Certes, je ne méconnais point qu'il puisse être cruel et paraître insupportable au patriotisme de M. Nguyên-an-ninh, de se résigner à admettre *cette réalité* : c'en est une cependant. Hors la France, pas de salut, pas de prospérité pour l'Indochine ; et le Tonkin, l'Annam, la Cochinchine, en proie aux intrigues et aux factions, auraient vite le sort de la malheureuse Chine qui, depuis l'hypocrite abandon par les grandes Puissances de la politique des zones d'influence, est devenue une terre de guerre et de meurtre où la vie de l'individu est un problème de toute heure. Vous pouvez nier, M. Nguyên-an-ninh, le « miracle français en Asie ». La cécité intellectuelle est un droit que la France protectrice vous a accordé avec beaucoup d'autres. Mais vos négations et vos protestations, pour généreuses et bien intentionnées

(1) *La mise en valeur des colonies françaises*, Payot, 1923.

qu'elles puissent être, ne feront point que la souveraineté française ne soit point pour vous, je ne dis pas le plus grand bien, mais, du moins, *le moindre mal.*

Critiques françaises ensuite. Ah ! nos compatriotes sont bien amusants ! Rien de ce qui est de leur pays ne les satisfait, et c'est une joie pour eux de démolir en quelques mots le résultat des plus héroïques efforts. M. Léon Werth, écrivain de remarquable talent, a publié, dans la revue *Europe* du 15 septembre 1925, de curieuses **Notes d'Indochine**. Il nous raconte qu'il est allé rendre visite à M. Nguyên-an-ninh, et celui-ci lui déclare : « L'offensive nous vient de la France, mais l'esprit de libération aussi », et M. Ninh ajoute :

Si les coloniaux ne nous ont point apporté la culture d'Europe, on ne peut guère leur en faire grief. Ils ne la connaissent point !

Ainsi, nous sommes les sauvages et les barbares, et cette annexion de Renan, de Nietzsche, de Platon par « M. Ninh » est une des choses les plus comiques que j'aie jamais vues. M. Léon Werth a été choqué par « la grossièreté des coloniaux ». Mais, moi, je connais un brave colonial qui, dix ans passés, n'est point encore revenu de la grossièreté et de la salauderie d'un salon littéraire où, par hasard, je l'avais conduit. Ma bonne brute de colonial en est sorti, convaincu que tous les gens de lettres possédaient des âmes de mercenaires et d'apaches. Inconvénient des généralisations saugrenues et trop rapides ! L'excellent psychologue qu'est M. Léon Werth ne voit-il donc point qu'il y a en germe, dès maintenant, dans nos colonies, en général, et en Indochine, en particulier, une sorte de *primarisme colonial* des plus regrettables et des moins philosophiques ? En France, il existe des milliers d'individus, — c'est une des pires superstitions démocratiques, — qui pensent que « tout s'apprend » que tout relève de l'esprit de géométrie et qu'il suffit d'aller à l'école un certain temps pour conquérir avec la science les plus hautes qualités du cœur et de l'esprit. C'est la confusion perpétuelle entre l'instruction et la culture. Cette confusion occidentale commence à gagner l'Extrême-Orient, et de nombreux Annamites pensent avec M. Nguyên-an-ninh que les diplômes donnent la culture. Mais ils ne la confèrent pas plus aux Annamites qu'aux Français, et *la finesse* naturelle des Annamites devrait les mettre

en garde contre pareille erreur qui n'est point, au reste, dans la tradition de leur race.

M. Monet, dans son livre intitulé **Français et Annamites**, se montre lui aussi un admirateur des conceptions de M. Nguyên-an-ninh. Il cite complaisamment celui-ci en déclarant que « si les coloniaux s'entêtent à refuser aux Annamites les libertés élémentaires, ceux-ci ne pourront désapprouver la violence de la masse et l'action des émigrés ». M. Monet, tout comme M. Léon Werth, se laisse entraîner par la générosité de son cœur. Il est allé en Indochine. Avec la foi ardente d'un apôtre, il y a dépensé sans compter son argent et ses forces pour fonder un foyer d'éducation. Mais il a rencontré des résistances, s'est heurté à des incompréhensions et, par une réaction propre aux âmes d'élite et aux sensibilités trop vives, il se prend à désespérer et à douter de la valeur de l'œuvre occidentale. Moins sévère que M. Nguyên-an-ninh il reconnait que les coloniaux d'Indochine ne sont ni des tortionnaires, ni des négriers et sont même assez souvent « de braves gens ». Mais, il leur reproche de « songer uniquement à leurs affaires et de vivre sur des préjugés soigneusement entretenus et qu'ils tiennent, en toute sincérité, pour d'incontestables vérités ». Il reconnaît d'ailleurs « qu'il est peu surprenant que des hommes qui s'expatrient pour réaliser honnêtement quelque gain aient d'autre souci qu'évolution des peuples, altruisme, sacrifice et holocauste de leurs propres intérêts », mais il tient à proclamer cette vérité essentielle : c'est que, « si nous voulons gouverner l'Indochine en bons Français, il faut l'administrer avant tout pour les indigènes et non pas seulement pour quelques coloniaux, ce qui n'est pas, dans toute sa pureté, le clair génie de la France ». D'accord, chacun doit être d'accord sur ce point avec l'esprit généreux qu'est M. Monet. Mais, lui-même, ne constate-t-il point dans sa conclusion : « Il ne faut pas demander à l'homme plus qu'il ne peut donner et ne situer le domaine moral qu'au royaume « d'Utopie ». Voilà une excellente formule et dont on méconnaît la valeur lorsque systématiquement, dans une œuvre aussi vaste que l'organisation de l'Indochine par la France, on s'attache uniquement aux défauts et aux imperfections des institutions et aux erreurs ou à la grossièreté de quelques individus. Je persiste à penser, contrairement à l'opinion de M. Nguyên an-ninh, rapportée par M. Léon Werth, que la France a réalisé

un véritable « miracle » en Indochine, non pas « en abaissant le niveau intellectuel des Annamites et en asservissant leur démocratie (*sic*) », mais bien en lui donnant la sécurité, la paix et la prospérité matérielle, conditions indispensables de tout bonheur moral. Il y a encore du progrès et des améliorations à réaliser ? Tous sont d'accord sur ce point. Mais, faut-il pour cela nier le formidable effort accompli ? Ce serait profondément injuste, et M. Nguyên-an-ninh n'amènera jamais un Français conscient de ses droits et de ses devoirs d'Occidental à penser que le bonheur des Annamites puisse résulter d'une libération prématurée et d'un affranchissement intellectuel absolu. L'exemple de la Chine déchirée et en proie à tous les maux devrait cependant éclairer les esprits d'avant-garde de l'Extrême-Orient sur les bienfaits du bolchevisme intégral et universel !

Mémento. — M. Vayrac, prenant pour épigraphe cette pensée de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » a composé à l'usage des Annamites et fait éditer à Hanoï (Éditions du Trung-Bac-Tan-Van, 61, rue du Coton) un petit livre intitulé *Le parfum des humanités*, avec l'intention d'amener nos sujets à une plus exacte compréhension de notre culture, en leur faisant lire des extraits de classiques grecs et latins qui sont à sa base. C'est un louable dessein, et on ne peut qu'approuver M. Vayrac de répondre par les lignes suivantes aux préoccupations de M. Nguyên-an-ninh :

« Notre agitation pratique étonne les Annamites : mais elle ne nous a pas acquis leur estime. Elle les porte à penser que nous n'avons pas de culture équivalente à celle que la Chine leur avait donnée. Les lettrés se croient fondés à nous considérer comme des barbares, dominateurs du tonnerre et des quatre éléments, mais fermés aux pures joies de l'esprit. Nous n'avons pas le droit de rire de leur méprise. C'est à nous de les détromper. »

C'est parfait ; je me demande seulement si ce que désirent les jeunes Annamites, ce ne sont point des bulletins de vote, plutôt que la révélation de la pensée grecque ou latine.

CARL SIGER.

## *ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES*

Sir Oliver Lodge : *L'Evolution biologique et spirituelle de l'Homme*, essai optimiste, Editions de la B. P. S., 8 rue Copernic. — René Guénon : *L'Esotérisme de Dante*, Les Cahiers du Portique, Ch. Bosse, 16-18, rue de l'Ancienne Comédie. — Félix Rémo : *La Traversée de la vie*, Editions de la B. P. S. — Georges Muchery : *La Mort, la maladie, l'intelligence, l'hérédité, indiquées*

*immédiatement par l'analyse des empreintes des mains*, 2 vol. Editions astrales illust. — Henri Durville : *Mystères initiatiques*, Durville — Henri Decharbogne : *Que savons-nous de l'au-delà ?* préf. de Camille Flammarion, Flammarion. — Fernande d'Arsen : *Les forces qui régissent la chance*, Chacornac.— Fr. Wittemans, membre du Sénat de Belgique : *Histoire des Rose-Croix*, Ed. Adyar. — Camille Spiess : *Ainsi parlait l'Homme*, préf. de Louis Estève ; *la Psycho-synthèse*, André Delpeuch, 51 rue de Babylone.

**L'Evolution biologique et spirituelle de l'Homme** de Sir Oliver Lodge, dont la B. P. S. publie la première traduction française, est, à proprement parler, tout un système de philosophie, fondé sur l'état actuel de nos connaissances et destiné à remplacer les vieilles théories démodées et pessimistes du matérialisme scientifique. La grande loi d'évolution domine nos destinées. Mais l'évolution n'est-elle que pour la race, et la vie de l'individu est-elle bornée par ces deux parenthèses tranchantes de la vie et de la mort ? La physique semble répondre à cet anxieux problème. Qui dit matière dit énergie et transformation perpétuelle : les rayons du soleil ne sont qu'une de ces innombrables transmutations matérielles. Pourquoi la mort ne serait-elle pas, elle aussi, une de ces simples transpositions de l'être ? La vie, l'esprit, pures fonctions de la matière, vont répétant les biologistes, impossibles à imaginer sans le concours matériel d'un corps... Mais dans l'univers physique, l'éther, invisible et impalpable, a pris force de notion indispensable pour l'explication des moindres phénomènes. De lui procède la force de cohésion qui tient enchaînés les atomes, et tout corps matériel est doublé d'un corps éthérique qui en assure la fixité et en perpétue l'évolution. Pourquoi les mêmes conditions ne régiraient-elles pas la vie, et pourquoi tout individu n'aurait-il pas son corps éthérique, poursuivant de façon permanente son développement à travers la mort ? La gravitation incessante du double univers physique et moral vers la perfection supprime le troublant problème du mal, le mal n'étant autre que l'inertie qui succombe tôt ou tard devant l'effort, et le monde étant à chaque période de son développement le meilleur des mondes possibles. Après diverses épreuves et des réincarnations terrestres temporaires, l'homme atteindra son plein épanouissement transcendantal. On conçoit que cette philosophie optimiste, qui a toute la haute ferveur et la lyrique sincérité d'un beau poème, contente les nobles aspirations des partisans passionnés de l'hypothèse spirite Sous la forme d'un opuscule élégant, d'un format commode et d'une

typographie soignée, les « Cahiers du Portique », qui se proposent de publier toute une série d'études curieuses, à tirage limité, sur les Beaux-Arts et les Belles-Lettres, envisagés dans leurs rapports avec les sciences ésotériques et symboliques des anciens, inaugurent cette série par une attachante étude de M. René Guénon sur **l'Esotérisme de Dante.** Le pénétrant et docte érudit qu'est M. René Guénon, si admirablement informé de tout ce qui touche aux vieux mythes de l'Inde et aux religions philosophiques de l'Orient, témoigne en cet essai qu'il n'est pas moins bien averti en ce qui touche les doctrines secrètes et les grands courants d'idées mystérieuses qui se reflètent dans les œuvres des écrivains du moyen-âge. L'œuvre de Dante est plus qu'une autre susceptible de cette interprétation, et, du propre aveu de son auteur, offre quatre significations bien distinctes : un sens philosophique, un sens théologique, un sens politique et social, et un sens initiatique, qui a échappé à la plupart de ses commentateurs. Le poète semble avoir été l'un des chefs de l'Association de la *Fede Santa*, tiers-ordre de filiation templière et qui présentait certaines analogies avec ce que fut plus tard la « Fraternité de la Rose-Croix » : d'où les multiples allusions hermétiques, rosicruciennes et maçonniques qui abondent dans son texte, le symbolisme constant de ses figures ou de ses images, voire du plan de son ouvrage. Rossetti, Aroux et Eliphas Lévi avaient déjà en partie mis en lumière cette interprétation ésotérique de la *Divine Comédie*. M. René Guénon la rectifie ou la complète. Si Dante a pris Virgile pour guide lors de sa descente aux Enfers, c'est moins en vertu d'une fiction poétique que d'un savoir initiatique incontestable. Toute cette partie du poème présente des similitudes frappantes avec certains poèmes hermétiques musulmans : similitudes qui témoignent de l'unité de la de la doctrine contenue dans toutes les traditions, musulmanes ou hindoues, franc-maçonnerie ou Rose-Croix. Le symbolisme pythagoricien des nombres a dans l'œuvre du poète florentin une valeur considérable que M. René Guénon s'attache à dégager. Son substantiel exposé, loin d'être complet, n'a pour but que « de fournir un point de départ à la réflexion de ceux qui, s'intéressant à ces études, sont capables d'en comprendre la portée réelle » : car il s'agit là beaucoup moins de vaine érudition que de compréhension véritable et d'ouvrir de plus larges horizons

aux chercheurs, soucieux de pénétrer sans cesse plus avant dans l'âme énigmatique et profonde des grands esprits qu'ils admirent. D'une plume alerte et tendre, parfois mordante, M. Félix Rémo invite les voyageurs en marche, effectuant **la Traversée de la Vie**, à apprécier avec modestie le progrès, naïveté du moment au prix des richesses croissantes qu'apportera la succession des siècles. Il raille les matérialistes, préconise l'initiation spirite de l'enfance et prêche la toute prochaine conversion, selon lui, de l'Eglise au spiritisme. M. Georges Muchery, auteur de deux gros volumes sur **la Mort, la Maladie, l'Intelligence, l'Hérédité** *indiquées immédiatement par l'analyse des empreintes des mains*, nous affirme que la chirologie ne relève plus comme naguère du domaine de la sorcellerie. C'est aujourd'hui, comme la chimie, l'astronomie, la médecine, une « science basée sur des calculs, des observations rigoureuses et des faits précis », qui prévoit nos maux et, de ce fait, peut les éviter ou, tout au moins, en atténuer les effets. La main gauche porte inscrites les diverses probabilités de notre vie, les tendances de notre caractère, les inclinations vers lesquelles nous pousse notre tempérament. La droite nous révèle « ce que nous avons fait ou ce que nous ferons des événements annoncés ». Si, dès l'enfance, nous prenions soin de faire examiner nos mains, nous pourrions non seulement pronostiquer nos futures maladies, nos tares héréditaires, et y porter remède, mais nous diriger sans hésitation vers la voie où nous aurions les plus grandes chances de réussir et, connaissant approximativement le moment de notre mort, en régler convenablement les détails et la regarder venir avec tranquillité. Je doute que beaucoup de gens professent cette sérénité héroïque... M. Georges Muchery s'est penché sur nombre de mains illustres, parmi lesquelles dominent les mains féminines. Cet hallucinant herbier d'empreintes digitales emplit tout un volume. Malgré que le praticien se soit montré assez réservé, beaucoup de femmes et nombre d'hommes y chercheront, je le gage, le passionnant inconnu de leur destinée. Poursuivant l'œuvre entreprise dans ses précédents ouvrages, œuvre d'intelligente vulgarisation des mystères de la Haute-Science, M. Henri Durville, dans un luxueux ouvrage, abondamment et artistement illustré, nous dévoile aujourd'hui **les Mystères initiatiques**, autrement dit les mystères égyptiens, source d'enseignement de notre civili-

sation méditerranéenne. Le « livre sacré de la demeure » lui fournit l'occasion d'un savant commentaire ésotérique qui, comme toutes les œuvres du même auteur, s'inspire d'une poétique ferveur et du désir ardent de convaincre les profanes de la profondeur et de la beauté des symboles. Dans les questions psychiques, l'observation peut nous instruire, et il n'y a nul argument théorique, nulle hypothèse qui vaille contre elle. A ce compte, le livre de M. Henri Dechambogne, **Que savons nous de l'au-delà** ? plein d'observations positives, de réalités personnellement constatées et, ce qui ne gâte rien, fort agréablement contées, est admirablement instructif. Rien de plus édifiant que les faits si curieux, si troublants, qu'il a pris soin de rassembler dans son volume, et dont quelques-uns : « Saïtou la sorcière », « le piano de Thélus », pour ne parler que de ceux-là, portent la marque d'une indéniable authenticité. Le narrateur se donne bien garde de conclure. Mais les lecteurs de bonne foi concluront pour lui. « Ce que nous savons de l'au-delà ? Bien peu de choses... Nous pouvons toutefois affirmer qu'il est aussi fou de nier son existence que de se vanter d'en avoir franchi, ne fût-ce qu'une fois, le seuil mystérieux... » Mme Fernande d'Arsen, dont l'aristocratique et pensive figure égaye le seuil de son austère ouvrage, nous révèle, au nom de l'astrologie, **Les Forces qui régissent la Chance**. Elle pousse la complaisance jusqu'à nous signaler pour chaque jour de la semaine et chaque mois, quelle que soit l'année, les heures de réussite et de joie, les heures de tristesse et d'obstacle. Et le fait essentiel pour posséder la chance est de cultiver, outre notre énergie, notre connaissance astrale. Avec érudition et clarté, M. Wittemans, membre du Sénat de Belgique, a écrit l'**Histoire des Rose Croix** et de la Société théosophique, la continuatrice spirituelle et moderne du vieil ordre initiatique. De copieuses illustrations et une suffisante bibliographie accroissent le parfait intérêt de cet ouvrage. Disciple de Nietsche, célèbre, comme a dit un de ses commentateurs, par le dandysme échevelé de son style, l'auteur d'**Ainsi parlait l Homme** et de **la Psycho-Synthèse**, le philosophe altier qu'est M. Camille Spiess use pour exprimer ses idées, si abstraitement originales, d'une forme métaphorique à l'excès, tranchante et déconcertante à plaisir. On peut admirer la hauteur de ses spéculations et en réprouver la sibylline incohérence. Quoique

n'étant ni métaphysiques, ni mystiques, la pénétration de ses théories reste malaisée, et brouillé d'ellipses continue'les le développement de sa pensée. Artifice volontaire peut être pour dérober au vulgaire la hardiesse de ses conceptions... A la bio psychologie dualiste traditionnelle, le philosophe substitue la notion d'une psycho-synthèse érotique, « qui est l'intelligence de la vie, de l'amour ou du génie » La psycho-synthèse, c'est la synthèse psycho sexuelle, « la fusion d'Éros et de Psyché », comme le dit justement un de ses thuriféraires. Aimer et savoir ne sont qu'un. Le narcissisme est la suprême sagesse ; la reconnaissance du Soi éternel à travers l'éternelle fuite du temps ; l'androgynat de l'âme, mais d'ordre spirituel, chaste en son principe ; la passion brûlant d'une flamme plus haute que le désir. « Cette sublimation ethnique ou psycho-synthétique est le final coït cérébral d'où naît la pensée rafraîchissante et féconde, l'éternelle jeunesse de la race ou de l'individu. » Par-dessus quelques siècles de tendresse anémiante, les anticipations du spissianisme, dit M. Louis Estève, tendent la main aux mœurs d'un robuste passé, renouvellent le culte des héros et de l'amitié antique, s'avèrent le prélude heureux de l'assainissement moral des temps prochains.

PAUL OLIVIER.

## *LES REVUES*

*La Revue européenne* : D'une préface de Victor Ségalen à trois poèmes et l'un d'eux. — *La Revue hebdomadaire* : Anatole France, sa tolérance, son esprit et son grand cœur rapportés par M. Engerand. — *Revue bleue* : Lettres de Wagner à Henri de Bulow sur ses premières entrevues avec Louis II de Bavière. — Mémento.

Aujourd'hui, 24 octobre, M. l'abbé Henri Brémond a prononcé sur « la Poésie Pure » un discours très riche en idées hardies. La critique vivra dessus pendant quelques mois Il est rare que l'Académie française ait délégué à la Séance publique annuelle de l'Institut un orateur capable de choisir un sujet aussi haut et de le traiter avec une telle maîtrise

Nous noterons ici la conclusion de l'orateur. Un homme d'Église ne pouvait mieux aboutir :

S'il en faut croire Walter Pater, « tous les arts aspireraient à rejoindre la musique ». Non, ils aspirent tous, mais chacun par les ma-

giques intermédiaires qui lui sont propres, — les mots; les notes; les couleurs; les lignes; — ils aspirent tous à rejoindre la prière.

Le regretté Victor Ségalen n'était pas loin de penser de même. **La Revue européenne** (1er octobre) publie trois très beaux poèmes de Ségalen : « Prière au Ciel sur l'Esplanade nue », avec la préface qu'il composa pour eux, le 1er juillet 1913. Elle débute ainsi :

Ce sont des chants. Non point affichés sur des pierres; — et la peinture même est trop lourde pour les illustrer. Ce sont des élans temporaires et périssables. Des gonflements impétueux qui d'abord, suffisant, ne s'expriment point. Le cœur est ému et bat. La parole n'ose interrompre .. et soudain, les mots d'eux-mêmes surgissent. C'est la Poésie. Un esprit juste s'y tient parfois, honorant le rythme sans excès. — Mais, que le vertige gagne, que l'ivresse s'aggrave, que la palpitation étouffe les pudeurs, — et, ni battements, ni tablatures, ni mètres officiels, ne contiennent l'indicible qui exige alors d'être dit : l'Ode naît.

Mais, à peine. Elle est disparue, laissant un vide, une chute, une dérobée, laissant dessous elle le cinglement d'un coup, — ce sillage épuisant. Il y a eu la montée et l'éclat, — le Mot. — Et puis soudain le silence, la torpeur, la nuit sans nouvel espoir, sans sommeil. Rien ne retient et ne fixe. Rien d'un accomplissement. L'Ode, qui fut, s'est enfuie, n'est plus. Son retour : il ne faut pas le susciter trop vite.

La belle méditation du poète sur l'œuvre qu'il vient de réaliser devançait d'une douzaine d'années les fines opinions de M. Henri Brémond sur l'essence de la poésie. Ségalen parle de « ce que le poème avait cru peu utile d'expliquer ». Et M. Brémond déclarait tantôt :

Aujourd'hui, nous ne disons plus : dans un poème, il y a de vives peintures, des pensées ou des sentiments sublimes, il y a ceci, il y a cela, puis de l'ineffable, nous disons : il y a d'abord et surtout de l'ineffable, étroitement uni, d'ailleurs, à ceci et à cela. Tout poème doit son caractère proprement poétique à la présence, au rayonnement, à l'action transformante et unifiante d'une réalité mystérieuse que nous appelons poésie pure.

Enfin, Ségalen professait :

On ne peut nier que l'Ode ne soit dite « Religieuse ».

Son « Doute » crie vers Chang-ti, avec des images de Chine qui ont leur équivalence dans Bossuet et chez M. Paul Claudel,

par exemple. Mais, nul commentaire ne vaudrait la lecture de cette pièce aux quatrains de bronze :

RÉSOLUTION

Il le faut ainsi, ô Sans-être, que tu sois.
Ne détrompe pas. Ne te résous pas en boue.
Ne disparais point. Ne transparais point. Ne joue
Ni confonds jamais le seul à toi qui se voue.

Sans doute et sans fin, évoquant ta certitude,
Feignant de savoir, je frappe trois fois sur trois.
Je ris de respect. Criant ma fièvre aux abois
Je sonne bien fort l'espoir et les désarrois.

Sans peur, nu de cœur, noyé de lumière et d'eau,
Je lève à deux mains mon appel et mes caresses :
Manifestement il faut que tu m'apparaisses :
Ton Ciel n'est pas vain, ni tes clartés menteresses.

Vois! je t'attendris : je me tiens seul à ta ronde,
Portant mon élan, t'appelant du bout du monde,
Jetant tout mon poids dans l'inversé que je sonde
Comme le plongeur d'un pôle vertigineux.

§

Il y a un an que n'est plus Anatole France. M. Roland Engerand le montre à la Béchellerie, dans les belles pages sincères d'un jeune homme ébloui par l'intelligence et le cœur de l'illustre vieillard dont les manières simples étaient d'un aristocrate de l'esprit. C'est dans **La Revue hebdomadaire** (10 octobre).

Les détracteurs de France l'ont dit sectaire; quelques-uns même, à la façon d'un Homais aussi lourd que le pharmacien fameux. M. Engerand leur répond :

En juin dernier, quand Anatole France fit de Paris à Tours son dernier voyage, il amenait à la Béchellerie une nouvelle venue : l'infirmière que son état de santé lui imposait. Or, ce samedi soir où ils arrivèrent, les malles déballées, la garde-malade se lamenta soudain : elle désirait, le lendemain, aller à la messe ; et elle avait oublié à Paris, dans la précipitation du départ, son paroissien. Alors France, sans rien dire, se fit habiller le dimanche matin de très bonne heure, se fit conduire en ville, et revint peu de temps après, tendant à l'infirmière, éberluée, un livre d'heures qu'il avait été quérir lui-même, pour qu'elle

pût assister, à Saint-Cyr, à l'office de 8 heures. Voilà la mesure de son sectarisme... Sa bonté était infinie...

Cette anecdote est fort piquante :

... Un candidat à l'Académie, venu le voir dans sa maison de campagne, lui racontait : « J'ai déjà fait vingt visites ! » Et France, les bras au ciel : « Vingt visites... Vous savez donc le nom de vingt académiciens ? Homme exceptionnel ! Puisque vous les avez appris par cœur, gardez-vous de les oublier. Par vous, l'avenir les connaîtra peut-être ! Je vous admire et vous envie... Car, l'autre jour, avec Courteline, nous avons cherché les noms des quarante immortels. Nous n'avons jamais pu en trouver que quatre. Or, tout à coup, Courteline s'est frappé le front et m'a dit :

« Mais, mon cher maître, il y a vous ! » Cela faisait cinq... Nous en sommes restés là. Ce chiffre, nous n'avons vraiment pas pu le dépasser.

M. Raoul Engerand — au fait, ce sommaire de la revue prénomme Roland l'auteur qui signe Raoul — est capitaine. Lors de sa première visite à France, le maître lui demanda : « Quel a été votre but en restant, après la guerre, dans l'armée ? »

Et je lui avais répondu que j'avais voué ma vie, au lendemain des grandes hécatombes, à prolonger, à réaliser le dernier vœu de ceux qui s'étaient sacrifiés ; et que là, plus qu'ailleurs, il me semblait facile de réaliser cette volonté.

J'en vins à parler de cette orientation vers la mort des esprits de ma génération.

Dorgelès, Montherlant, Raynal, mes camarades, quelle est donc cette force qui toujours nous ramène à la mort ? Quoi ! nous faut-il sans cesse errer dans le champ de la Déesse silencieuse ! A l'âge où d'ordinaire l'on se penche sur des berceaux, nous ne savons que nous courber inlassablement sur des tombes. Comme un lourd tournesol happé par la lumière, mon âme, comme les vôtres, s'oriente irrésistiblement vers les pâles clartés de l'au-delà. Ne pourrions-nous pas jouir plus allégrement de ce droit à la vie que l'on nous a rendu ? N'est-ce pas parce que les meilleures années de notre jeunesse furent trop durement assombries par la grande ombre de la mort ? Trop longtemps, nous avons vécu dans l'oppression des heures où la mort nous proposait ses mystérieux vertiges. Nos pères, à vingt ans, savouraient — comme le savoureront nos fils — le plein épanouissement d'une jeune chair heureuse, la calme plénitude des santés sans histoire. Nous nous desséchions alors dans la cruelle attente des navrantes et douloureuses agonies. Autour de nous, pendant cinquante et un mois, des milliers

de jeunes êtres vécurent, chaque matin, le réveil blême du condamné à mort. De tels spectacles replient l'âme à jamais...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'essayais de lui dire cela, de lui dépeindre le calvaire que gravirent ceux qu'une croix de bois recouvre aujourd'hui, quand, levant les yeux, je vis devant moi un visage bouleversé, au fond d'une prunelle que l'émotion arrondissait, un regard trop brillant pour n'être pas mouillé, et un pauvre vieil homme, levant les bras, qui s'écria, d'une voix étranglée de sincérité que je n'oublierai jamais :

— Pauvres enfants ! Pauvres enfants!

§

La **Revue bleue** (5, 19 septembre, 3 octobre) publie les lettres de Richard Wagner à Hans de Bülow. Jusqu'en 1864, c'est la bataille rude pour la vie, du grand compositeur, avec des éclaircies de réussite. Enfin, de Vienne, le 12 mai 1864, il écrit à son admirateur et ami, dont il prendra plus tard la femme :

Cher Hans,

Encore une fois ! Un miracle inouï est intervenu dans ma vie ! L'inconcevable est réalisé !

Un jeune roi est mon plus fidèle disciple : il entreprend la mission de faire représenter toutes mes œuvres comme je le voudrai et de m'affranchir de n'importe quels soucis. Lis sa lettre, ce document merveilleux et exquis et, je t'en prie, renvoie-la moi par retour du courrier.

Wagner retourne le jour même à Munich. Il charge Bülow d'obtenir de Bechstein, le facteur de pianos, un instrument gratuit, pour lequel il « sera vénéré et louangé ». Wagner ajoute : « Je promets de faire de la propagande pour lui en Bavière ». Le 18 mai, il possède ce piano. Il écrit de Starnberg. Le « jeune Roi » l'« envoie chercher plusieurs fois par jour ». Il s'écrie, par la plume : « ... soudain, le ciel m'est descendu sur la terre ! »

Ceci est, pourtant, maintenant, ma plus belle conquête : pas la moindre tache, pas le plus petit nuage, dévouement profond, pur, absolu du jeune disciple à l'égard du maître. Un disciple m'appartenant aussi complètement que lui, je ne m'en connais point. C'est à ne pas croire! Il faut entendre, voir ce merveilleux jeune homme, prendre contact avec lui. Parzival. Il se montrera ferme, sévère, au plus haut point zélé dans les affaires de son gouvernement : il se tient absolument à part. Personne ne l'influence et tous le reconnaissent pleinement comme un véritable roi, dans la plus large acception du terme.

Très cher Hans, un vrai miracle !

Et maintenant la destinée. D'après la nature des choses, il pouvait être tout cela et je ne l'appris jamais. Il suffisait que son père n'eût plus que dix, vingt années à vivre ! Alors, inopinément, il acquiert la puissance : quatre semaines après la mort de son père, il envoie à ma recherche. Maintenant tous les gens ont les yeux tournés vers moi, se demandant comment j'utiliserai mon influence énorme sur le jeune roi. Insensés ! Je suis comme je suis ; il est comme il est : il m'aime tel que je suis et il ne me comprendrait plus, sur le champ, si je voulais être différent.

La pureté, la vérité règnent absolument ici !

Mais vraiment, je sens que je l'affectionne comme on peut affectionner un être humain : je pense que sa mort provoquerait immédiatement la mienne.

Oui, c'est ainsi !

« Mon jeune roi », écrit Wagner. Bientôt Hans de Bülow verra ce roi :

Tu comprendras rapidement et sûrement ce que nulle description ou nulle assurance ne peut te faire croire. C'est quelque chose de divin, d'inconcevable, d'incomparablement beau, qui s'est réalisé pour intervenir dans ma vie. C'est incompréhensible, pour le motif que ce n'est jamais arrivé : cependant — en vérité — à moi seul pouvait être attribuée pareille chose. C'est moi, qui ai suscité ce miracle, par la ferveur de mes aspirations et par mes souffrances ; et une reine devait mettre au monde ce fils pour moi. Oui, tu apprendras à le connaître !

Je te donnerai son portrait. C'est mon génie personnifié, que je vois en dehors de moi et que je puis aimer.

Et le 8 octobre de la même année, l'hosannah éclate encore, plus lyrique, amoureux :

O Hans !

Mon roi fut, hier, plus divin que jamais : j'ai passé deux heures avec lui. Il me porte aux nues pour les *Niebelungen* et son enthousiasme se communique à moi. C'est ainsi, je ne puis faire autrement.

Il me charge de te transmettre ses cordiales salutations et de t'écrire à quel point il se réjouit de t'avoir pareillement, au début de novembre.

Crois-moi, ce jeune homme est d'une essence particulièrement haute : hier, j'étais sur le point de tomber à genoux devant lui et de l'adorer.

Aujourd'hui j'ai dû écrire déjà à Cornelius qu'il recevra 1.000 florins de la liste civile et qu'il doit venir immédiatement à Munich. Voilà comment *il* me donne des ailes !

Mémento. — *Le Correspondant* (10 octobre) : « La pensée de Paul Valéry », par M. Frédéric Lefèvre. — « Le salon de Victor Hugo », par

M. Maurice Talmeyr, qui rapporte ce mot admirable de Flaubert (qui serait tout à fait juste s'il avait *aussi* nommé Balzac) :

De tous les admirateurs de Victor Hugo, le plus exalté fut peut-être Gustave Flaubert. Il ne cessait de répéter aux amis de Zola qui se donnait comme le concurrent du maître et posait pour le grand homme d'en face :
— Dites donc à M. Zola que tous, qui que nous soyons, nous ne mangeons pas un rosbif dont le père Hugo n'ait pas tué le bœuf, ni un gigot dont il n'ait pas tué le mouton.

*Europe* (15 octobre) : La suite des bien remarquables « Notes d'Indochine », de M. Léon Werth.

*La Revue Universelle* (15 octobre) : « Préfaces », par M. Ch. Maurras. — « Défense de l'Occident », par M. Henri Massis. — « M. Clément Vautel », par ***

*Cahiers Léon Bloy* (septembre-octobre) : Suite du « journal d'enfance ». — « Charles Buet », par M. Jean Dunoyer. — « Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy », par M. René Martineau. — Le prochain fascicule publiera « Léon Bloy au *Chat Noir* », « illustré de curieux documents ».

*Nos Poètes* (15 octobre) : Poèmes inédits de M. Joseph Mélon, de Mme M.-L. Vignon et de Gabriel Vicaire. — « Paul Arène », par M. Tancrède Martel. — « Laurent Tailhade », par M. M. Odelin.

*Revue des Deux Mondes* (15 octobre) : « Cavour », par M. Maurice Paléologue qui l'appelle : « Un grand réaliste ». Ah ! si M. Paléologue avait été, ne fût-ce qu'un moyen ou petit réaliste, pendant son ambassade à Pétersbourg ! — « Les foules de Lisieux », par M. Louis Bertrand. — De très belles « Poésies », de M. Charles Le Goffic.

*La Revue de Paris* (15 octobre) : « Le centenaire de Chevreul », par M. Ch. Mouren. — Suite des « Lettres à André Martin », de Lamartine.

*La Revue Nouvelle* (15 octobre) : M. Maurice E. Coindreau : « Don Ramon del Valle Inclan » et « Divines paroles », par ce dernier. — « Mémoire, l'ennemie », par M. René Crevel. — « Jean Giraudoux », par M. A. Pierhal.

*La Revue de France* (15 octobre) : De M. Raymond Recouly : « Une visite au Président Painlevé ». — M. Ch. V. Langlois : « Noms de Lieu, en France ». — M. Paul Dottin : « Le Royaume de Dieu sur la Terre Américaine. » — « Notre-Dame de Praslin », première partie d'une chronique du fameux assassinat de la duchesse de Choiseul-Praslin par son mari, contée par M. Armand Praviel.

*Le Monde Nouveau* (15 octobre) : « Synthèses suprêmes » par M. Han Ryner. — « Louis Bertrand, romancier lyrique », par M. Paul Souchon. — Des poèmes de MM. F. Hellens, O.-J. Périer, du Dy, etc. — « Le développement de la justice sociale », par M. Albert Thomas.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## LES JOURNAUX

Hommage de Rachilde à Claude Kamme (*Comœdia*, 27 octobre). — Autour d'une version latine (*Journal des Débats*, 29 octobre). — A propos des « Déliquescences » (*L'Eclair*, 23 octobre).

Une humble petite note de l'Agence Havas nous apprend, ces jours-ci, qu'une femme qui s'appelait Claude Kamme vient de mourir. L'article ému que Rachilde lui consacre dans **Comœdia** fera connaître à ceux qui l'ignorent (et c'est presque tout le monde) le talent, le génie même de cette femme exceptionnelle qui a poussé la modestie ou l'orgueil jusqu'au dédain de toute gloire et s'est déjà de son vivant comme dissociée de son œuvre. Exemple d'une telle dignité et d'une telle pureté que nous nous en sentirons tous un peu humiliés.

Rachilde écrit : « ... Claude Kamme vient de mourir : »

Les gens de lettres se diront entre eux : « Vous la connaissez ? » A peine quelques-uns sauront-ils qu'il s'agit de l'auteur des : *Douze lunes du bois*, des *Trois masques de la forêt de pins* et des *Divins crépuscules*. Or, Claude Kamme vivait à l'ombre par sa propre volonté et c'est maintenant qu'il faut la faire survivre en pleine lumière pour la plus grande gloire des lettres. Claude Kamme est une femme de génie dans la plus haute acception du mot, et elle est vraiment seule de son espèce parmi l'éternel féminin. Je parlerai d'elle, ici, en m'excusant de n'être même pas digne de dénouer les rubans de ses manuscrits et c'est pourtant moi que le hasard mit sur la route de cette rare personnalité, si secrète, si discrète et si étrangement pure qu'on se demandait par quoi elle tenait à la vie. Je dirai ce que j'en sais : peu de chose. Elle ne cherchait ni la gloire ni l'argent. Elle ignorait, heureusement pour elle, toutes les compromissions qui entourent la célébrité, elle n'aimait que la nature et elle la connaissait si intimement, elle l'avait si bien pénétrée qu'elle semblait la créer, en la décrivant, comme quelqu'un qui peut l'éclairer par son intelligence et le don de l'expression philosophique. La première fois que j'ai lu un livre de Claude Kamme : *Les Douze lunes du bois*, espèce de calendrier mystique où ne règnent que le vent dans les feuilles, le chant des oiseaux, le goût amer et fort de la terre humide, la loi des astres, je fus prise d'un frisson d'enthousiasme. Ah ! que l'on ne pense pas aux emballements d'un cerveau toujours en quête de l'aventure ou de cet engouement sournois qui nous tourne vers qui nous sera profitable ! Entre Claude Kamme et moi, il n'y a aucun rapprochement possible. Nous sommes à cent lieues l'une de l'autre. Mais je suis de ceux qui écoutent, avec toute la faveur de leur instinct, *la voix d'en haut* quand elle

daigne parler, parlerait-elle dans le désert ! Justement parce que je suis volontairement plongée dans l'enfer de la vie mondaine (entendez *vie mondaine* comme l'Église l'entend), je sens plus vivement le coup d'aile rafraîchissant des esprits qui viennent de loin, me dominent ou m'étonnent par leur sagesse... Et j'ai cherché l'auteur des *Douze lunes du bois*..., comme le naïf qui criait : « Avez-vous lu Baruch ? » Je l'ai cherché en songeant que quelqu'un existait, qui était calme, phénomène inouï à notre époque de fièvres, qui demeurait insensible à toutes les sollicitations de basses humanités, faisait fi de l'intrigue romanesque et, sans l'emprise inquiétante d'aucune religion, connaissait le secret d'un langage religieux parfaitement clair. Qu'est-ce que le génie ? Pour moi c'est le surnaturel de la vie que les uns appellent Dieu et que je définirai : *l'absolue pureté de l'intention*. Ce qui guide l'écriture de Claude Kamme, c'est cette pureté d'intention. Elle ne sacrifie rien à la vulgarité.

Quand je rencontrais cette femme, qui venait très rarement à Paris et que je voyais peut-être une ou deux heures par an, j'avais l'impression de me trouver en présence d'un être en dehors de toute organisation sociale, un être simple, cependant, comme un enfant, mais prêt à s'éloigner au premier froissement d'une indiscrétion. Je ne lui ai jamais demandé qui elle était. Elle ne me l'a jamais dit. Je ne connais pas son vrai nom. C'était une haute silhouette de femme très mince, très pâle, blonde, dont toute la grâce résidait dans le sourire, un sourire indulgent qui pardonnait d'avance.

Et son grand charme, c'était surtout son étrange et douloureuse modestie. Le tourment de cette lettrée était de se faire découvrir par des gens de lettres. Quand je lui disais qu'elle serait la plus haute figure littéraire si elle daignait seulement consentir au miroir de la critique, elle me répondait : « Saurais-je, ensuite, mieux respirer une fleur ou comprendre le chant d'un oiseau ? » Elle a tenu ce serment singulier de son incognito. Elle est partie sans rien donner d'elle-même.

Dans l'œuvre de Claude Kamme il n'y a pas d'humanité. C'est la nature avant la venue de l'homme, c'est l'histoire vierge des forêts, des jardins, de la terre et des cieux. Mais quelle ascension vers la puissance d'un amour universel ?...

Je sais bien ce qu'on me dira, ce qu'on m'a dit déjà : c'est trop grave pour être compris des foules. Etes-vous bien sûr que les foules ne sont pas plus proches du Messie que les juges qui se lavent les mains dès qu'ils ne se sentent plus capables de juger en connaissance de cause... peut être parce qu'ils ont peur de Dieu ?

Maintenant, il faut que l'on édite, en un triptyque lumineux, ces grandes pages : *Les Douze lunes du bois*, *Les trois masques de la*

*forêt de pins* et *Les Divins crépuscules*. Ce livre-là restera comme l'œuvre la plus étonnante du cerveau féminin, celle qui rachètera les autres, les œuvres jolies, mais puériles... parce qu'il faut en finir avec le talent ! Il court les rues ; il est fatigant comme le bruit d'une mauvaise circulation !

Une cure de silence, en la présence du génie, même en pleine solitude, nous serait salutaire.

Notons que le *Mercure* du 15 août 1922 a publié de Claude Kamme *Les Trois Masques de la Forêt de Pins*. Nous relirons ces pages d'une « absolue pureté d'intention » en attendant que l'on édite, comme le demande Rachilde le « triptyque lumineux » des poèmes de Claude Kamme, qui sont comme une création neuve d'une nature vierge, parce que personne ne l'avait regardée et aimée avec cette pureté désintéressée.

§

Depuis quelques jours, la Sorbonne et ses environs sont en rumeur, à cause d'une version latine et de l'échec que Valère Maxime, auteur de ce texte, a fait subir à de nombreux candidats au baccalauréat « latin-langues ».

M. Hubert Morand, qui a eu la curiosité de savoir en quoi consistait « le crime de ce bourreau de la jeunesse », reproduit, dans le **Journal des Débats**, le texte entier de cette version, afin, dit il, de permettre aux lecteurs et à leurs enfants, de se faire un jugement personnel sur la question.

Voici donc le texte de cette version :

*Inconstance de la fortune.*

Dionysius, cum hereditatis nomine a patre Syracusanorum ac paene totius Siciliae tyrannidem accepisset, maximarum opum dominus, exercitum dux, rector classium, equitatum potens, propter inopiam litteras puerulos Corinthi docuit, eodemque tempore tanta mutatione majores natu, ne quis nimis fortunae crederet, magister ludi factus ex tyranno, monuit. Sequitur. hunc Syphax rex, consimilem fortunae iniquitatem expertas ; quem amicum hinc Roma per Scipionem, illinc Carthago per Hasdrubalem ultro petitum ad penates deos ejus venerat. Ceterum eo claritatis evectus, ut validissimorum populorum tantum non arbiter victoriae exsisteret, parvi temporis interjecta mora, catenatus a Laelio legato ad Scipionem imparatoram pertractus est ; cujusque dexteram regio insidens solio arroganti manu attigerat, ejus genibus supplex procubuit. Caduca nimium et fragilia, puerilibusque consentanea cre-

mundiis sunt ista, quae vires atque opes humanae vocantur; affluunt subito, repente dilabuntur ; nullo in loco, nulla in persona stabilibus nixa radicibus consistunt, sed incertissimo flatu fortunae huc atque illuc acta, quos sublime extulerunt, improviso recursu destitutos, profundo cladium miserabiliter immergunt ; itaque neque existimari, neque dici debent bona, quae inflictorum malorum amaritudinem desiderio sui duplicent.

De quelque façon qu'on apprécie la difficulté de cette version qui est, selon M. Ferdinand Brunot, « du niveau d'un bon élève de seconde », il est certain, remarque M. Hubert Morand, que la manière dont le jury a tenu compte des réclamations des élèves n'est pas de nature à empêcher le renouvellement des désordres.

On trouvera dans cette lettre du père d'un des jeunes candidats la morale qu'il faut tirer de cette aventure :

Je ne sais, écrit-il, si le texte incriminé par les candidats a pu démontrer leur faiblesse, mais il a certainement prouvé celle du jury, qui, en présence des manifestations, dès les premières proclamations des résultats dans la matinée, faisant preuve d'une mansuétude jusqu'ici, je crois, sans précédent, s'est déjugé en admettant aussitôt trois nouveaux candidats !... Le résultat ne s'est pas fait attendre, et, dans l'après-midi, pendant que l'on proclamait les listes où les heureux candidats brillaient encore par leur rareté, les manifestations se reproduisirent, plus bruyantes que dans la matinée ; de nouveau, le jury ajouta sur les listes trois nouveaux « repêchés », tout en faisant appel à la police. Celle ci arriva rapidement et rétablit facilement l'ordre ; mais que penser de ce jury débonnaire, sinon qu'il reconnaissait le bien fondé des réclamations des candidats, en leur faisant droit aussitôt.

Ces candidats ont sans doute raison, ce n'est pas de leur faute si on ne leur apprend le latin que d'une manière incomplète, et si inutile ! Il faudrait peut-être se décider à n'enseigner le latin et le grec qu'aux élèves qui se destinent, par vocation spéciale, à des carrières d'érudition ou de haute littérature. Que de temps perdu, que d'intelligences, abêties par une culture trop inassimilable !

§

*L'Eclair* a reçu de M. Léon Riotor la lettre suivante :

Mon cher confrère,

En rappelant les *Déliquescences* d'Adoré Floupette, vous signalez l'amusant pastiche des poètes « décadents » de Louis Marsolleau et Georges Lorin.

Je ne sais s'ils se rappellent celui que nous fîmes, Ernest Raynaud et moi, sous forme d'une pièce en un acte, *Noce bourgeoise*, avec vingt-cinq convives attablés.

Représentée en 1892 au Théâtre d'Application (la Bodinière), elle eut deux représentations, au milieu d'un hourvari formidable.

Le personnage du Poète avait tenté Coquelin Cadet, qui devait venir le jouer *incognito* (?) A la dernière heure, eut-il peur ? il ne vint pas et fut remplacé par un jeune qui se fit la tête, les moustaches et les manchettes, et le monocle de Jean Moréas. Il eut même l'accent et les gestes, en déclamant :

> *Cocorico, quand la rosace des matins*
> *Tonitrue un étal de poitrines saignantes,*
> *Ce n'est là, pfi! pfi! pfi! l'angélique fleurie*
> *Métropole où Vaissier concentre ses parfums...*
> *Taratata! là si vraiment soëve Angèle*
> *A tout cueilli des violettes dans les bois,*
> *La fougère imite une échancrure où l'on voit*
> *Soleiller le ruban bleu-rougi de Sorbonne...*

La pièce parut en brochure aux éditions de *La Plume*, et Raynaud, l'un des meilleurs et plus sincères amis de Moréas, son panégyriste éloquent, fondateur de l'Ecole romane, devint aussi l'historiographe de *La Mêlée symboliste*, où malheureusement il a oublié ce chapitre.

Cordialement vôtre.

R. DE BURY.

## *ART*

Exposition Chamaillard, galerie Georges Petit. — Exposition Max Wulfart, galerie Georges Petit. — Exposition Blanche Camus, galerie Georges Petit. — Exposition Maurice Bouvielle, galerie Georges Petit. — Exposition Gabriel Boissy, galerie Georges Petit. — Exposition des Aquarellistes français, galerie Georges Petit. — Exposition Henri Rousseau, Grande Maison de blanc. — Mlle Helbronner : *Les Gueux*, 1 vol. in-4 (gravure sur bois). — Exposition Angel Zarraga, galerie Devambez. — Exposition Pedro Figari, galerie Druet. — Exposition Louis Bouquet, galerie Druet. — Exposition Emile Boggio, galerie Georges Petit.

M. de **Chamaillard** expose, chez George Petit, une série de paysages de Bretagne. Le nom de M. de Chamaillard est très connu, plutôt par la longue amitié qui l'unit à Gauguin que par son œuvre de peintre. Cela ne va pas sans quelque injustice, car M. de Chamaillard est un vrai peintre et un peintre sans tics, qui ne se modèle sur personne et donne du paysage breton une notation parfaitement personnelle et des plus attrayantes. M. de Chamaillard garde de l'impressionnisme une belle fidélité à la

nature. Il n'a cure des magnifiques abréviations synthétiques, au moyen desquelles on équarrit le paysage en quelques plaques de tonalités similaires. Aussi lorsqu'il peint un petit cours de ruisseau bordé d'arbres, il donne la caractéristique des essences, note justement le frileux frisselis des eaux lentes et presque dormantes, sous la couleur vraie d'un ciel d'automne déjà hivernal. Un de ses meilleurs tableaux donne l'ensemble de la baie de Douarnenez sous un clair soleil étésien, pas brûlant, pas diapré, réchauffant tout de même et, c'est une jolie évocation de vagues tranquilles, à rebords presque plans, arrivant doucement du large en beaux parterres bleus.

§

M. **Max Wulfart** tire bon parti des petits ports bretons où il se plaît à noter l'encombrement des barques et les tranquilles pêcheurs qui de ces barques jettent les filets dans ces eaux lourdement miroitantes et que le vent et la houle calmée soulèvent en gros replis, aux couleurs de marais, où s'éperd un coucher de soleil.

Lorsqu'il peint les petites Bretonnes, il les rend mieux, telles qu'elles sont, lorsque attachées à la glèbe, elles vaquent à quelque travail rustique, que lorsqu'il les retrace endimanchées, trop coiffées, trop à la mode du jour, même si elles conservent le costume traditionnel. Il traduit très passablement des départs de bateaux thoniers en plein soleil ; c'est de la très honnête peinture.

§

M^lle^ **Blanche Camus** compte parmi les artistes qui, avec Guillaume', Adler, Charreton, Dupuy, M^me^ Jué-Wolff, Adrienne Jouclard, Caputo, Van Maldère, Denis Valvéraux et quelques autres, ménagent au critique des oasis de vraie peinture parmi la savane des Artistes français.

M^lle^ Blanche Camus s'est consacrée depuis plusieurs années à la peinture du paysage provençal. Elle le présente, égayé de gracieuses figures féminines et enfantines. Elle fait toujours preuve de goût dans l'arrangement de ses figures et parfois, comme dans la grande toile où près de jeunes femmes étendues sur l'herbe, sous les pins, un groupe d'enfants s'élance vers la mer, entraînant une chèvre et entraînés par ses bonds, M^lle^ Camus touche à la poésie grecque de ces beaux rivages et évoque

quelque sourire théocritein qui est dans la vérité de ces beaux jours ensoleillés.

Elle peint des jardins riches de couleurs roses et pourpres, qui doivent quelque chose à la magie picturale de Victor Charreton sans en atteindre la magnificence, mais elle excelle à situer sur de jolies pelouses, près de la bordure ombrée des arbres, des silhouettes de jeunes femmes, cousant, brodant, lisant, vêtues avec une sobre recherche ou une négligence étudiée, et toujours la robe de l'une fait valoir la robe de l'autre. On pourrait souhaiter que tout en observant, comme elle le fait, l'unité que le soleil impose à toute la face, les figures soient un peu plus détaillées. (Caputo a vaincu cette difficulté), mais les mouvements sont justes, et il y a, à cette exposition, un enfant jouant sous un oranger qui est un très aimable tableau.

L'exposition contient une quarantaine de toiles et affirme la valeur du peintre. On pouvait craindre en la goûtant au Salon qu'elle n'y fût rehaussée par les médiocrités environnantes. Isolée, elle se défend très bien.

§

Le même sort favorise M. **Maurice Bouvielle**, algérianisant, un de ceux qui ont obtenu une bourse à l'Ecole d'Alger. Malgré qu'il y traine des médiocrités, on rencontre, parmi ces lauréats, des artistes tels qu'André Chapuy qui déjà s'était vigoureusement affirmé comme peintre de Paris, ou un doux intimiste comme Buzon. L'encouragement n'est donc point perdu.

Maurice Bouvielle cherche à donner tout le pittoresque de la vie arabe aux points où il va l'étudier : un vaste terroir qui va de Boghari à Laghouat et plus loin à Ghardaia, au pays des sables.

Peignant le marché de Boghari, un marché où on ne vend ni n'achète grand'chose, mais où les Arabes groupés en rond, assis ou accroupis devisent de leurs affaires, M. Bouvielle tente de diversifier les physionomies et les détaille avec justesse, celle de l'Arabe, qui ne réfléchit à rien, mais auquel son type oriental confère un air, sinon de penseur, au moins de conférencier aimable, celui qui ressemble à un paysan du nord français, ironique, rusé, finaud, mais patiné par le soleil. S'il descend vers le sud, il observe bien l'immobilité hiératique de ces Arabes noyés dans leur burnous et économes de leurs mouvements.

Il a étudié les Ouled-Naïls, la modernisation de leurs moyens d'appel dans les villes où la civilisation a apporté l'usage de maisons de rapport avec balcon.

Il décrit, sur un balcon, un type de petite courtisane très jeune, très parée, très tatouée, laide, l'air borné, de poussée en avant, un appeau, par un manager féminin, blondie au henné et fanée ; ce morceau est de la meilleure observation.

Il a noté très finement le concours d'Arabes, dans la plaine, autour d'un conteur, dont deux musiciens soutiennent, en mélodrame, l'effort narratif. Ses aquarelles donnent des types d'une jolie vérité ethnique. Il est à souhaiter que ce jeune peintre change quelquefois de terroir, et ajoute, à la vérité de son observation du sud algérien, une variété proportionnée à la belle verdure du paysage africain, qui sait être par endroits ombreux et verdoyant autant qu'ailleurs fauve et rissolé.

§

**Gabriel Biessy** nous montre des points du Caire, des arbres à la flamboyante frondaison dorée, à une heure claire et chaude, et des foules du soir, des gens attendant, un jour de Ramadan, que la première étoile leur permette d'allumer une cigarette et d'aller se refaire du jeûne observé depuis l'aube. Son enterrement arabe, dans une rue du Caire, est d'une belle sonorité grouillante. A côté de ces pages pittoresques, il nous montre un portrait de Carolus Duran, où il semble suivre le conseil de Sainte-Beuve, qui disait que, pour bien comprendre un écrivain, il fallait tremper sa propre plume dans l'encrier de l'écrivain. Il a caressé de son pinceau la sombre palette de Carolus Duran et nous a donné au portrait de ce peintre, d'une exécution moins sèche que celle dont Carolus a donné l'exemple.

Biessy est un bon peintre d'effets du soir. Il en crée un bel exemple dans le tableau qu'il appelle la *Sainte Famille*. Se détournant des peintres hagiographes qui nous présentent toujours la Sainte Famille dans les sables de l'isthme trottinant difficultueusement, ou au repos dans l'oasis, il embarque sa Sainte Famille sur le Nil : bateau glissant en silence, une petite lumière devant l'abri sur le pont où repose l'enfant divin, une grande voile dômant la barque comme d'un voile de silence. C'est d'une jolie poésie et communicative.

Il faut se souvenir de ce que Turner, Cézanne, Jonkind, Guérin ou Friesz ont obtenu ou obtiennent au moyen de l'aquarelle, pour admettre, après avoir vu l'exposition de très nombreux **aquarellistes français** chez Georges Petit, que l'aquarelle est un moyen d'art. Vieux peintres et jeunes filles y rivalisent d'éclat emprunté et de maquillages qui se fibrillent. Quel optimisme devant la nature, quelle croyance au beau fixe et quels ouvriers du fignolage désespéré des détails sans intérêt !

Exceptons de ce jugement qui, pour être sévère, est un peu adouci, M. Ganesco, un sculpteur, qui, comme sculpteur, est plus divers que précis, très soucieux de prêter à la sculpture des vérités picturales et qui aquarellise ici des songes de splendeur, des paradis turnériens, des apparitions de cortèges hindous, éléphants caparaçonnés et bayadères demi-nues dans une sorte de vapeur rose, liliale et bleutée, mélange de fumée d'encens toute proche et de feux de bengale lointains, qui n'est point sans saveur. C'est du rêve de fumeurs de kief ou de réveil d'haschichien ; l'impression du rêve non encore dissipée. Si M. Ganesco a voulu donner cette impression du rêve qui s'achève dans un demi-réveil, il a réussi.

M. Lanthe a quelques paysages de ville, de petite ville, très appuyés et pas désagréables.

§

M. Serge expose, à Clarté, un certain nombre de dessins, dont plusieurs sont fort intéressants. D'autres, parmi ces dessins, s'encombrent de fonds cubistes, agencés de multiples détails, sous un prodigieux enchevêtrement de lignes, et cela paraît du temps perdu.

Mais les bons dessins qui ont trait à des mouvements de cirque, à des envols de trapézistes dans les airs, de grappe de deux trapézistes un moment isolés dans l'espace, émanent d'un artiste qui sait faire le croquis rapide et satisfait à ce désir de M. Ingres, qui souhaitait qu'on pût dessiner un couvreur tandis qu'il tombe d'un toit.

Il y a aussi à cette exposition des dessins à portée sociale d'une heureuse concision et qui disent bien ce qu'ils veulent dire.

L'Exposition d'une vingtaine de toiles de **Rousseau** à la Maison de blanc fait amplement refleurir les propos divers qui

ont fleuri sur le chemin d'art et sur la tombe de celui qu'on appelait le douanier ; ces propos en général dépassent la mesure, soit qu'ils exaltent Rousseau soit qu'ils tentent de le déprécier. On se trouve, en réalité, en face d'un peintre très doué plastiquement et à mentalité enfantine. Ce n'est pas un primitif, car il avait lu nombre de romans-feuilletons. Camille Pissarro, qui l'avait découvert parmi ce tas de peintres amateurs qui foisonnaient aux premiers indépendants, était très sensible à son mépris de la vraisemblance, à son ignorance de tout acquis traditionnel et à la finesse de ses tons. Depuis, Rousseau, tout en ratant de grands tableaux d'aventure, s'est montré un peintre extraordinaire de la Guinguette et de ses familiers du dimanche. En somme, un excellent peintre très particulier, qu'il est bon qu'une générosité d'amateur permette au Louvre de présenter, car s'il a maintenant des imitateurs, même parmi des peintres très instruits, il a été, à son moment, un phénomène d'art non seulement intéressant, mais unique.

§

Sous ce titre, *les Gueux*, Mlle **Helbronner**, faisant ses débuts de graveur sur bois, publie un recueil de poèmes sur la détresse humaine dont elle a illustré des strophes, ajoutant ainsi la vie plastique à la vie lyrique de ces poèmes. Son choix de poèmes va de Rutebeuf à nos jours, et pour chaque poème elle a trouvé une interprétation ingénieuse et différente du poème d'à côté ; c'est d'un art fort intelligent, et pratiquement, dans la réalisation de la gravure, d'un art patient et distingué. Ces sortes d'anthologies ne manquent point d'intérêt et permettent au graveur de faire preuve de souplesse, d'imagination et de métier, plus que dans l'illustration du livre d'un seul écrivain ; je ne serais pas étonné que l'exemple de Mlle Helbronner soit suivi.

§

**Angel Zarraga** expose une vingtaine de toiles galerie Devambez. La caractéristique des rares expositions de Zarraga qui fuit, comme cohue disgracieuse, les Salons annuels, c'est qu'il n'y remontre pas deux fois la même toile et qu'il en écarte toute pochade, n'y plaçant que des tableaux qui lui paraissent donner sa mesure. C'est un peintre original et difficile pour lui-même. Encore qu'il soit jeune, son passé fournirait, à une exposi-

tion complète, le tracé d'un développement et d'une évolution assez curieuse. Après de grandes toiles où l'influence du Greco se témoigne par le choix d'amples sujets religieux, le souci de donner l'intérêt par l'expression des figures et l'élongement des formes, il s'était astreint à une discipline cubiste personnelle et compliquée, appuyée sur une rare précision de dessin. A certaines de ces toiles qu'il exposa chez Bernheim jeune, notamment dans son *Joueur d'accordéon*, un certain humour se mêle à sa conception et au pittoresque de son rendu. Puis Zarraga, comprenant très bien que l'écueil de ces expériences, c'est la transcription de la face humaine dont les lignes ne doivent point être altérées, sous peine d'atteinte à la plausibilité et à l'esthétique, donna quelques portraits très poussés la plupart, portraits de femmes, sauf une saisissante évocation de Renoir vieilli et malade et une solide et incisive effigie de Pierre Bonnard. Aussi il donne des natures mortes, des corbeilles de fruits d'une belle couleur et d'une intéressante densité. Il a créé avec bonheur de grands paysages décoratifs, réalisant l'aspect décoratif, mais avec une singulière précision de détails.

En s'affranchissant du cubisme, il s'arrêta quelque temps à une formule où les figures, enlevées et parachevées, d'un mouvement presque sculptural, s'appuyaient sur des fonds colorés où la géométrie apparaissait dans le balancement des lignes architecturales. Maintenant sa composition tient un compte vigoureux de la vérité de la nature, même si dans ses pages naturistes apparaissent des figures païennes — éléments d'évocation (un enlèvement d'Europe, par exemple).

Son exposition actuelle contient des études de femmes, demi-nues, parées d'un pan d'étoffe rose vif, ou rouge franc, et cette draperie souligne la robustesse de corps assouplis par les sports et d'une allure très moderne par la pose et la simplicité de l'arrangement des cheveux. Le plus souvent, ces figures sont détachées en plein soleil sur des fonds d'étendue marine ou sur des floraisons drues. Parfois, elles sont à contre jour près du mur gris, plan et nu de quelque maison de paysans ou de quelque villa très simplement construite.

L'intérêt de ces œuvres procède de leur allure calme, de l'ampleur du faire, du parfait équilibre des masses et d'une forte impression de santé intellectuelle et plastique.

Aucune recherche des menues difficultés dont un peintre, maître de son métier, triomphe facilement avec brio. Pas de hardiesses de lignes savamment fondées sur la tradition et le musée. C'est la simplicité même de la vie qui s'affirme avec sérénité, par un style contenu et passionné.

Il y a là aussi quelques marines fouettées d'un vent salubre autour du semis des baigneuses menues sur la grève et aux proches floconsnements des vagues. Quelques paysages évoquent de calmes étendues vertes, prairies montant doucement sur des crêtes de petites collines, plaines égayées du frisson des arbres auprès du lent frisselis des eaux.

§

Non seulement les Argentins de Paris, mais aussi la critique parisienne a fait, il y a deux ans, grand accueil à M. **Pedro Figari**. Ce peintre revient à la même place, galerie Druet, exposer une cinquantaine de toiles du même caractère, et il n'y a pas de raisons pour que son succès soit moindre.

On ne saurait dire que la peinture y soit pour beaucoup, car M. Figari a un sentiment très vif de la couleur. Les peintres, qui exigent que les valeurs soient à leur place, ne manqueront pas de lui adresser des objections. Peut-être s'en abstiendront-ils, parce qu'il y aurait trop à dire et que la couleur pour M. Figari est surtout un élément de décoration et de causticité familière. La touche est spirituelle, imprévue, et les harmonies colorées, dans leur caprice, ne sont point désagréables. Le dessin se conforme à ces habitudes et se sacrifie à l'effet général d'après les effets d'intimisme ou de comique que le peintre veut tirer de ses gauchos, de ses bourgeois ou de ses négrillons.

Toute une partie de cette peinture est de fond historique. Il s'agit de l'Argentine avant le tango. Il y avait un dictateur, Rosas, dont les partisans s'habillaient en rouge et les adversaires en bleu. Les rouges décoraient leur intérieur en rouge et peignaient de rouge les détails de leurs façades, et les bleus peignaient d'azur les linteaux de leurs fenêtres et habillaient de bleu leurs femmes, leurs divans et leurs canapés. De ces contrastes M. Figari a tiré d'amusantes harmonies, en passant du bourgeois à la mode d'antan, de Paris ou Londres, à des braves gens en costumes traditionnels, redingotes et pantalons bouffants et évasés,

cocasses mais pittoresques. Les bandes de nègres en liesse ou en colère, si les silhouettes sont traitées à la fois cursivement et massivement, ne sont jamais sans intérêt. L'ironie peut animer de finesse la gaucherie des mouvements particuliers et rendre plaisants les cortèges. M. Figari n'y manque point et ce mélange d'érudition anecdotique et de raillerie n'est pas sans saveur, exotique sans doute, réelle tout de même.

A la même galerie, une exposition de **Louis Bouquet**. Deux sortes d'envois de natures mortes d'une exécution très intéressante, très sage, mais très peintre, calmes, présentant des pots de céramique blanche à la pause curieusement et logiquement variée de reflets auprès de vieux livres reliés de cuir fauve, d'autres plus familières avec des bottines très bien dessinées, d'un beau désordre encore poussiéreux à côté d'éléments moins usuels. Il est incontestable que le peintre de ces natures mortes sait remarquablement son métier et met son habileté au service d'une sincérité d'impression.

Il y a parallèlement des toiles mythiques et légendaires, M. Louis Bouquet est parfois supérieur en ce genre, j'ai eu l'occasion de signaler de M. Bouquet un Tristan et Yseult après le philtre, qu'il montra au Salon d'Automne de Lyon, et dans cette toile, si tout était subordonné au rendu, à l'habillement physique de cette intense émotion, de cette éruption de fatalité qui jettent les amants dans les bras l'un de l'autre, cette impression de mouvements était atteinte, assez pour qu'on ne reproche pas au peintre ses sacrifices de plastique. Cette fois, M. Bouquet est moins heureux. Une Léda, succombant sous l'élan du Cygne, n'offre pas l'agrément plastique qu'on est en droit d'attendre d'une évocation de beauté grecque et de fable sur l'attirance de la beauté.

Le peintre s'attaque à la légende du Paradis terrestre. Il lui a plu, et c'est ingénieux, de supposer qu'Eve subit malgré elle la fascination du serpent. M. Bouquet, et il a eu raison, ne partage point l'indifférence sur cette histoire de beaux primitifs, dans la conception desquels Eva a simplement l'air de soupeser une pomme. Donc son mouvement de recul à la fois et d'attirance est plausible, et je veux bien qu'Eve ait tout l'aspect d'un petit modèle moderne, mais je goûte peu que la tête du serpent, sa petitesse étant sauvegardée, soit humanisée et méphistophélisée.

Un Adam et Eve, après conscience prise du bien et du mal, est

bien composé, mais la plastique de l'Eve est peu intéressante.

Et toutes ces critiques faites, j'espère qu'elles ne décourageront pas M. Bouquet, que je loue hautement de renouer avec les belles traditions de la peinture d'images, de la peinture évocatrice, et, je ne recule pas devant le mot, de peinture d'idées et de peinture littéraire. La peinture littéraire est un vice chez les peintres d'intelligence banale et de métier défectueux. Elle est une vertu chez un homme d'imagination distinguée et qui est un vrai peintre. M. Bouquet est un vrai peintre. Il réalisera de beaux efforts.

§

**Emile Boggio**, Les critiques se souviennent de la haute et dure silhouette de ce malcontent. Encore ne l'ont-ils vu qu'à la fin de sa carrière, alors qu'aigri par l'injustice qui accueillait ses efforts, il se décidait à parler, à la rencontre, à ceux qui lui accordaient l'attention et la louange méritées. Car c'était un modeste, vraiment modeste, mais de cette nuance de modestie toujours étonnée de n'être pas découverte et de ne pas voir des couronnes de roses encercler brusquement ses petites touffes de violettes.

En dehors des paysages qu'il rapportait de voyages dans des pays de lumière, Boggio était un peintre remarquable du paysage parisien, du paysage des confins de Paris, du paysage banlieusard. Il en reproduisait bien l'encombrement, le tumulte, les fumées, peignant avec largeur et détail, d'un métier très varié, divisant le ton, empâtant la tâche, subordonnée non à l'effet, mais à la vérité. Ses paysages aux tons touffus, presque toujours, sinon toujours, encadrés de bois clair, de ton naturel, plaisaient aux bons amateurs par leur sincérité et leur accent nerveux. Son heure serait venue. Il n'a pas eu le temps de l'attendre.

GUSTAVE KAHN.

## *NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES*

**De saint Louis à Gaston Doumergue. — La condition des « femmes folles de leur corps ».** — Les « femmes folles de leur corps » constituent en France la corporation sinon la plus vivante, du moins la plus ancienne, puisqu'elle est encore régie par des lois et ordonnances que le Code pénal n'a pas abrogées et dont certaines remontent à Saint Louis.

L'ordonnance de 1254 porte que « toutes les femmes folles de leur corps et communes soient mises hors des maisons privées, qu'elles soient séparées d'avec les autres personnes, et qu'il soit défendu de leur louer des maisons, pour y commettre et y entretenir leur vice et péché de luxure ».

Une ordonnance du prévôt de Paris du 13 mars 1374 (1) prescrit « à toutes les femmes qui s'assemblent es rues de Glatigny, l'Abreuvoir, Macon, Maillehoé, la Cour de Paris et autres bordeaux, de se retirer et de sortir de ces rues, incontinent après six heures du soir sonnées, à peine de vingt sols parisis d'amende pour chaque contravention ».

Bien que mises hors la loi, elles n'échappaient pas aux taxes, tout comme les tenanciers de maisons publiques qui, de nos jours, doivent payer la taxe du chiffre d'affaires et l'impôt sur les bénéfices de guerre. Ainsi, en 1242, les échevins de Douai rendaient une ordonnance (2) portant que « les jeux de dés, breleng, boules et autres étant interdits au roi des ribauds, il percevra à l'avenir, sur chaque femme de folle vie demeurant à Douai en estuves, ou en bourdel, pour bienvenue pour la première fois, deux gros ; — sur chacune de ces femmes, par mois, un gros ; — si elles changent de maison en ville, un gros ; — sur chaque femme d'estuve ou de bordel, à la Saint-Pierre, un gros, et à la fête de Saint Remy, un gros ; — sur les femmes mariées, filles ou meskines, qui mésuseront de leur corps, ledit Roi pourra prendre, à son profit, le mantel ou capperon. »

Leur vêtement même était réglementé ; un arrêt du Parlement de Paris, rendu le 26 juin 1420, leur interdit « de porter des robes à collet renversé et à queue traînante, ni aucunes fourrures, ni ceintures dorées, couvre-chefs, boutonnières en leurs chaperons, sous peine de prison, confiscation et amende arbitraire ».

Depuis ces temps éloignés, il y eut bien des événements ; plusieurs révolutions ont secoué le vieil édifice social, et, en 1925, les « femmes de folle-vie » peuvent porter robes à collet renversé et à queue traînante, ainsi que tous couvre chefs ; mais c'est tout ce qu'elles ont gagné. Pour le reste, rien n'a changé. Sous Gaston Doumergue de même que sous saint Louis, *la liberté*

(1) Cité par Ch. Desmaze : *Curiosité des Anciennes Justices.*
(2) *Id.*

de vivre comme tout le monde leur est refusée : il leur est défendu de fréquenter certains endroits et de sortir après certaines heures. Invoquent-elles le principe de la liberté individuelle, on leur répond que cela n'est pas fait pour elles.

Un jugement rendu par le Tribunal de simple police de Rochefort, le 19 août 1925, vient de le rappeler.

Les faits y sont exposés en ces termes (1) :

LE TRIBUNAL,

Attendu qu'à la date du 24 juin 1925 l'agent Gabriel Renou, de la police de Rochefort-sur-Mer, constatait dans un rapport soumis à M. le commissaire central que la veille, 23 juin, à 21 h., la nommée P..., épouse C..., avait pris place avec un homme à l'établissement du Concert Parisien à Rochefort ; qu'à la suite de ce rapport M. Fontaliran, commissaire central à Rochefort, a dressé un procès-verbal, enregistré, à la prévenue pour infraction à l'art. 25 de l'arrêté du maire de Rochefort, en date du 25 février 1925, ainsi conçu : « Défense leur est faite (aux filles soumises) : 1° de se tenir aux portes et fenêtres, de stationner sur la voie publique, sur les places et promenades, d'avoir une mise inconvenante, de se laisser aborder, accompagner, et de racoler les passants, de se présenter dans les lieux publics, cafés, cabarets, théâtres, cinémas, etc. ; 2° de pratiquer le racolage par distribution de cartes ou prospectus ou par tout autre moyen ; 3° de se trouver sur la voie publique après 11 heures du soir, sauf autorisation écrite du commissaire central...

La nommée P..., épouse C..., reconnut la matérialité des faits, mais fit plaider que l'arrêté municipal en vertu duquel elle était poursuivie était « illégal comme entaché d'excès de pouvoir » ; que « les arrêtés des maires ne devaient pas avoir pour conséquence de créer des situations portant atteinte à la liberté des citoyens, alors même qu'il s'agirait de filles publiques... ».

La question était donc nettement posée : Peut-on interdire à une personne dont la tenue est convenable, qui ne fait ni bruit, ni scandale, d'aller au café ou au cinéma, uniquement parce qu'elle vit des ressources que lui procurent sa complaisance et son expérience dans les ébats amoureux ?

Vainement la prévenue se drapa dans le principe de la liberté individuelle (peut-être eût-elle mieux réussi en s'inspirant de la jurisprudence établie par Phryné) ; le ministère public fut iné-

(1) *Gazette du Palais*, 7 octobre 1925.

branlable et requit l'application de la loi. L'honorable juge de Paix, entre la thèse de l'avocat et celle du Ministère public, choisit cette dernière et motiva sa décision par des considérations qui ouvrent le champ à de belles méditations.

Attendu que le très savant jurisconsulte Dupin a pu dire en parlant de la prostitution que c'est un état qui soumet les créatures qui l'exercent au pouvoir discrétionnaire délégué par la loi à la police, état qui a ses conditions, ses règles, comme tous les autres, comme l'état militaire, toutes réserves faites sur la comparaison ; qu'appliquer aux filles publiques des règlements spéciaux ou des mesures de police auxquelles les astreint leur genre de vie, ce n'est pas plus commettre un attentat à la liberté individuelle qu'on ne le fait dans l'armée lorsqu'on applique aux militaires les règles de la discipline en vertu desquelles ils peuvent être privés discrétionnairement et sans formalité de leur liberté.

Le magistrat veut bien faire certaines « réserves sur la comparaison » — sans toutefois indiquer la nature de ces réserves — mais il n'en assimile pas moins la fille galante au militaire, et proclame qu'elle s'est engagée dans une sorte de régiment dont le maire de la commune est le Colonel. Or, il est écrit dans le manuel du service intérieur distribué à chaque soldat : « La discipline faisant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de son inférieur une obéissance entière et une soumission de tous les instants... » ; donc, le maire a parfaitement le droit de refuser aux « Manons » la permission de minuit, comme de leur interdire le café et le cinéma.

Certes, on avait déjà parlé des « bataillons de Cythère », mais c'était seulement dans les opérettes et les chansons ; et voici que ces bataillons entrent dans la jurisprudence. A quand la remise des drapeaux ?

Je ne sais ce que « la nommée P..., épouse C..., » a pensé en apprenant qu'elle était mobilisée. Elle ne s'en doutait certainement pas ; cependant comme le remarque finement le juge, dans une autre partie de sa décision, elle a subi et subit périodiquement, ainsi que les soldats, l'examen d'un conseil de revision qui s'intéresse à l'état de ses organes et vérifie si elle est toujours « bonne pour le service ». Voilà qui aurait dû lui ouvrir l'œil et lui faire comprendre qu'elle était militarisée, ce qui entraîne la perte de la liberté individuelle.

Mais on ne saurait penser à tout, surtout lorsqu'on exerce une

profession absorbante (si j'ose dire) ; une simple femme ne peut avoir ni la finesse, ni l'érudition d'un juge de Paix.

Voici de belles perspectives ouvertes. Les Maires-Colonels porteront-ils un uniforme brillant ? Monteront-ils à bidet ? Exerceront-ils leurs amazones ? Pour certains qui ont des loisirs et de l'imagination, l'occasion serait belle et ne manquerait pas d'agrément. Quelles charmantes manœuvres ils pourraient organiser et diriger ! Le service en campagne, le service intérieur, le tir, composeraient le programme d'intéressantes instructions et conférences complétées par des travaux pratiques.

Et les défilés des troupes, précédées des meilleures joueuses de fifre !

Tout cela est évidemment très beau et de nature à éclairer les heures moroses que nous vivons, mais Monsieur le Juge de Paix de Rochefort a-t il mesuré les conséquences internationales de ses considérants ? Pour ma part, je suis très inquiet ; je me demande si nos ennemis ne vont pas s'emparer de ce jugement pour y trouver la démonstration que la France est militariste à outrance.

JOSÉ THÉRY.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Le roman politique et social. — Heinrich Mann : *L'Empire*, ou le roman de l'ère wilhelminienne, en trois parties. — Le roman de la bourgeoisie : *Le Sujet allemand* (*der Untertan*), chez Kurt Wolff, Leipzig. — Le roman du prolétariat : *les Pauvres* (*die Armen*), chez Kurt Wolff, Leipzig. — Le roman des dirigeants : *La Tête* (*der Kopf*), chez Paul Zsolnay, Berlin et Vienne.

Heinrich Mann vient d'achever le triptyque où il a fixé les différents aspects de la société allemande sous l'ère wilhelminienne. Il n'était arrivé que par un assez long détour à cette formule du roman politique et social. Dans sa jeunesse, admirateur et disciple de d'Annunzio, il avait d'abord cherché en Italie sa patrie d'élection et il avait reçu de la Renaissance italienne le rêve inspirateur de son art. Ses premières Nouvelles, son grand roman, *Les déesses ou les trois romans de la duchesse Assy*, comme aussi cette émouvante confession qu'il a intitulée *Entre les races*, ont été écrits pour donner corps à ce rêve méditerranéen. Avec une richesse de coloris jusqu'alors insoupçonnée en Allemagne, il s'était plu à évoquer, parmi des décors fastueux, des femmes et des hommes invariablement beaux qui se livraient à la splendide

nudité de leur instinct, s'excitaient à des voluptés surhumaines et à des crimes magnifiques.

Il ne devait tarder de sentir tout ce qu'il y avait de cabotinage et de verbalisme dans cette attitude d'esthète, au fond de cet érotisme purement cérébral, qui avait reçu en Allemagne le nom de « Renaissancisme ». A vrai dire, dès l'origine on pouvait discerner déjà chez lui deux veines distinctes et parallèles, l'une lyrique, orgiaque, dionysiaque, « d'annunziesque », — l'autre réaliste, satirique, portée à la caricature, et à laquelle l'inesthétique Allemagne offrait un champ d'observation quasi inépuisable. Que manquait-il à cette verve satirique pour que, de faculté secondaire, elle devint dominante et fît de l'esthète immoraliste un Martial allemand au fouet vengeur? Une puissante passion polémique mise au service d'une doctrine d'action. A l'origine de cette vocation nouvelle, nous trouvons le maître français du roman politique et social : Zola.

Zola ! « Deux courtes syllabes sonores, deux notes claires comme une sonnerie de clairon ! » Ce que Heinrich Mann aime d'abord en lui, c'est le Méditerranéen, le Latin. Car c'est l'Italie qui a donné au monde le type du conquérant méditerranéen, imaginatif puissant en même temps que civilisateur au service d'une Idée : César, Napoléon, Garibaldi. Mais c'est la France révolutionnaire et démocratique qui a recueilli et diffusé cet héritage latin dans le monde. Il fallait un peuple comme le français, doué d'instincts littéraires, pour oser proclamer la victoire de l'Esprit, de l'Idée, sur la *Macht*, c'est-à-dire sur la Puissance matérielle, sur la Force conservatrice. Cette grande opposition entre un peuple qui par l'Esprit révolutionne le monde et un pays où l'Esprit finit toujours par s'accommoder à la Puissance, à l'ordre conservateur, c'est au fond tout le malentendu entre la France et l'Allemagne ; c'était déjà l'opposition entre Voltaire et Goethe. Et alors que l'Allemagne du XIX[e] siècle s'est embourbée de plus en plus dans son romantisme musical et dans sa réaction monarchique et politique, la France, elle, a donné au monde « une littérature d'idées », une littérature « activiste » qui résolument s'est jetée dans la mêlée. Balzac d'abord, Zola ensuite, ont forgé l'instrument nouveau du combat, le glaive de l'Esprit, — *le roman politique et social*.

Dans des pages éloquentes, qui sont en même temps un cou-

rageux plaidoyer politique, Heinrich Mann a raconté, au début de la guerre — bien avant la chute de l'Empire allemand — comment l'idée lui était venue de refaire pour l'Allemagne ce que Zola avait fait pour le second Empire français, — de décrire la décadence d'un régime en racontant d'abord l'histoire d'une famille dans une petite ville provinciale (1) Avec l'arrière pensée d'ouvrir toute une série de romans qui seraient le pendant allemand des Rougon-Macquard de Zola, il avait écrit son premier grand roman politique et social, **der Untertan** (**le Sujet allemand**). Déjà terminé en juillet 1914, quelques semaines avant la déclaration de la guerre, mais aussitôt interdit par la Censure, il ne devait paraître qu'après l'armistice. La donnée générale est à peu près la même que dans *la Conquête de Plassans*. D'une part, la fortune des Rougon et la conquête de Plassans; d'autre part, la fortune des Hessling et la conquête de la petite ville de Netzig par un fils de sous-officiers allemands. Et de même que dans le roman de Zola nous voyons l'opposition des deux esprits (l'ancien idéalisme révolutionnaire étant représenté par le Dr Pascal Rougon), pareillement dans le roman allemand la lutte s'engage entre la nouvelle souche envahissante de la bourgeoisie impérialiste et la vieille idéologie humanitaire de 48 dépossédée. Enfin le roman de Zola se terminait par la prophétie de la catastrophe imminente du régime impérial. (« J'avais besoin de ce dénouement », écrivait Zola dès 1869.) Par une prophétie analogue se termine le *Untertan*. Ce fut la fameuse « prophétie » de Heinrich Mann, et qui pourrait bien n'être qu'une réminiscence littéraire suggérée par ce parallélisme obsédant.

Au reste, si l'on peut chicaner l'auteur sur l'opportunité de ce parallélisme, il reste que la satire qu'il apportait constituait un beau morceau de courageuse clairvoyance politique. Et sans doute il sera relativement aisé plus tard, *post rem*, à un Rathenau, dans son livre consacré au *Kaiser*, de faire le bilan sévère du régime déchu et de retracer rétrospectivement la physionomie peu sympathique du bourgeois impérialiste allemand tel que la prospérité matérielle de l'Empire l'avait fait : insolent, jouisseur,

(1) Ces articles publiés d'abord dans une Revue pacifiste, les *Weisse Blätter* (*Pages blanches*) ont été réunis en volume sous le titre de *Macht und Mensch* (*Impérialisme et Humanitarisme*). Au sujet de la polémique qui s'est engagée à ce propos entre Heinrich et Thomas Mann, voir l'article sur *Les romans de Thomas Mann* paru dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1925, p. 14 et 33.

bouffi d'orgueil. Le difficile était d'oser cette critique et cette satire *ante rem*, alors que tout le monde en Allemagne croyait encore à la solidité inébranlable du régime et au triomphe de la *Macht* victorieuse. Et notez que si le *Untertan* de Heinrich Mann incarne un régime, s'il copie dans sa personne servilement le Maître tout-puissant, s'il se grise de ses formules impératives et théâtrales, s'il singe jusqu'aux tics et aux jeux de physionomie de l'impérial cabotin, par une suggestion mutuelle, à son tour il lui impose ses appétits, ses formules et sa voracité insatiable. Et ainsi nous voyons déjà poindre cette thèse que Heinrich Mann mettra de plus en plus en évidence : le responsable de la guerre, en Allemagne, c'est moins le gouvernement impérial que le sujet allemand. « Par le *Untertan*, dira-t-il, la guerre est arrivée dans le monde... Il ne l'a pas voulue, mais il a vécu de telle sorte qu'elle devînt inévitable. Ce n'est pas le Kaiser qui porte la plus lourde responsabilité, mais c'est la forme d'esprit de son *Sujet*... » (1).

Le second roman de la série, **les Pauvres (die Armen)**, nous présente une critique du socialisme allemand autant que du capitalisme. Car le prolétariat allemand, lui aussi, a été corrompu par la *Macht*. Il a rompu avec l'idéologie démocratique d'antan. Les doctrines du matérialisme historique ont développé en lui un égoïsme de classe qui ne parle plus guère que le langage de la Force. Mais si la critique idéologique dans le roman est intéressante, il faut reconnaître que, par contre, la réalisation artistique est bien faible. Il est impossible de voir autre chose qu'une froide allégorie dans l'histoire de ce jeune ouvrier idéaliste qui passe ses nuits à préparer ses examens universitaires, dans l'espoir de recueillir un jour tout l'héritage idéologique de la société bourgeoise et de devenir le justicier régénérateur de sa propre classe. Lutte surhumaine, où il lui faut tenir tête à toutes les forces coalisées du capitalisme qui met tout en œuvre pour écraser ou corrompre cette pensée novatrice, et aussi combattre la méfiance grandissante de ses camarades d'usine, dont le programme se limite à des revendications étroitement matérielles. Force lui est d'ailleurs de reconnaître qu'à mesure qu'il s'assimile cette culture d'intellectuel bourgeois, il se sépare de plus en plus de ceux de sa classe. Finalement il renonce; il reprend sa place à l'usine; il épouse l'ouvrière dont il a eu un enfant. Mais voici

(1) Cf. *Macht und Mensch*, op. cit., p. 231 et p. 265-266.

qu'un beau jour la guerre éclate. Sur elle il fonde maintenant des espérances nouvelles d'affranchissement. Car l'appareil néfaste de la Force ne pourra être brisé que par la Force elle-même. Telle sera l'œuvre providentielle de la Guerre, messagère de la Révolution.

Une pensée analogue, quoique déjà plus teintée de pessimisme, inspire encore le dernier roman, le roman des dirigeants ou plus exactement de l'intellectualité, **la Tête**. Car c'est « la tête » qui a été surtout infestée en Allemagne. Il a manqué au peuple allemand, pendant la période impériale, d'avoir des « têtes », c'est-à-dire de véritables éducateurs. Heinrich Mann n'en mentionne guère que deux : Nietzsche et Wedekind. Et sans doute Nietzsche a le premier dénoncé, au lendemain de 1871, les ravages exercés parmi l'intellectualité allemande par le culte nouveau de la Force victorieuse. Mais, par un de ces illogismes dont les Allemands sont coutumiers, il a évolué vers son contraire. Tout à son adoration romantique du Surhomme, il a haï les idées démocratiques à l'égal des idées nationalistes, et, après avoir opposé l'Esprit à la Force, il a employé ensuite l'Esprit à refaire une idéologie de la Force, simplement transposée en spiritualité, idéologie dont les formules ambiguës allaient être bientôt exploitées par les théoriciens de l'impérialisme allemand. — L'autre, Wedekind, a fait du théâtre une admirable école de vérité. « Nulle part, autant que dans ses pièces, on ne saisit sur le vif combien cette époque vivait déjà à l'état de guerre, combien la guerre, avant d'être arrivée, était déjà entrée dans les mœurs. » Mais si c'est un moraliste au fond très humain que Wedekind, et qui a simplement dégagé la férocité latente de toute une époque, la leçon de son théâtre n'en est pas moins d'une tristesse poignante et sa sagesse porte toujours un masque très volontairement cynique et nihiliste.

Ces deux influences qui se sont exercées sur la haute intellectuabilité allemande de la fin du XIX^e siècle, nous les retrouvons aussi dans le dernier roman de Heinrich Mann, incarnées dans deux personnages, dans deux types d'« intellectuels » qui sont les protagonistes et les raisonneurs de cette vaste Revue : Mangolf et Terra.

Mangolf, en un certain sens, c'est encore l'*Untertan*, mais qui s'est élevé, d'étape en étape, jusqu'au poste suprême. Devenu

à la fin Chancelier d'Empire, c'est lui qui, lors de la mémorable séance du 4 août 1914, proclamera du haut de la tribune du Reichstag cette parole d'une authenticité sinon historique, du moins symbolique : « Cette guerre est *ma* guerre .» Mais s'il croit à la *Macht*, ce n'est plus en vulgaire profiteur. Il y croit en intellectuel plus ou moins nietzschéen, pour qui la Puissance représente une *Idée*, une hiérarchie providentielle et nécessaire, grâce à laquelle l'ordre européen se réalisera sous l'hégémonie d'une Allemagne forte, victorieuse et dure — car, a dit Nietzsche, tous les créateurs sont « durs ». — En face de cet ambitieux sans scrupules, qui a transposé le nietzschéisme en un culte mystique et sanguinaire de la Force, Terra, le pacifiste, l'humanitaire, rappelle plutôt ce type curieux et complexe qu'avait mis à la mode Wedekind, — idéaliste plus ou moins véreux, sorte de philanthrope cynique et aussi de dévoyé quelque peu escroc et proxénète, au demeurant très féru de morale et de dignité humaine. Il y a en lui à la fois du marquis de Posa, du Lassalle et une indéniable réminiscence de ce chevalier d'industrie, moraliste très immoraliste, le chevalier de Keith, en qui Wedekind avait symbolisé la destinée de son époque, et qui meurt sur cette parole où se résume son expérience : « La vie est une partie de toboggan ».

Nous voyons en effet ce Terra, d'abord artiste forain, en train de faire tourner un manège de chevaux de bois hautement symbolique. Riches et pauvres, grands et petits, prostituées et princesses se ruent vers les bascules tournantes du carrousel pour prendre leur part du vertige tourbillonnant. — Un peu plus loin, le voici à Berlin, agent de publicité aux gages d'une firme fantastique, qui s'intitule « Agence universelle » et qui « pourvoit à tous les besoins de la vie ». Par un bluff scientifiquement truqué, il s'agit de soutirer au bon peuple le fruit de son travail et de placer ses économies dans cette escroquerie colossale qui porte la raison sociale de « Puissance mondiale » de l'Empire allemand. Une succession d'aventures, d'une invraisemblance voulue, conduisent ensuite ce nouveau diable boiteux à travers tous les milieux, bureaux de rédaction, théâtres, restaurants de nuit, salons politiques, antichambres de ministères, jusque dans le cabinet de travail du Chancelier d'Empire et dans le Conseil d'Administration de la maison Krupp. Sous des noms d'emprunt, nous saluons

au passage des figures connues : l'amiral Fischer (Tirpitz), le Chancelier comte de Lannas (le prince de Bülow), le roi du canon Knacks (Krupp) etc., etc. C'est dire que la majeure partie du roman est à peu près indéchiffrable pour qui ne connaît les potins de cour, les procès de corruption, les affaires de mœurs, bref toute la chronique scandaleuse de cette sardanapalesque orgie que fut l'ère wilhelminienne. — Ici surtout l'influence de l'art de Wedekind sur le roman de Heinrich Mann s'accuse d'une manière flagrante, non seulement dans le cynisme outrancier du persiflage et de la caricature, mais jusque dans le style elliptique et contorsionné, et surtout dans cette présentation « expressionniste » qui ne se soucie plus d'aucune vraisemblance et qui vise, très délibérément, à donner l'impression d'une parade foraine, d'une fantasmagorie clownesque ou d'un jazz-band endiablé.

Mais sous ce masque de cynisme immoraliste, toujours la même amertume poignante, le même nihilisme, le même sentiment d'un avortement monstrueux qui fait un si étrange contraste avec la foi têtue et l'optimisme sanguin d'un Zola. Car ce Terra, le porte-parole de Heinrich Mann, mène une vie en partie double. Il s'est imaginé, ce cynique, au fond très naïf, qu'en entrant en relation avec les Puissants et grâce à la connaissance des secrets qu'il surprendrait dans leur commerce, il travaillerait le mieux à la réalisation de son rêve de pacifisme humanitaire. Il lui faut bientôt constater l'impuissance radicale de toute intellectualité qui n'entre pas dans le tourbillon de cette folie de puissance et de guerre. Et non seulement elle est impuissante, mais de plus en plus elle se dégrade, elle contracte le pli du mensonge. C'est la confession que Terra, chargé d'une mission secrète de corruption à Paris, et pris de dégoût devant lui-même, vient faire un beau soir, en une heure de franchise douloureuse, au grand tribun français en qui nous reconnaissons les traits puissants de Jaurès :

Toute une existence de mensonge et de tromperie ! Et maintenant je ne pourrais plus dire la vérité, même si j'en avais la faculté... Cette guerre en cachette contre la Force ! Vous figurez-vous ce que c'est, vous qui pouvez combattre au grand jour !... Ah ! plaignez-nous. Chez nous la bataille serait perdue, avant même que d'être engagée.

Assainir la « tête » ! Il y a eu une courte période en Allemagne — elle tient exactement entre deux dates, la conclusion de l'armistice et la signature du traité de Versailles — où Heinrich Mann

parut l'homme providentiel investi de cette mission, où il fut acclamé, tel le chef et le guide spirituel d'une jeunesse démocratique nouvelle. Et puis cette jeunesse semble s'être de nouveau détournée de lui. Pourquoi ? C'est que cette idéologie qui reposait sur la destruction de la *Macht*, c'est-à-dire sur une guerre malheureuse, était présentée de plus en plus comme une doctrine « défaitiste », une doctrine de « l'étranger », qui impliquait une rupture totale avec le passé, un abandon de la tradition allemande.

Quelque chose de cette expérience amère et de cette désillusion transparaît dans les dernières pages du roman, où nous voyons les deux frères ennemis et inséparables, Mangolf et Terra, réconciliés malgré tout ce qui les a séparés dans la vie, reconnaître devant la catastrophe imminente, dans un entretien suprême, la similitude de leurs destins et l'égale inanité de leur efforts :

Nous avons échoué l'un et l'autre. — dit Terra — parce que nous avons trop attendu des hommes. — Toi, oui — répond Mangolf — car tu as voulu les rendre meilleurs. — Et toi aussi, mon bon Wolf. Car en les poussant dans le sens de leurs mauvais instincts, tu leur as imposé des sacrifices surhumains. Peut-être même étais-tu un plus grand idéaliste que moi... Tous les vrais conducteurs d'humanité ont été des hommes intellectuellement médiocres. Et cela est bien ainsi. Car les médiocres agissent plus humainement que nous. C'est en prenant pour guides les médiocres qu'en somme l'humanité s'en tirera avec le moins de frais et évitera les pires catastrophes.

Heinrich Mann, dans ces paroles qui ont comme un accent de testament politique, résilierait-il, à son tour, ses fonctions d'intellectuel dirigeant, de chef de la jeunesse démocratique allemande ? On pourrait presque le croire, à en juger par les récentes *Lettres* qu'il publiait dans le *Nouveau Mercure* de juillet 1925 :

Les nations, lisons-nous, ne se modifient guère. Par ses qualités les plus profondes, le peuple allemand est de tempérament conservateur. Le peuple allemand est même le seul qui ait réalisé le paradoxe d'une histoire qui ne procède qu'à coups de réaction... Dans son ensemble, le peuple français est, sauf des cas exceptionnels, uniformément orienté vers la gauche ; le peuple allemand, lui, l'est uniformément vers la droite... Il n'y a que des logiciens fanatiques pour rompre avec le passé et le renier. Les Allemands, peuple de musiciens, préfèrent accorder leurs instruments.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

## *LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES*

H. D. : *Collected Poems*, Boni and Liveright. — Alfred Kreymborg : *Troubadour*, Boni and Liveright. — Van Wyck Brooks : *The Pilgrimage of Henry James*, Dutton. — Paul Rosenfeld : *Men seen*, « The Dial Press ». — Ernest Boyd : *Studies from ten Literatures*, Scribner. — Mémento.

L'année a été riche en autobiographies, moins riche en poèmes. En fait les poètes ont rassemblé leur œuvre passée ; Robinson par exemple, le doyen des poètes américains et, sans doute, le plus grand des poètes de langue anglaise encore de ce monde, nous a donné une édition choisie de ses poèmes déjà publiés ; H. D... a fait de même avec ses **Collected Poems**; j'en passe, et des meilleurs. J'ai, à l'occasion, longuement parlé dans ces pages d'Arlington Robinson. De H. D... les circonstances n'ont pas permis que je parle selon son mérite. Jadis j'écrivais quelque part que, des poètes américains de l'heure actuelle, H. D... était celle qui savait le plus exactement ce qu'elle voulait et le réalisait avec le plus de bonheur. Je n'ai rien à changer à ce jugement. Rythmes brefs, monosyllabes, allusions helléniques, les moyens dont use H. D... pour exprimer la solitude du poète parmi la beauté des choses, sont les plus simples. Pourquoi Kreymborg a-t-il abandonné le luth ? Mais il faudrait se demander pourquoi les poètes chantent moins et, lorsqu'ils chantent, le font en sourdine. C'est un fait ; le nombre des livres de prose est supérieur à celui des livres de vers, le lyrisme de 1913 s'étant quelque peu épuisé. Kreymborg se raconte en une prose fluide, sans ornement, sans prétention. Il se raconte et raconte New-York, et l'Amérique. C'est ceci au fond qui intéresse le plus ses compatriotes. Le New-York d'il y a 20 ans est loin, déjà. Vingt ans aux Etats-Unis, c'est un siècle en France. Tout ce qui concerne le New-York de 1890 à 1900 est baigné de poésie. A mesure que le **Troubadour** se rapproche de notre époque, j'avoue que je prends moins plaisir à son livre. Il semble que l'impression des lecteurs américains soit exactement le contraire. Ils s'intéressent peu à la première partie du livre. Ils jugent la seconde partie vivante et pleine de substance. Sandburg disait déjà : le passé est un baquet de cendres. Et Walt Whitman méprisait le passé, malgré ses dires. Kreymborg s'appelle Krimmie dans son autobiographie. Il nous raconte ses premiers rêves dans un humble quartier de New-York. Il nous dit ses premiers amis et ses tendresses d'en-

fant. Son origine (juive-allemande) explique que, parmi la laideur et la dureté des choses et des gens, Krimmie ait gardé, comme une flamme allumée, un bel et tenace enthousiasme. Puis Krimmie devient poète, comme tout le monde. Mais, en cela différent des autres, il lutte, se contente de débuts dérisoires, assiège les bureaux de revues, fait du théâtre, de la musique, enfin participe à cette chaotique existence de New-York où tant de cœurs se brisent.

Ce que Krimmie a vu de gens, et ce qu'il a tenté d'aventures, c'est incroyable. Mais nous sommes déjà à la période contemporaine. Le livre devient une mine d'informations. Chacun s'y cherche. Beaucoup s'y trouvent. Arrive le moment où le rêve de Krimmie prend enfin corps : l'Europe se rapproche à ses yeux. Car Krimmie, comme tous ceux de sa génération, sent irrésistiblement que le vieux monde lui révélera quelque chose que New-York a négligé et peut-être tué en lui. Cette nostalgie est belle. Elle est dans son autobiographie. Elle est à chaque page. Il se raconte non pas en Américain qui accepte, mais en Européen exilé. Voici la France, l'Angleterre, l'Italie. C'est l'Angleterre qui a son cœur. C'est chose naturelle. Il parle anglais, il dit ses poèmes, il est en cet Oxford dont tout intellectuel du jeune monde a vu en idée les clochers qui rêvent et se parlent dans la brume légère. Paris le déroute. Pauvre Krimmie ! Il n'a pas échappé aux mille bras qui tirent de mille côtés différents, en cette ville où se donnent rendez vous les artistes de l'univers. Il a vu tout le monde. Voici une impression (page 365) :

> Le français de Krimmie lui était une gêne sérieuse. Il dut sembler bizarre à ces Parisiens, étant donné que chaque étranger parlait un français quelconque et que peu de Français condescendaient rarement à se servir d'un autre langage. Pourtant on le traita avec courtoisie, surtout aux échecs, cet international champ de bataille !... Un matin, un petit homme tout sémillant vint voir Krimmie et se présenta : c'était Tristan Tzara. Il parlait bien l'allemand et par conséquent ils purent converser en cette langue neutre — faisant attention aux oreilles françaises qui auraient pu se trouver dans le voisinage.

Pourquoi, Krimmie ? Vous nous croyez donc si mal élevés ? Mais Krimmie continue à rencontrer des Roumains, des juifs, et même des Français. Cependant il s'assure des collaborations pour ce journal qu'il part fonder et lancer du fond d'un village

italien. Etrange aventure ! Et quel troubadour, en effet, Krimmie prouve qu'il est ! Broom paraît ! Nous l'avons signalé en son temps. Somptueux et vaste, Broom semblait avoir la vie dure. Mais les apparences de la santé trompent souvent. Broom disparut après quelques années d'une luxueuse vie. Il ne fut dans l'existence de Krimmie qu'un effort parmi d'autres pour s'entourer de sympathies, et dissiper cette solitude où plus que tout autre le poète américain est plongé.

Krimmie revint à New-York, laissant en Grande-Bretagne des artistes américains qui ont résolu le problème de leur isolement par un séjour définitif en Europe. Conrad Aiken et John Gould Fletcher, les deux poètes dont j'ai parlé en leur temps, sont dans ce cas.

> Enchanté d'être de retour, Krimmie entra immédiatement dans une série d'énergiques activités... La controverse entre la poésie soi-disant ancienne et la poésie nouvelle, traditionnelle et libre, était chose du passé. Le pays s'était mis à reconnaître la poésie en tant que poésie, et non à cause de la forme où elle était couchée.

Voilà Krimmie reparti, *on the road*, c'est-à-dire en tournée. Et le voilà, récemment établi au cœur de New-York en cette Quatorzième Rue, Ouest, où nous l'avons surpris, ni découragé ni affirmatif.

Au fond il y a un problème posé par le livre de Krimmie. Quel sera le sort de l'artiste en Amérique ? Sera-t-il un troubadour, vraiment ? Sera-t-il un exilé ? La civilisation américaine le fera-t-elle vivre ? Que de jeunes poètes avons-nous rencontrés, que de musiciens, pour lesquels le problème est actuel, et angoissant.

Non seulement il y a là une question vitale et, somme toute, d'ordre pratique, mais encore il y a là un thème littéraire et qui n'est point nouveau, puisque Walt Whitman, presque sans s'en douter, le vit se poser à lui et crut en résoudre l'antinomie par le lyrisme de la fraternité universelle. Mais il est un Américain dont l'œuvre littéraire et la vie sont l'illustration frappante de ce thème, c'est Henry James et son biographe récent ; Mr Van Wyck Brooks s'en est bien aperçu. Son livre s'appelle **Le pèlerinage de Henry James**. Son précédent s'appelait *L'épreuve de Mark Twain*. Les deux images (pèlerinage, épreuve) indiquent l'objet et l'âme de la critique de Mr Van Wyck Brooks. Il voit

l'écrivain comme un être biologique soumis à la pression d'un milieu qui forme, déforme, est une gêne ou une impulsion. Or le milieu américain est favorable à la création artistique (notez que Mr Van W. B... admet ceci sans preuve et peut-être en effet pareille proposition va-t-elle de soi). Donc, quand on est Américain, il faut vivre en Amérique, quitte à accepter la lutte, puis la paix avec son milieu. Celui qui, tel Henry James, s'expatrie, s'expose à ne plus voir réaliser en lui et par lui et pour lui cet équilibre entre son moi et les choses extérieures qui est la condition du génie artistique.

Qui ne verrait dans cette attitude du critique devant l'écrivain une influence des récentes études de Freud et surtout de Jung, pour lequel toute la psychologie de l'homme (surtout du génie artistique), consiste en une progressive adaptation. Théorie qui devait naturellement intéresser les critiques américains puisque leurs grands hommes, qu'ils soient politiciens ou artistes, ont à compter plus que ceux du vieux monde sur une démocratie qui impose son idéal avec sa réalité. Je sais bien que Mr Van Wyck Brooks se défendrait d'avoir apporté à son observation et à sa critique la moindre théorie préconçue. Il nous avertit dans sa Préface que « maintes phrases et même de longs passages ont été incorporés dans le texte de ce livre, habituellement sans indication de source ». Donc, la position de Brooks est nette : son livre n'est pas un travail soi-disant « savant » ; c'est une collaboration entre l'écrivain lui-même et le critique, celui-ci se bornant presque au rôle de transcripteur. Il est évident que, si le choix des « phrases et des longs passages incorporés » n'était guidé par nulle interprétation psychologique ou critique, nous serions en présence d'une œuvre inutile et mieux vaudrait aller tout droit à l'écrivain lui-même. Mais rassurons-nous : le livre de Brooks n'est pas inutile. Il nous aide à mieux comprendre, en même temps que Henry James, le critique, et l'Amérique, ce qui vaut bien la peine.

Quant à la fermeté et à la valeur de la méthode, je ne saurais m'en porter garant. Il faudrait en effet connaître assez l'œuvre de Henry James pour flairer ce qui appartient à celui-ci et ce qui revient à Brooks. On croit s'en apercevoir à mainte reprise. Mais qui assurerait que Mr Brooks ne prend pas, malgré lui, le ton et la manière de l'auteur qu'il connaît si bien ?

§

Serions-nous dans une période de critique, après une période de poésie ? Paul Rosenfeld, dont nous avons récemment analysé le dernier livre, vient de publier une collection de portraits, **Men seen**, qu'il n'arrête pas cette fois à la porte de New-York. Rosenfeld a de la lecture, du goût et beaucoup de foi en l'avenir. Il ne me semble pas qu'il soit juste à l'égard de Proust quand il en fait un neurasthénique qui trouve dans le fait d'écrire « une soupape de sûreté ». (Encore Freud.) Peut-être Rosenfeld n'est-il pas en sympathie totale avec Proust, ce qui l'empêche de voir la qualité d'art de son œuvre qui est d'une belle étoffe, parce que Rosenfeld, à la recherche non du temps perdu mais de l'apôtre, ne le trouve pas en celui dont tout de même il subit le charme Car Rosenfeld, peut-on dire, attend le messie.

M. Ernest Boyd, lui, attend l'occasion de révéler quelque chose ou quelqu'un au public. Son dernier livre, **Etudes tirées de dix littératures** (un brin de vanité dans le titre, mais pardonnable !) se lit fort bien, et même possède des pages de premier ordre. J'aime voir Ernest Boyd d'attraper les mauvais traducteurs de Proust. Soit dit en passant, on est étonné d'entendre dire par Ernest Boyd (qui s'y connaît d'habitude mieux) que Proust n'a pas le « sens de la forme ».

Mémento. — Naissance : *The Pilgrims Almanach*, tirage limité à 1.000 exemplaires, ce qui confère aux exemplaires adressés au *Mercure* un grand prix. Revue admirablement présentée. Un noble manifeste, pas nouveau certes, mais enfin toujours bon à lire : *Let The Pilgrims Almanach be the first recruiting station of the uniting Intelligentsia — an army of Crusaders against the might of ignorance, money and machines.*

Dans les *Smith College Studies in Modern Language* de janvier 1925 (la revue paraît quatre fois l'an), une vue d'ensemble sur Paris-Théâtre Contemporain, de Louise Delpit. La même revue avait précédemment publié une étude sur le Dadaïsme, très documentée, d'Albert Schinz, toujours au courant des choses françaises.

Faut-il rappeler aux lecteurs du *Mercure* que la Bibliothèque américaine de la rue de l'Elysée publie un ex-libris fort bien fait, très agréable à lire? Faut-il leur rappeler aussi que la *Revue Anglo-Américaine* (Presses universitaires de France), paraît tous les deux mois, emplie jusqu'aux bords d'articles excellents, de compte rendus fouillés, de nouvelles intéressant tous les anglicistes et le grand public? Trop de

gens et qui lisent ne savent pas encore que la *Revue anglo-américaine* vit et prospère.

JEAN CATEL.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Ludovic Naudeau : *En écoutant parler les Allemands*, Flammarion.

Les accords récemment conclus à Locarno donnent un intérêt particulier au livre de grand et excellent reportage de M. Ludovic Naudeau, **En écoutant parler les Allemands**. Il est certain que toutes les précautions prises pour assurer la paix du monde par le désarmement matériel de l'Allemagne étaient vaines ou devaient finir par l'être, si le désarmement moral n'accompagnait pas l'autre. Et à la question que se posait avec un peu d'anxiété notre compatriote : L'Allemagne a-t-elle renoncé à toute idée de revanche? — la réponse qu'il donnait n'était pas pleinement satisfaisante. — Oui, disait-il, l'Allemagne a détruit son ancien matériel de guerre, mais elle garde les moyens d'en reconstituer très vite un nouveau, et elle a organisé les cadres d'une nation armée qui saura non moins vite s'en servir. Or cette volonté de le faire, de nombreux et sérieux indices la font présumer persistante et ardente. La simple différence de population entre les deux pays, 39 millions de Français restant stationnaires et 63 millions au moins d'Allemands augmentant d'un demi-million chaque année, est une cause, dont nul ne peut méconnaître l'importance, de leur confiance silencieuse dans l'avenir et peut être aussi dans le recours plus tard à la force. Même si les Allemands d'aujourd'hui se convertissaient délibérément à la cause de la paix, ceux de demain ou d'après-demain ne retourneront-ils pas à leur vomissement? Dans un demi-siècle, peut-être les Français ne seront-ils plus que 30 millions quand les Allemands seront 90; que de tentations donnera cette comparaison!

Néanmoins, il faut faire crédit aux individus comme aux peuples. Les accords de Locarno, en assurant, semble-t-il, une assez longue période de paix (mettons vingt ou trente ans), permettront à un esprit nouveau de s'affermir : moins de méfiance et de crainte chez nous, moins de rancune et de violence chez eux. Il est impossible que l'Allemagne n'élimine pas peu à peu le poison brutal et déloyal que lui avait inoculé le kaisérisme. Que sa république soit plus nominale que réelle, son libéralisme plus affecté

que sincère, son esprit démocratique plus affirmé que réalisé, c'est certain, elle n'en progresse pas moins, et c'est fort heureux, dans le domaine de la démocratie libérale, le seul qui convienne à un peuple civilisé, et de la république parlementaire qui, avec tous ses défauts, a encore des avantages supérieurs. Il ne faut pas prendre au tragique les rodomontades de quelques partisans attardés de la restauration du Kaiser ou du Kronprinz. L'immense majorité de l'Allemagne, après l'effroyable saignée et la dure défaite, ne veut que le repos et la paix.

Nous aussi d'ailleurs. Si on nous a jugés autrement, c'est qu'on s'est trompé. On s'est exagéré les rêves bien intentionnés mais maladroits de Maurice Barrès, comme on a ajouté foi aux accusations habiles mais calomnieuses de Keynes. Il y a eu ici dans le monde de véritables malfaiteurs, et je crois que l'histoire sera sévère pour Lloyd George, à qui est due la crise mondiale actuelle. Si la France et l'Angleterre avaient marché d'accord aussitôt après l'armistice, la sécurité politique aurait été tout de suite établie et la prospérité économique rapidement ressuscitée. Nous n'aurions pas eu besoin d'occuper la Ruhr et nous n'aurions pas fait croire que nous voulions dépecer l'Allemagne. Celle-ci aurait eu alors de meilleurs sentiments à notre égard. Il ne faut pas oublier que, psychologiquement parlant, les Allemands sont de tous les Européens (les Italiens exceptés) ceux dont nous nous rapprochons le plus. Nous avons beaucoup plus d'affinités avec eux qu'avec les Espagnols, les Anglais ou les Slaves. Livrés à eux-mêmes, sans leurs kaisers et leurs kaisérisants, ils se seraient fort bien entendus avec nous; c'est leur discipline excessive qui les a rendus dangereux pour nous; mais la disparition de ces kaisers autorise tous les espoirs.

Il faut donc souhaiter que se développent tous les genres possibles de bonne entente entre les deux peuples. Peut être, en effet, comme le propose M. Naudeau, des échanges continuels de missions, de congrès, de voyages donneraient-ils de bons résultats. Les haines entre nations naissent beaucoup plus souvent d'imprudences, de malsonnances ou d'ignorances que de vrais griefs. Si on pouvait coudre dans deux sacs et jeter dans le Bosphore tous les souffleurs de haines des deux pays, comme on aurait la paix!

En ce qui concerne les Allemands, souhaitons qu'ils aban-

donnent leurs anciennes idées de violence, qu'ils respectent les droits de la Pologne (les derniers accords marquent ici un grand progrès), qu'ils laissent tranquille l'Autriche, laquelle ne demande nullement à sacrifier son indépendance, et qu'ils ne s'avisent pas de rappeler leur Kaiser, ni d'en instituer un autre, bavarois ou hessois, peu importe. En montrant l'importance de l'européanisation de l'Allemagne. M. Ludovic Naudeau a peut-être contribué pour quelque chose à la signature des accords de Locarno; en ce cas, nul livre n'aura été plus précieux que le sien.

HENRI MAZEL.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914*

A. Grasset : *La Guerre en action: le 22 août au 4e corps d'armée, II, Virton*, Berger-Levrault.

Le commandant Grasset, à qui on doit déjà des études du plus grand intérêt sur les combats de Neuchâteau et d'Ethe, vient d'en publier une troisième sur celui de Virton, qui eut lieu le même jour. C'est un travail tellement minutieux que, pour ce qui s'est passé du côté français, il peut être considéré comme complet.

Le 4e corps (général Boëlle) était à Damvillers quand lui arriva, le 21 à 3 heures du matin, l'ordre de prendre l'offensive. Après une longue marche, sa division de gauche (8e) arriva à Virton, celle de droite (7e) à Latour. On n'avait rencontré que des uhlans, appuyés par des détachements d'infanterie. Les renseignements de l'armée : « il n'y a aucun gros d'ennemis dans la région », étaient ainsi confirmés.

Dans cette pensée, le général Boëlle à minuit ordonne que la 8e division se portera de Virton sur Etalle pour protéger le flanc droit du 2e corps. A 4 heures du matin, on se met en route, par un brouillard intense. Quand l'escadron de tête arrive à la ferme de Bellevue, à 3 kilomètres au nord de Virton, le capitaine qui commande les avants-postes dit à son chef : « Inutile d'aller plus loin, les Allemands sont tout près. » L'escadron s'avance cependant encore un peu, mais un coup de fusil ayant été tiré, on entend crier en allemand : « Ne pas tirer sans ordre du commandant du bataillon. » En effet, le Kronprinz ayant obtenu l'autorisation de prendre l'offensive le 22, la 9e division allemande, partie à minuit d'Etalle, avait occupé les bois formant un demi-cercle

autour de Virton, et s'était retranchée sur leur lisière. Le chef d'escadron va l'annoncer au colonel Chabrol, commandant de l'avant-garde : « Des tranchées, répond-il, il n'y en a pas plus que dans le creux de ma main. » L'escadron s'avance de nouveau, est accueilli par une vaste fusillade, essaie en vain de charger, se heurte à des fils de fer et finalement se retire dans un galop désordonné. L'ennemi attaque alors dans la brume, 5 bataillons contre 1, et, malgré une vaillante résistance, s'empare de Bellevue.

Le bataillon Busserolle, qui se présente ensuite, est presque surpris et broyé. D'autres éléments retardent l'ennemi, d'ailleurs gêné par le brouillard. Vers 6 h 1/4, Chabrol s'impatiente et ordonne de « pousser ferme sur Etalle ». Les compagnies du 115e et du 130e, poussées successivement sur la ligne de combat, s'y usent contre un ennemi mieux groupé et qui, habillé de khaki, voit nos hommes avant d'en être vu.

Pendant ce temps, le reste de la division s'était enfourné sur la route de Dampicourt à Virton, le divisionnaire (général de Lartigue) ayant arrêté le bataillon de tête à la sortie de Virton. L'infanterie stationnant sur les côtés, l'artillerie avait avancé au milieu d'elle peu à peu, embouteillant tout. Vers 8 heures, le 7e et 154e prussiens, «qu'une formidable artillerie était prête à appuyer, n'avaient donc qu'à pousser de l'avant pour bousculer dans le brouillard les unitées décimées des 115e et 130e ». L'arrivée de la 3e division du 2e corps (g. Gérard) à Villers-la-Loue (3 km. à l'est de Virton) fit hésiter le général von Below. L'ordre général prescrivait à ce corps de marcher en une seule colonne sur Léglise par Tintigny et Mellier, le 4e corps devant protéger son flanc droit. Le 21 au soir, le 2e corps était échelonné sur la route de Montmédy à Bellefontaine, le régiment de cavalerie dans cette dernière localité, le 128e qui suivait à Meix devant Virton, puis le 147e à Villers-la-Loue, Houdrigny et Robelmont. Cette dernière localité est tout près de la forêt, à 1 kilomètre de la ferme Bellevue, dans le ravin qui en vient. Le bataillon qui y avait passé la nuit, prévenu de la proximité de l'ennemi par les habitants, ne s'était pas couché. A 6 heures, ses patrouilles revinrent, talonnées par l'ennemi. Un quart d'heure plus tard, celui-ci attaqua et, dans l'épais brouillard, chercha à déborder la compagnie de tête, dont les autres n'avaient pas encore couvert les flancs. A ce moment arriva l'ordre de rejoindre la colonne à Meix-devant-

Virton (à 2 kil. à l'O.) Conduit à travers bois par un guide, le bataillon s'y rendit sans pertes notables, quoique ayant passé à 100 mètres de l'ennemi. Ce départ, qui découvrait le flanc gauche des troupes qui combattaient sur la route de Virton à Bellevue, découvrait aussi la route du 2e corps. Par suite, quand le 91e arriva à Houdrigny (entre Meix et Virton), il fut rejoint par des débris du 115e et du 130e, venus de Bellevue, et par des égarés du 147e. Il porta donc 1 bataillon vers Robelmont, tandis que les 2 autres continuaient sur Meix. Quant ce bataillon arriva à la cote 280, le brouillard se dissipa, la fusillade et la canonnade commencèrent. Les obus tombant sur la route de Meix obligèrent les 2 autres bataillons à aller soutenir le premier. Il était alors 8 h. 30. Le général Below, sachant maintenant qu'il avait devant lui l'avant-garde d'une division et qu'une colonne de toutes armes se dirigeait sur Meix, ordonna à son infanterie de se retrancher et à son artillerie (82 pièces) d'écraser d'obus Virton, Houdrigny, Villers-la-Loue.

Le général Boëlle était arrivé à 6 h. 30 à Virton et à 6 h. 45 avait donné l'ordre « de gagner les débouchés nord des bois ». Ce n'est qu'après 8 heures qu'il ordonna à l'artillerie (sauf le groupe Gadois, le plus avancé au nord de la vallée) d'occuper les crêtes du côté sud. Pendant ce temps, le 124e irait organiser la crête militaire à 200 mètres au nord de Virton ; les 115e et 130e se rallieraient dans la région ouest de cette ville pour s'y reconstituer ; le 117e exécuterait un mouvement débordant plus à l'est sur l'axe Houdrigny-Robelmont. Cet ordre violait la règle : ne pas faire relever des troupes sous le feu. Le reste du 115e progressait à ce moment pour rejoindre ses éléments avancés. Il avait perdu en s'avançant ; il perd de nouveau en reculant ; il dégarnit alors le flanc droit de la crête militaire. Quand le 124e arrive, il est pris en flanc par le feu provenant de ce flanc et fait de telles pertes que ses chefs ordonnent la charge ; elle aboutit à un massacre. Nos troupes se rallient un peu en arrière. Vers 11 heures, on essaiera encore de progresser, mais avec même résultat.

A raison de l'encombrement des routes, ce n'est que vers 10 heures que notre artillerie arriva à se poster. A ce moment, le brouillard, qui l'avait sauvé de la destruction pendant ses mouvements, achevait de se lever.

Les deux artilleries commencèrent leur duel. La nôtre arrêta efficacement la marche en avant de l'infanterie et de l'artillerie ennemies. Vers 1 heure, le général Boëlle décida de retirer de Virton les débris des 115e, 124e et 130e. Cette opération ne se fit qu'au prix de nouvelles pertes. L'évacuation ne put d'ailleurs être que partielle. A la gauche, le 117e et 2 régiments du IIe corps tinrent bon. Ils firent plusieurs charges, toujours très coûteuses. Les deux dernières, après 19 heures, au son de la musique et en chantant enlevèrent la première ligne de tranchées de l'ennemi, mais subirent des pertes énormes devant la seconde. De ce côté-là, il y avait 5 régiments français contre 3 allemands.

Vers le milieu du jour, l'ennemi avait franchi la vallée du Ton à Belmont (à l'est de Virton), et un régiment s'était infiltré entre la 7e et la 8e division. Vers 15 heures, l'artillerie du sud de Virton le canonna et le décida à se retirer : s'il eût poussé vers l'est, il eût sans doute pris les débris de la 7e division. A la droite de celle-ci, la 9e (5e corps) « avait été broyée » ; 3 de ses régiments avaient été « anéantis ». Heureusement, l'ennemi nulle part ne gêna la retraite.

Dans le combat de Virton, une division allemande en avait vaincu deux françaises. Notre perte était d'environ 4.000 hommes. Celle des Allemands ne paraît pas avoir dépassé 1.500.

ÉMILE LALOY.

## *VARIÉTÉS*

**L'éternelle question Mata Hari.** — La question Mata-Hari revient, comme on dit, à l'ordre du jour. En France, deux livres auront paru à peu d'intervalle l'un de l'autre qui représentent assez bien les deux pôles opposés de l'interprétation du cas de cette hétaïre fameuse. L'un a pour auteur Gómez Carrillo, l'autre le Dr Léon Bizard, médecin de Saint-Lazare et de la Préfecture de Police. Hors de France, surtout en Allemagne et en Hollande, la mémoire de Mata-Hari, loin de mourir, alimente jusqu'au commerce des cigarettes et c'est la *Liberté* du 12 octobre dernier qui relatait comment on lançait, là-bas, ce produit à grand renfort de publicité. Le même jour, une autre feuille du soir, *L'Intransigeant*, donnait, sous le titre : *Souvenirs d'un médecin des prisons de Paris*, une page, jusqu'alors inédite, de l'ouvrage du Dr Bizard. On y lisait que l'aventure de

« Pierre Mortissac » avait « été imaginée de toutes pièces sur la foi de racontars étrangers (*sic*) », que « le porte-parole de cette fable » était l'auteur de ces lignes, qui avait écrit, en effet, « dans le *Mercure* du 15 août (*sic*) 1922 » un article dont on reproduisait un passage, et le journal du soir assurait que, par ce livre nouveau, était « réduite à néant la légende dont on avait voulu entourer la mort de Mata-Hari ».

Le Dr Bizard, en faisant, avant même que parût son ouvrage, publier ces lignes dans *L'Intransigeant*, n'avait certainement pas oublié que déjà, dans un journal rival, *La Liberté*, en décembre 1921, — puis dans le volume des *Espionnes à Paris*, dans l'été de 1922, le « Commandant » Emile Massard avait, lui aussi, protesté à sa manière contre la « légende » de Mata-Hari et, à la page 96 et suivantes du volume, avait également reproduit notre article du *Mercure*, en concluant philosophiquement, d'ailleurs, page 103, que « nous n'en avions pas fini avec les légendes et que demain comme hier des snobs continueraient à divaguer » sur le compte de l'espionne qu'il avait conduite au poteau. Mais, de même que, lors de notre article sur l'aventure provençale de l'illustre « inventeur » de la T. S. F., la simple et précise citation de nos sources suffit à réduire au silence l'intéressé qui eût voulu, en présentant notre récit comme un produit de notre fantaisie, le faire passer pour mensonger ; de même encore que, lors de ce simple et rapide écho sur l'origine du vocable « rescapé », l'indication de nos garants démontra que, en en reproduisant les dires, nous n'avions pas fait autre chose que notre métier d'informateur au jour le jour — qui est tout ce que l'on demande à un « échotier », alors que, d'un philologue écrivant dans un organe technique, l'on exige qu'il s'entoure de l'arsenal rébarbatif des procédés critiques, — de même, ici encore, il nous sera bien permis de montrer que ceux qui nous accusent à la légère d'avoir fabriqué « de toutes pièces » l'histoire de Pierre de Mortissac ont négligé de se documenter et prennent tout uniment leur maigre information comme le dernier mot de la question.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent nos recherches sur Mata-Hari et l'on va voir que, si l'on sait actuellement quelque chose de précis sur sa biographie, c'est en somme à nous qu'on le doit. Dès le lendemain de sa mort, le 6 novembre 1917, nous publiions

dans *La Razón* un article : *Mata Hari y los Germanófilos* — avec cette photographie de l'espionne que le « Commandant » Massard a reproduite, sans en indiquer le moins du monde la provenance, bien qu'il la tînt de nous, à la page 96 de son livre, — dont la documentation précise restera comme la preuve que nous n'entendions pas plus alors que maintenant exploiter la légende de cette femme. Puis ce fut, dans le *Mercure* du 15 mai 1920, la première révélation de la retraite de l'ex-amant de Mata à la Chartreuse de Miraflores. Dans le *Soir* de Bruxelles (1), nous fûmes le premier aussi à faire connaître, sans nullement les endosser, les dires de ce journaliste américain qui, le 15 septembre 1919, envoya de Paris à *The American Weekly* — supplément dominical de *The Examiner* de Los Angeles, numéro du 19 octobre 1919 — cette si étrange et troublante version de la dénonciation première de la femme divorcée du pauvre fou de Mac Leod par le lieutenant-colonel en retraite Alfred Dreyfus.

Puis, dans *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 30 décembre 1921, ce fut nous aussi qui, sous la signature : *Criterium*, demandâmes, à l'article sur *le Passé de Mata Hari*, que nos érudits collègues voulussent bien rechercher « ce qui existe actuellement comme sources sur cette femme qui fut au service de l'Allemagne ; en particulier où l'on pourrait trouver des renseignements *sûrs* et *précis* sur ses origines, ses débuts à Paris, plus spécialement ses danses au Musée Guimet... » En même temps, nous nous adressions à *Notes and Queries* pour savoir quel était ce roman anglais sur Mata postérieur de fort peu à son exécution et dont nous ne pouvions identifier le titre, moins heureux en cela que lorsqu'il s'est agi de trouver la cause pour laquelle la danseuse s'était affublée du pseudonyme malais qui signifie *Œil du Jour* — c'est-à-dire *Soleil* — et qui n'est rien moins que le titre d'un livre extrêmement curieux, naguère publié à Zurich chez Orell et Füssli par l'auteur de *Ihr Berge*, de *Woly*, de *Ich selbst*, Hans Morgenthaler, et qui, dans ses 304 pages in-8° illustrées de 24 dessins à la plume, tracés par l'auteur d'après des motifs de temples bouddhiques, contient de si curieuses visions d'Orient. Ce livre : *Matahari, Stimmungsbilder aus dem malayisch-siamesischen Dschungel*, ne nous a pas consolé d'avoir vu notre demande à l'organe anglais semblable

(1) Numéro du vendredi 16 décembre 1921.

à notre cher *Intermédiaire* rester sans accueil outre-Manche (1). Mais notre question de l'*Intermédiaire* fut cause que le Dr Raeymaekers signalât, dès janvier 1922, dans ce même périodique, l'existence des trop inconnus *Mémoires* hollandais publiés par Adam Zelle, père de Mata-Hari, à Amsterdam, chez l'éditeur C.L.G. Veldt, en décembre 1906 et que M. Léo Faust, qui possédait un exemplaire de ce rare document, en offrit, à la date du 3 octobre 1922, la primeur à l'*Intermédiaire*, qui, cependant, ne put en entreprendre la publication, à cause de sa longueur, raison pour laquelle l'analyse qu'en donnait M. Léo Faust parut dans le *Mercure* du 1er janvier 1923 sous le titre : *Le passé de Mata-Hari*. Or c'est à cet article qu'ont puisé tous ceux qui, dans la suite, ont parlé avec quelque sérieux de l'existence préguerrière de la danseuse rouge.

Enfin, le 15 juillet 1922, sur la foi de nouveaux renseignements très sûrs, nous publiâmes dans le *Mercure* un second article sur le reclus de la Chartreuse burgalienne, qui frappa tellement, tant en France qu'à l'étranger, le public que les extraits de presse le résumant ou le reproduisant formeraient un volume. Sans doute, nous présentions l'aventure de Pierre de Mortissac comme romanesque. Mais au fond ne l'était-elle pas ? Et ceux qui la nient, quelles preuves possèdent-ils qu'elle soit fausse ? Car ils ignorent, apparemment, que, dans un journal aussi sérieux que celui que fonda et dirigea de si longues années l'homme politique — ex-député et sénateur, né à Alcoy en 1871, ancien correspondant de guerre du *Heraldo de Madrid* lors de la guerre des Philippines, ancien Directeur du *Diario Universal* — Don Santiago Mataix y Soler, *El Mundo*, ce n'avait pas été nous, mais le très considéré et sérieux Mario Duplessis qui, le mercredi 14 avril 1920, au n° 4.429, avait longuement narré comment, se trouvant en février à Paris, peu avant de retourner en Espagne, on lui avait appris que Pierre de Mortissac « était disparu de la ville lumière, où tout paraissait lui sourire, pour s'ensevelir dans une cellule de la Chartreuse de Miraflores ». Puis le correspondant du *Mundo* relatait, de Londres où il se trouvait alors, ses impressions d'une visite faite spécialement à cette

(1) Dès la première page de son livre, Morgenthaler écrit : *Mata Hari*, « *Auge des Tages* », *heisst die malayische sonne...* ». C'est ce que répétera, dans le *Mercure* du 15 octobre 1922, M. S. Beymans, complétant notre article précédemment paru, du 15 juillet 1922.

*Cartuja*, en se rendant de nouveau en France pour, de là, passer en Angleterre.

Il pleuvait à torrents — écrivait Duplessis à la fin de cet article — quand, le matin suivant, enfoncé dans une petite voiture rustique et branlante, je vis se perdre au loin le sombre et magnifique profil de la Chartreuse. Ni les cris animés du mayoral, ni le claquement du fouet ne purent empêcher mes yeux, toujours tournés en arrière, de chercher dans le lointain cette oasis de l'oubli, où, à ce moment précis, Pierre devait dire, mélancolique, entre les versets des laudes : *Emmène-moi, Seigneur, à ses côtés, si elle est près de toi !* Je franchis la frontière espagnole un jour d'abondante pluie, qui tombait toujours à mon arrivée à Paris. Quelques heures plus tard, je partais pour Calais, cependant que l'express laissait derrière moi les champs joyeux de la Champagne, que la douce ondée estompait de gris les terres poétiques de la Picardie, où le temps s'adoucit, et les sinuosités de l'Artois. Quand j'arrivai à Calais, il faisait un crépuscule effroyable et la nuit que j'y passai fut une nuit de vrai déluge, sombre et froide comme celles de Norvège. Je ne pus fermer l'œil, croyant percevoir de macabres cris de guerre que proféraient des moines en cavalcades, les hurlements de légions guerrières allant au combat, tout en récitant les strophes de Complies. Et la figure de Pierre, sous son nouvel aspect, ne quittait pas ma vision, revivant les baisers du passé, commencés à Berlin sur les lèvres de Mata, lui, qui, cependant, avait franchi en hâte la frontière française, dès le lendemain de la mort de la belle danseuse.

Romantisme que tout cela ? Encore faudrait-il apporter aux dénégations cassantes autre chose qu'une totale absence de faits positifs. Il ne s'agit pas d'exploiter nous ne savons quel chauvinisme malsain en insinuant qu'après l'abandon de l'officier russe, il fallait naturellement que ce fût un officier français qui héritât de la peu honorable gloire d'être l'amant désespéré de la ballerine. Oui ou non, Pierre de Mortissac est-il un mythe ? Nous attendons qu'on nous le démontre et qu'on nous démontre aussi ce qu'il est devenu. Ce n'est pas nous qui avons soufflé au journaliste et écrivain américain Frank Dallam — qui, évidemment, ne savait rien de l'article de Duplessis — de publier, à un an et demi de distance, dans le *San Francisco Daily Chronicle*, ce troublant travail : *The amazing love tragedy of a beautiful Spy*, où toute la romanesque histoire de Mortissac est contée en détail et où est reproduit le texte intégral du câblogramme envoyé de Paris aux Etats Unis et relatant la fugue de l'amant désespéré aux cloîtres de Castille ! En somme, l'aventure de la Cartuja de

Miraflores a-t-elle donc rien de si extraordinaire? Est-ce que l'Histoire ne se répète pas, éternellement ? Est-ce qu'à la fin du XVIIIe siècle on n'a pas connu déjà un geste analogue de pauvre amant déçu ? C'est M. Jean-Bernard qui l'a exhumé, dans un article qui a fait le tour de la presse et a paru originairement dans une feuille de Bruxelles, cette histoire avant la lettre du désespéré de Miraflores :

« Ce roman — dit-il — rappelle celui d'une autre femme, une actrice aussi, de la fin du XVIIIe siècle, Marie Buret, qui jouait à la Comédie Italienne avant la Révolution sous le nom de Marie-Baluie Grandmaison. Elle devint l'amie du Baron de Batz, le célèbre conspirateur royaliste dont les policiers de la Terreur ne purent s'emparer. Elle était jeune et jolie. Impliquée dans la Conjuration des Chemises Rouges, elle comparut devant le Tribunal Révolutionnaire. Condamnée à mort, elle fut guillotinée le 22 plairial an II, sans avoir voulu révéler le nom d'aucun de ses complices. Elle mourut bravement et monta d'un pas ferme les marches de l'échafaud. Sous le Premier Empire, s'éteignit doucement à la Trappe un moine encore jeune, qui, contre la règle, avait conservé dans un coin de sa cellule une minuscule miniature de Marie Buret, dont il avait été très épris. N'ayant pu sauver du couperet celle qu'il avait aimée profondément, il s'était retiré dans un couvent, comme Pierre M..., pour expier dans la pénitence et la solitude le bonheur d'un moment, de quelques jours peut-être... Et parmi ceux qui firent arrêter la belle conspiratrice royaliste, la comédienne Marie Buret, figurait Hébert, l'auteur du *Père Duchesne*, qui avait été marchand de contremarques à la porte de la *Comédie Italienne*, où l'actrice remportait de si beaux succès...

Ceux qui firent arrêter Mata-Hari n'ont sans doute pas débuté dans la vie comme le futur orateur du *Club des Cordeliers* et substitut du Procureur de la commune de Paris. Mais l'histoire, qui finit par tout découvrir, nous réserve encore maintes surprises sur les conditions dans lesquelles fut jugée et condamnée l'espionne naguère si fêtée dans les salons aristocratiques de Paris (1).

(1) Dans le *Petit Journal* du jeudi 16 juillet 1925, MM. Marcel Nadaud et André Fage ont écrit un article pour réclamer « au nom de tous les Français épris de vérité » la publication des pièces du dossier de Mata-Hari. Qu'ils aillent donc demander cela à M. le Conseiller à la Cour Bouchardon, qui détient ce dossier et ils verront l'accueil que leur réservera celui qui fut — au dire de M. Guy Ducannes-Duval (voir la *Petite Gironde* du lundi 12 décembre 1921 : *De Java au Poteau de Vincennes*, article reproduit par le *Lyon Républicain* et la *Tribune de Genève*) — « un de nos plus grands juges d'instruction » !

CAMILLE PITOLLET.

## PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Art

Alexandre Daisay : *Histoire de l'ornement*, préface de Louis Hourticq. Avec 285 dessins de l'auteur; Hachette. 12 »

André Fontaine : *L'art belge*. Avec des reproductions; Alcan. 12 »

Edmond et Jules de Goncourt : *Gavarni, l'homme et l'œuvre*. Edit. définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 10 »

### Histoire

Marcel Boulenger : *Le duc de Morny, Prince français*; Hachette. « »

Comte de Lort de Sérignan : *Un conspirateur militaire sous le premier empire : le général Malet*; Payot. 12 »

Saint-Simon : *Mémoires*, édités par A. de Boislisle. Tome XXXVII. (Les Grands Ecrivains de la France); Hachette. 35 »

### Littérature

Louis Barthou : *Autour de Lamartine*. Avec 41 illust.; Payot. 12 »

Henry Bordeaux : *Barbey d'Aurevilly*. Avec 7 grav. et 3 fac-similés d'autographes; Plon. 9 »

Dr Léon Cerf : *Le reliquaire de Lamartine*. Nombr. illust. documentaires; Hachette. « »

Divers : *Hommage de l'Ardenne à Rimbaud et Verlaine;* Soc. Ecrivains ardennais, Charleville. 2 »

Charles Dolfus : *Au commencement fut le désir*. Pensées et fragments philosophiques inédits, choisis, assemblés et précédés d'une introduction par René Martin; Presses universitaires « »

Antoine Fontaney : *Journal intime*, publié avec une introduction et des notes par René Jasinski; Presses universitaires. 10 »

Princesse Véra Gallitzine : *Réminiscences d'une émigrée (1865-1920)*. Avant-propos du Comte Raymond de Voguë; Plon. 9 »

Ulric Guttinger : *Arthur*, avec une introduction de Henri Brémond; Presses universitaires. 12 »

Gabriel des Hons : *Anatole France et Racine*. Préface de Charles Maurras; le Divan. « »

C. Latreille : *La mère de Lamartine*, d'après des documents inédits; Van Œst. « »

Stéphane Mallarmé : *Les Dieux antiques, nouvelle mythologie* d'après George W. Cox; Nouv. Revue franç. 9 »

Stéphane Mallarmé : *Igitur ou la Folie d'Elbehnon*, avec un portrait gravé sur bois par Georges Aubert d'après le tableau d'Edouard Manet; Nouv. Revue franç. « »

Platon : *Œuvres complètes*, tome X ; *Timée, Critias*, texte établi et traduit par Albert Rivaud; Les Belles-Lettres. « »

Léon Treich : *L'esprit de Clemenceau*. (Coll. d'Anas, n° 6); Nouv. Revue franç. 5 »

Dr Paul Voivenel : *La maladie de l'amour*. Préface du Dr Charles Fiessinger; Edit. du Siècle. 7 50

### Pédagogie

Maurice Caudel : *Pour les étudiants étrangers en France*, Notes, conseils lectures; Plon. « »

### Philosophie

G. Gentile : *L'esprit, acte pur;* traduit de l'italien par A. Lion. Alcan. 20 »

## Poésie

Paul d'Amarix : *Le feu de la lampe ou les poèmes médiocres;* S. n. d'édit. « »

E. Armand : *Ainsi chantait un « en dehors »*; Edit. de l'En dehors. 10 »

Pierre Camo : *Cadences;* Garnier. « »

Jean-Marie Guislain : *La cigale éperdue,* une transcription de Li-Taï-Peh; Messein. 8 »

Jacques Gustily Krafft : *Rythmes du large et chansons à la rive;* Messein. 6 »

Maurice Heim : *Haï-Kaï d'Occident;* Chiberre. 6 »

Halina Izdebska : *L'orage qui fleurit.* Préface de René Ghil. Bois de Lebedeff; Edit. de Ceux qui viennent. 5 »

Basil Marco : *Les fleurs sur le Nil;* Jonquières. « »

Edmond Rostand : *Choix de poésies;* Fasquelle. « »

## Politique

Dr A. Basch et Ing. J. Dvoracek : *L'Autriche et son existence économique;* Edit. Orbis, Prague. 6 50

Alfred Dumaine : *Choses d'Allemagne;* Fayard. 9 »

Dr Stanislas Slawski : *L'accès de la Pologne à la mer et les intérêts de la Prusse orientale.* Préface de M. Georges Lacour-Gayet. Avec 9 tableaux et une carte; Bossard. 9 »

## Questions juridiques

Ernest d'Hauterive : *L'enlèvement du sénateur Clément de Ris.* (Enigmes et drames judiciaires d'autrefois); Perrin. 8 50

## Questions religieuses

Miguel de Unamuno : *L'agonie du christianisme,* traduit de l'espagnol par Jean Cassou; Rieder.

## Roman

Octave Aubry : *Le grand amour caché de Napoléon : Marie Walewska;* Fayard. 7 50

Louis Borde : *L'amour-douleur;* Edit. du Raisin, Dijon. 12 »

Ivan Bounine : *Le sacrement de l'amour,* traduit du russe par Dumesnil de Gramont; Stock. « »

Vincent Brion : *Une petite de Montmartre;* Flammarion. 7 95

M. Constantin-Weyer : *La bourrasque;* Rieder. 8 »

Jeanne Danemarie : *Un drame d'enfant;* Plon. 9 »

François Duhourcau : *La demi-morte;* Grasset. 6 50

Maurice Genevoix : *Raboliot;* Grasset. 9 »

Claire et Charles Géniaux : *Une affranchie;* Flammarion. 7 95

Paul-Pierre Guébbard : *Mireille entre les négresses;* Monde moderne. « »

André Gybal : *Luxure;* Edition de France. « »

Panaït Istrati : *Présentations des Haïdoucs;* Rieder. 7 50

Joseph Jolinon : *Le meunier contre la ville;* Rieder. 7 50

André Joussain : *Les débuts d'un gestionnaire;* Picart. 7 50

Pierre Krassnoff : *Comprendre c'est pardonner,* traduit du russe par Olga Vitali et Hilaire Iswolski; Payot. 10 »

Raoul Leguy : *Le petit Jules;* Figuière. 9 »

Jack London : *Le vagabond des étoiles,* traduction de Paul Gruyer et Louis Postif; Crès. 8 50

Jean Nesmy : *Contes limousins.* Avec 80 illust. de G. Dardaillou; Edit. Spes. 10 »

Robert Pelletier : *Les chacals derrière le soldat;* Delpeuch. 7 »

Henry Poulaille : *Ames neuves;* Grasset. 7 50

Ladislas Reymont : *Les paysans. II. L'hiver.* Traduit du polonais par Franck L. Schœll; Payot. 10 »

Emile Ripert : *Le double sacrifice;* Edit. de la Vraie France. 7 50

Saint-Granier et Max Aghion : *La république des muets;* Edit. de France. « »

### Sciences

G. Fano : *Le cerveau et le cœur*, traduit de l'italien par G. Caputo. Préface de M. le Dr Gley, avec figures; Alcan. 10 »

### Sociologie

Divers : *La vie publique dans la France contemporaine*, conférences d'éducation politique et sociale. Introduction de M. Ferdinand Buisson; Alcan. 7 50

Antonio Graziadei : *Le prix et le sur-prix dans l'économie capitaliste* ; Rieder. 9 »

Ferdinand Lovio : *L'enfant.* (Pédagogie, Natalité, Avortement); Messein. 5 »

### Varia

*Almanach Payot, 1926;* Payot. 4 50

Raphaël Barquissau, Hippolyte Foucque et Hubert Jacob de Cordemoy : *L'Ile de la Réunion, ancienne Ile Bourbon.* Introduction de Marius-Ary Leblond, notions générales par H. Sicre de Fontbrune. Note historique du Gouverneur Merwart. Nombr. illust. Libr. Larose. « »

Mme Durand-Lefebvre : *La meilleure cuisine;* Payot. 10 »

C. Freyermuth et B. Erdmann : *Le dessin du tailleur.* (Collect. Le livret du métier); Eyrolles. « »

C. Freyermuth et B. Erdmann : *Le dessin du tailleur*, album de 35 pl. (Collect. Le livret du métier); Eyrolles. « »

Ch. Kretschmar : *Le livret du fourreur.* (Collect. Le livret du métier); Eyrolles. « »

F.-J. Quanjer : *Pour bien savoir l'anglais;* Payot. 10 »

Mlle Vermillet : *Le livret de la repasseuse. Conseils pratiques* par Mlle Crave. (Collect. Le livret du métier); Eyrolles. « »

### Voyages

Dr Henry Aurenche : *Sur les chemins de la Corse.* Préface de A. Ambrosi. Avec des illust; Perrin. 15 »

Henriette Celarié : *Nos sœurs musulmanes*, scènes de la vie du désert; Hachette. 9 »

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

La question Fabre : une lettre de M. Bouvier, professeur au Muséum. — Paul Olivier. — Une lettre de M. Gregh. — Un ancêtre de Mowgli. — Deux anecdotes sur l'Opéra de la rue Le Peletier. — George Saintsbury et le roman français d'aujourd'hui. — Béroalde de Verville et Auguste de Châtillon. — Les Quarante devant la Licorne. — Se marier en bouc. — Publications du « Mercure de France ».

### La question Fabre. Une lettre de M. Bouvier, professeur au Muséum.

MUSÉUM NATIONAL
D'HISTOIRE NATURELLE
—
Entomologie
45 *bis*, rue de Buffon.

Paris, 19-10-1925.

Monsieur le Directeur,

En suite de la polémique à laquelle je me suis trouvé incidemment mêlé, il vous paraît utile de savoir quel est mon sentiment sur l'œuvre

scientifique de Fabre... Je vous suis reconnaissant d'avoir eu cette pensée, mais laissez-moi vous dire que les lecteurs du *Mercure de France* doivent être suffisamment renseignés sur ce point. Le billet que j'écrivis à M. Marcel Coulon et que vous avez reproduit dans le *Mercure* résume très exactement en quelques lignes mon sentiment sur Fabre.

Il est bref, mais j'avais exprimé les mêmes sentiments dans une longue notice biographique que je fis paraître aussitôt après la mort de Fabre dans la *Revue Générale des Sciences* et dans les *Mémoires de l'Académie Nationale d'Agriculture*. Je viens de relire cette notice; elle met bien en relief toutes les qualités du grand naturaliste, ses découvertes, l'originalité de sa méthode expérimentale et le rôle de premier plan qu'il a joué comme animateur dans les sciences entomologiques. La partie critique est restreinte, comme il convenait à un travail de cette nature, mais dans de nombreuses études publiées ailleurs je me suis davantage étendu sur ce point, sans cesser jamais de reconnaître combien sont peu de chose les reproches que l'on pourrait adresser à Fabre en regard de son œuvre magistrale. Comme tous ceux qui ont travaillé beaucoup, il a fait quelques erreurs; mais : ou bien ces erreurs sont menues ; ou bien elles se présentent comme l'appréciation inexacte de curieuses et belles expériences. Ou bien il les a rectifiées lui-même dans des études ultérieures.

C'est ce qu'il a fait notamment pour la méthode des Insectes paralyseurs ; contrairement à ce qu'il avait écrit au sujet des Cerceris, il a su reconnaître que le venin peut agir à distance sans que les centres nerveux soient touchés. Ce qui n'empêche pas le travail sur les Cerceris d'être une œuvre maitresse qui a galvanisé, pour ainsi dire, une question à peine effleurée avant lui.

Avoir donné la vie à ce problème, éclairé le mystère des Bousiers, découvert la métamorphose des Méloïdes, révélé la détermination du sexe chez les Abeilles solitaires, observé pour la première fois la parthénogénèse des Halictes, réduit à néant les fables du Mimétisme et de la Simulation de la mort : ce n'est là qu'une partie de l'œuvre de Fabre, mais combien de biologistes actuels pourraient se vanter d'un tel bagage ! Sans doute, quelques auteurs ont pu, incidemment, agiter avant lui les mêmes questions ; ils ne les ont pas fait vivre.

Et n'a-t-on pas adressé la même critique à toutes les grandes découvertes, sans en excepter la merveilleuse épopée pastorienne ?

Les polémiques se font à coup d'arguments dont, dans la chaleur du combat, on ne mesure pas toujours la portée. L'œuvre de J.-H. Fabre est si grande et si haute qu'elle ne saurait sérieusement en souffrir.

Très cordialement,

BOUVIER.

P. S. — Dans un de vos derniers numéros, mon excellent élève et

ami M. Bohn demande mon sentiment sur Fabre. Le voilà. Il voudrait sans doute une étude critique approfondie, mais aurais-je jamais le temps d'écrire une pareille étude ?

§

**Paul Olivier.** — Nous avons le regret d'annoncer la mort, à Craon (Mayenne), de notre distingué collaborateur Paul Olivier. Né à Vannes en 1871, il avait fait ses études littéraires au lycée de Laval, puis au lycée Louis-le-Grand à Paris et à la Sorbonne. Il fut secrétaire de Jean Richepin de 1891 à 1904. A cette époque il entra comme rédacteur au *Matin* et y demeura jusqu'en 1916, après avoir été correspondant de guerre de ce journal auprès des armées britanniques. Retiré de la vie parisienne, il continuait, de sa campagne, à collaborer aux journaux et revues. Il tenait depuis 1922 la rubrique *Esotérisme et Sciences psychiques* au *Mercure de France*, donnait des contes au *Matin*, à l'*Œuvre*, aux *Œuvres libres*, etc., et publiait trois fois par semaine, dans le *Progrès de Lyon*, les réflexions très appréciées de l' « Homme dans la rue ».

Ses ouvrages littéraires sont les suivants : *Cent poètes lyriques : Les précieux, les burlesques*, Paris, Havard, 1897 (couronné par l'Académie française) ; *Le calepin d'amour de la Brinvilliers*, Paris, 1905 (actuellement en réimpression) ; *Les Chansons de métier* (avec reconstitution de la musique par Marcel S. Rousseau), Paris, Fasquelle, 1910 ; plus deux ou trois romans inédits.

Il écrivit également pour le théâtre et y eut du succès. Ses pièces sont : *En plongée*, 2 actes (en collaboration avec M. Laumann), Grand Guignol, 1905 ; *Nuit d'Illyrie* (même coll.), Grand Guignol, 1906 ; *Jean Chouan*, 5 actes (en coll. avec L. Décori), Gaîté Lyrique, 1908 ; *L'homme aux neuf doigts*, 5 actes, Drury Lane, Londres, 1909 ; *Demain*, 5 actes (en coll. avec Ch. Garin), Théâtre Molière, 1911 ; *Le roi de l'air*, 5 actes (même coll.), Théâtre Montparnasse, 1912.

En plus des collaborations que nous avons indiquées, il donna des articles à la *Nouvelle Revue*, à la *Grande Revue*, à la *France active*, à la *Revue de France*, etc. Il était chevalier de la Légion d'honneur et officier de l'ordre du « British Empire ».

§

**Une lettre de M. Fernand Gregh.**

Le Bois-Bliaud, By (Seine-et-Marne).

Mon cher Directeur,

En réponse à l'effarante question que M. Georges Marlow reprend dans la revue de la quinzaine du dernier numéro et que posait le *Thyrse* du 15 septembre, *Fernand Gregh est-il Belge ?* je ne puis dire que ceci

— (que j'ai déjà écrit à H. Gauthier-Villars lequel, dans l'*Ere Nouvelle*, s'était étonné de ce problème imprévu et m'avait interrogé) :

Je suis Français, né à Paris, et n'ai mis pour la première fois le pied en Belgique qu'en 1904 ou 5, à 32 ans. Ma mère, née Bonnard, ma grand'-mère, née Roger, mon arrière-grand'mère, née Priet, étaient même toutes les trois nées à Paris, ce qui est assez rare dans une ascendance. Je suis né à Paris, je le répète à la date donnée par le Larousse que vous citez, le 14 octobre 1873, et je puis ajouter : 10, rue de la Chaussée-d'Antin. Mon père, Louis Gregh, était né en 1843 à Philippeville (Algérie). Il existe également un Philippeville dans le royaume du roi Albert. De là peut-être, comme dit avec justesse H. Gauthier-Villars, « cette confusion cocasse ».

Mais dites bien que — si flatté que je sois de me voir revendiqué par la Belgique — je suis obligé de déclarer purement inventé tout ce qui est cité par le *Thyrse* et écrit en 1907 par un écrivain qui signait Grossoptylon.

Rien de tout cela n'a même un rapport quelconque avec la réalité : ni « les grasses prairies où se serait écoulée ma première enfance » : elle s'est écoulée dans le cher mais aride décor de la Chaussée-d'Antin natale ; ni « le flamand dans lequel seraient écrits les poèmes délicats que couronnait l'Académie Royale des Fins Lettrés d'Audenarde » : je ne sais pas un traître mot de flamand, et l'Académie Royale des Fins Lettrés d'Audenarde a un nom trop spirituellement comique pour exister ; — ni la rencontre que j'aurais faite alors d'un « vénérable ecclésiastique » français qui se serait « intéressé à cet adolescent si heureusement doué » (merci en passant) et m'aurait fait travailler : j'ai fait mes études au lycée Michelet de huit à quinze ans, puis à Condorcet, puis à la Sorbonne, et les excellents prêtres qui m'ont appris le catéchisme et fait faire ma première communion au Lycée Michelet se sont bornés à leur tâche ; — ni enfin et surtout « les lettres de naturalisation » que j'aurais « obtenues » en 1907. En 1907 il y avait 14 ans déjà que j'avais fait mon service militaire au 132e d'infanterie, à Reims, caserne Neuchatel, et qu'à Paris je votais avec ponctualité, comme un honnête « Français moyen ».

Est il besoin d'ajouter que j'aime beaucoup la Belgique où je compte de chers amis et que je serais fier d'être Belge, — si je l'étais ?

Vous m'avez invité, mon cher Directeur, à répondre : voilà qui est fait. Ce n'est qu'un canard de plus étouffé dans l'œuf.

A vous cordialement,

FERNAND GREGH.

§

**Un ancêtre de Mowgli.** — Mowgli et Balou, du beau *Livre de*

*la Jungle*, ont des références historiques. On lit dans les *Mémoires sur l'Histoire de France*, tome LVIII, page 458 :

A peu près dans ce temps là (1658) l'évêque de Wilna envoya à la Reine un enfant âgé de huit à neuf ans, qui avait été trouvé parmi les ours, près de Kowno dans la Lithuanie. Les soldats qui avaient leurs quartiers de ce côté là, ayant été sollicités par les paysans de donner la chasse à ces bêtes qui leur causaient de grands dommages, l'aperçurent tout nu fuyant avec les petits d'une ourse qu'ils poursuivaient. Comme il ne savait aucune langue, et qu'il hurlait seulement comme ces animaux, il fut mit par ordre de la Reine en un lieu où on lui apprit à parler français.

F. V.-G.

§

**Deux anecdotes sur l'Opéra de la rue Le Peletier.** — Il n'est pas encore trop tard, — alors que disparaissent les derniers vestiges de l'ancien passage de l'Opéra, livrant passage au boulevard Haussmann, enfin terminé, — pour raconter deux anecdotes peu connues, croyons nous, relatives au théâtre de la rue Le Peletier, incendié en 1873.

L'une remonte à 1860.

Le 16 janvier de cette année-là, le chef d'orchestre Girard tombait au champ d'honneur, c'est-à-dire qu'après le septuor du troisième acte des *Huguenots*, qu'il dirigeait ce soir-là, il mourut subitement, à son poste. Or, la légende, ou plus exactement le chroniqueur du *Monde illustré*, qui signait Gérôme, raconte que Girard fréquentait chez Fichot, le barbier du passage de l'Opéra, dont l'officine vient de disparaître avec un siècle de souvenirs : là venaient aussi Halévy, Mérimée, Berlioz, About *et tutti quanti*.

Le 16 janvier 1860, si nous en croyons Gérôme, Berlioz, pressé, nerveux, entra chez Fichot se faire raser.

Tous les fauteuils étaient remplis, narre le chroniqueur, et tous les garçons occupés.

Berlioz, qu'on aurait tort de comparer à un saint sous le rapport de la patience, fit mine de s'en aller.

— Vous partez ? dit M. Girard.

— Il le faut bien, il n'y a pas de place.

— Attendez, la mienne ne tardera pas à être vacante.

En disant cela, il lui céda son fauteuil.

L'anecdote est assez macabre et berliozienne. Mais ce qui peut faire douter de son authenticité, c'est que dans le numéro suivant du *Monde illustré*, le même chroniqueur glisse incidemment : « On parle de Berlioz pour succéder à Girard. »

L'autre anecdote, que nous cueillons dans *le Charivari* de 1873, — peu après l'incendie de la salle qui avait donné son nom au passage de l'Opéra, — a pour garant Albert de Lasalle :

C'était le 14 janvier 1858, raconte Lasalle, à huit heures du soir, au moment où les bombes Orsini pleuvaient dans la rue Le Peletier.

Deux individus, X... et Z..., jouaient paisiblement au billard dans un café voisin.

Z..., qui jusque-là avait été très maladroit, fait enfin son premier carambolage, mais juste à la minute de la première détonation :

— Touché !... quelle chance ! s'écrie-t-il dans son délire de joueur heureux.

— Suivez-moi ! lui dit un agent de police en le prenant brutalement à la gorge.

§

**George Saintsbury et le roman français d'aujourd'hui.** — Les milieux littéraires anglais ont fêté dernièrement les quatre-vingts ans de George Saintsbury, le critique qui s'est, comme Edmund Gosse, tout particulièrement intéressé aux choses de France et à notre production littéraire (son premier ouvrage, paru en 1880, fut même un *Essai sur la Littérature française* auquel succéda, en 1882, une *Petite histoire de la Littérature française et de la Poésie française* et, en 1891, des *Essais sur les romanciers français*).

Le champ de ses lectures est illimité. George Saintsbury a gardé à quatre-vingts ans une vive curiosité et rien n'en saurait mieux témoigner que les titres de quelques volumes publiés par lui au cours de ces dernières années : *Le livre du Cellier*, *La Caisson de la Grouse*, en même temps qu'il donnait *le Grand Style de Dante*.

Ce goût des livres a sans doute contribué à lui garder un optimisme qu'il avoue volontiers. Il confesse, en effet, que les ans ne lui ont apporté nul souci, « seule la production romanesque française de ces dernières années m'ennuie et me peine », a-t-il confié à un journaliste venu l'interviewer (*The Observer*, 18 octobre 1925).

C'est une opinion, mais encore aimerait-on savoir sur quoi elle s'appuie. Quels sont donc ces romans qui « ennuient et peinent » le vénérable Saintsbury ?

§

**Béroalde de Verville et Auguste de Châtillon.** — En tête des *Poésie d'Auguste de Châtillon* (3e édition, *Petit Journal*, 1866), on peut lire, sur la couverture et sur le titre, ce huitain en manière d'épigraphe :

Lecteur, c'est peut-être un bon livre...
Hé ! ma foi, je n'en sais trop rien.
Qu'il vous plaise et tout ira bien,
Car alors il est sûr de vivre.
S'il vous déplaît, tant pis pour moi,
Chacun pourra jeter sa pierre :
Du moins, nul ne dira, je crois :
Qu'il a pillé Jean, Paul ou Pierre.

A. DE CH.

Auguste de Châtillon qui chanta — laissons là comme trop connue la *Levrette en paletot* — les moulins et la fête de Montmartre, la Barrière Blanche et le Moulin de la Galette, a bien fait (la pudeur du *Petit Journal* l'ordonnait au surplus) de ne pas joindre à son recueil cette pièce, dont, à la Bibliothèque Nationale, ses papiers fournissent le texte:

D'où viens-tu ? dit-il.
Hé ! du four, dit-elle.
Que faire ? dit-il.
Un gâteau, dit-elle.
Est-il gros ? dit-il.
Vous verrez, dit-elle.
Est-il bon ? dit-il.
Goûtez-le, dit-elle.
Est-il chaud ? dit il.
Soufflez-y, dit-elle.
Où cela ? dit-il.
A mon cul, dit-elle.
Ha ! putain ! dit-il.
Ha ! cocu ! dit-elle.
Ha ! ha ! ha ! dit-il.
Ha ! ha ! ha ! dit-elle.

C'est là mieux qu'un démarquage, mais le spécimen de plagiat le plus caractérisé qui soit. Qu'on ouvre, en effet, le *Moyen de parvenir*, on y lira, en tête du chapitre LII, intitulé *Partie*:

Quand je tenois escole d'escriture à Thoulouse, avec les chanoines de Sainct-Sernin, d'entre lesquels il y en avoit un qui estoit curé là auprès, et entretenoit la première femme de mon mary, laquelle estoit belle. Un jour j'oyois ce mary qui parloit à elle : « D'où viens-tu ? fit-il. — Du four, fit-elle. — Que faire ? fit-il. — Un tourteau, fit-elle. — Est-il bon ? fit-il. — Tastez-y, fit-elle. — Est-il chaud ? fit-il. — Soufflez-y, fit-elle. — Et où ? fit-il. — A mon cul, fit-elle. — Ha ! putain ! fit-il. — Ha ! cocu ! fit-elle. — Ha, ha ! fit-il. — A, a ! fit-elle.

Changer ou ajouter un mot, par-ci, par-là ; mettre à la ligne, faire revenir, préparer et servir chaud, ainsi s'accommodent les restes :

Du moins, nul ne dira, je crois :
Qu'il a pillé Jean, Paul ou Pierre...,

Il est vrai que Béroalde de Verville répondait au prénom de François.
— P. D.

§

**Les Quarante devant la Licorne.** — Quelques jours après la séance au cours de laquelle les Quarante définirent « la licorne, — s. f. Quadrupède fabuleux... etc. » (voir *Mercure* du 15 septembre 1925-page 860) une dépêche d'agence ainsi conçue était transmise aux journaux qui la reproduisaient dans leurs numéros du 12 octobre :

**Pékin, 11 octobre.** — Une expédition dirigée par M. Roy Chapman-Andrews a découvert en Mongolie des fossiles inconnus jusqu'ici d'un animal possédant des formes à peu près semblables à celles d'une girafe et dont l'extrémité des membres est une combinaison de sabots et de griffes.

S'agirait-il de la fameuse « licorne » que d'aucuns croient être un animal mythologique et que d'autres affirment exister réellement ?

Suivons avec soin les nouvelles qui vont venir à la suite de celle-ci et qui remettront peut-être en discussion le problème de la licorne pour la prochaine revision du Dictionnaire de l'Académie en cours de publication. Nous aurons le temps, d'ici là, d'étudier la bibliographie, très complexe, de la licorne d'après les nombreuses références que M. Camille Pitollet a obligeamment réunies pour nous dans la *Renaissance d'Occident* (Bruxelles, 5e année, tome XI, n° 2, août 1924, pp. 554-556). — L. DX.

§

**Se marier en bouc.** — L'interprétation que propose M. Gaston Esnault des expressions employées en Savoie et ailleurs pour désigner le jeune homme qui va vivre chez sa femme me laisse sceptique. Au surplus, toute sa communication suggère des remarques.

1° M. Esnault est le premier, à ce que je sache, qui intercale des *d* après les *dh* (c'est le *th* anglais doux, qui s'écrit aussi *jh* et tend au *dz* dans certaines régions savoyardes ou suisses-romandes, au simple *z* dans d'autres) ; et des *t* après le *th* dur. Comme M. Esnault est linguiste, je suppose qu'il a bien entendu et correctement noté ; mais normalement, on dit *modhe*, *modhon*, non pas *modhde*, *modhdon* ; c'est, comme je l'ai dit, le vieux français *moge*, *mouge*, *moze*, au masculin *mogeon*, *mougeon*, *mouzon*. De même, on dit normalement *badothe* et *badoche* sans *t* ajouté. A ce propos, si M. Esnault avait consulté mon livre *En Savoie, Du Berceau à la Tombe*, paru chez Dardel à Chambéry en 1906, il y aurait trouvé toute une collection de descriptions du passage de la barricade ou de la section du ruban, et il aurait écrit correctement *l'abadothe*, non pas *la badothte*, puisque le mot vient du verbe *abada*, qui signifie *libérer, laisser passer*. Appliquer à la non-exécution du paiement le mot français commun *renarder*, au surplus à demi argotique, puis reprendre l'expression localisée en Bresse *se marier en renard* est de mauvaise méthode, à la fois sémantique et linguistique ;

2° Que *modhon* signifie *veau*, cela est certain pour toute la Savoie et les régions adjacentes ; c'est un vieux terme commun ; ce n'est nullement le diminutif de *modha*, génisse : de tout temps, je pense, il y a eu des veaux des deux sexes ; faire de la désignation de l'un un diminutif de l'autre serait dans le patois savoyard aussi ridicule que de prétendre qu'en français *garçon* est le diminutif du bon vieux terme

régulier *garce*, surtout en allant chercher un parallèle dans l'argot ouvrier parisien avec *couturon*, puisque la couturière même maladroite ne change pas de sexe. Quant à la formation *génisson*, elle est normale comme *garçon* et *modhon* ; je laisse à M. Esnault la responsabilité de prétendre qu'à Bellecombe (Jura) *génisson* désigne uniquement un « être femelle » et non pas le veau, primitivement. Quant à l'intervention de *nourrisson* pour désigner un être asexué, elle n'a rien à voir en l'espèce. Car les termes *loup, taureau, bouc* ne sont pas neutres ; ils sont sexués ;

3° Or, M. Esnault prétend, et c'est le fond même de son explication, que les termes choisis en Savoie le sont pour indiquer que le nouveau marié est *asexué*. C'est, si j'ose dire, un comble ! Alors, quand un homme « se marie en gendre », on supposerait que ce n'est pas pour faire l'amour ; ou qu'il est impropre à la reproduction ? Et ce serait pour cette raison qu'on le nommerait *bouc, veau, taureau, loup, renard*, et même *gindre* ?Je n'insiste même pas...

4° J'ai bien spécifié dans quelles localités, et dans combien d'entre elles, l'une ou l'autre de ces expressions se rencontraient. Esclave des vieilles méthodes linguistiques et folkloriques, M. Esnault fait une salade de toutes les données savoyardes, ajoute toute la France et l'argot de Paris, et prétend résoudre ainsi un problème que je tenais précisément, selon les méthodes nouvelles, à bien situer dans son cadre local. Deux villages du Bugey donnent *marié en renard* : M. Esnault saute en Haute-Maurienne et dit : ceci explique *marié en loup* ; et il fait intervenir les expressions professionnelles françaises *renarder* et *louper*, qui viennent encore de loin ; *loupe* ne s'apparente d'ailleurs pas à *loup*, mais à *loupe, excroissance sur un arbre, défectuosité*, en menuiserie ;

5° Son incursion dans l'argot, ou plutôt dans le « langage spécial » de Tarentaise dit *terratsu* (et non pas *terrachu*, comme il l'écrit), n'est guère plus heureuse : *veau* se dit en terratsu *brâmerè* ; le verbe *kélâ* est au contraire savoyard commun et signifie *bêler* en s'appliquant au bouc et à la chèvre ; *en kwa de kéla(r ?)t* signifie de nouveau en *queue de bouc* (ou de chèvre ; il faut s'informer encore). De même, n'est nullement terratsu le mot *mosseyla*, lui aussi mal écrit ; c'est *mossèla* ou *moussèla*, terme savoyard général pour *belette*, qui dérive normalement du latin *mustela*. M. Esnault aurait trouvé dans *Du Berceau à la Tombe*, p. 180, l'observation (notée pour Tignes, donc bien en Haute-Tarentaise) que « pour ne pas passer pour *moussèla*, le mari doit battre sa femme au moins une fois dans sa vie ; cette coutume tend à disparaître ; autrefois on n'aurait pas rencontré un mari n'ayant pas battu sa femme, tant était grande la peur d'être traité de *moussèla* ». Il y avait donc des chances, connaissant ce fait, que je ne confonde ni

les expressions animales de *bouc, veau,* etc., avec celle de *belette,* ni les deux coutumes.

Que les paysans eux-mêmes ne puissent expliquer ces coutumes ni ces expressions, de nos jours, cela n'a rien d'étonnant ; ils ne peuvent pas savoir davantage de quels mots latins dérivent les mots français ou patois qu'ils emploient. C'est à nous, folkloristes et linguistes, à découvrir ces origines : je doute que M. Esnault ait découvert celle des expressions qui font l'objet de la présente enquête. — A. V. G.

§

**Publication du « Mercure de France » :**

ALBERT SAMAIN POÈTE SYMBOLISTE, par Georges Bonneau. Vol. in-18, 9 fr. Il a été tiré 110 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 110, à 20 francs.

*Le Gérant :* A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Mire Texier.